31761 06394999 4

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

TROISIÈME SÉRIE

SUITE DU PRINTEMPS A PARIS

ÉTÉ EN NORMANDIE : AOUT-NOVEMBRE 1915

PARIS

ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

1917

CAHIERS D'UN ARTISTE

TROISIÈME SÉRIE

SUITE DU PRINTEMPS A PARIS

ÉTÉ EN NORMANDIE : AOUT-NOVEMBRE 1915

H Mod
BGAtc

JACQUES-ÉMILE BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

TROISIÈME SÉRIE

SUITE DU PRINTEMPS A PARIS

ÉTÉ EN NORMANDIE : AOUT-NOVEMBRE 1915

150 2 4 1 7
1 5 1 5 1

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

1917

D
640
B6
1916
ser. 3

IL A ÉTÉ RÉIMPOSÉ ET TIRÉ A PART
SUR PAPIER VERGÉ A LA FORME DES PAPETERIES D'ARCHES
TRENTE ET UN EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS A LA MAIN DE 1 A 31
87

A René Boylesve,

J'offre ce troisième volume, où l'éternelle comédie humaine se joue au milieu du drame.

Son ami,

J.-E. BLANCHE

Juin 1916.

SUITE DU PRINTEMPS A PARIS

1915

24 mai. Lundi de Pentecôte.

Hier et aujourd'hui : beau temps, grand vent chaud. Les acacias balancent leurs grappes et encensent les jardins de Paris de leur musc et de leur benjoin sucrés. Il y a fête dans l'air. Lundi de Pentecôte : promenades, vacances et partout un aspect de plaisir, de confiance ; l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie : l'Italie, l'amie retrouvée qui est venue à son heure nous apporter son aide. Les gens dans la rue semblent dire : c'est le commencement de la fin.

La rue de Varenne est encombrée d'Italiens devant l'Ambassade. Nouvelle mobilisation pour une autre campagne qui raccourcira la grande guerre.

26 mai.

Chaleur écrasante. Dans le bateau-mouche, sur la Seine, on se croit sur le Grand Canal, à bord d'un

vaporetto. La Tour Eiffel se perd dans une brume vibrante.

Je sors du bureau de la presse ; dernières dépêches : Tauben sur Venise. Une bombe sur le quai des Esclavons ; les pigeons de la place Saint-Marc s'envolent vers une destination inconnue... Sainte-Sophie peut-être. Le *Triumph,* navire anglais, a été coulé par les Turcs. Formidables attaques allemandes, la nuit dernière, dans les Flandres.

Les atrocités commises par les Allemands font aux Alliés un devoir d'employer les mêmes moyens. Edith Wharton revient de Sainte-Menehould, de Gerbéviller, elle fait une collection de documents photographiques. La sœur Julie lui en a fourni d'invraisemblables. Mrs. Wharton a vu le maire d'un village qui, pendant vingt-quatre heures, alimenta, avec du bois taillé à même ses fûts, un brasier qui seul empêcha les Allemands d'entrer dans la cave où il se réfugiait.

Les histoires recueillies et publiées par M. Bédier sont fades à côté de celles que la décence empêche d'imprimer.

*
* *

28 mai.

Ils sont encore revenus de Dunkerque ; je sais où les retrouver. C'est au « Chinese Umbrella », la boutique américaine où, vers cinq heures, quelques initiés se rassemblent autour des tables de bambou, savourent du vrai thé de la Chine, de l'Angel-Cake et des biscuits de cocoanut. La patronne préside en kimono

au service impeccable, maintient dans ses salons un ordre, un silence, une discipline britanniques qui permettent à ses clients de causer à l'aise. La rue est peu fréquentée, la porte difficile à trouver ; un drapeau des Etats-Unis la signale seul à l'attention des badauds qui prennent la devanture pour celle d'un magasin de bibelots d'Extrême-Orient.

Il pleut, il fait sombre ce soir dans ce rez-de-chaussée où ne pénètre jamais le soleil. Nos amis, si exhubérants de coutume à leurs retours du front, sont aujourd'hui très graves. L'offensive, arrêtée dans le Nord faute de munitions, disent-ils, décourage les espérances. Les Anglais, avec lesquels ils voyagèrent depuis Boulogne, parlent des effets désastreux, sur l'esprit de leurs compatriotes, des mots « guerre d'épuisement », « économie », qui commencent à refroidir l'enthousiasme et créent un nouveau spleen.

On n'envisage pas une paix prématurée, elle révolte l'orgueil national, mais on parle d'une « inconclusive peace », ce qui excite la presse « Jingoe » à réclamer le service obligatoire, à *prussianiser* les institutions britanniques, afin de rendre impossible cette paix-là.

Qu'est-ce que serait cette « inconclusive peace » ? Ruskin désigne ainsi les « masqued words » :

« Il y a des mots masqués que personne ne comprend, mais que chacun emploie, pour lesquels la plupart des gens combattront, vivront ou mourront, convaincus que ces mots ont tel ou tel sens, qui est cher à leur cœur : il n'y eut jamais de bêtes de proie aussi pernicieuses, de diplomates aussi sournois, de poisons aussi sûrs, que ces « mots masqués ». Quelle

que soit la chimère, quels que soient les intimes et secrets désirs d'un homme, il les met sous la protection d'un de ces mots-là. Le « mot masqué » a sur lui un pouvoir absolu, ce n'est qu'en prononçant ce mot que vous pourrez vous faire écouter de cet homme. »

Le mot « paix boiteuse » est celui qu'il faut s'interdire ; il vicie l'atmosphère.

— Vous habituez-vous à ces temps ? — nous demande L. G. — ce n'est pas une guerre, mais un état de guerre endémique. On revient, on repart, il y a des arrêts, il y a des reprises, la mort joue avec nous comme un chat avec une souris. Les séparations et les adieux sont moins poignants qu'il y a un an ; l'on a l'expérience de ces petits voyages ; c'est régulier, c'est administratif. Les membres brisés sont recollés, l'humanité est comme une collection d'objets d'étagère, qui ne tiennent debout que pour le temps de répit que leur accordera le plumeau de l'époussetteur.

Un autre reprend :

— Je veux voir la chute ! Guillaume la voudra romantique ; sachant qu'il doit tomber, il tombera mélodramatiquement : attendons ! alors, derrière une ligne de coupoles bétonnées, il n'y aura plus que des squelettes, des ombres.

Nous voulons écarter cette image hideuse. Il insiste :

— Ce sera terriblement beau, surhumain, fantastique, apocalyptique... J'y ai toujours cru. Vous verrez ! L'Allemagne redouble de fureur... L'Yser est

empoisonné d'arsenic, une analyse de ses eaux vient d'être faite à Londres. Il paraît que les zeppelins sont des joujoux auprès des superdreadnoughts de l'air, « le dernier cri ». Dans le Nord, ils organisent un système de tuyaux à gaz asphyxiants, comme ceux qui produisent à l'Opéra les flammes du rocher de Brünehild.

Trois automobiles s'arrêtent devant le « Chinese Umbrella ». L. G. croit en reconnaître une ; c'est, dit-il, la vieille limousine d'Arsène. Voilà notre retraite découverte ! Qui a pu la révéler ?

Deux dames s'empressent comme des valets de pied, et aident à descendre des jeunes hommes en uniforme de fantaisie : des béquilles, des cannes sont tendues aux infirmes. Voilà les plus récents héros de la société parisienne ; ceux que l'on invite, que l'on promène, que l'on s'arrache, dont on cite les mots. Ces malheureux ne savent plus à qui répondre. Parties de bridge, musique, dîners, le gratin veut qu'ils aient l'illusion d'un printemps à Paris ; on loue des villas à Deauville pour les y recevoir l'été prochain, quand le conseil de réforme les aura rendus à la vie civile.

Arsène entre, le chapeau en arrière :

— C'est bien ici le bar américain ? demande-t-il d'une voix furieuse. Il n'y a donc plus de noms sur les boutiques ? On n'a pas idée de cela !

Arsène s'adoucit en voyant des « personnes de connaissance », et prie L. G. de lui faire obtenir une table pour ces dames qui désirent goûter avec Gontran, Achille et le petit Saint-X...

Paris exhibe tous les déchets de la bataille ; mais

quels sont les plus poignants : les amputés anonymes, encore retenus dans les hôpitaux militaires, et qui essayent leurs premiers pas sur les trottoirs, en vareuse de molleton; ou ces favoris du monde, bien coiffés, parfumés et charmants, qui paraissent tant souffrir à dissimuler leur glorieuse misère sous un sourire de bonne compagnie? Quels peuvent être les réveils de ceux-ci, dans leurs chambres retrouvées, les cartes d'invitation s'alignant le long d'un cadre de miroir, avec les photographies de leurs anciennes compagnes de plaisir? Cent fois préférable, le train-train, la camaraderie des dortoirs, à ces exhibitions mélancoliques des thés et des restaurants!

Madame K., Fanette et Arabella nous présentent leurs héros et les installent à côté de nous. Le marquis Arsène fait les honneurs.

— Ces dames auraient pu goûter chez moi, rue de Varenne, mais elles ont cru que ce serait ici plus gai. Vous aimez ces pâtisseries américaines, vous? C'est à la mode? Vous êtes modernes, vous! Il est vrai que Lamiche, mon cuisinier, est encore mobilisé... J'aurais pu vous faire venir des gâteaux de chez Colombin... Vous avez lu le communiqué de trois heures? Les munitions! On manque de munitions! On n'a pas idée de ça! A quoi songent-ils donc? Nous croyions qu'on manquait d'hommes? Non pas! Les dépôts en regorgent. C'est les munitions qui font défaut... Le Gouvernement devrait avoir plus de prévoyance! Je suis libéral, moi, je suis large d'idées, vous le savez, mais il y a des choses qui vous font bondir! C'est à ne pas croire! M. Gilles me disait...

Les dames font :

— Chut ! chut ! Arsène ! C'est délicieux ici, ne parlons pas de la guerre, Arsène ! Vous n'avez rien à craindre, avec des braves comme ceux-ci. Nous serons vainqueurs, avec ou sans munitions...

— Moi, je suis décidée à goûter tranquillement, j'ai faim ! minaude Arabella, en remplissant de chocolat la tasse de Gontran.

Arsène, ému et emphatique, désigne Madame K. :

— Elles sont admirables ! C'est du génie ! Cette Arabella fait venir d'Amérique des jambes et des bras articulés, des mains gantées à ressort, des chefs-d'œuvre... (Tout bas) Regardez le pauvre Achille, devineriez-vous ?... On n'a pas idée de ça ! Ses pieds sont moulés par Hellstern... c'est parfait ! S'il y a des bas-bleus qui s'imposent la lecture d'Homère, de Dante et des tragiques grecs, ayant enfin du temps à elles pour se cultiver, comme dit ma fille Aude, il y a des femmes plus modestes, qui s'ingénient à maintenir la tradition de l'hospitalité. Bravo, Arabella ! Kate est sublime aussi avec les amputés ; les Américains sont incomparables... Bravo ! Paris est toujours Paris ! Bravo, mesdames !...

La patronne, discrètement, s'approche de L. G., le prie de rappeler à ses nouveaux clients (dont elle demande les noms pour le *New-York Herald*) qu'ici l'on parle à voix basse.

J'aperçois, reflétés dans la glace d'une salle voisine, un officier et une jeune femme qui le contemple, se frotte à lui, palpe le drap du dolman, semble vouloir ancrer en elle le souvenir de cet être qui va repartir.

Ce soir des millions de créatures se coucheront avec cette pensée obsédante : les maîtres de l'heure, ceux qui commandent et décident, le Kaiser Wilhelm lui-même, retirent leurs vêtements pour se coucher, et ils ne savent pas plus que moi, pourquoi cette folie, pourquoi ce délire ! Et demain de même ! Pourquoi ? Pourquoi ?

REVENANTS DE LA MARNE ET DE L'YSER

3 juin 1915.

Dans mon atelier, deux portraits de soldats, sur les chevalets.

Odon, une fois de plus blessé, est en congé de convalescence. Sa mère me prie de peindre, pour elle, la silhouette du sous-lieutenant en bonnet de police, un bras en écharpe, sous le dolman retenu à l'épaule gauche par une cordelière de soie. Odon ne renonce pas à ses coutumes d'élégance. On le fête, ses prouesses l'ont rendu glorieux, il s'est élevé au-dessus de ce qu'il croyait être sa grandeur normale, il a fait son devoir en perfection et fera, demain, plus encore. Je lui disais en décembre dernier (1) :

— Vous ne comprenez pas encore la vie.

Mais Odon est triste. Au repos, ses lèvres se pincent, ses sourcils se froncent. De mol et poupin qu'il était, son visage est devenu ferme et viril.

(1) Second volume des *Cahiers d'un Artiste*.

— Vous vous souvenez — me dit-il — de la belle page de William James dont je me délectais! « la vie que l'on jette comme une fleur »? Après trois blessures et mes sauvetages miraculeux, je devrais me croire « Tabou »... Eh! non... je suis nerveux! Pourquoi ne pas l'avouer? Malgré mon appétit d'autres aventures, je jouis ici de toutes les choses depuis tant de mois abandonnées, et, pour la première fois, j'en goûte la valeur. Si j'étais tombé plus tôt, je n'aurais pas eu de regrets, je n'étais pas digne de la mort; la mort ne sera plus pour moi une évasion, ni un rachat.

Loin du danger, Odon, devenu un homme, ne célera pas son émoi puisque demain, sous la mitraille, il ne tremblera pas.

— Quand je retournerai au dépôt, les fusils, les capotes encore utilisables, les chaussures et jusqu'aux numéros matricules de mes morts, seront donnés à d'autres. Horribles pour un officier, les suites d'une attaque : son bataillon, son corps détruits... Moi qui jadis confondais tout le monde dans une même indifférence, je connais maintenant les noms, les voix, les caractères, les qualités morales, comme le pas de chacun de mes soldats..., les efforts pour *tenir* physiquement de tel malingre qui défaille!... Ma croix de bronze, dont vous me félicitez, oserai-je la porter? Tel la mériterait, dont il ne sera jamais question : injustice de la Fortune, jeux de la chance et de la gloire. Le fait de tomber à l'ennemi n'est pas nécessairement héroïque, le tout est de bien tomber, et il n'y a pas toujours là un camarade qui vous observe; ou

bien, celui qui vous a vu est tombé après vous dans le silence éternel.

La morne pratique des tranchées, avec les risques sans « panache », l'endurance, et ce qu'on appelle trop légèrement la résignation du fataliste, voilà la vraie école. Quant à l'attaque qui, selon ceux qui ne la font pas, seule est noble, qui seule est la guerre : c'est le coup de l'ivresse et l'heure de l'inconscience, de l'animalité, si je puis dire. J'ai eu sous mes ordres des gars redoutables, des Bonnot, de vrais apaches qui, au repos, auraient pu être fusillés..., mais il en est d'autres chez qui il y a révolte de leurs instincts, dégoût, et pour qui, faire notre sale besogne, est un acte doublement héroïque; il y a ceux qui passeront inaperçus, les modestes, les malchanceux, les muets. Ce n'est pas au seul moment de l'action qu'il faudrait donner des médailles. J'ai mieux appris à connaître mon troupeau, dans les heures d'accalmie. Je crois avoir reçu une bonne leçon d'humilité.

Si Odon a de l'orgueil, il n'a plus de vanité; il ne méprise plus ni les hommes ni la vie.

Il m'a parlé de sa mère :

— Si de couper sa main droite pouvait nous sauver, maman tendrait la sienne avec transport. Comme elle est belle, ma mère, avec ses cheveux blancs, si émaciée, l'air si fragile et pourtant si forte! N'est-ce pas? L'avais-je jamais regardée? C'est elle que vous devriez peindre et non pas moi! Pauvre mère, avec ses quatre fils également exposés! Elle va d'hôpital en hôpital, elle parcourt des lieues pour nous embrasser. Loin de

se plaindre, elle nous remercie de faire honneur à notre nom... Je ne connaissais pas ma mère! On ignore tout et l'on est si injuste! Vous me parliez d'héroïsme quotidien, d'héroïsme obscur : ne serait-ce pas celui des mères comme la nôtre? Mes frères et moi, jadis, lui causions d'autres tracas. Une honte, monsieur! oui, une honte! Maman nous juge *rachetés*, comme la France... Elle n'est pas dans le présent, ma mère, mais dans ce futur qu'elle imagine plein de magnificence, pour lequel elle nous sacrifie, avec elle... Si elle se doutait de ce que j'éprouve! Elle m'a dit :

— Te voilà encore une fois guéri; bientôt tu t'ennuieras avec nous, tu te sens inutile...

— Si elle savait! Je puis être franc, dites, monsieur? J'ai beau être nerveux, je saurai bien mieux mourir désormais; mais ce ne sera pas avec une « magnanime indifférence »... Des mots, tout cela, vous aviez raison!...

*
* *

Sur un autre chevalet, l'esquisse d'un autre portrait que je ne retoucherai pas; c'est l'impression d'une heure, au passage d'un halluciné. Il sort de l'hôpital; médaillé, lui aussi, mais un simple « deuxième classe » de 38 ans, père de famille qui vient de retrouver ses enfants, et retourne à la guerre.

D'abord, ce fut une carte datée d'Alençon : « J'arrive; je vous en préviens, car vous ne me reconnaîtriez peut-être pas. »

Cette carte venait de m'être remise, un instant après, la portière se soulève, c'est lui.

— Puis-je entrer?

Une voix blanche, comme d'un sourd qui a peur de crier et ne s'entend pas lui-même. Effet du canon : il n'entend que d'une oreille.

Est-ce bien lui? Une longue barbe poivre et sel sur des pommettes osseuses, et des joues concaves; un teint de brique; un déguisé, dans une capote pleine de taches et de pièces rajoutées, relevée sur un pantalon de Limousin, en velours olivâtre; un calot à gland, don d'une infirmière, bleu, tout neuf et tel qu'un sac à bonbons sur une tête de Christ. Nous n'avons su que nous dire, après nous être embrassés, cherchant notre équilibre, comme les plateaux d'une balance montent et descendent avant de s'immobiliser.

Je l'ai fait asseoir dans le fauteuil où posa Odon. La chaleur était écrasante, une chaleur orageuse; de gros nuages blancs réverbéraient cette lumière dévorante dont il semble qu'elle fouillerait jusqu'au cœur d'un chêne.

J'ai pris mes brosses : combien maladroit ne me suis-je pas senti! J'aurais cru pouvoir dessiner de souvenir; mais non, les traits de cet homme, jeune encore, tels que je les conserve dans ma mémoire, n'avaient rien de ce vieillard qui regardait au loin, quelque part où se passaient des choses que je n'apercevais pas.

Quelles sont ses inquiétudes? Que voit-il là-bas? — Dans la guerre, il possède la lucidité que je lui reprochais de ne pas avoir dans la paix.

— Ne jugez plus, me disait-il, le jour du tocsin, ce sont les fous qui ont raison!

Et nous nous sommes cachés l'un à l'autre ce que chacun de nous portait dans son cœur.

Hier, le guerrier est reparti dans la nuit. La grille s'est refermée sur lui; il a crié par-dessus les troènes :

— Adieu; veillez sur les miens!

Il était chargé comme une mule; deux musettes en bandoulière ballottaient sur son corps décharné. Il était rentré chez moi remettre ses gros godillots et sa capote trop large. Il a tout refusé de nous; il ne veut que le « trousseau » du troupier; le plus chaud, le plus lourd, le plus simple et le plus vulgaire; il n'ambitionne que les plus humbles besognes et le plus grand péril. Il allait coucher dans la paille dans une gare. Ce n'était plus le cavalier arabe, qui chevauche insouciant dans la tempête; mais un ouvrier des champs qui retourne à son labeur, d'un pas alourdi par les ans et la fatalité.

Malgré le silence qui nous glaça, je crois bien l'avoir compris. Ce portrait est là devant moi, qui m'en dirait plus que des mots; mais en le soulevant de sur le chevalet, j'aperçus un rouleau de papier entre la toile et le châssis. Voici ce que j'y lus :

« J'avais désiré vous voir, m'entretenir avec vous. Et je suis reparti sans m'expliquer. Vous, tout en cherchant à deviner la forme que prendront les nations, vous songez, au milieu du cyclone, à *préserver*, à *conserver*, pour l'instant où l'ouragan s'apaisera; tandis que je vais sentant en guerrier, subissant des volontés supérieures et servant des desseins qu'on ne discute pas. Je viens de dire adieu à tout ce qui était le souci et le devoir de ma vie; je n'ai plus le droit

de m'embarrasser par des considérations personnelles. Quant à fuir des responsabilités, vous savez bien que, si j'avais quelque chose à craindre, je ne voudrais pas avoir peur. Lassé? non; je regarde tout avec la même passion, le même intérêt, je dirais presque le même amusement. C'est par des bouleversements, des invasions de barbares et l'avènement de classes neuves, que l'humanité se retrempe d'énergie pour un nouveau bond vers quelque chose d'inconnu. Loin que je sois dans le découragement ou le pessimisme, ce que j'envisage n'est que recommencements, et j'ai confiance dans la vie... Pour les autres, pour les enfants. Le pays est plein de vitalité, le peuple ne va pas au désespoir; j'en connais les ressources, j'ai vu les blessés et les malades. Je n'ai pas le « cafard ». — Si je vous disais même qu'au front je suis alerte, gai et bien portant? Je repartirais léger, si ma grande toile pour M. P. S., à laquelle je travaillais avant la guerre, ne m'avait pas parue si « pas bien ». C'est humiliant de laisser derrière soi une œuvre dont on est trop mécontent; peut-être puéril, cela? non, besoin de propreté avant de... Non, non, je ne pouvais pas vous parler de cela... n'étant plus, ne voulant plus être qu'un manœuvre dans cette guerre, la plus horrible, la plus *bête,* telle que ceux qui la font, — sans exception — les Allemands comme les autres, regrettent qu'on doive la faire, tout en sentant que nul ne pourra plus l'arrêter. — Pourquoi, vous demandez-vous à vous-même (je le sais!), pourquoi a-t-il tant tenu à aller dans la fournaise, quand il pouvait rester à côté, à son vrai poste et aussi utilement? Malgré mes pensées de pitié pour ceux que j'aime (et

si je peux aimer!), c'est de ma part un acte de foi, entendez-moi, et de confiance envers la Terre où sont les miens, et de confiance en ceux-là aussi. Quand on pense dur comme le roc, et impératif comme une morale, que *rien* ne mérite d'être craint, quand on l'a répété comme un enseignement autour de soi, on doit le prouver autrement que par le verbe; sinon, ce ne serait que propos du coin du feu, s'éparpillant comme les cendres de l'âtre où la main négligente a laissé mourir la flamme.

« Si j'avais oublié mes propres convictions, parmi les douceurs de mes enfants revus pendant mes mois d'hôpital, mes amis m'en feraient souvenir. F..., mon cher sauvage de F..., m'écrit effaré et me supplie de me ménager pour le bon travail de l'avenir, mais dans ses phrases transparaît la rage qu'il finit par avouer, de ne pouvoir, étant Suisse, être à mes côtés, fusil au poing; B..., doux et irrésolu, malade, comme il l'est, apprend consciencieusement son métier d'aspirant officier, au X^e^ de ligne; et tant d'autres dont les noms ne vous diraient rien! Ainsi, chacun puise dans l'amitié, et répand le courage, chacun est sûr de soi, parce que chacun est sûr des autres. Quel serait celui qui ne joindrait pas ses mains à cette chaîne de bras amis? Ce qui se passe est un tel défi à tout ce qui est raison, qu'on ne peut y répondre de toute son âme qu'en abdiquant, comme le chrétien devant Dieu. Puisque nous sommes dans le cataclysme, ne songeons qu'à préserver la communauté, et point des individus. Les dons d'entraîneur que l'on veut bien me reconnaître — et que je sens avoir — m'incitent à rester,

simple chasseur, au milieu de mes chasseurs, pas *au-dessus* d'eux. Songez que mon âge fait de moi un aïeul pour ces pauvres gosses ; j'ai sur eux l'autorité d'un papa-camarade. Ma famille s'est accrue de tous ces enfants-là.

« Donc, je suis venu à Paris, il le fallait. Toutes sortes d'affaires à régler m'y obligeaient — ce fut poignant... Enfin j'étais chez vous pour vous soumettre mes cas de conscience — et je n'ai rien pu dire — pas plus que vous ! Il fallait couper net avec le passé. C'est fait. Si j'ai trop aimé, trop trimé, sans avoir rien construit que de fragile ; si j'ai eu trop de faiblesses, par trop d'amour et peut-être trop de ce que vous nommiez ma « louphoquerie », ne me faites pas croire que je ne me bats que contre des moulins à vent. Ne répondez pas à cette lettre-ci, je vous en supplie... »

Je regarde ce portrait sur le chevalet ; des yeux qu'attire un feu follet dans la nuit, mais qui ne distinguent pas une pierre, au soleil, sur la route ; des yeux pleins encore des visions de la retraite, de la victoire, de toute la guerre vue d'en dessus, d'en dessous, d'à côté, du milieu de la mêlée, à l'assaut, où cet homme tomba.

Et il est revenu chez moi, un matin de mai, comme un étranger. S'il n'a pas su « ce qu'il était permis de dire », je ne savais pas, non plus, ce qu'il comprendrait à mon langage.

Le Fou du village porte peut-être en lui la Sagesse éternelle.

4 juin.

Mon camarade A. D..., a 57 ans. C'est lui qui s'amusait à me faire faire l'exercice sur les pelouses pelées des fortifications, pendant le repos du modèle, quand nous étions élèves à l'atelier de la rue Verniquet. Il avait la passion du métier des armes, et il voulut être artiste. Depuis, il s'était retiré en province, et il me donnait parfois de ses nouvelles; à l'époque des Salons, il venait à Paris se « rincer l'œil » avec de la peinture. Pauvre A. D..., fidèle et affectueux ami ! Je connus son mariage, la naissance de ses filles, ses succès de portraitiste dans les châteaux.

Au mois de décembre, une carte, reçue à Galliffet après la victoire de la Marne, m'avait beaucoup touché :

« Tu sais que j'ai toujours été militaire dans l'âme; j'aurais mieux fait de rester au régiment, je me suis trompé sur mes goûts. Aujourd'hui, l'inaction me pèse; ayant été officier de réserve, j'ai fait demandes sur demandes pour reprendre du service. Au bout de deux mois on m'a accepté. J'ai non seulement le consentement, mais l'approbation de ma femme et de mes filles. Avant de m'en aller j'éprouve le besoin de dire adieu à mes bons vieux camarades. Je t'embrasse. Je crois que j'ai encore bon pied et bon œil. Je pourrai jouer mon petit rôle aussi.

« Ton fidèle

« A. D... ».

Hier, j'étais assis dans le jardin ; un fiacre s'arrête à la porte, un homme en descend qui s'appuie sur deux cannes. C'est un capitaine à barbe blanche, voûté et hâve. Qui donc ? Et s'étant traîné jusqu'à moi, A. D... se jette dans mes bras :

— Que je suis heureux de te revoir, mon vieux ! On ne veut plus de moi, il paraît que je n'en ai plus pour longtemps. Claqué ! Je ne voulais pas accepter mon âge, je me croyais encore jeune. Que dis-tu du vigneron rubicond, de ton gros Bourguignon ? Quelle tape ! On m'a traité là-bas comme un ancêtre, on ne me laissait rien faire. Bonne volonté, mais, sapristi, quelle désillusion ! Enfin ! ça été, comme ça, tant bien que mal, tout l'hiver. Je puis dire que *j'en ai été,* mais en Auguste de cirque, jusqu'à ce que ça n'ait plus été du tout. Malade, malade, regarde ton vieux D... ! Je sors du Ministère de la Guerre. Réformé, j'ai été me proposer pour un service de bureau. Ils ont été très aimables, très polis, ces messieurs, mais voilà le discours qu'on m'a tenu : — Rentrez dans votre famille, mon bon monsieur. Nous ne voulons plus de vous, nous n'avons pas besoin de vous, allez vous reposer ! Et avec mes galons, je retourne chez moi, un bonhomme démoli. Je ne pourrai plus tenir un pinceau. Je me ferai lire les histoires de la Grande Guerre par mes filles qui me soigneront, un peu repentantes de m'avoir poussé à faire le jeunet. Bien entendu, je vais me faire couper les cheveux et la barbe chez Lespès, avant de reprendre le train. Représente-toi ma rentrée à Loumaille !... Et toi, fais-tu toujours de la belle peinture ? Ah ! tu sais, si tu as

quelque chose de neuf là-haut dans l'atelier, je demande à voir. Si tu voulais me donner des conseils ! En admettant que je ne dévisse pas tout de suite, j'essaierais de m'y remettre. C'est épatant ce que l'on voit là-bas au front... un coloris, des tons patinés, des types ! c'est épatant pour un peintre. Nous autres artistes, n'est-ce pas ? on a toujours l'œil, même à la guerre. Toi un friand du pittoresque, tu devrais te faire mettre dans l'équipe des camoufleurs. Forain et Flameng ont chacun un uniforme, qui leur va comme un gant. Ça te rajeunirait. Ah ! ce qu'il y a à peindre, là-bas... !

Et A. D... faisait castagnettes de ses doigts :

— C'est épatant ! c'est épatant !...

A. D... n'est pas encore découragé. N'ayant pu être un héros, il serait disposé à redevenir le rapin appliqué et toujours satisfait que j'ai connu en 1880.

1er juin.

Un jour quelconque de semaine, Miss T. a voulu voir les nouveaux films que le Ministère de la Guerre autorise le public à connaître ; car cette guerre, si elle n'est jamais fidèlement racontée, ce ne sera pas parce que les historiens manqueront de documents !

Des guichets du Gaumont Palace, à trois heures, une file double s'étend jusque sur le trottoir. Des employés en livrée galonnée rappellent par leur tenue somptueuse les Musics-Halls de Londres. L'ancien Hippodrome de Montmartre est devenu un véritable

palais d'exposition universelle. Dans les larges couloirs, des boutiques, des buffets, des fauteuils et des palmiers, des jeux et des glaces déformantes; ce qui était autrefois les écuries, est aujourd'hui un élégant promenoir où le public, dans les entr'actes, va et vient. L'édifice, décoré dans le style du Charles Garnier de Monte-Carlo, porte aux rares endroits où l'on n'a pu coller un macaroni, un rinceau ou une moulure, des trophées d'étendards tout neufs, aux couleurs des Alliés.

Le Gaumont Palace veut être un lieu de gaîté nationale.

Un orchestre nombreux comme aux Concerts Colonne exécute un programme de choix, habilement composé pour les enfants, les adultes et cet âge intermédiaire, celui des blessés et des permissionnaires. Odeur d'orange; sucre d'orge, berlingots, Châtelet, *Pilules du Diable,* vacances de Noël? Non, un jour de guerre.

Sonnette du rideau.

Nous rentrons dans la salle. A tâtons, manquant de nous asseoir sur quelqu'un, d'écraser des pieds, de tomber, nous cherchons nos fauteuils, dans l'obscurité. On devine la foule humaine qui s'empile sur les gradins, dans les galeries des amphithéâtres; on sent la respiration de toutes ces poitrines. Des milliers d'yeux. C'est d'abord un film de circonstance : *Les Héros de l'Yser*. Le départ du mari, la maison bombardée, la fuite de la mère et de l'enfant par les campagnes envahies, des combats, des scènes « d'atrocités » mimées par des acteurs dans quelque Bourg-la-Reine,

le sang figuré par de l'eau, la convention scénique, une interprétation cabotine de l'invasion, de la vie qui, à quelques lieues d'ici, est la vie réelle.

La mère et l'enfant arrivent en Vaucluse. Misère des réfugiés. Une douairière d'opéra-bouffe recueille les infortunés, les emmène dans sa villa de Nice. Serviteurs, automobiles riches selon la conception des feuilletonnistes du *Petit Journal*. La promenade des Anglais. L'Hôpital. Le « héros de l'Yser », blessé, est en traitement. Sa femme et son fils viennent le voir. Pathétique de mélodrame. Scènes dans le train des blessés. Tommies. Tipperary. Vive l'Angleterre !... Embrassades d'Anglais et de Français. Chants nationaux. Le public applaudit.

Ensuite des vues des lacs italiens, en couleurs, des ciels bleus, des fleurs, des orangers. Nous étions, l'année dernière, sur cette terrasse de la « Villa d'Este ». Voici Cernobio..., l'embarcadère des « vapeurs » à Côme; barcarolle des *Contes d'Hoffmann*, Sérénade du *Passant*, Paladilhe, *Cavalleria Rusticana*, toute la lyre.

Obscurité. Roulements de tambour. Marche de *Sambre-et-Meuse* : un autre film.

Les tranchées, films de Millerand. Où cela se passe-t-il? Est-ce cela nos soldats? Une armée nouvelle, habillée, équipée de neuf, et dont il ne reste rien de ce qu'elle fut à la mobilisation. Enfin ! voilà ce que nous sommes venus voir.

Les tranchées ! c'est le pays de la lune. Des cratères; des terrains soulevés, bouleversés. Des êtres fantastiques rôdent dans des corridors qui sont des fossés; un canon enfoui sous des branchages sort son mons-

trueux col de grue, qu'il balance comme un animal fabuleux ; des pattes d'hommes le caressent, le nettoient, le col monstrueux rentre dans son antre. Mais ces films sélectionnés n'enregistrent que des minutes de calme, où les visages de guerriers expriment la joie. Ces films sont comme « les lettres du front » que les journaux répandent, les *bons* messages de la Terre de Feu.

Dans l'ombre d'un Cinéma, les impressions du public sont à peine plus perceptibles que ne l'est pour le fumeur sa cigarette dans la nuit ; pourtant quand un film « porte », si le film est comique, des rires éclatent. Dans le noir, il est difficile de soulever l'enthousiasme, si ce n'est par des effets bouffons, simples et grossiers.

Aussi, les films patriotiques sont-ils commentés ; une voix d'homme explique, dirige la pensée des spectateurs : voici les drapeaux de nos *bons Alliés,* les *Anglais,* les *Russes*... quelques mous applaudissements. La *Marseillaise* est chantée par une dame invisible. Applaudissements « plus fournis », mais ce n'est toujours pas l'enthousiasme. Le public veut s'amuser, oublier la guerre. — Ça nous rase, ces histoires-là, dit mon voisin. — Ils n'ont donc pas un bon Max Linder ? On en a soupé de leurs tranchées...

Fin de la première partie.

Lumière dans la salle ; Marche hongroise de la *Damnation de Faust ;* berlingots, chocolat, oranges. Du haut en bas de cet amphithéâtre, des têtes, des têtes, une foule compacte ; les hôpitaux de Paris ont déversé leurs malades dans le Gaumont Palace. Mais

il y a autant de civils, jeunes et vieux, et l'on se demande ce qu'ils vont faire à la sortie. Quels sont ces gens oisifs ? En temps de paix, cette salle serait vide. Demain elle sera comble, après-midi et le soir, et c'est chaque jour ainsi. Le Gouvernement devrait prélever les trois quarts de la recette au profit des œuvres de guerre.

L'orchestre entame une valse. Devant le rideau, une troupe d'équilibristes japonais s'installe avec ses accessoires. C'est alors du délire.

Le corps humain gesticule ; ces petits jaunes sans sexe, hommes ou femmes ? fardés, pailletés et en maillot rose, se contorsionnent ; on dirait que ces bras, ces jambes, ces bassins vont se rompre ; force, agilité ; l'action, l'excès de l'effort physique, la tension des muscles, des nerfs, de la chair, jusqu'à son extrême limite, et un sourire ! Tragique désintéressement esthétique dans l'effort de l'animal, sur des tréteaux, aux feux de la rampe : la douleur qui amuse et satisfait les instincts du public, comme un tournoi de lutteurs, comme les horions du pitre, les chutes et les coups du clown dans le cirque, ancestrale conception du plaisir dans la cruauté. *Panem et Circenses*. Colisées, Hippodrome, aujourd'hui Cinémas.

Les Japonais lancent des coutelas contre un panneau dans lequel la pointe des lames dessine la silhouette d'un enfant immobile contre cette planche ; à certains moments l'orchestre s'arrête de jouer ; le tour que l'artiste principal va exécuter exige le silence. Et l'on voit un corps qui se renverse, la tête descendre le long du dos, disparaître, puis se retrouver au niveau

des pieds, entre les chevilles, pendant que le reste de la troupe, comme des balles de jongleurs, vole d'un bout à l'autre du théâtre.

Des salves d'applaudissements font trembler nos fauteuils.

Puis, c'est de nouveau la nuit. Le « clou » du programme, un film américain.

Une rue de New-York, des automobiles filent le long d'un parc, des gens marchent d'un pas dégagé, allant à leurs affaires; dans une fabrique, dans un « office » de banquier ou de négociant, des employés en bras de chemise, mais corrects, et qui n'auront qu'à remettre leur jaquette et leur melon de feutre dur pour ressembler à des messieurs, ont des gestes tranquilles, une activité mesurée, une grande activité rémunératrice.

Ceci est la paix.

Nous sommes à des milliers de lieues de l'Europe; pendant dix minutes, le cinéma nous rappelle que des hommes travaillent non pour la mort, mais pour la vie, loin de la guerre.

Je ne sais si les militaires auxquels on montre ces choses d'au delà des océans éprouvent, comme nous, une sensation de malaise et de trouble. Savent-ils où ceci se passe? Savent-ils que ceci est plus vrai que « Bout de Zan »?

Autre série de films qui nous ramène en Europe? c'est une comédie enfantine, deux enfants se sauvent de chez eux. Pour faire comme son père, le garçon campe sur sa tête un képi, la fille comme sa mère, se costume en infirmière. Pierrot, dites-moi pourquoi,

se met de la partie; c'est sentimental et stupide. Cela plaît.

Mon amie me demande si je n'en ai pas assez. Nous nous remettons à marcher à tâtons dans le noir, nous écrasons quelques pieds, et bientôt, sur la place Clichy, nous achetons l'*Intransigeant*.

Des gens courent, des avions remplissent le ciel ; nous entendons des détonations : un taube survole Paris ; des bombes viennent d'être jetées du côté de Grenelle, près de la Tour Eiffel. Quelques morts.

*
* *

Léon D. poursuit son enquête sur les prisonniers allemands :

— Je n'ai pas encore, me dit-il, la permission d'entrer dans la chambre Myosotis ; elle est *défendue ;* Péladan tentera de forcer la consigne, je renonce à cette visite. On vous a parlé de ce prisonnier allemand, blessé, à l'hôpital de la rue X? C'est un jeune élève de l'Université de Bonn. Pendant des mois, ce garçon n'a pas voulu dire un mot; maintenant, on parvient à lui délier la langue, au point que nous savons ceci : Herr Brünig fait partie d'une secte nombreuse d' « intellectuels », d'élèves d'Universités, depuis des années sous la direction de sortes de prédicants mystiques. Ceux-ci conduisaient leurs adeptes, aux cris de « Deutschland über alles », faire des marches, des exercices d'entraînement, et les grisaient de chants patriotiques. Un certain professeur Eibel prononçait de vérita-

bles sermons, où le maître inculquait à ses élèves l'idée du *Sacrifice humain*, du sacrifice à Moloch, au dieu des armées. Le jeune Brünig s'indigne à la lecture des journaux français qui reprochent aux Allemands leur folie d' « atrocités », comme si les crimes n'étaient pas une *nécessité de la guerre*. Loin de devoir les éviter, le soldat germain a l'ordre de les commettre, ces atrocités qui comptent parmi les dogmes de la religion militaire. Les enfants, les vieillards, les femmes ne sont pas immolés inutilement, car leur sang répandu est un rite propitiatoire en l'honneur du dieu Thor, une sorte de *crime rituel*. Le *Deutschland über alles*, que l'on traduit chez nous par *la Patrie allemande, avant toutes les autres maîtresse du monde* veut dire, pour un Allemand : *au-dessus de tout dans mon cœur d'Allemand*, avant Dieu, ou plutôt avec Dieu, ces deux idées étant inséparables : l'Allemagne et Dieu.

En face d'un peuple élevé dans une telle religion de barbarie, l'attitude des autres nations traquées, attaquées, devrait-elle donc être celle d'un bœuf passif à l'abattoir? Ou devrions-nous avoir l'exaltation haineuse et cruelle qui répugne tant à notre nature? Comment ces mêmes Allemands osent-ils nous reprocher notre cruauté, eux qui obéissent à cette suggestion mystique? Ces êtres moutonniers et, dans l'ordinaire de la vie, débonnaires, commettent soudain des crimes d'apaches, le sourire aux lèvres, quand tonne le canon. Leurs déments théoriciens ont soin de dire au peuple que des guerres telles que celle-ci sont des cataclysmes de la nature, inévitables, comme les orages; un magnifique spectacle qu'il faut savoir regarder pour sa

beauté même! La guerre est sacrée, nécessairc, en dehors de toutes notions de justice, de droit, lesquelles sont abolies dès que les premiers roulements du tonnerre annoncent aux hommes la venue du Prodige.

— N'avez-vous pas lu, me dit Léon, ces livres traduits en anglais, ce fatras de prose due aux généraux et aux savants d'outre-Rhin? Nous ne devrions pas les ignorer, ces documents officiels, ces confessions approuvées en haut lieu et répandues d'un bout à l'autre de l'Empire : le catéchisme germanique. *La guerre est la forme la plus noble de l'activité humaine,* selon eux; mais, ne l'oublions pas, en temps de guerre, les conventions morales du temps de paix deviennent de honteuses faiblesses; et c'est la guerre qui est la profonde moralité. Guillaume la célèbre comme le gage de l'ultime domination pacifique de « ses Allemands » sur la terre. A quelle singulière épreuve la terre ne sera-t-elle pas soumise? Le Vieux Dieu, qui protège la Race Elue, la race pieuse et sans tache, est un Moloch aux paupières baissées sur sa propre hypocrisie, comme un Bouddha, gardien des éternels mystères du monde.

Je demandai à Léon :

— Ne croyez-vous pas que le prédicant, ou les prédicants de Bonn, ceux qui ont éduqué le jeune Herr Brünig, soient de simples officiers instructeurs appointés dans les Gymnasiums et les Universités par le Ministère de la Guerre?

Léon est candide; la vie dont il a déjà parcouru un long chemin, n'a pas entamé sa confiance dans la générosité du cœur des hommes, mais la guerre allume

en lui un fanatisme à rebours, il impute les pires excès, les crimes les plus noirs, aux influences mystiques.

— Non, ce n'est pas cela, dit-il. Herr Brünig est tout à fait libre avec moi; il est très instruit, très intelligent, ses récits corroborent mon sentiment : il s'agit là de la restauration d'un culte primitif de l'Allemagne, de cette religion abominable entre toutes celles qui ont obscurci le cerveau et dilaté les narines humaines à l'odeur de la Mort. La douleur est inutile, l'humanité a la terreur de la souffrance et du renoncement, le dégoût de la destruction. Mais la religion veille et elle est là pour duper l'humanité. Imbécillité du capitaine au front bas, qui fait la guerre contre les autres... et contre lui-même! Les sens se révoltent contre le conquérant germain, et ce barbare dresse la statue d'un Moloch luthérien sur un autel de la Patrie, un autel qui a pour cierges une forêt de hampes de drapeaux. Pour les Allemands, n'avoir pas ce fétichisme frénétique dans la guerre, c'est une preuve d'impuissance, de couardise et d'*impiété*.

Je rappelai à Léon la scène à laquelle j'assistai à Liebenstein, quand la sœur du Kaiser se réjouissait de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand; je lui rappelai la brutalité grossière, orgiaque, de la musique de Strauss dans *Elektra,* le cortège des victimes conduites au sacrifice : le sadisme de Salomé. J'en reviens toujours à l'esthétique, ce par quoi les peuples s'expriment le mieux — et l'art allemand n'a pas de pudeur, il étale ses sentiments comme faisait, devant moi étranger, une princesse impériale de Hohenzollern. Telle est la race allemande, toute religion mise à part.

Mais Léon ne s'en prend qu'à la religion :

— On trouverait, en effet, dit-il, de nombreux éléments pour une étude sur les rapports de la religion et de la cruauté, dans l'esthétique allemande moderne; le pire, c'est que chez notre ennemi, le sentiment religieux se confonde avec l'idée de *patrie,* qui elle-même ne fait qu'un avec *cruauté.* J'ai pendant ma jeunesse peut-être trop généralisé, attribuant à la religion, dans toutes les races, une influence mauvaise que je jugeai anti-humaine. Aujourd'hui, je hais les religions! La foi est surtout dangereuse chez ces Prussiens pour qui la pensée et l'action sont indissolubles, ou si mélangées... Ne riez pas de moi! J'ai fait bien des rêves, et aussi, j'ai cru qu'il n'y aurait plus de guerre... A quoi n'ai-je pas cru? Même à l'amitié de toutes les races les unes pour les autres! La religion macabre du jeune « intellectuel » de Bonn me ferait douter de Dieu, si je n'avais d'autres raisons...

Jadis, Léon, votre socialisme était conforme aux plus purs enseignements du Christ; Léon, vous êtes aussi mystique que le professeur Eibel de l'Université de Bonn, tel que vous le décrit le prisonnier de la chambre Myosotis. Assez! Croyez-moi, le professeur Eibel est un officier instructeur, comme le professeur von Bode, comme leurs chefs d'orchestre et leur Kaiser. Admirables comédiens! Mais vous, vous nous diriez comme M. Homais, que la France a accepté la guerre pour plaire aux « curés »!...

« Quand on méprise, on ne *peut* pas faire la guerre; quand on commande alors qu'on se sent en présence de quelque chose qui est au-dessus de soi, on ne doit pas faire la guerre », écrit Nietzsche. Ces lignes, qui n'ont pas trait à la guerre par les armes, expriment une idée qui se forme lentement, obscurément, dans le cœur de nos héros. Aussi bien, les soldats ont un ton digne et ne rabaissent jamais plus le terrible ennemi qu'ils ont appris à connaître.

On dit qu'entre les deux lignes de tranchées, dans certains secteurs, des relations s'établissent et une sorte de camaraderie — fort dangereuse en vérité — mais non pas sans noblesse. Le péril et le courage ennoblissent tout.

Certaines lettres venues du front témoignent d'une admiration pour l'adversaire, laquelle, à l'arrière, nous choque presque, sans doute parce que nous ne respirons pas l'atmosphère héroïque de ces « surhommes ».

« Le ressentiment né de la faiblesse n'est nuisible qu'aux êtres faibles. Dans le cas où l'on se trouve en présence d'une nature *abondante,* c'est un sentiment *superflu,* un sentiment dont il faut se rendre maître pour démontrer sa force... »

Un de mes relieurs a ses deux fils au feu ; en me rapportant quelques livres, M. Lamblois me communique les meilleures pages d'une correspondance presque quotidienne. Ernest va passer lieutenant — mais il lui manque deux doigts à la main gauche; il a reçu la médaille militaire. Gustave est en traitement dans un hôpital de Royan : croix de guerre, citations.

Gustave écrit :

« Mon cher papa,

« Il y a cinq mois que je fais la guerre, j'ai eu de beaux récits de combats sanglants à te raconter, j'en ai vu de toutes les couleurs, et tu te figures peut-être maintenant les horribles images que nous avons constamment sous les yeux. Quand, le soir, nous quittons une plaine où les blessés agonisent sur les morts, un frisson nous parcourt tout entiers en pensant que ce sort sera le nôtre. Il s'en est fallu d'un cheveu que ce soit le mien, puisque je suis resté quarante-huit heures avec deux « Boches » au-dessus de moi. Enfin, j'ai été dégagé et me voici dans un lit où j'espère que toi où maman, peut-être les deux, viendrez bientôt m'embrasser.

« Je commence à peine à me ressaisir et je me pose des questions qui ne sont peut-être pas convenables. Je me demande si c'est bien mal, mais je ne peux pas avoir le mépris dont parlent les journaux. Ces horribles « Boches » qui nous font tant souffrir, ils sont aussi courageux que nous, c'est des hommes comme nous. Je ne m'explique pas ce qui se passe en moi, mais je ne les méprise pas. Je ne les plains pas non plus, mais je ne nous plains pas nous-mêmes, puisque c'est la guerre; j'ai même plus de courage, il me semble, depuis qu'ils nous ont appris à la faire. J'ai une grande confiance et quand je vais au combat après avoir fait une prière (car, ma foi, je ne suis pas de ces mangeurs de Bon-Dieu et je ne crois pas qu'il en reste beaucoup), je me sens tout autre et mes forces

sont instantanément décuplées; mon bras et ma volonté sont plus fermes; je tape sur les « Boches » toujours au bon endroit, afin de tuer celui qui veut prendre ma vie.

« Tuer un homme, mon cher papa, c'est bien peu de chose en ce moment; mais, crois-moi, je ne tue pas pour le plaisir de tuer, ça me fait même bien horreur. Mais que veux-tu? on sait qu'on est là tous les deux à force égale et que chacun défend sa patrie.

« J'en ai descendu pas mal, car j'ai toujours été assez bon tireur. Le plus dégoûtant, c'est quand on entend la voix de celui en qui l'on enfonce la baïonnette et si l'on voit son visage, et qu'il vous parle même.

« Dans une petite affaire où nous étions quelques-uns, dernièrement, j'ai passé ma baïonnette au travers du corps d'un rouquin qui ressemblait à Jules comme deux gouttes d'eau. Je l'ai étendu par terre; il causait encore très bien, et, avant de mourir, croirais-tu qu'il m'a prié, dans un bon français, de remettre plus tard à sa famille, si je le peux, une médaille et un petit objet qu'il portait après sa chaîne. Je lui ai promis de m'acquitter de mon mieux de cette pieuse mission. Je lui ai ôté la vie et pourtant il est mort sa main dans la mienne.

« La guerre, quel triste mot! Maintenant que je suis ici sur le dos, regardant le plafond et écoutant les camarades dire des blagues, raconter aux infirmières des machines invraisemblables, je me demande si j'ai rêvé ou si c'est eux qui ont raison. A l'hôpital, devant le monde, il y en a si peu qui disent ce qu'ils pensent! Avec des civils, on se fait plus mauvais que l'on est.

Il n'y en a pas un de ces mâtins-là qui n'agiraient autrement que moi avec le Boche... »

M. Lamblois hésitait un peu à me faire lire cette lettre. Une cliente à lui, « bonne chrétienne », me dit-il, l'avait trouvée « inquiétante ».

— Si les Français se mettent tous à recueillir des médailles de ces cochons-là, où en arriverons-nous? On ne traite pas les « Boches » comme des hommes.

J'ai rassuré M. Lamblois.

D'ailleurs la lettre de Gustave se termine par : « Vive Dieu! Vive la France! » mais ceci n'est pas assez pour la cliente de M. Lamblois.

*
* *

L'abbé Langres veut me convertir; il s'en défend, mais, malgré sa finesse et sa parfaite tolérance, je le sens qui tourne autour de moi. Nous sommes de si vieux amis, il sait que j'ai tant de plaisir à le voir, qu'il ose me communiquer des lettres *édifiantes,* même si elles doivent parfois me faire regimber. La plupart de ces lettres dépassent ma compréhension.

En voici trois que l'abbé me confie après me les avoir lues. Près de Lisieux habite la famille Germancin de Lataille : la mère, une fille qui a 17 ans aujourd'hui, et une autre fille, Madame Charlie Durbeck, mariée à un jeune homme qui entreprit de faire valoir les terres que M. Germancin de Lataille, le père, avait acquises, pièce à pièce, en vue d'une exploitation

agricole-modèle. M. Germancin disparut trop tôt pour en voir les succès prodigieux. Son gendre, Charlie Durbeck, éduqué en Angleterre, perfectionna la laiterie, la beurrerie « scientifiques ». Avant la guerre, le Domaine de La Taille faisait concurrence à Maggi. Dans le château, les dames Germancin faisaient ménage commun avec les Durbeck. — Ceux-ci — dit l'abbé Langres — étaient tellement unis, ils s'étaient enfermés dans une cuirasse si hermétique, que l'on ne pouvait imaginer la fissure par laquelle le malheur s'insinuerait chez eux. Ils disaient : — Nous sommes trop heureux ! — Et parfaites furent ces existences d'amour, de travail, de charité, de dévotion. Ils étaient à Bayreuth la dernière fois que vous y fûtes. Je devais les y accompagner. Quel dommage que je ne vous aie pas mis en rapport avec eux !

Charlie vient de tomber au champ d'honneur. C'est ainsi que Mademoiselle Eve, puis Madame Durbeck, enfin Madame Germancin, apprirent la nouvelle à l'abbé Langres.

La Taille, le...

« Monsieur l'abbé,

« Mon beau-frère Charlie est au Ciel. Je m'empresse de vous mander qu'il a quitté cette terre le... Le voici donc délivré de ses entraves mortelles, assis parmi les Saints, dans la Gloire éternelle.

« Ma sœur, vous le comprendrez, ne peut encore vous écrire ; je me suis chargée de vous faire part de la Grâce que Notre Père nous a accordée. Hosannah !

« Ma sœur est courageuse, nous serons toutes

trois courageuses ; je crois qu'il faudrait dire : nous sommes heureuses, puisque celui que nous aimions si tendrement vogue maintenant dans un océan de Félicité divine. Comment nous rendrons-nous dignes de le rejoindre au Paradis?

« Prions, prions, Monsieur l'abbé. Peut-être vous sera-t-il loisible de venir à La Taille, lorsque nous célébrerons le service commémoratif, dans cette chapelle que vous avez inaugurée, où vous avez baptisé mes neveux, excepté le gentil baby que son père a eu la joie de baiser, il y a quinze jours, peu après la naissance d'Esprit — car tel est le nom de mon neveu.

« Je suis, Monsieur l'abbé, votre respectueuse et affectionnée petite amie en N. S. J. C.

« Eve Germancin de Lataille. »

La Taille, le... 1915.

« Monsieur l'abbé, cher et grand ami,

« C'est à vous que je tiens à écrire, dès que ma santé me le permet, à vous, le premier. Vous avez connu toutes les phases heureuses de ma vie, vous y avez participé avec tant de religieuse affection, qu'aujourd'hui vous devez être avec nous quand le suprême bonheur, doublé du suprême honneur, est accordé par le Très-Haut à la plus soumise de ses créatures. Je n'ai pas, jusqu'ici, pu écrire. La naissance de mon fils, Esprit, dont vous serez, j'espère, le guide spirituel, m'avait éprouvée.

« Charlie m'inquiétait ; mais je l'ai revu, il est venu

ici. Je l'ai senti digne et préparé pour les plus nobles actions du héros et du chrétien. La seconde séparation a été cruelle, je m'en confesse à vos pieds. J'ai été faible. Mais je me suis reprise, et aujourd'hui, guidée par la Lumière céleste, je me lance sur la voie toute claire qui me mènera jusqu'aux portes du Séjour incomparable où m'attend mon bien-aimé époux. Je ferai des efforts quotidiens pour me rendre digne de Charlie, et surtout de Notre Père qui daigne abaisser Ses Yeux compatissants sur les pauvres pécheurs que nous sommes.

« Monsieur l'abbé... Excusez-moi si je ne vous raconte pas la mort sublime de mon noble héros ; je ne suis qu'une femme meurtrie, accablée par les lourdes richesses que verse sur moi une Volonté céleste. Ma bonne mère vous écrira en détail ce qu'il serait *trop,* pour moi, de dire encore.

« Je suis votre fille reconnaissante, respectueuse et affectionnée en N. S. J. C.

« Germancin de Lataille-Durbeck. »

La Taille, le... 1915.

« Mon cher abbé,

« J'ai devant moi une pile de lettres, mais comment ne pas aller d'abord à celui dont je sens le cœur si chaud battre à l'unisson des nôtres ? Quel secours que les amis, surtout quand, par le bienfait des circonstances providentielles, ce n'est pas une compassion qui vient à nous, mais que coulent de douces larmes, semblables aux nôtres.

« Vous deviez être ici, pour Pâques, mais nos projets humains sont bien peu de chose ; aussi je vous assure que, de mettre tout cela au point est un enseignement si grand, que l'on se sent emporté dans des régions supérieures, où notre âme se meut plus à l'aise. En somme, ce qui importe, c'est de faire ce que Dieu veut que nous fassions. Si nous nous attardons à trop nous *installer* dans cette vie, nous sommes, en certains cas, empêchés de faire de la route. Alors, il est juste que les projets s'écroulent ! Je ne sais plus voir autrement.

« Quand Notre Père qui nous aime, nous éprouve, Il nous accorde en même temps des Bénédictions qui nous rapprochent de Lui.

« Les détails de la mort de Charlie nous ont raffermies dans la certitude que le Ciel s'est ouvert pour lui, instantanément. Il a été, tout de suite, dans la lumière, et il a tout compris. Un reflet de cette lumière déchira en même temps pour nous le voile, et si nous n'avons pas encore la compréhension totale, si nous avons de la peine, en tant qu'êtres périssables, nous savons que *cela est pour le bien*. Nous adorons. C'est de ces faveurs divines que nous remercions humblement notre Créateur. Le sang d'un martyr n'est pas versé, sans qu'il en retombe sur les siens des gouttes qui communiquent une bien heureuse force. Nous nous disons que Charlie a atteint, en une seconde, un degré de perfection telle, que Dieu l'a pris à ses côtés.

« Catherine se trouverait égoïste de se plaindre, elle n'a qu'une idée : se hausser jusqu'à lui, son époux admirable, *mon* fils, depuis qu'il était le mari

de ma fille — et avoir de l'héroïsme *en détail*. Son nouveau-né est une aide de tous les instants, une autre Bénédiction, parmi toutes celles dont nous sommes comblées. En nous, qui aurions pu être brisées, se tend un ressort que nous ne connaissions pas. Le protecteur, le guide est là-haut, plus *proche* de sa femme qu'il n'était ici-bas ; il aidera Catherine, son enfant, nous aussi.

« Catherine a eu, hier, une lettre de l'abbé Le Ménec, confirmant les faits que vous avez lus dans les journaux. C'est M. Le Ménec qui, au péril de sa vie, aidé de deux camarades, fut chercher le corps, dans la nuit du 19. Charlie a été mis en bière, et déposé dans le cimetière de X. La place est connue, il y restera. Il avait dit, avant de partir : — Si je tombe, je veux qu'on me laisse sur le coin de terre que j'aurai cherché à conquérir. — Ses papiers, pieusement recueillis, vont revenir à Catherine. L'abbé dit le bien moral que Charlie faisait à ses hommes. Charlie avait eu des propositions d'avancement, qu'il refusa. — Je ne suis pas là pour la gloire, mais pour mon Devoir. — Il sentait son influence sur ses camarades, comme sur ses subordonnés, à La Taille, et c'était le principal. Son testament est ouvert : il laisse la moitié de son capital, que je n'aurais pas cru si considérable, aux familles employées dans son exploitation ; il fonde un orphelinat, en plus de son patronage et de son hospice. La réglementation de l'Etablissement Saint-Charles est un chef-d'œuvre d'intelligence, de prévoyance pratique, de « coopérative » bien entendue. Voilà de la vraie « science sociale ». Quand on se rappelle l'artiste

qu'était Charlie, le musicien et le poète que sa seule modestie empêchait encore de se faire connaître, on est, mon cher ami, confondu d'admiration.

« Mais ce n'est rien (que pour nous), la disparition *d'un* homme. Nous allons d'un cœur égal vers les souffrances multiples, autour de nous, au secours des existences brisées, ou qui paraissent l'être ; nous y allons dans des sentiments d'intense solidarité. La tentation de se laisser abattre? Non ! il faut relever son espoir ; nous nous donnerons dans les moindres détails à l'œuvre que Charlie a créée, et infuserons aux faibles la confiance qui nous aidera à sortir de l'épreuve.

« D'après la leçon de la guerre, *dont nous avons tant reçu,* préparons-nous à la vie de paix. Vous ne nous abandonnerez pas, mon cher abbé. Nous avons tant besoin d'un autre homme, près de nous !...

« Un de mes plus intimes chagrins, c'est que mon mari soit parti trop tôt pour assister au couronnement de l'œuvre de son gendre. Il ne l'a vue qu'ébauchée ; il en attendait beaucoup. Le portrait que M. Paul Dubois peignit de notre cher défunt, préside aux actes de notre vie de famille. Les yeux si noblement inspirés de mon François-Xavier s'abaissent paternellement sur nous, attirant nos ferveurs... Il s'épanouirait, aujourd'hui, dans cette France qui s'est ressaisie ; quels horizons s'ouvriraient devant celui qui crut si fermement au succès des théories sociales les plus humanitaires et les plus libérales, appuyées sur le Dogme de notre Sainte Mère l'Eglise, sans laquelle tout n'est que balbutiement et qu'erreur !..... »

Quand l'abbé Langres m'eut fait lire ces trois lettres, je demeurai stupide. — Je ne suis pas, — lui dis-je, — même à mi-chemin du perfectionnement moral que je m'efforce de cultiver ; voici qui me décourage ! Combien j'aurais voulu connaître ces gens-là, avant que la mort n'ait franchi leur seuil ! Que faisaient-ils donc, comment s'écoulaient leurs jours, dans l'attente de la visiteuse qui les trouve si prêts à la recevoir ?

L'abbé me répondit : — Vous ne vous seriez pas déplu au domaine de La Taille, croyez-le bien. Il n'y avait là ni austérité, ni petitesses. Peut-être un peu trop de théories. On voulait croire au bonheur, on l'affirmait dans les moindres circonstances, c'était un principe, une loi. Cette famille, si gaie, si richement douée de toutes façons, avait fait, de la vie à la campagne, par effroi de la ville, un mélange de ce qu'il y a de mieux, en France, en Angleterre, en Italie, en Hongrie, en Amérique ; Charlie Durbeck, jeune encore, avait rapporté de ses voyages et de ses visites dans ces pays-là, ce qu'il y a d'exquis, de rare, de délicat, et sa fortune était magnifiquement mise en usage. Vous qui êtes musicien, vous auriez entendu, en toutes saisons, les meilleurs exécutants jouer les plus belles pages modernes et classiques, dans une salle qu'ornent, sous un plafond de Tiepolo, des peintures de Bonnard, de Cézanne et de Manet, des vases grecs, de primitives céramiques de la Chine ; des fleurs, inconnues de moi, lesquelles Charlie acclimatait à la terre de Normandie, embaumaient les pièces d'habitation, où un petit nombre d'élus, dont je regrette que vous n'ayez pas fait partie, étaient libres de lire tout le

jour, s'ils le voulaient, de grands ouvrages, dans des éditions rarissimes.

— Mais enfin, Monsieur l'abbé, et l'exploitation agricole, et le patronage, et les prières du matin et du soir? Que faisait-on du chapelain?

M. l'abbé Langres m'avoua :

— Il y avait là de très hauts paravents de Coromandel, qui se déplient. Vous n'auriez rien vu que ce que vous eussiez voulu voir. Je vous parlerai plus tard du système scientifique sur lequel M. Germancin, le père, avait réglé l'existence de sa famille, de ses employés, de ses gens...

13 juin. Dimanche.

Chaleur lourde et magnifique. Les roses blanches, toutes les fleurs d'été en même temps, écloses trop vite, s'effeuillent sur la terre lilas, opalisée par un soleil d'Angleterre. « Mid Summer. » Les amis du déjeuner dominical s'attardent à l'ombre du hêtre pourpre, simples globules du sang dans la circulation vertigineuse où nous sommes charriés; les êtres las se sentent les uns aux autres comme les continents sur la carte, comme les étoiles innombrables perdues dans l'infini de la nuit. On ne prononce plus de noms, la conversation courante témoigne de la nouvelle forme d'intérêt que chacun prend à la guerre. Le bulletin quotidien des docteurs est là, mais on a moins hâte de le lire, on sait, d'avance, ce qu'il est; dans le corps du malade, des désordres couvent que l'on ne peut encore prévoir. Il semble que le malade ne bouge pas;

il sommeille inconscient de son mal pour quelques heures, anéanti par la bonne chaleur de juin. Je marche dans l'allée que bordent des scolopendres rapportés jadis d'Offranville; d'un fil de fer tendu entre un vernis du Japon et un érable sycomore, pendent des stalactites molles de vignes-vierges, qui me frôlent le crâne, comme des plumes. Dans le terrain que séparent du mien des sureaux et un rang de fusains, des jeunes filles jouent au tennis. Des balles passent au-dessus ou au travers des mailles de laiton aux losanges agrandis; certaines s'égarent chez moi; je les renvoie aux joueuses; d'autres balles se perdent dans les massifs, ou tombent dans une zone neutre, qui sera inaccessible jusqu'à ce que l'automne ait achevé sa dépouille de feuilles. Les enfants regardent ces balles si coûteuses en temps de guerre : — Ce sont des cadavres, disent-elles, qui pourrissent entre les deux lignes de feu.

N'ayant jamais manié la raquette, je ne m'étais pas enquis de la manière dont ces balles sont fabriquées. Je viens d'en recevoir une, en plein front, le coup porta fort, j'ai vu trente-six chandelles : alors, j'ai pris mon couteau et j'ai fouillé dedans... J'ai compris l'attitude de certains peuples neutres.

A cinq heures du soir une brise agite les arbres, tels que des pankas tenus d'une main molle, le ciel se strie de bleu pâle et d'oranger, comme des vaguettes sur un lac à l'approche de l'orage; des pétales d'acacias neigent sur le jardin, quelques-uns entrent par ma fenêtre, tourbillonnent en flocons jusqu'à mes pieds; encore un orage au loin. Dans les parterres de l'église

dont la coupole, réduction du dôme de Saint-Pierre, avec ses deux peupliers et ses ifs, fait songer à l'Italie, on célèbre un Salut solennel pour l'Octave de la Fête-Dieu. Le vent m'apporte quelques notes du *Tantum Ergo*, puis des voix de puceaux chantent des cantiques :

— « Dieu de clémence, ô Dieu vainqueur,
Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur. »

Le moteur d'un biplan couvre la voix des enfants.

C'est à cette heure, que les dimanches, les hymnes protestantes chantées par les élèves anglaises de la pension Guyomar, transformaient ce coin d'Auteuil en une banlieue de Londres. Recollections... Dimanches de jadis dans la vallée de la Tamise, « Sunday hymns »; voix britanniques étranglées dans le pharynx; un accordéon sur le vapeur-touriste, dont l'aube frappe l'eau de la rivière; berges, écluses, cyclistes. Ce soir quelqu'un siffle *Tipperary*, sur le pont de Henley.

Liza dit adieu à son Tommy'Arry.

Fêtes de naguère à Beaumont College! Encore des hymnes dans la chapelle : oriflammes, orchestre militaire des Horse-Guards; le soleil dans la forêt de Windsor, châtaigneraie de gaze bleue. Les pères des collégiens, chapeaux haut de forme, redingotes noires, les mamans en toilette de ville, les sœurs en jupes courtes avec des jambes qui n'en finissent pas, se répandaient sur les lawns, goûtaient, buvaient le thé de Ceylan dont l'arome exalte le parfum du Navy-Cut. Deux géants à veste rouge, kilt de plaid, guêtres blanchies à la craie, vont et viennent en sens contraire, marquent le pas

au rythme d'une marche militaire écossaise, que pleurent leurs cornemuses.

Je ferme les yeux et concentre toute ma volonté sur ce tableau que les voix d'enfants de chœur ravivent dans ma mémoire. D'autres lambeaux de cantiques me sont apportés sur les ailes du vent, plus fort, hachés, coupés comme par une porte d'église qui retombe sur ses gonds :

— « Sauvez, sauvez la...
..... Sacré-Cœur, cœur... cœur... »

Roulements de tonnerre, averse d'orage; les fidèles, qui n'ont pas de parapluies, courent sur le trottoir de la rue pour rentrer plus vite : les fillettes font paquet de leurs mousselines de communiantes, leurs frères ôtent leurs brassards de moire blanche, crainte d'être mouillés.

*
* *

14 juin.

C'était donc la « Savoyarde » que nous avons entendue d'ici vendredi dernier. L'abbé Langres me reproche de n'avoir pas été à la Cérémonie du Sacré-Cœur. La Basilique du Vœu National, l'abbé le sait, est le seul monument moderne, dans Paris, qui me paraisse avoir une signification, un caractère à lui, et faire partie du paysage. Vu de loin, de quelque endroit qu'on l'aperçoive, par tous les temps, ce bloc argenté ou doré, selon l'heure ou la lumière qui le vêt, présente une silhouette inattendue. Il surprend quoiqu'il soit à sa place, il « fait bien » comme un bibelot de moindre

valeur, parfois dans un appartement, produit meilleur effet qu'un objet de haut prix. En étudiant les détails, on peut se demander si notre admiration est légitime. Ce style composite, cher aux professeurs de l'Ecole des Beaux-Arts, ce mélange académique du français et de l'italien — jamais tout à fait l'un ni l'autre — cet archaïsme aveuli par la timidité des constructeurs d'immeubles, de gares et de « Crédits », irritent à la manière des plans et dessins de Viollet-le-Duc.

Si un de nos architectes réussit à établir le volume d'une surface pleine, il se trompe dans la répartition des vides, des ouvertures; c'est alors les fenêtres, les portes, qui ne sont pas proportionnées; les motifs ornementaux, insignifiants ou tout à fait détestables, convenus et prétentieux, trahissent l'indigence du goût et de l'invention.

A Montmartre, un miracle atmosphérique répare les erreurs de Dauban : l'église du Sacré-Cœur est, telle quelle, admirable, et la guerre en a fait, comme de la Tour Eiffel, une divinité vigilante, un esprit protecteur de la Cité.

L'abbé Langres me confiait sa tristesse, pendant les années dernières, quand à la fin du jour, il montait sur la butte pour contempler le panorama. L'abbé était seul devant ces boutiques d'objets de piété, entre les palissades et les hautes courtines du réservoir des Eaux. Le culte du Sacré-Cœur avait de moins en moins de fidèles. L'abbé me rappelait les pèlerinages de jadis, les projets de jardins, d'escaliers, de terrasses qui doivent relier ces hauteurs de Montmartre à la ville, les avenues qu'on voulait faire vastes, pour les cortèges,

les processions de tout le peuple de France; puis la police mobilisée pour calmer les enthousiasmes. Vœu National! Chaque pierre dont est faite la gigantesque châsse fut le don d'un individu, l'espoir d'un peuple en cimente chaque cube l'un à l'autre. Cette matière friable est sensible, comme de la chair; elle a une personnalité.

Mais la grande pensée du Vœu National perdait de son prestige. La Basilique devenait une paroisse comme une autre, moins touchante que l'antique Saint-Pierre, tout proche, dont l'abside verdit sous les arbres du Calvaire où nous allions, en Semaine Sainte, conduits par notre institutrice, citoyenne de Montmartre. Mlle Fossard nous disait :

— Quand même on m'offrirait un palais dans Paris, et une fortune pour l'habiter, je ne quitterais pas cette province, avec les commodités de Paris! Je n'en sors que si je ne puis faire autrement.

Les déjeuners chez Mlle Fossard étaient des régals. Je reconnaîtrais, entre cent autres, la saveur du pain de Montmartre d'alors, le vol-au-vent flanqué d'écrevisses, les quenelles, les choux farcis et le saint-honoré dont Mlle Fossard redoutait la crême et les cerises confites; plusieurs enfants ayant été empoisonnés (à moins que ce ne fût par la teinture de leurs bas rouges). Nous allions voir, de l'extérieur, le cabaret des « assassins », sur les pentes nord de Montmartre, et l'on me montrait les restes des vergers de mon grand-père Esprit-Sylvestre, sa maison où Delacroix, Berlioz, Roqueplan, Antony Deschamps, venaient au temps du romantisme...

Pourquoi le versant de la butte est-il inséparable dans mes souvenirs, de la complainte de Troppmann le meurtrier de la famille Kinck, et de la plaine de Pantin? Sans doute à cause du cabaret « des assassins ».

Ses ruelles tortueuses, me paraissaient être des coupe-gorge, des repaires de malfaiteurs.

Plus tard, j'ai connu les dimanches festifs du Moulin de la Galette, les modèles que Renoir arrêtait au milieu de leurs danses, dans un clapotis de soleil sous les marronniers, pour peindre son chef-d'œuvre de la collection Caillebotte. Montmartre était en train de devenir Paris; échafaudages, terrassiers, grues, scies grinçantes des tailleurs de pierre : la Basilique lentement s'érigeait, les quartiers neufs allaient escalader les rampes à pic de la butte.

Mais, bien plus loin encore sont le Montmartre de Mars 71, les coups de canon du 18 Mars. J'étais au fond du parc de Passy. Il faisait très chaud. *Les otages!* Pour la première fois ce mot entendu par un enfant! Depuis lors, Montmartre reste pour moi un lieu sacré, baigné de sang. Pèlerinage, congé des jeudis et des dimanches, époques imbriquées les unes dans les autres, lesquelles je confonds comme les films d'un cinéma détraqué; robes de prêtres, généraux-martyrs, théories de fidèles, scapulaires, chapelets; robes de percale, chignons des polkeuses du Moulin, impressionnisme... et jusqu'au Julien et à la Louise de Gustave Charpentier, protecteur de Mimi-Pinson.

Aujourd'hui, dans la rue Caulaincourt, la femme d'un attaché à l'Ambassade américaine, pose en costume de Castillane, pour Ignazio Zuloaga, pendant que

la « Savoyarde », enfin juchée sur son campanile, bourdonne son rappel du Vœu National.

— Le plus beau film, — me dit l'abbé Langres, — aurait été celui du 11 juin. Mais auriez-vous pu entrer dans la Basilique, même si, trois heures d'avance, vous vous fussiez faufilé par quelque chemin secret? Au dedans la foule est presque aussi épaisse qu'au dehors, où elle remplit le parvis, foule plus bruyante que recueillie. On veut recevoir de près ou de loin la bénédiction de Monseigneur le Cardinal, on monte sur les toits, on s'accroche à des poteaux de réverbères, on défonce les devantures de ces petites cabanes que les marchands de médailles et de statuettes, désespérant de gagner leur journée, ont dû fermer dès midi. Des jeunes filles quêtent pour les blessés, vendent de petits drapeaux où l'emblême du Sacré-Cœur s'unit aux couleurs nationales. Dans la foule des fidèles, il y a surtout des femmes, mais beaucoup d'hommes aussi, des militaires, des blessés à béquilles qu'on manque de renverser. De la nef, plongée dans des demi-ténèbres colorées par l'azur et la pourpre des vitraux, j'ai aperçu un coin du chœur tout brillant de cierges et pavoisé de drapeaux; mais c'est la foule que j'aurais voulu que vous vissiez. Jamais, jamais dans ma carrière d'ecclésiastique, je n'ai, plus qu'à cette cérémonie, senti le souffle divin embraser des poitrines humaines... Il eût suffi d'être là vers six heures du soir. Du parvis vous eussiez entendu venir jusqu'à vous, par le portail grand ouvert, le chant des psaumes — dix mille voix sous les coupoles, se répondant; vous auriez vu, enfin, dix autres milliers de têtes inclinées; Monseigneur

entouré de son chapitre, éleva l'ostensoir, et se tournant aux quatre points de l'horizon, appela la bénédiction divine sur Paris...

19 juin.

Saint Barnabé s'est moqué des larmes de saint Médard. C'est le « Mid Summer » enchanteur, et désolant d'être la fin d'une croissance. La terre se dessèche et craque sous les rayons verticaux du soleil. Les fleurs se hâtent trop de s'offrir à ces noces, leurs cœurs s'ouvrent tout grands, vite décuplent le nombre de leurs pétales, jettent leurs graines et ne remonteront pas, dit Ernest.

— Les plates-bandes sont un déjeuner de soleil, dit aussi le vieil Ernest qui se sent bien malade. Il espère mourir dans son jardin, un soir, après le travail, et n'avoir plus à se coucher dans ce lit où il suffoque, dès qu'il s'étend. Ernest ne parle plus, ni de la guerre, ni des fleurs de 1916. Il meurt, lentement, debout comme un vieil arbre de la ville. Sa dernière saison d'été aura été belle; Ernest, pour rentrer par le porche, a dû relever par des ficelles les guirlandes d'aristoloches, dont les feuilles tombaient bas. La végétation a la splendeur des tropiques. Ernest fait encore l'effort d'esquisser un sourire de ouistiti plissé et grelottant, en tendant sur la paume d'une de ses mains terreuses le colimaçon géant « qu'il vient de cueillir » et il tient, de l'autre main, une « Frau Karl Droutschky » si volumineuse qu'elle a l'air d'un chou.

— Y faut qu'il aye queuque chose dans la terre,

cette année, pour qu'y z'engraissent comme ça. C'est bizârre, ça. C'est pas moi qui profite!... Et il tousse. — Ça me tient là dans le côté gauche. J'voudrais bien faire encore les chrysantèmes pour la mi-novembre...

*
* *

18 juin.

Hier, Lili m'a conduit en automobile à Saint-Germain. Tant qu'on est dans le jardin d'Auteuil, on se croit à la campagne. Hors des fortifications, on dirait qu'on est sorti d'une serre chaude. Il y a déjà des meules de foin. C'est l'heure et la saison des retours pour le dîner des Parisiens qui sont dans les affaires. La terrasse de Saint-Germain, dont les tilleuls embaument, est solitaire. L'air est vif, une brume recouvre Paris, la Tour Eiffel est invisible. C'est une vaste nappe de bleu pâle, sans avions. On perçoit un vague écho de canon, parfois couvert par la ferraille trépidante du train qui franchit le pont du Pecq et s'engouffre dans le tunnel comme la foudre : bruit familier d'antan, souvenirs estivaux. Les dames, assises avec leurs ouvrages de tapisserie, le train de 7 heures, que mon père avait pris pour nous rejoindre à la Folie Parisot : cette tour moyenageuse, crénelée, mais fragile blancheur d'un gâteau de la Saint-Jean, était toute en bois et en verre, un décor de théâtre; une plate-forme, sur le toit d'une maison du Pecq, était parquetée comme le pont d'un yacht. Des géraniums, dans des vases, des chaînes tendues en collier de

l'un à l'autre poteau, et ce même paysage, ce même silence dans la vallée où il n'y avait pas de fabriques.

— Voilà le train..., et Ludovic Halévy allait au-devant de mon père. La salle à manger, toute en vitres, était comme suspendue sur le vide. Nous étions venus, dans l'après-midi, avec ma mère, parce que c'était jeudi, il n'y avait pas classe au Lycée Condorcet; c'était un voyage, en voiture, d'Auteuil à Saint-Germain. On revenait, dans la nuit, par la route de Chatou, non sans quelque appréhension, car le centenaire Dupin racontait encore chez Meilhac, les redoutables expéditions de sa jeunesse, les forêts pleines d'horreur où l'on s'aventurait en berline, pour se rendre de la Madeleine au pavillon Henri IV. Le cheval s'arrêtait-il? Ma mère croyait voir la gueule d'un pistolet à la portière : — La bourse ou la vie?

Hier, à Saint-Germain, près du Château dont les parterres sont encore à peu près entretenus, quelques enfants jouaient, des mamans tiraient l'aiguille, de rares flâneurs s'attardaient dans cette lumière de miel qui va se prolonger en un long, long crépuscule vert; les rouges éclataient comme un fifre dans un orchestre de cordes; tous les reliefs s'atténuaient, tout avait la matité plate des estampes. Pleine jouissance du plein air... La promenade est bonne et molle; c'est une imbibition de lumière nourrissante comme du lait. Les pores de la peau se distendent; l'atmosphère est une boisson et un aliment solide, un pain complet pour la chair et l'esprit, par ce solstice d'été. Les *Trente ans* d'un homme, les *Vingt ans* d'une femme. On ne songe plus qu'à vivre.

En revenant par le Vésinet, nous croisions une longue file de camions automobiles, ramenant du front des troupes bronzées, poussiéreuses et sordides, avec des lunettes à verres jaunes, des masques accrochés au cou, qui laissent derrière elles un sillage de senteurs âcres.

La bataille de l'Artois, la grande bataille se déroule, sous ce même ciel, dans cette atmosphère de vie pleine, six cent mille hommes sont engagés. « Pertes lourdes », dit le communiqué d'aujourd'hui.

Les hôpitaux se vident, pour faire place à de nouveaux occupants.

Mon député m'attendait, quand je rentrai chez moi.

Pénible séance à la Chambre, tantôt. Dalbiez, battu jeudi dernier par Millerand, a prononcé un discours de grand effet. La Chambre est *retournée* (ou plutôt l'opinion !) Le projet Dalbiez passera peut-être, parce que tel ou tel ouvrier, renvoyé aux fabriques de munitions, est frère d'un ecclésiastique. Les ouvriers réclament une hausse de leur paye. C'est la crise des munitions.

19 juin.

Je lis dans un journal allemand :

« En Allemagne, autrefois, c'est-à-dire il y a seulement trois mois, on trouvait tout naturel les moyens employés pour obtenir des conquêtes et l'on dessinait sur la carte les nouvelles frontières de l'Empire. Maintenant, le ton baisse. On avoue que si les victoires ont été brillantes, elles demeurent stériles, puisque la

paix n'apparaît pas comme prochaine, ce qui maintient les affaires dans le marasme, impose des pertes immenses, moissonne la fleur de la population masculine, compromet la Germanie devant le monde entier. Aussi l'idée d'une transaction devient-elle également prédominante dans les milieux bourgeois. En finir sans trop de sacrifices, tel est le désir le plus général. Alors, pense-t-on dans les cercles « affairistes », l'Allemagne ayant résisté à toute l'Europe, gardera son prestige et son autorité. Avec ses usines intactes, sa population encore nombreuse, elle ressaisira sans peine sa situation économique, et même la fortifiera, pendant que certains de ses rivaux perdront du temps à relever les ruines faites chez eux par la conquête allemande.

« Enfin, nous bourgeois, nous profiterons de l'occasion pour écarter du pouvoir cette aristocratie incapable qui nous a fourvoyés, et nous donnerons au monde le spectacle d'un Etat bien pondéré, d'une activité économique extrême, d'une habileté en affaires incomparable. Ce monde que nos militaires ont voulu conquérir par la force brutale, et qui leur a résisté, nous le soumettrons par la puissance de notre génie commercial. Somme toute, cette guerre nous a coûté cher, mais elle appauvrit aussi nos rivaux, et nous nous chargeons de les battre sur un autre terrain ; donc, rendons le Nord de la France, la Belgique, la Pologne, laissons là ces territoires soigneusement ruinés, rentrons chez nous, la conscience tranquille, l'esprit alerte, prêts à reprendre la lutte économique pour y triompher bien plus encore que sur les champs

de bataille. Sans doute nous avons subi de grosses pertes, mais en peu de temps nous fermerons les brèches et regagnerons le temps perdu. Il faut que cette crise tourne à l'avantage de la bourgeoisie, qui saura faire de l'Allemagne un pays modèle et triomphant.

« Avant cinquante ans, le monde reconnaîtra notre supériorité... »

Tel est l'esprit qui tend à prédominer en Allemagne ; c'est encore un pangermanisme, mais avec un changement d'idéal et de manière. Il prétend gagner la partie, non plus par la guerre, brutale et maladroite, prônée par le clan des culottes de peau, mais par l'influence insinuante, irrésistible, des forces intellectuelles et économiques. Si cette politique avait prévalu, son succès était certain, mais la caste militaire a tout compromis et l'on peut se demander si les autres nations, tragiquement averties, se laisseront ainsi envahir et dominer par l'argent.

La *Gazette de Francfort* remarque qu'on forme autour de l'Allemagne un mur que ne peuvent percer ni les canons ni les mines : un mur de réprobation et de haine. Les feuilles socialistes vont plus loin. En termes à peine couverts, elles accusent les gouvernants et le capitalisme d'avoir plongé l'Empire dans un bourbier. Les rares opposants à la guerre, comme Liebknecht, reprennent chaque jour plus d'autorité... On sent que de lourdes colères s'allument, que des rancunes tenaces s'établissent dans les esprits... Pour achever ce travail, qui ramènera la nation allemande à une position moins dangereuse pour ses voisins, il

faut que les Alliés fassent les sacrifices nécessaires, qu'ils augmentent les moyens matériels, indispensables pour en finir avec un adversaire encore très outillé et qui joue son va-tout; il faut que les Alliés soient bien décidés à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang!...

Telle est la situation, d'après les journaux qu'on lit ce soir en rentrant chez soi.

20 juin.

Interview de Benoît XV qui, à la bien lire, ou, plutôt, à la mal lire, paraît mettre en doute les atrocités commises par l'Allemagne. Comme on lui objecte la violation du territoire neutre de la Belgique : — Cela se passait, riposte-t-il, sous mon prédécesseur! Telle est au moins la réponse que lui prête M. Latapie dans cette conversation qui a déjà fait le tour du monde; la *Guerre Sociale* l'inscrit comme légende au bas d'un dessin qui n'a pas l'intention d'être révérencieux pour le Pape.

Le concert de la Catholicité détruit, tel est bien, en effet, un des plus graves parmi les problèmes que pose la guerre.

La passion toute partiale avec laquelle l'Espagne suit les événements actuels se peut expliquer par l'idée que se fait ce pays catholique, et encore « ultra » en beaucoup de ses régions, de la politique anticléricale de la France depuis 1870 — et du mauvais exemple donné par elle aux nations catholiques.

Que le Saint-Père soit Allemand de sympathie ou

non, ce n'est pas, sans doute, ce qui détermine — ce qui devrait déterminer — son attitude étrange. Mais nous nous plairions davantage à le voir se prononcer au nom de la justice souveraine, et jouer un rôle d'arbitre d'ailleurs bien difficile.

Il faudrait, pour l'y déterminer, que les incroyants, eux aussi, qui réclament de lui cette attitude, consentissent à le traiter comme la première puissance morale de l'univers. Ne pas tenir compte de la puissance romaine, héritière d'un si majestueux passé, est paradoxal chez tout patriote français soucieux de notre influence dans le monde, et surtout en Orient. Mais notre politique, hélas, se circonscrit de plus en plus dans le cercle étroit de la lutte anticléricale !...

A propos de la création de l'*Orphelinat des Armées,* œuvre à laquelle tout le monde voudrait collaborer, nous lisions tous ces derniers jours, dans les journaux des partis de gauche, des articles propres à rallumer les vieilles querelles confessionnelles : c'est donc agir contre notre sens national, que de laisser les gens libres de pratiquer, de croire, d'élever leurs enfants dans la religion qui a leurs préférences? Il faut déplorer ces excès des partis de gauche, mais tous les partis ne savent qu'être provocants à l'égard les uns des autres.

Cette question, en apparence subsidiaire, de l'*Orphelinat des Armées,* peut provoquer une nouvelle levée de boucliers au dehors, de la part des partis conservateurs et rétrogrades, qui se plaisent à confondre leur cause avec celle de Guillaume II et de François-Joseph, faisant un seul bloc de l'impérialisme germain

et du système des religions d'Etat. Grande tristesse, que ces confusions d'idées, si lourdes de conséquences!

La figure sacrée du Pape, qui devrait se nimber de lumière, projette une ombre de plus sur notre guerre. Nous agissons comme si nous n'avions cure de lui, et nous nous plaignons de ce que le Vatican ne se déclare pas assez chaleureusement pour des alliés protestants, orthodoxes russes ou systématiquement athées!... Dans les cabarets du Midi, on croit encore que le Pape a voulu la guerre : — Té! On sait bien que la poudre des canons est payée par le denier de Saint-Pierre!

21 juin.

G. B. a fait un tour sur le front, avec un autre député; ils avaient une impatience de s'éloigner des Chambres, des couloirs surchauffés où la pensée s'émousse. G. B. rentre, après quelques jours de repos pris au milieu des officiers de son régiment, et il voudrait vivre de nouveau dans la zone des armées. — C'est, me dit-il, comme un camp de moines. Dès qu'on s'approche, on se sent meilleur. Quand on y est, on parle autrement, les idées s'éclaircissent. Les petitesses humaines n'existent plus. Chacun est absorbé par sa tâche; des savants dans un laboratoire ou dans une bibliothèque, ne se demandent pas l'opinion qu'aura de leurs travaux un public dont les sépare une simple muraille, mais qu'ils veulent oublier. Avec ces guerriers, on change de ton, sans même le vouloir; ils sont polis et paraissent s'intéresser à ce

qui se passe chez nous, mais c'est à la façon du monsieur qui, après une matinée de travail, tout en poursuivant la recherche d'un problème, déjeune à côté de sa femme et de ses enfants, n'écoute pas leurs propos, mais fait semblant de prendre part à des discussions d'ordre domestique. Il préférerait que ce bavardage eût lieu dans la lingerie ou à l'office.

*
* *

21 juin.

Les Ambassadeurs, restaurant et cinéma, sont ouverts aux Champs-Elysées. On débuta par des « five o'clock teas très suivis », lisait-on dans le *New-York Herald;* les possédées du désir d'être hors de chez soi et d'exhiber des toilettes d'été, donnèrent leurs préférences à l'ancien café-concert de l'avenue Gabriel; elles n'osèrent que récemment les dîners en chapeau et demi-peau, avec perles voilées par du tulle. Et la petite troupe des brillants héros à la mode expliquent à ces dames les « films » officiels des tranchées, entre deux bouchées de croquettes de saumon, dans la fumée blanche des cigarettes. Derrière les rhododendrons où il y avait cohue pour écouter les chansons de Paulus, et d'où j'aperçus jadis Thérésa « détaillant » *Rien n'est sacré pour un sapeur,* s'étend une vaste nappe d'obscurité propice aux colloques des belles nuits chaudes de Paris. Le long de l'avenue — excepté sous les hauts réverbères — chaises et fauteuils sont occupés et il n'y a plus d'indiscrètes distribueuses de tickets; les agents sont ailleurs.

L., qui s'était rapproché de la lumière pour lire son journal, fut pourtant apostrophé par un gardien de la paix peu physionomiste, qui sortait du Métro et rentrait chez lui après son service : — Montrez-moi vos papiers militaires... Qu'est-ce que vous f... ici?...

L. lui répondit en riant : — Vous me flattez : Classe 78.

Son canotier de paille, et l'ombre? L. dut tirer de sa poche une carte d'électeur. Cela ne suffit pas pour prouver son identité; il dut conduire cet homme de zèle jusque chez le concierge du cercle, dont les portes n'étaient heureusement pas encore closes.

*
* *

Fin juin.

La demoiselle du numéro 40, après avoir fait faire un tour à son frère l'aveugle, l'assied sur un banc au champ de courses d'Auteuil. Voici des années que je rencontre ce couple pathétique. Mademoiselle Irma se consacre à son frère Paul, depuis l'accident qui le priva de la vue. Ils habitent le cinquième étage d'une maison modeste dont les locataires — un dentiste, de petits commerçants — sont tous mobilisés, et plusieurs disparus. Au premier, une famille plus fortunée se compose d'une femme, professeur de piano, de plusieurs enfants rachitiques, et d'un père, comptable, aujourd'hui secrétaire d'intendance au Ministère de la Guerre. M. Bourges rentre le soir, quand il n'est pas de service pour la nuit. De mauvaise santé, il a tou-

jours été mis « dans du coton », il suit des régimes, s'affuble d'un cache-nez, de pelisses, et, en temps de guerre, est plus couvert de lainages qu'un « vrai poilu ». Ses fumigations contre l'asthme sont incommodantes, ses voisins menacent la concierge de déménager.

L'autre jour, j'étais assis à côté de Paul et d'Irma sur mon banc favori, le même où Madame Bourges vient attendre son mari pour faire un bout de causette. Ce sont les jours où le secrétaire ne couche pas chez lui. Boules de gomme, jujube, quelquefois une tisane chaude : Madame Bourges apporte toujours une gâterie.

Mademoiselle Irma arrêta sa lecture, quand je m'approchai du banc qu'elle occupait avec son frère. Nous nous saluâmes comme de coutume. Mademoiselle Irma poussa Paul pour me faire de la place.

Non loin de nous, Madame Bourges rôdait sur l'allée cavalière, un filet de provisions au bras.

Bourges apparut bientôt à bicyclette. Mademoiselle Irma dit tout bas à M. Paul :

— Si tu les voyais ! Voici ces gens du premier. Il n'est pas si malade, puisqu'il va à bicyclette. Ces embusqués sont répugnants ! Quant à elle, elle a un sourire faux... C'est une « Boche », j'en suis sûre ! Son accent : il y en a qui la disent suisse, d'autres danoise, je suis sûre qu'elle est « boche ». Ils ne m'ont jamais plu, ces gens-là ; te rappelles-tu, chéri, les mois d'août et de septembre ? Elle n'a pas cessé ses gammes, elle jouait même des valses. Les sales gens ! Elle lui a apporté des gâteaux, aujourd'hui je crois que ce sont des éclairs au chocolat. Qu'est-ce qu'il fait

à Paris, ce drôle ? Et l'on manque d'hommes ! C'est certain, si l'on n'en manquait pas, on avancerait sur le front. Ah ! mon chéri ! si tu y étais ? c'est toi qui en ferais de la bonne besogne !

Paul, avec l'expression désolée des aveugles qui ont connu la lumière, répond à sa sœur par monosyllables : — Oui, tu crois ? Ah !...

Mademoiselle Irma, ex-élève de la Maison Nationale d'Ecouen, souffre d'une déviation de l'épine dorsale, certains l'appellent « la petite bossue » ; elle est un peu contrefaite ; sa tête masculine et trop grosse pour son corps, a de la beauté ; ses yeux qui décèlent une intelligence virile, ont de la tendresse pour contempler Paul, mais regardent avec froideur le reste du genre humain. Il y a en elle un mélange de force et d'indigence physique, plus touchant que ridicule. Mais les passants se moquent et rient, peut-être à cause de ses chapeaux trop ornés et de ses fanfreluches.

Paul et Irma logeaient jadis au premier, dans l'appartement des Bourges, au temps que M. Maréchat, ancien officier de dragons, était encore inspecteur aux Magasins du Louvre, sous le commandant Hériot. Dans ce temps-là, Paul et Irma avaient chacun sa chambre donnant sur la rue, un salon, une salle à manger où M. Maréchat campait sur un canapé-lit, car rien n'était trop bon pour son fils, depuis qu'un éclat d'acier, pendant des exercices de tir, à Satory, avait aveuglé Paul. Celui-ci avait choisi la carrière des armes, à la grande joie de M. Maréchat. Mademoiselle Irma abandonna ses projets de cours de jeunes filles, et se dévoua à son frère, son idole. Plus de chats,

plus d'oiseaux, elle ne s'occuperait plus que de Paul. Epris de lecture, elle serait la lectrice de Paul, sa mère, son épouse, sa secrétaire aussi, car elle crut découvrir en son frère un génie d'inventeur. Sans ses malheurs, l'infirme eût été un Debange, un Sainte-Clair-Deville. Mademoiselle Irma, dit-on, envoie encore aux Directeurs de l'artillerie des rapports mystérieux, auxquels nulle réponse n'est donnée jusqu'ici, « sans doute parce que M. Paul Maréchat est membre de la Ligue des Patriotes et trop bien pensant ».

M. Maréchat, le père, disait de sa fille :

— Elle sait tout, elle a tout lu, et rien que des ouvrages sérieux. Irma est un puits de science. C'est elle qui aurait dû être le garçon.

En effet, Paul ne passait pas pour un jeune homme intelligent. C'était un de ces esprits qui semblent d'abord promettre et dont le développement soudain s'arrête. Dans leur enfance, Irma méprisait Paul ; ils se chamaillaient sans cesse ; mais Irma a reconnu ses erreurs et tout oublié. De caractère violent, jaloux, passionné, alors républicaine et anticléricale, elle méprisait un frère tout prêt à revêtir la robe du séminariste. Une vulgaire amourette anéantit des projets aussi fragiles que l'était la vocation de Paul Maréchat.

Dès lors, quelles ne furent pas les inquiétudes d'Irma ?

L'intelligence d'Irma asservit le seul homme sur lequel son empire féminin pût s'exercer. S'effaçant devant Paul, lui attribuant la paternité de ses idées à elle, elle le consulte, s'imagine maintenant qu'elle est

« inspirée » par lui. A un monsieur qui l'accompagne parfois à Auteuil, elle disait devant moi :

— Paul trouve que la participation de l'Italie n'est pas souhaitable. Paul a peu de confiance dans cette nation de parleurs... Je suis comme Paul, la guerre n'existe qu'entre la France et l'Allemagne. Paul croit que l'affaire serait déjà finie si l'on avait laissé agir notre admirable Etat-Major, mais la politique radicale ravage tout. Paul redoute les radicaux, les Juifs, les francs-maçons, plus que les socialistes...

La guerre aura été l'apogée, la grande époque de la vie d'Irma.

Mademoiselle Irma sait le nom, l'âge, les états de service des généraux, leur opinion, leurs mœurs, leur origine, leur famille, les effectifs, les numéros des régiments, — ce qui n'a rien d'extraordinaire, dit-elle, — étant moi-même fille de militaire et puisque *Paul est un soldat !*

Quel juge d'instruction ferait Mademoiselle Irma ! Elle collectionne les menus-faits, sans avoir l'air de rien enquête, rapproche et compare, dénonce, accuse ou absout, et conclut. Le soupçon la hante, elle a la folie de la persécution pour son pays comme pour elle-même. Ne pouvant loger dans une maison « comme il faut », elle se claquemure, ne se risque dans l'escalier qu'après s'être assurée qu'elle n'y rencontrera personne.

Paul et Irma avaient quelques relations, d'anciens officiers amis de leur père, tous défunts aujourd'hui.

— Si nous recevions encore, dit Irma à Paul, comment ferions-nous dans cette baraque?

A force d'entendre causer mes voisins, je pourrais de loin deviner ce qu'ils se disent. Ce jour-là, la conversation avait roulé sur les services de l'intendance, à propos de M. et Mme Bourges.

Monsieur poussait sa bicyclette, le long de l'allée cavalière. Madame l'accompagnerait comme de coutume jusqu'à la passerelle du Ranelagh, puis rentrerait chez elle. Mademoiselle Irma suivait du regard les époux qui s'étaient embrassés sans pudeur :

— Les voilà partis, — dit-elle à son frère, — le Bourges retourne à son bureau pour jouer aux cartes ou gratter du papier. Je m'étonne que le peuple ne fasse pas d'émeutes; il y en a trois cent mille de ce calibre-là, à l'abri, pendant que les autres se battent, toujours les mêmes! Le Bourges doit être protégé par quelque ministre, ou par un député; et son épouse? La maîtresse d'un homme politique! Ils font une vie de tous les diables; la femme de ménage en raconte sur eux! Un de ces jours, la police opérera une descente au numéro 40. Peut-être serons-nous pris comme témoins; c'est odieux d'habiter une maison à petits loyers!

— Ça ferait une diversion..., dit l'aveugle en bâillant.

Et Paul et Irma, après avoir plié l'*Intransigeant*, se levèrent et prirent le même chemin que les Bourges, vers le numéro 40 de la rue X.

Je tiens de Madame Laplanche, qui travaillait jadis pour Mademoiselle Irma, et lui emprunte encore des livres, que le frère et la sœur Maréchat s'ennuyaient « à mourir » avant la guerre. Je sais beaucoup de choses sur eux. Il me semble qu'Irma est une vieille connaissance à moi.

Elle n'allait jamais à l'église; maintenant, elle va à la messe, au salut, aux prières du soir : Paul lui a fait comprendre qu'en temps de guerre, « ce n'est que convenable ». L'Eglise et l'Armée sont inséparables; il faut que chacun proteste, dans sa mesure, contre les mœurs subversives de la démagogie.

Le système de Mademoiselle Irma est solide, digne de l'homme qu'elle aurait dû être si la nature, comme disait son père, ne s'était pas trompée. Quelques années de plus et quand l'Allemagne sera réduite à ses vraies proportions, la grande vérité éclatera pour tous, telle qu'Irma, dessillée, la voit, enfin : la Monarchie, nécessaire, logique, avec toutes les fortes institutions de jadis.

Si les Maréchat s'ennuyaient à périr avant la guerre, c'est que les soins domestiques — ils n'ont qu'une femme, deux heures le matin, une heure le soir, pour la cuisine — la promenade et des lectures à haute voix, les *Mémoires d'Outre-Tombe* et le *Mémorial de Sainte-Hélène,* ne comblent pas le vide des trois cent soixante-cinq jours de l'an. Jamais de vacances, à la campagne où Paul et Irma rêvent de se retirer plus tard, s'ils héritent d'un oncle veuf, avec lequel « ils sont mal » depuis qu'il s'est remarié après divorce. Aujourd'hui les Maréchat veillent tard, se lèvent tôt, parfois ils n'ont pas le temps de « s'aérer au bois », ils dépouillent les journaux du matin, de midi, de cinq heures, découpent les articles, les entrefilets, collent, classent des documents pour le dossier de la guerre; il y a les paquets de linge, de victuailles, de brochures à expédier « aux filleuls » de Mademoiselle

Irma, qui brûlait, n'ayant pas de proches au feu, de se mettre en rapports avec quelques « poilus » des pays envahis, de préférence. C'est le moins qu'elle puisse faire pour sa patrie, puisqu'elle doit au malheureux aveugle tout son temps et sa sollicitude. Elle répond aux cartes postales, prêche la bonne parole; mais elle n'a pas eu de chance avec ses filleuls. Les deux premiers ont vite été hors de combat; les suivants étaient des ouvriers de fabrique. Irma n'a pas encore mis la main sur un de ces cultivateurs qui sont l'incarnation et l'espoir de la France.

Mademoiselle Irma poursuit son enquête sur les fournisseurs du quartier. Archevêque, le boucher, est, au ravitaillement, trop « à l'abri ». On le lâchera pour Duval, qui se bat, lui, quoique père de six garçons, dont un de la classe 16. Le boulanger est réformé — Dieu sait pourquoi! — on le remplacera par celui du coin à gauche, qui a deux fils en Allemagne. La teinturière est luxembourgeoise, et quant à son mari, il a l'air fort comme un Turc, d'âge mobilisable; pourquoi est-il à son comptoir? Paul ne voudrait pas mettre les pieds, ni « dépenser un liard » dans une boutique de non-mobilisable, ou même de commerçants heureux. Paul et Irma font la chasse aux *embusqués*. Ils ne prononcent pas de noms encore, mais ils font leur liste : on la produira après la guerre... Ah! si on laissait faire Paul! Il râclerait les dépôts, viderait les bureaux, remplacerait les auxiliaires par des vieillards ou des femmes, comme dans les tramways, il rendrait cinq cent mille hommes à la défense nationale, et c'est lui qui saurait en faire un bon emploi!...

En France, on ne sait pas utiliser les hommes. Paul substituerait des femmes à tous les ouvriers et les employés civils : dans les administrations, les banques, les usines, les chemins de fer. Paul réserverait la jeunesse « comme le troupeau national », sacrifierait les soldats de trente-cinq à cinquante ans, ceux enfin qui ont fini leur œuvre et ont assez vécu.

La jeunesse, — répète toujours Mademoiselle Irma, — c'est si beau ! L'avenir, le génie peut-être ! Si Paul n'était pas infirme, il s'engagerait à instruire des recrues en quinze jours, il en dénicherait partout, il lèverait une armée aussi nombreuse qu'elle l'est sur le papier, car ce n'est plus un mystère : les lignes sont bien minces, dans certains secteurs, l'ennemi les percera un de ces matins. Loin de nous, l'époque héroïque de la Marne ; ceux qui ont goûté à nouveau de l'arrière, les blessés, les permissionnaires ne demandent qu'à ne plus marcher ; avec les politiciens, le Gouvernement n'a qu'à baisser pavillon ; ceux qui se battent sont toujours les paysans ; les autres se croisent les bras, sous prétexte de « reprise des affaires », d'industrie, de munitions, d'obus (comme si c'était les obus et non pas les hommes qui prennent des tranchées). Manque-t-on d'obus ? Paul n'en est pas très sûr ; mais si nous en manquons, Paul et Irma songent à lever des équipes féminines sous la direction de contremaîtres des arsenaux. Quant aux entreprises privées : encore des histoires de pots-de-vin, de banque, des trafics de financiers internationaux, de la juiverie, du marchandage tout au profit des « Boches ». De même, ce qui se passe en Russie, en Angleterre, par-

tout excepté en « Bochemagne », où l'on fait obéir les lâches à coup de schlague, le revolver sous la gorge. Ah! quelles canailles, ces « Boches »! Dire que ce sont ces monstres qui obligent Paul et Irma à devenir cruels, à vouloir envoyer tout le monde au massacre! Quant à eux, Paul et Irma, s'ils veulent que chacun fasse son devoir sur le front, ils sont prêts aussi à tous les sacrifices; qu'on n'éclaire plus les maisons, qu'on ne chauffe plus les locataires, tant pis! Donnons tout pour les « poilus »; Paul et Irma veulent souffrir comme les autres, puisqu'ils ne peuvent participer autrement à la guerre. Leur activité, leur passion, la sincérité de leur patriotisme embellit leur vie. Paul et Irma engraissent au moment où la vie s'arrête pour tant d'autres.

Au numéro 40 de la rue X., il advint que, sous l'influence de Paul et d'Irma, depuis la guerre plus communicatifs et moins fiers avec la concierge (la soupçonnant de ne pas leur remettre tout le courrier, ils lui donnent trois francs par mois pour qu'elle le leur monte sans retard), les Bourges furent rigoureusement « tenus à vue ». Vers février, un violoncelliste, porteur d'un nom difficile à prononcer, d'une chevelure romantique et d'un chapeau de baryton « boche », devint le pensionnaire de Madame Bourges, sa cousine. Ce Shanivarian ne peut être qu'un espion; on assure qu'il lit dans la main, fait tourner des tables, ses lettres lui sont adressées poste restante; la musique ne cesse plus, matin, après-midi; le soir, Shanivarian et Madame Bourges s'absentent quand M. Bourges est rentré. Madame Poinque, Madame Venouze, Madame

Merlot, les locataires du nº 40, commencent à causer de ces « types du premier », dont les façons sont une insulte aux deuils et aux inquiétudes des voisines.

Enfin, la concierge servit de truchement à ces braves dames, auprès de M. et Mlle Maréchat. On voulait manifester, mais comment? D'habitude peu soucieux de « s'immiscer dans les affaires des autres », et qui n'auraient pas dit « ni bonjour, ni bonsoir à ces gens-là », M. et Mlle Maréchat s'arrêtèrent, s'assirent même dans la loge. Mademoiselle Irma tapota les joues de la petite Marcelle, fit don au jeune René d'une histoire militaire de la France. La nuit des zeppelins, les Maréchat prêtèrent des couvertures aux enfants Merlot et à Madame Poinque. Quelle faiblesse, quelle honte, cette descente en commun à la cave! Mais il y avait des instructions de police, Paul et Irma obéissaient; ils firent même la dépense de lustrine pour obstruer leurs fenêtres sur la courette. Consigne!

Bien à contre-cœur, ils écoutèrent les commérages de la pipelette : puisqu'il s'agissait d'une œuvre de décence et de salubrité, ne fallait-il pas se ranger du côté des dignes gens dont les souffrances pendant la guerre confèrent au peuple une sorte de noblesse? Surtout purger la maison de cette racaille de Bourges. Mais comment être sûr d'éviter les fausses manœuvres? La concierge apporterait les faits, les Maréchat classeraient, ayant, n'est-ce pas, l'expérience des enquêtes.

1º Les Bourges payaient-ils régulièrement, en temps de paix? La propriétaire est-elle bien avec eux? Appuierait-elle des desiderata dûment formulés?

Réponse :

— Non; il n'y a rien du tout à attendre de par là. Les Bourges? excellente paye, même depuis que le mari est soi-disant mobilisé. On ne sait d'où vient l'argent, mais il vient à flots, vous n'avez qu'à vous renseigner chez le marchand de vins fins et à la pâtisserie qui porte en ville. Des gueuletons, mademoiselle ! Ils ont réveillonné, à Noël.

2° La concierge s'engage-t-elle à taire le nom des Maréchat? Ils agiront, s'ils peuvent rester incognito.

Réponse :

— C'est juré, cela, monsieur, mademoiselle !

Depuis que le pacte est conclu, Paul et Irma roulent dans leur tête mille idées, forment des projets admirables ; les semaines passent, rien ne s'accomplit. On voulut organiser un charivari à la porte des Bourges, tendre un fil de fer dans le vestibule, pour le retour des espions après minuit ; on a même songé à un procédé classique, à une humiliation dont un homme ne se relève pas, mais Mademoiselle Irma désapprouve, dans des circonstances aussi graves, « tout agissement qui ressemble à une farce de mauvais goût ». Elle chercherait encore, si le Destin n'avait pas prévenu de trop justes désirs.

J'apprends aujourd'hui que M. Bourges est parti pour le front après avoir passé un nouvel examen médical ; le violoncelliste belge est au Havre, zélé pour un emploi qu'il sollicitait depuis octobre 1914. L'aîné des petits Bourges est mort d'une pleurésie ; la mère, avec ses deux autres garçons, habite la pro-

vince, chez ses parents, du côté de Nancy, sous les bombes des avions.

Mais pourquoi le cousin belge porte-t-il un nom arménien ?

M. et Mlle Maréchat pensent à déménager.

LES JOSEPH RODANET

— Tu auras beau faire, on dira toujours que tu en es un, vas !

— Je te défends, toi, tu entends ?

— Je n'ai pas dit le mot ! je t'ai juré que je ne le prononcerais plus ! N'aie pas peur, il ne sortira pas de ma bouche... mais si tu as des oreilles, tu l'entendras d'une autre, dans la rue, dans la maison, oui, c'est ça que tu es !

— Après tout, ça ne regarde que moi — et moi, j'ai ma conscience...

— Ça ne regarde que toi ? Ah ! ta conscience ! dis donc, crois-tu que c'est agréable pour une femme d'être...? Que veux-tu ? J'suis ta femme... Ah ! çà, n'y a rien à y faire !

— Dis donc, aussi ! tu n't'en es pas toujours plainte...

Joseph Rodanet veut embrasser sa femme, mais Marcelle le repousse avec dédain.

C'est la même scène presque tous les soirs, depuis des mois. Si les Maréchat habitaient le numéro 60, au lieu du numéro 40, ils se lieraient avec Madame Rodanet ; ou, du moins, Rodanet serait sur leur liste.

Wherler, l'ébéniste, a un atelier contigü au logement des Rodanet.

— C'est comme si on y était — dit-il — on ne perd pas une parole, je tousse quelquefois pour qu'ils sachent que je suis là, quand ça va trop fort.

Rodanet est un colosse; on dit qu'il a été dans un cirque avant d'être garçon de café, puis maître d'hôtel au Terminus, où Marcelle était lingère. A la mobilisation, un peu émêché, il a confié a Wherler :

— J'ai fait mon apprentissage à Lucerne et à Genève, j'aime ce pays-là, pourquoi donc que je n'me suis pas naturalisé? Les Suisses, ils sont à l'abri; quand on est Suisse, on ne se fait pas casser la g... à la guerre...

L'ébéniste, natif comme Madame Rodanet des environs de Badonvillers, est très bien avec sa voisine; quant au mari, c'coco là...! ce n'est pas les bouteilles de bon vin, les terrines de foie, les langoustes, ce n'est pas un bagout de Marseillais, qui empêcheront Wherler de penser ce qu'il pense de cet esbrouffeur de Joseph.

Donc Joseph est *dans le ravitaillement,* c'est son métier à cet homme! En temps de paix c'était *l'alimentation;* en temps de guerre, c'est le ravitaillement; quoi? Joseph ne voit rien de plus naturel. Seulement, il est incapable d'expliquer, *au juste,* ce qu'il fait dans le ravitaillement. Il aurait dû partir avec ses camarades de la classe 98. Fin juillet 1914, quand les événements prirent mauvaise tournure, il était tout feu, tout flamme; il faisait faire l'exercice aux petits garçons du numéro 60, sur le trottoir, à la fraîche. Il racontait son

congé comme matelot; il était canonnier dans la flotte; il partirait pour Brest, sûrement il embarquerait et il écrabouillerait les « Boches »!... Les gosses ouvraient de grands yeux, pour comprendre ses descriptions des pièces de gros calibre dont les obus pèsent 900 kilogs, six canons à l'arrière, six à l'avant, deux par tourelle; des villes, des forteresses, ces navires redoutables, qui s'appellent l'*Ernest-Renan,* l'*Edgard-Quinet,* le *Jules-Ferry,* noms très pacifiques. Monsieur Joseph était énormément populaire au numéro 60, avec ses favoris, ses cheveux roux pommadés, ses bagues, et ses cravates à nœuds tout faits, et les friandises qu'il rapportait dans une serviette pour les distribuer à ses jeunes amis.

Madame Joseph passe pour avoir été très amoureuse de son mari — jusqu'à la guerre; Rodanet était coureur, un peu biberon, mais si gentil, si farce! Gare aux coups si vous lui cherchiez des raisons; mais de si charmants retours! Il oubliait si vite!

Il partit donc. Il fut quelque temps absent, on ne sait où, loin de Paris. Un jour il écrivit qu'il avait besoin de son habit noir. Il servirait des officiers. Il demandait aussi sa bague turquoise.

— Dans les « Mess » d'officiers, dit Wherler, il n'y a pas de maîtres-d'hôtel en civil; qu'est ce que c'est cette craque-là?

Madame Joseph expédia l'habit, mais elle eut des inquiétudes. Qui Joseph avait-il trouvé là-bas? Une femme peut-être. Mais il ne s'éterniserait pas au dépôt. Madame Joseph avait l'âme héroïque, son père était gendarme et elle avait vu la lumière à Badonvillers.

Vers février, le maître-d'hôtel revint à Paris; il s'était fait remplacer, il n'irait pas aux Dardanelles; une histoire à dormir debout. Le Ministre cherchait des « gens de métier » pour le ravitaillement. Conduire des autos? M. Joseph était un peu mécanicien. Il mènerait peut-être des convois de viande, comme le boucher de la rue de Passy. Mais non, bientôt il revint plus souvent coucher chez lui, son service était dans la banlieue. A dater d'avril, il couche toutes les nuits à la maison, étant versé à la 22e section. Mobilisé aux abattoirs, aux Halles? Son épouse ne tirait rien de précis de Joseph qui racontait des bourdes avec ce débit comique qui jadis aurait tant fait rire Marcelle. M. Joseph rentre le soir si fatigué, si endormi, qu'on n'ose pas insister; il tombe comme un pouf sur son lit et ne se réveille pas jusqu'à cinq heures. Alors il se lève exactement — sa toilette n'est jamais succincte. — M. Joseph s'excuse de son manque de galanterie auprès de sa moitié, en rejetant sur un excès de « turbin » la froideur dont sa lassitude est cause.

Il faut être juste : M. Joseph a beaucoup maigri cet hiver. Il n'en paraît que plus jeune, il est moins rouge qu'autrefois; des boucles qu'on avait rasées à l'ordonnance ont repoussé sur son front. Il a changé au moins trois fois de tenue, depuis le départ; il en a acheté une, presque bleue horizon, au « Génie de la Bastille ». On l'a vu, un dimanche soir, avec des éperons aux bottes. Sur une remarque de Wherler, il les ôta et dit que c'était une blague pour amuser la patronne; mais un gosse de la maison l'a rencontré au coin de l'avenue, « avec une belle dame à son bras ».

Joseph Rodanet se donne un mal en disproportion avec son objet, pour décrire aux fournisseurs du quartier les transactions d'ordre alimentaire auxquelles sa compétence d'ancien « traiteur » (qu'il ne fut jamais) prête une autorité magistrale.

— Dix-huit ans dans la partie, c'est pas rien, on a le temps d'apprendre. M. le Ministre, pour une fois, a mis la main sur l'homme qu'il faut ; mais, mon vieux, c'est pas tous les jours rigolade, vous savez! Il y a des fois où l'on serait mieux aux tranchées. Ça me retourne le ventre, quand je me dis : Tu pourrais être aux Dardanelles, Joseph! A c't'heure! mon vieux, on a sa conscience! J'étais un canonnier de la première...
Et il fait le geste de désigner sur son bras, les insignes qui y étaient brodés.

Ai-je noté que M. Joseph, s'il n'a plus de *côtelettes,* étant militaire, porte des pattes de lapin? Il aurait pu poser pour Géricault. Quelle façon de se caler, les deux jambes écartées en marin, de croiser les bras avec une main qui caresse une oreille! Chacun de ses doigts, outre la turquoise et l'alliance matrimoniale, s'encercle d'un anneau d'aluminium, souvenir de Champagne.

Qu'est-ce que fait M. Joseph?

Sa femme l'a tellement raillé, que maintenant, tout en bâillant à se décrocher la mâchoire, il fait semblant d'aligner des chiffres sur un carnet, il s'applique à des additions, des soustractions, avant de se mettre au « pieu » où j'imagine que la grosse Marcelle le supplie de venir lui tenir compagnie. Il ne se couchera pas! Il a un poste de confiance, il reste des comptes à vérifier;...

on est honnête;... il ne faudrait pas qu'une erreur;... il serait attrapé;... enfin, c'est l'argent *à nous tous,* Joseph est contribuable, il défend la France!

— Je sais que tu es contribuable, mais tu es aussi un f... embusqué —, n'a pu s'empêcher de riposter Marcelle. Il est tombé sur elle à bras raccourcis. — Répète, répète, ose répéter! Je t'en défie... a crié Joseph, un dimanche matin. Wherler était dans son atelier; il a toussé, il a cogné à la porte.

Depuis lors, on n'épargne pas M. Joseph au numéro 60 de la rue X... Et Marcelle Rodanet, la patriote alsacienne, se demande si elle ne va pas lâcher ce pleutre pour vivre chez son père. Wherler croit qu'elle restera, car si Joseph le veut, il est capable de tout se faire pardonner.

Juin 1915.

— Et vous avez de bonnes nouvelles de votre mari, chère madame?

— Oui, merci bien, ce qu'il fait l'intéresse beaucoup. Malheureusement, nous ne le voyons pas comme nous voudrions. Il ne peut pas revenir.

— Cela, c'est leur cas à tous; mon mari, songez donc! n'a pas bougé depuis la Marne.

— Je sais, mais puisque Léon n'est pas exactement dans les tranchées, j'espérais pouvoir aller le voir avec l'enfant; or, dans la zone des armées, c'est tout à fait impossible...

— Dans la zone des armées? Je ne savais pas qu'elle s'étendît jusqu'à Limoges!

— Comment? vous le croyiez encore à Limoges?

— On me l'avait dit...

— Léon, chère madame, a été, depuis Limoges, son dépôt, à Verdun, à Béthune; il est quelque part dans le Nord. L'importance de ses fonctions m'interdit... Les Anglais sont rigoureux là-dessus! et Madame Destrelles met un doigt sur sa bouche.

— M. Destrelles parle si correctement l'anglais!... Il sera devenu interprète? M. Picart devait aussi être interprète, mais il est plus jeune que votre mari, d'au moins deux ans; enfin il désire se dépenser, il est très belliqueux... Son colonel m'a écrit des choses à faire pleurer... Il a un *cran!* J'ai fait mon sacrifice...

— Quant à cela, chère madame, nous le faisons toutes, notre sacrifice! les femmes et mères de mobilisés! On court des risques comme interprète aussi... mais M. Destrelles *n'est pas* interprète!

— Vous avouerez, ma chère amie, que les risques sont plus ou moins grands. On peut s'estimer heureuse quand les êtres chers ne sont pas sous les marmites...

— Pardon! Léon n'y est que trop souvent! Une fois il sortait d'une ancienne mairie, où il avait assisté à une séance poignante : un conseil de guerre. Un groupe d'officiers a été tué à moins de 150 mètres de lui... Je ne puis pas vous dire ce qu'il fait, mais vous avez tort de le croire interprète; erreur! Je vous rappellerai que Léon a fait son droit et qu'il a même un beau tempérament d'avocat. Comme industriel, c'est à Roanne qu'il devrait être mobilisé, puisque ses jeunes frères ont dû éteindre les fourneaux. L'usine est fermée;

mais ils n'ont pas eu, ainsi que nous autres, leurs fabriques pillées par les Boches. Léon verra plus tard quoi faire.

— Mais oui, votre mari *devrait!* on a tant besoin de munitions! L'industrie nationale! voyons, voyons! C'est un devoir pour des hommes comme M. Destrelles! Si nous faisons *toutes* notre sacrifice, il faut aussi que nos hommes en fassent *un,* quand ils sont indispensables... Le Ministre devrait réserver des croix de guerre pour les industriels qui renoncent aux galons et, trop modestes, endossent la blouse, ou même le veston... à l'arrière...

Et, sautant d'un sujet à l'autre, la dame en visite revient à l'année 1914 :

— J'ai bien pensé à vous quand les Allemands ont envahi le Nord; il ne reste donc rien de vos machines?... Le cuivre, n'est-ce pas? ça file de l'autre côté du Rhin... Je ne voulais pas vous en parler... A-t-on sauvé les livres? les papiers, le coffre-fort?... Pauvres amis! Après de telles tragédies, c'est bien le moins qu'on ne se réveille pas la nuit en se disant : — Mon mari râle peut-être sur un fer barbelé!... Moi, je commence à peine à ne plus frémir quand le facteur sonne. L'habitude! et puis on les sait si confiants, si guerriers... Le *mien* veut que je m'habille; imaginez, chère amie, que j'ai été chez Chéruit! C'est insensé comme prix! Je ne serai pas folle, j'aime mieux soulager quelques malheureux. Les couturiers sont trop chers; mais ils ont des créations adorables. Il paraît que, cet hiver, ce sera plus joli encore. Ces jupes courtes et amples, c'est commode, c'est jeune, c'est alluré!

La dame en visite soupire, et reprend :

— Ce n'est pas pour moi, ces chiffons-là... Mais vous, vous devriez sinon en acheter, du moins faire le tour des grands magasins, prendre des idées, puisque votre mari n'est pas exposé...

— Ecoutez, vous êtes bien aimable d'être venue chez moi, je suis touchée de votre intention, mais je ne comprends pas pourquoi, de *quel droit,* vous me dites toutes les cinq minutes que mon mari n'est pas en danger; vous tournez autour de moi, c'est à croire que vous voulez m'insulter...

— Comment, ma chère amie?

— Oui, oui; il n'y a pas de *ma chère amie,* vous y revenez, vous tournez autour, vous voulez me faire dire que mon mari est un embusqué...

— C'est trop fort!... Primo, on est trop heureux de savoir qu'ils ne mourront pas tous!... sans être comme ma sœur, qui *embrasserait,* dit-elle, les embusqués — ma sœur a une révolte contre tout ce sang répandu... Vous la connaissez, ma sœur, la doctoresse?... sans être comme elle, grand Dieu! j'ai de la pitié...

— De la pitié? Nous n'en mendions pas. Vous vous êtes trompée, madame. Vous me prenez pour une buse, voyons!

Et Madame Destrelles, les dents serrées, regarde la dame en visite et l'empêche de se lever...

— Eh! là, je vais vous dire tout ce que je pense. Je n'ai peur de personne, non, madame! Pas même d'une femme qui se commande des toilettes du soir en pleine guerre. Il y en a aussi qui, si elles étaient

veuves, feraient remonter leurs diamants en genre deuil, par Cartier. Non madame, mon mari n'est pas au feu, c'est vrai, et je me félicite qu'il *ne soit pas en danger,* comme vous l'insinuez à tout bout de champ; je me félicite qu'Arthur, mon fils, soit trop jeune pour y être, je voudrais qu'il fût une fille. Vous voulez savoir ce que fait mon mari? Il fait son devoir, madame! A Limoges, à Toulouse, à Nice ou à Compiègne? Vous ne le saurez pas... Quand mon mari est exposé — et il l'est parfois — je ne mange plus, je ne repose plus. Les jours d'offensive, la femme du colonel X., mon amie, prend de la morphine!

La visiteuse se défend d'avoir voulu offenser Madame Destrelles et se plaint à son tour de ce que Madame Destrelles l'insulte ainsi.

— Maman! Maman! appelle une voix d'enfant.

Le petit Arthur passe par l'ouverture de la porte entre-baillée, une main tachée d'encre.

— Maman! voici une carte de papa : on ira dimanche à Versailles, dis? Il aime mieux qu'on y aille, nous.

LES GRANDS PROBLÈMES POSÉS PAR CES DAMES

20 juin.

Heureuse de ce que son mari soit rappelé du front à son usine et qu'il fasse, nuit et jour, des obus, Bianca a repris son violon; elle joue avec sa sœur la sonate de Fauré. Quelques dames bavardent. Personne ne fait

attention à la musique ; on a presque pitié des jeunes maniaques qui s'escriment sur leurs instruments comme si le tricot n'était pas inventé.

Une de ces dames, Clémentine, qui tricote déjà pour les hivers prochains, parle très fort et semble surexcitée par les propos d'une femme à l'accent étrange, laquelle, blottie dans des coussins, marque sa résolution d'y rester bien tranquille et de poursuivre son raisonnement, quitte à faire scandale. Clémentine, qui ressemble à la Marquise du *Monde où l'on s'ennuie,* un vrai type de Française de jadis, use de son autorité.

— Vous avez beau être mariée en France, ma chère, vous ne pouvez sentir comme nous. Ce n'est pas la peine de discuter ! Si encore vous aviez des fils ! Moi, je n'en ai qu'un, mais je voudrais en avoir douze et les donner pour sauver mon pays. Je suis comme cela, moi, et nous sommes légions à sentir ainsi. Vous sentez « en neutre ». Oui, nous aurons l'avantage, avec une guerre prolongée et nous saurons attendre c'est entendu !...

— C'est que vous n'avez pas de prisonniers là-bas, comme ma belle- sœur.

— C'est horrible, en effet, dit Clémentine, mais l'assurance d'un si bel avenir ! Et ce retour triomphal ! La mort elle-même est douce, à la guerre. On ne la voit pas quand elle vient...

La dame de naissance étrangère s'arrache au charme des mols coussins et menaçante :

— On ne la voit pas, dites-vous ? Comment ? L'horreur de cette attente... Vous êtes effrayante !

— C'est vous qui êtes effrayante, avec votre mentalité de neutre ! Oui, de neutre ! N'est-ce pas bien beau d'entrer si jeune dans un autre monde, tellement supérieur à celui-ci ? Nous, ma chère, nous croyons à *autre chose,* qu'à cette vallée de larmes... où vous voudriez qu'on se complût comme vous. C'est surprenant ! Alors, vous l'aimez, cette vie ?

La dame de naissance étrangère fait un geste de dénégation :

— Vous donneriez vos douze fils, Clémentine, pour qu'ils repoussent les Allemands au Rhin. Vous ne voyez que les Français, vous vous passeriez de nos alliés. C'est Berlin qu'il vous faut... pour nous seuls, pris par nous seuls !

L'autre dame en colère :

— Je ne suis pas une exaltée, mais nous avons notre idéal, nos belles espérances, notre foi !

L'étrangère reprend :

— Oui, voilà le but : l'écrasement total d'un immense empire ! Mais tenez-vous compte de ce qu'implique ce grand rêve ? On s'est habitué à la situation actuelle, personne n'en pèse les conséquences, pas immédiates, mais... prochaines. Quoi que vous en disiez, je suis Française et doublement, je crois, puisque par choix du cœur. S'il vous plaît, établissons les profits et les pertes, comme disent ces messieurs, et ils s'entendent aux chiffres ! Qu'est-ce que vos douze fils, mère inépuisable et généreuse, qu'est-ce que douze mâles supprimés par la guerre *donneraient* au pays? En vivant, qu'est-ce qu'ils lui dérobent, s'ils travaillent, s'ils produisent ?

Ici, un silence. Ces dames regardent du côté des musiciennes, comme pour laisser entendre : Il y a la femme d'un embusqué de ce côté-là, d'un ingénieur qui, sous prétexte de défense nationale, est confortablement dans son usine à Suresnes. Mais ceci est mimé, à cause « des petites » qui en sont aux dernières mesures d'un morceau.

L'étrangère en profite pour prophétiser avec précipitation :

— Après la guerre, la maladie, plus que la mort, aura fait des ravages. Ceux qui reviennent ou reviendront, quelle race engendreront ils ? A qui marierai-je mes filles ? Vous voulez, Clémentine, envoyer tout le monde au feu, pour chasser le Boche hors de France ; bon ! Après que ces misérables auront été chassés, qu'est-ce que sera la France pendant vingt ans ? Y songez-vous ?

Madame Clémentine lisse ses bandeaux de cheveux blancs, et toute fière :

— L'Allemagne ? elle n'existera plus ! La France règnera sur le monde. Je me rappelle les années d'après 70, au lendemain d'une défaite retentissante, la rapidité de cette résurrection ! Eh ! bien, cette fois, ce sera bien plus étonnant, parce que les Boches auront touché la poussière, de leurs deux épaules...

— Alors, nous occuperons leur territoire pendant cinquante ans ! Et qui l'occupera ? Vos fils ? Vos hommes qui auront fait la guerre ? Les bras croisés, au loin, dans des villes conquises ? Bel encouragement à *la reprise du travail !* Rien ne peut changer ni votre position géographique, ni votre histoire, ni votre pro-

portion à côté de celle de la race teutonne. Voyez les statistiques de la natalité... Enfin, avez-vous le don d'organisation ?...

— Esther, pardon ! s'écrie Madame Clémentine, vous raisonnez comme un financier boche. Pas devant moi, je vous en prie ! J'attendais celle-là, vous avez fini par la lâcher ! Nous ne savons pas organiser ? Quand on entend de ces âneries-là (pardon, de ces enfantillages !) on voudrait broyer du verre !... Après quarante-cinq ans de démocratie, il est évident qu'il aurait dû ne pas rester grand chose debout. Il semblait que le peuple ne dût plus avoir qu'un ventre et des appétits ; on voulait des richesses égales pour tous, des impôts, des sinécures, des retraites, quoi ? Il n'y en avait que pour le fisc — sans que le capital de la nation s'en accrût... Les ministres des Affaires étrangères finissaient par perpétrer des politiques folles ou timides, tout cela par humanitarisme, par crainte de l'armée, de la guerre, par crainte surtout de l'électeur. Ah ! les misérables ! Et la suppression du service des renseignements ! Pauvre Etat-Major, les braves gens !...

— Calmez-vous, ma bonne Clémentine ! Là-dessus, nous sommes d'accord.

— Ce n'est pas dommage !... Mais non, nous ne pouvons être d'accord sur rien. Je suis une Française, vous n'en êtes pas une : voilà !

L'étrangère ne proteste plus, mais elle continue à étaler sa science.

— Tenons-nous-en, si vous le voulez, à la redistribution des richesses. C'est une tendance générale

de l'humanité. Même en Angleterre, on a vu au Parlement le développement du radicalisme ; enfin, la Chambre des Lords a failli sauter !

Clémentine est renseignée aussi :

— Ceux-là, nos braves alliés, dit-elle, ont été sur le point de sombrer, comme nous, dans la poursuite après la chimère sociale. Ils ne se croyaient pas menacés dans leur île. Mais quel réveil ! Aussi, suis-je sûre qu'aujourd'hui toutes les femmes anglaises voudraient, comme moi, avoir trente fils à lancer contre les Barbares !

— Maintenant, sourit Esther, c'est *trente* fils ? Je parle sérieusement, moi. Vous aviez dit que les vaincus paieraient pendant que nos hommes occuperaient la Bochemagne. Avec quel argent ? En auront-ils plus que nous, quand ils seront vaincus ? S'il y a remboursement, ce sera pour la progéniture de nos hommes, s'il en reste. S'ils sont de l'autre côté du Rhin, nous donneront-ils des petits-fils ? avec des blondes allemandes ? Cinquante ans d'occupation ! Voilà du temps bien employé ! Et nos filles ?...

Madame Clémentine retire ses bésicles et regardant Esther bien en face :

— Vous seriez Allemande, que vous ne parleriez pas autrement. Voyez-vous, Esther, on ne peut causer qu'entre Français. Je ne vous en veux pas : vous ne comprenez pas. Alors, pourquoi ne pas donner tout de suite l'Alsace et la Lorraine et nos colonies à l'empereur Guillaume ?

Madame Clémentine se lève, va jusqu'au piano, prie les jeunes femmes de cesser leur tapotage et leur

crin-crin. On n'a pas le cœur à écouter même de la musique française.

— De mon temps, on eût jugé à peine convenable de s'occuper d'arts d'agrément quand les autres sont angoissés ; ah ! jeunesse, jeunesse !

Elle avale d'un trait un verre de citronnade, marche de long en large dans le salon.

Bianca, en rangeant le violon dans sa boîte, dit à sa tante :

— Vous vous disputiez, nous entendions un peu, nous n'osions pas...

— Taisez-vous, petites folles. Toi, Bianca, rentre chez ton mari. Il doit déjà t'attendre. De mon temps, les maris étaient plus exigeants... Après trois ans de mariage, pas encore de bébés !

Bianca a expliqué à la tante Clémentine, que son « industriel » passait la nuit à Suresnes.

— Vous oubliez, ma tante, qu'il est mobilisé.

— Mon enfant, je l'admirais plus quand il recevait des bombes, que depuis qu'il en fait faire.

21 juin.

Quoique toujours en désaccord, Clémentine et Esther ne se quittent plus ; dans l'après-midi, quand les blessés de Madeleine viennent s'étendre au soleil dans mon jardin, ces dames jouent avec eux au jacquet, ou leur font la lecture ; mais dès que les hommes s'en vont, elles recommencent de discuter ; elles voudraient me prendre comme arbitre. Je préfère, de ma table, écouter leur bavardage sous la fenêtre.

Tantôt, Esther a repris sa thèse d'hier au soir.

— Vous dites que la race latine a le don d'organiser et que la forme de notre gouvernement empêche seule les œuvres de s'accomplir ; vous étiez si enflammable, hier ! A cause de cette énervante musique, peut-être ? Je n'ai même pas aventuré cette simple remarque : le peuple se donne à lui-même le gouvernement qui lui plaît, le gouvernement est une émanation, comme on dit, du peuple même.

— Ceci paraît juste, et il n'y a rien de plus faux, proteste Clémentine. La guerre actuelle nous fournit une preuve de plus de la docilité de notre peuple, et l'on ment quand on dit qu'il est difficile à conduire. Voyez, ma chère ! une démocratie accablée par le fardeau du service obligatoire pour tous, et qui ne regimbe pas ! Voyez ce que cette démocratie supporte, sa merveilleuse résistance à l'ennemi, son sublime attachement à ses devoirs ! Voilà qui excuserait bien des faiblesses. Et ces hommes de toutes classes vivent coude à coude, font connaissance, s'apprécient davantage l'un l'autre, à mesure que se prolonge la campagne. N'est-ce pas miraculeux ? Les seuls responsables, les criminels, c'est cette poignée d'agitateurs qui recommencent, m'assure-t-on, à faire de la politique de haine, de l'anticléricalisme, de la lutte de classes ; mais je suis bien sûre qu'après la victoire, nos maîtres ne seront pas ceux d'hier et d'aujourd'hui. Seulement, encore une fois, il faut que cela dure, il est nécessaire d'aller jusqu'au bout et d'écraser le monstre. Fille de soldat, vieille Française, je suis militariste ; l'écrasement du *militarisme,* je n'y

crois pas et j'espère que nous serons plus militaires que jamais, ensuite, car il y aura toujours des guerres et notre position géographique (comme vous le disiez hier soir) entre l'Angleterre et l'Allemagne, nous crée des obligations ; la première, c'est d'humilier l'Allemagne, fût-ce en nous épuisant. Ah ! que ne pouvons-nous, femmes, donner notre sang, aussi !...

Esther considère utile, plus que tout, d'économiser *le sang* français.

— Votre orgueil national vous aveugle, Clémentine, la congestion fausse le fonctionnement de votre cerveau.

— Pardon, je ne suis pas congestionnée, je suis très maîtresse de mes facultés.

— Enfin, pour vous, Clémentine, *France, Honneur, Patrie,* sont des entités je ne sais comment suspendues dans l'espace, comme la nuée des anciens, où se cachait un Dieu...

— Je vous accorde cela, des Divinités, les miennes ! Voyons, voyons, assez, assez, ne m'exaspérez pas ! Nous savons ce que parler veut dire. On ne supprime pas une race, son génie.

— N'est-ce pas ? mais vous croyez supprimer l'Allemagne ! Je ne vous suis plus, dit Esther ; le problème se pose d'une autre façon pour nous que pour les Anglais, par exemple. Nos voisins de l'Ouest ne sont pas envahis, ils sont nombreux, prolifiques, riches de toutes les dominions d'un immense empire qui va de l'Orient à l'Occident, ils sont en lutte mondiale avec l'Allemagne. C'est devenu pour l'Angleterre une question de vie ou de mort. L'Angleterre bénéficiera de

son effort, de sa peine, de sacrifices si nouveaux pour elle, sans que son génie colonisateur, personnifié par tant d'individus répandus sur la terre, en soit aucunement appauvri. Pour les Anglais, la guerre est un bon placement, Le problème n'est-il pas tout autre pour la France? J'en reviens à la carte de géographie, à l'Histoire contemporaine, à notre politique contre laquelle vous vous éleviez il y a un instant... Puisque vous jugez tout mauvais dans notre politique, pourquoi êtes-vous si optimiste? Vous ne jugez plus la politique depuis que nous sommes sous les armes...

— Il y aurait, en tout cas, cette entité : l'*honneur*, interrompt la vieille dame. Un capitaine sombre avec son vaisseau.

Esther continue :

— Une terre ne s'engloutit pas comme un vaisseau. L'horrible Allemagne eût-elle été victorieuse, complètement, à la première ruée, ainsi qu'elle le voulait, la question sociale était résolue pour cinquante ans... ou supprimée! Les Alliés victorieux, la question sociale serait remise sur le tapis avec une force qu'elle n'eut jamais. Quelle santé, quel génie d'organisation seront nécessaires à la France, entre l'Allemagne prête à recommencer l'exercice de sa *koultour*, et l'Angleterre, notre banquier patient, mais enfin... qui aura de la mémoire! Puisque nous en étions à la question sociale, l'Angleterre chasse de chez elle les mineurs et les ouvriers de Belgique, agitateurs du pays, qui menacent les centres du travail. En France, on attire ces Belges, on ne fera rien contre eux, au contraire, et la marmite bouillonne...

— Cela s'arrangera conclut la bonne Française. Avez-vous lu l'article de Maeterlinck ce matin? C'est à propos de la mort du boxeur Bon, de Nice; Maeterlinck est un fervent de l'athlétisme, et quel idéaliste ! Maeterlinck croit, comme moi, qu'un incommensurable réservoir de spiritualité se forme au-dessus de nos têtes, rempli par les courants qui émanent de la vertu de nos héros et de leur sacrifice. L'héroïsme de nos héros nous sauve à chaque seconde que marque le chronomètre.

Oui, Esther a lu l'article du *Figaro*.

— Cela est consolant, dit-elle, cette conception poétique, religieuse, idéaliste. Dès que l'idée de Dieu y est impliquée, n'importe quelle théorie flatte l'imagination. Mais pour ceux qui ne connaissent que les limites de cette vie, ne croient qu'à la vie et ne voient l'humanité qu'en chair et en os, enfin pour les esprits simplement non-religieux, il n'y a là qu'une belle draperie tirée sur le néant.

— Ah ! ma chère, je connais cette phrase-là. C'est extraordinaire qu'une personne intelligente comme vous, et élevée comme vous le fûtes, soit encore sous la coupe des Universitaires, des Intellectuels ! Tout cela est fini, bien fini, à jamais ! Vous répétez ce que vous entendez dire — ou lisez. Moi, je ne peux plus lire un livre.

— Je vous remercie du compliment... Moi, je lis encore, et plutôt des livres que des journaux. Vous êtes ivre de l'*Action Française,* votre vin Mariani.

Ces dames ont dit ce que cent autres femmes, et des hommes, disent aussi. Pourquoi n'écoutent-elles pas

plutôt Bianca et Monique, quand ces « inconscientes » étudient la sonate de Fauré ?

*
* *

Les Emdenschloss s'habituaient à la nouvelle nationalité qu'avait choisie « le papa », peu de temps avant la guerre ; pourtant ils avaient en Allemagne une nombreuse famille à laquelle ils étaient attachés. M. Emdenschloss, riche négociant en pierreries, avait décidé que ses enfants seraient Français, puisqu'ils sont nés en France, et non pas Suisses, comme son frère, le banquier, avait fait les siens. M. Emdenschloss, quand il annonça son projet, en 1910, avait eu à subir les colères de sa femme qui, ainsi que sa fille, fiancée dès quinze ans à un cousin de Hambourg, ne jurait que par l'Allemagne. Ces dames trouvaient nos villes mal tenues et célébraient avec un égal enthousiasme la voirie, l'éclairage nocturne des cités germaniques, leurs maisons confortables, les commodités de la vie domestique, les théâtres où l'on va en costume de jour. M. Emdenschloss avait fait des affaires à Londres. Il tenait à revêtir, le soir, un smoking, à ce que ses femmes s'habillassent aussi. Il prit une loge, les samedis de quinzaine à l'Opéra-Comique, quatre fauteuils d'orchestre à l'Opéra, un hôtel boulevard Berthier, qu'il meublerait dans le plus pur style Louis XV, acheta un Fragonard et un Boucher. Il serait collectionneur, recevrait des connaisseurs, français seulement. Il se fit recevoir à l'Automobile Club, rêva de l'Epatant. Ses enfants furent membres du Cercle de Puteaux.

M. Emdenschloss nageait dans le bonheur. Il aimait la République. Il serait un homme du monde. Son fils Hermann se convertirait au protestantisme et ferait de la politique. En juillet 1914, Hermann passa brillamment les épreuves du baccalauréat. Les dames Emdenschloss, à qui « pâpâ » ne refusait aucun luxe, se disaient : — Pâpâ est « chénial », il faut toujours avoir confiance en lui; en France nous serons de grandes dames; Hermann sera député ou ministre.

Elles ne songèrent plus à la voirie de Berlin.

Elles devenaient snobs, difficiles quant aux relations. Elles ne prendraient des amies que dans la finance... malgré le négoce de « pâpâ »... (Mais les pierreries, n'est-ce pas une marchandise noble?)

M. Emdenschloss décupla sa fortune par d'audacieuses opérations de bourse. Il allait changer sa maison du boulevard Berthier contre un hôtel de l'avenue du Bois, et l'on construirait pour lui, à Deauville, un manoir que décoreraient Waring and Gillow.

La famille Emdenschloss était au Normandy Hotel, quand l'Allemagne rappela à ses heureux naturalisés qu'il y a un Dieu de la guerre et que les jeunes hommes le servent de l'autre côté du Rhin, quand ils y sont nés.

Le tocsin sonna, Mlle Emdenschloss vit défiler dans sa mémoire ses cousins qui se coiffaient du casque à pointe, elle songea à celui qu'elle devait épouser à Hambourg!... Et Hermann? Ah! Hermann n'avait pas l'âge et il était débile; même s'il avait trois ans de plus, il n'aurait pas à se battre contre ses cousins deux fois germains.

Lors de la marche sur Paris, les plages se vidèrent. Les Emdenschloss traversèrent la Manche, allèrent à l'île de Wight par le Havre, et de là, en automne, à Douvres, pour les études de Hermann. M. et Mme Emdenschloss se sentaient à l'abri de la guerre, il leur semblait que leur fils fût le mieux protégé du monde.

Ils lisaient les journaux de Paris. Les riches financiers israélites luttaient de générosité, ouvraient des hôpitaux ou en préparaient soit à Paris, soit dans leurs châteaux. M. Emdenschloss fit des « dons magnifiques », son nom figurait dans les souscriptions de la presse.

Il partit pour Paris, voulut y rappeler sa femme et sa fille. Ces dames prolongèrent leur séjour à Douvres : elles n'avaient pas peur, mais elles étaient plus tranquilles en Angleterre. On annonça que les jeunes classes allaient être appelées; la guerre allait durer... Elles s'inquiétèrent du sort possible de Hermann, si la France avait besoin de plus d'hommes. Mais Hermann faisait partie de la classe 17... Alors, la guerre serait finie.

M. Emdenschloss connut, pendant l'hiver 1914-1915, que son génie l'avait bien inspiré. Sa nouvelle nationalité lui valait les plus grandes satisfactions. Il était de tout cœur avec la France, éprouvait un sentiment très doux et très flatteur d'appartenir à quelque chose. Sa mère était née à Mulhouse; il se crut Alsacien. Il s'occupa donc des réfugiés d'Alsace, fit partie de comités : il s'entendit appeler « Monsieur le Président » ! ! !

Si Mme Emdenschloss avait voulu revenir habiter Paris ! Il fallait que Mme Emdenschloss fût présidente

aussi, d'un ouvroir, d'un foyer, d'un hôpital, de quelque établissement de bienfaisance. Et M. Emdenschloss répandait les chèques avec la joie d'un enfant. Il écrivait à sa femme et à sa fille : « Venez, j'ai besoin de vous. Toutes les dames se font remarquer par leur charité et leur dévouement. Nous sommes des nouveaux venus, ceci nous oblige à faire plus que les autres avec notre nom « boche ». Les baronnes de Rothschild ont des hôpitaux, M. Deutsch de la Meurthe aussi, *ils* en ont, et tous les autres aux noms moins illustres. J'aurais dû me naturaliser quand j'étais jeune. Si j'avais servi dans l'armée française, vous me verriez aujourd'hui dans un uniforme à quatre galons, je serais peut-être officier d'administration, chef de gare, décoré de la Légion d'honneur, dans ce beau pays de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité. Tu ne me reprocheras plus, Rosa, ni toi, Sophie, d'avoir fait de vous des Françaises; on doit appartenir à une patrie qui vous assure honneur, respect, satisfactions. Quand un homme a travaillé cinquante années, comme papa, il est juste qu'il soit récompensé de sa peine, prise pour sa famille, sa femme, ses enfants qu'il aime de tout son cœur. Je suis si heureux d'être Français, au milieu des Français ! Je voudrais que vous soyez aussi contentes que papa. Si Hermann était plus âgé, je serais fier qu'il serve comme soldat. Comme cela nous serions deux fois naturalisés... »

Rosa Emdenschloss et Sophie auraient été moins fières qu'Hermann partît avec sa classe, la classe 17 heureusement ! Mais elles comprirent le « papa » et envisagèrent un retour en France.

Ces choses me sont racontées par la jeune Miss Nancy, qui jouait au tennis à Douvres avec Hermann, un grand petit blond aux yeux pleins de bonté, dit-elle, et si impatient de gagner des forces pour s'engager dès qu'il le pourrait! Seule Sophie ne comprenait pas « le papa »; son cœur restait enchaîné aux quais du Mein.

Mme Emdenschloss, éperonnée par son mari, proposa une demi-mesure : elle resterait avec ses enfants en Angleterre, mais installerait un hôpital franco-anglais près de Calais. Peut-être irait-elle quelquefois avec Sophie visiter les malades.

Au mois de juin, l'hôpital fut ouvert. Les Emdenschloss se rencontrèrent tous dans un hôtel de la ville. Hermann voulut s'employer comme infirmier.

Le lendemain de l'inauguration, il faisait chaud, la mer était calme, le frère et la sœur se baignèrent. Mme Emdenschloss était assise sur la plage. Soudain on entendit des détonations, l'alarme fut donnée, c'était un raid de tauben. Avant que Mme Emdenschloss eût pu rappeler ses enfants, un projectile tomba sur l'estacade; affolée, elle courut à la recherche des baigneurs... le corps d'Hermann, en maillot tout mouillé, gisait méconnaissable. Hermann avait été tué sur le coup.

*
* *

Les M., de l'Amérique du Sud, vinrent à Paris sous le second Empire et s'y fixèrent. Les frères y ont été élevés, s'y sont mariés avec des filles de leur pays. Le cadet, Auguste, est le dernier survivant de ces

hommes pour qui la société s'ouvrit et qu'elle considérait comme devenus Français. Auguste n'est jamais retourné en Amérique.

Les trois M. habitent Neuilly. Leurs propriétés acquises au temps où cette banlieue était la campagne, forment un parc qui, même réduit comme il l'est aujourd'hui, représente à lui seul une grosse fortune.

Auguste avait quatre enfants; ceux-ci ne parlaient pas espagnol; les fils furent élevés à Stanislas, ils n'avaient pour amis que des Français. Sans leur nom qui rappelle leur origine, les fils M. auraient passé pour Français. José-Maria, le plus jeune, fut expédié il y a deux ans à Mexico pour apprendre les affaires et sa langue paternelle.

M. et Mme Ernesto M. exercent une autorité impitoyable sur leurs filles et leurs garçons. Est-ce qu'ils ont de l'affection pour ces enfants? D'aucuns assurent que oui.

J'ai vu, remontant les Champs-Elysées dans leur voiture automobile, une limousine neuve, trop neuve, avec des fleurs dans un porte-bouquet d'argent, et deux hommes en livrée sur le siège — les seuls du genre à Paris — j'ai vu M. et Mme M., comme avant la guerre, assis côte à côte, graves, corrects et ne causant pas. On m'avait assuré qu'ils étaient à Monte-Carlo depuis la mobilisation.

Hier à l'hôpital leur médecin m'a dit : — Le jeune José-Maria M. m'a écrit en août 1914 qu'il me chargeait, comme son meilleur conseil et ami, de prévenir ses parents auxquels il n'osait confesser qu'il revenait en France. Il se tenait pour citoyen de Paris, ses camarades

allaient au danger, il voulait les suivre. Je ne vous raconterai pas la façon dont je fus reçu à Neuilly quand j'y allai comme ambassadeur de l'enfant. La politesse glaciale de mon client Ernesto M. se changea en impertinence; il me montra la porte, et me pria de m'occuper de mes malades. Quelques jours après, José-Maria télégraphia de Bordeaux; il était à l'hôtel, avec une pleurésie prise sur le pont du transatlantique. Alors, M. M. me supplia de l'excuser, il avait perdu la tête, disait-il, il m'offrit la grosse somme pour que je partisse avec lui; inutile de vous dire que je lui montrai aussi le chemin de la porte... d'ailleurs, j'allais être mobilisé. Il emmena l'un de mes vieux confrères à Bordeaux. L'enfant, une fois rétabli, fut remmené à Mexico par son père qui ne le quitterait plus tant que José-Maria ne se serait pas remis au travail. José-Maria menaça de se tirer un coup de pistolet, si on lui défendait de participer à la guerre. M. M. le menaça de le déshériter.

A l'arrivée, M. M. chercha vainement son fils, comme il quittait le navire. Le capitaine lui tendit une lettre qu'il avait juré de ne lui remettre qu'en abordant en Amérique.

José-Maria s'était précipité par-dessus bord.

Ernesto M. a offert la moitié de sa fortune à qui retrouverait le corps de son fils. Il est devenu fou, on l'a soigné dans un asile de Buenos-Ayres, où les M. ont des parents... Le mois dernier, j'ai appris qu'il était de retour. Je le vois, comme vous, tous les jours, à la même heure, remonter les Champs-Elysées avec sa femme. Ils ne sont plus en deuil. Il n'y a rien de changé en apparence, excepté la limousine et les

hommes sur le siège : un chauffeur mulâtre et un nègre, le gardien d'Ernesto qui a des crises subites de fureur.

A MONSIEUR X., EN PROVINCE

25 juin.

... Ce que vous m'écrivez de la province doit être juste. C'est loin de Paris qu'il faut vivre en ce moment. Quant vous êtes venu chez moi en janvier, les rapports entre personnes vous semblèrent déplorables — entre hommes et femmes surtout. Avais-je, dans mes lettres, fait du roman? Depuis lors, la vie reprenant un cours plus normal, chacun s'est « fait son trou » : il faut prendre une position qui permette de dormir à la dure dans un wagon de troisième classe, si l'on va loin.

Chez nos amis M. (1), la différence vous frapperait. Lise a de bonnes nouvelles de son fils André; elle a été le voir à Bordeaux, à l'hôpital. André est comme un jeune Bacchus; son père et sa mère s'habituent à le savoir en danger; plutôt Lise qu'Alfred, je crois. Lise « se tue de travail » (on dit cela encore), elle n'est chez elle que le soir; elle comprend que son mari achève la correction des six cents pages de « son Fichte ». A la vérité, Alfred refait le livre en entier. L'esprit se libère et fonctionne mieux.

La guerre prendra fin, un jour; j'espère qu'André

(1) Voir le deuxième volume.

reviendra, qu'il se mariera : en apparence, les M. seront les mêmes qu'avant la guerre, ils vivront heureux, ils ne se seront jamais quittés, à part les six semaines que Lise passa comme infirmière à Dunkerque, trop tôt rappelée par le médecin de son mari. Le docteur a représenté à Lise qu'un vieux mari de soixante-cinq ans créait des devoirs à une épouse, qu'Alfred avait autant de droits aux soins de sa femme que les petits Belges de l'hôpital de Dunkerque.

Tous les malentendus sont effacés, finis : venez voir Philémon et Baucis.

L'aventure héroï-comique de nos amis ne pouvait s'achever que de cette façon-là, mais il y a d'autres cas. Ce qu'il y aura eu de tragique, c'est que les premiers mois, avec la transposition des sentiments dont nous avons tant causé ensemble cet hiver, la guerre aura désassocié pour toujours des parents, des amis, des sœurs, et même certains époux : ceux qui croyaient se connaître et ne se connaissaient pas avant la guerre. C'est ensemble désespérant et très admirable, que des êtres puissent vivre en société, se croire sincères, agir comme s'ils l'étaient.., *se supporter,* alors qu'ils avaient été mis au monde pour se fuir... La vrai guerre, humaine, celle-là ! celle qui ne prendra jamais fin.

Nous sortons, depuis peu, de la phase sentimentale. Certains êtres ont, malgré eux, livré d'eux-mêmes, de courtes autobiographies, dans des moments où la colère ou la douleur les faisait agir comme mus par une force magnétique. C'est parfois dans la colère que nous disons la vérité !

Mettons à part nos bons amis M. Nous ne nous

sommes jamais alarmés à leur sujet. Ils auront eu toute la somme de bonheur à laquelle on puisse prétendre ici-bas. Lise et Alfred oublient déjà leur désaccord, parce que mari et femme peuvent s'aimer au-dessus de leurs différences de nature et d'intelligence, ou malgré elles, si beaucoup d'affection prolonge l'amour ou s'y substitue. On se pardonne mutuellement ce que l'on condamnerait chez d'autres ; ou bien « le gouffre infranchissable qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi », comme dit Baudelaire ; et alors, c'est le mépris.

Le patriotisme, que tant de gens de l'arrière mettent en avant comme un bouclier, les a rendus imprudents en paroles. Aujourd'hui nous savons ce qui inspire leur génie guerrier : férocité, égoïsme, ambition, couardise. Les femmes, surtout les non-mariées, celles qui auront passé la guerre à manger des bonbons en lisant le journal, celles qui sont trop angoissées, disent-elles, pour faire de la musique, si elles sont musiciennes, ou pour lire un livre sérieux. Celles, surtout, qui n'auront payé de leur personne ni dans un hôpital, ni dans un ouvroir, les femmes valeureuses de salon et de « five o'clock tea », ont entrepris de développer dans le peuple des instincts de suspicion et de délation, œuvre pernicieuse dont les résultats vous frapperaient dès votre descente de la gare à Paris.

Pour faire plaisir aux épouses de « poilus » et pour soigner leur popularité, il se trouve pour flatter les plus bas appétits de la foule, jusqu'à des publicistes célèbres, et de hauts officiers que leur âge met à l'abri des allusions désobligeantes. On fondera des ligues

dont l'objet et l'unique activité consisteront à pourchasser, à traquer, à dénoncer des citoyens français. Les secrets les plus intimes, les mystères de la clinique commencent d'être livrés à tous. Déjà l'automne dernier, quand j'étais auprès de vous, nous avons prévu l'usage qu'on allait faire du mot *embusqué*. Mais alors, l'ardeur enthousiaste et le désir de se « donner » excusaient cette frénésie. De même, ceux et celles qui ne faisaient rien, *allaient* faire quelque chose. Aujourd'hui, nous savons qui a fait quelque chose, qui a été « trop malade d'émotion », ou « incapable de distraire sa pensée par un travail civique ». Nous nous connaissons !

Il va y avoir recrudescence de la chasse à l' « embusqué ». Vous savez que la situation intérieure a changé depuis trois semaines : ce que nous devinions et commentions entre nous, l'insuffisance de munitions ? Aujourd'hui, l'on en parle partout dans le peuple. Mon marchand de couleurs arrive aujourd'hui avec une figure longue, il parle bas, me prend dans un coin :

— Il y a un mauvais esprit dans le monde que je rencontre à Montparnasse.

— Est-ce le recul des Russes ?

— Non, — répond Millod, — non, monsieur, c'est un peu ça, mais c'est surtout la politique : on a vu rappeler tout d'un coup du front, en masse, tant d'ouvriers pour les usines ! Les députés socialistes pérorent ; *les militaires écoutent,* on a bien envie d'être tourneur d'obus...

Oui, mon cher ami, les grandes douleurs des pre-

miers mois de la guerre, les dissensions entre braves gens comme Alfred et Lise M., valaient mieux que cette adaptation à une longue guerre d'usure où beaucoup, *les militaires, les civils,* cherchent une place, la plus commode; le « filon », un bon balcon d'où exciter, par des cris et des gestes épileptiques, le combat des gladiateurs.

Que les gens aient pu s'habituer à ce spectacle, après ces mois et ces mois, tant mieux! Mais que le public n'agite pas des mouchoirs rouges! La guerre couvre, des brillantes couleurs du patriotisme, les bas sentiments que les faibles et les pleutres s'efforcent dans la paix de tenir secrets...

Il me tarde de retourner en province; bientôt j'espère pouvoir rejoindre dans notre Normandie...

26 juin.

Entre la rue du Ranelagh et la rue de l'Assomption, il n'y a plus, le long de la ligne de ceinture, un seul réverbère d'allumé. Devant les hôtels dont les jardins bordent, d'une grille tapissée de lierre, le trottoir du boulevard Beauséjour, je ne passais pas une fois, à la nuit, l'hiver dernier, sans surprendre des couples d'amoureux; c'étaient des baisers muets, des enlacements, quelques soupirs; j'ai entendu aussi des bribes de dialogue, il s'est dit là, dans l'ombre, des adieux mortels...

Et tout à l'heure, dans un salon, nous étions trois : toi, Odette, moi et ton ami qui sera demain sur le front. Pourquoi m'as-tu permis de rester?

Il t'a dit :

— Si je savais, madame, que, parti, je ne vous manquerais pas, j'aimerais mieux mourir!

Tu avais hâte, Odette, qu'il fût au danger; tu le trouvas plus beau et plus mâle, quand il est revenu les épaules élargies, le teint vermeil; tu as cru que tu l'aimais; — mais il ne te manquera pas. Qu'il ignore cela, ton ami!

Nous, pendant son absence, nous t'avons vue, nous t'avons entendue; quand on le crut mort, — Dante et Shakespeare sont morts aussi... Voilà les truismes par lesquels s'excusait ton insensibilité :

— La vie ne compte pas; les hommes ne comptent pas, disais-tu.

Ton ami te croit sensible; Odette; s'il savait, oui, s'il savait que, lui parti... Enfin! Tu nous fais des discours sur la Grande Idée, l'Idée noble, l'Idée française, le Sentiment national, comme si nous n'en étions pas imbus, et depuis plus longtemps que toi! Odette, y songeais-tu, il y a un an, à l'Idée nationale? Ton héros parti, tu me dis ta souffrance à cause des erreurs politiques commises, tu crois être une femme politique, une femme de Gouvernement; la guerre te donne une éloquence de tribun; il y a de petites bouches comme la tienne, qui devraient éviter certains mots trop grands; tu voudrais commander des régiments, diriger des ambassades. Ah! tu as tes idées et

tes plans! C'est peut-être toi qui organiserais les victoires, distribueuse de palmes, Bellone à la crinière échevelée! Pendant que tu comptes tes cils dans le miroir, ou polis tes ongles à la poudre rose, en ajoutant des zéros au nombre des hommes que tu sacrifierais si tu étais Joffre, ton ami va à la mort, doublement heureux, pour toi et pour lui, d'un tel honneur; dans le wagon qui l'emporte vers le Nord, il rêve de toi et de la Patrie comme d'une seule et même personne. Et pourtant tu n'as pas en toi une goutte de sang français!

27 juin.

Dans les « Illustrations », sur les cartes postales, chez les libraires et aux kiosques de journaux, toujours et partout, l'image du Généralissime. Nous ne l'avons jamais vu et nous croyons le connaître, notre Joffre, la personnification de notre guerre de France, le Héros, le *Vir,* comme l'auraient appelé les Latins. Peut-être qu'une longue monographie de Joffre sera le résumé de cette campagne de France.

« C'est un petit nombre de héros qui ont fait toute l'Histoire des Temps. Parfois nous en nommons un, qui a dirigé les événements, donc l'histoire de son époque ». En est-il aujourd'hui un, ou plusieurs, dont l'index tendu vers l'avenir, désigne à ses contemporains la bonne route?

Dans l'une ou l'autre des nations belligérantes, apercevons-nous un de ces grands hommes dont la taille dépasse celle des autres?

Où est le génie à admirer, à applaudir, où est celui qui domine les faits?

Qui a déchaîné les furies? Est-ce un homme? Plusieurs hommes? Ou bien nul n'est-il tout à fait responsable? Certains chefs ne furent peut-être que les instruments d'une fatalité cosmique, et nous les maudissons. Mais, Français, ayant subi et non voulu la guerre, nous avons du moins un capitaine auquel nous faisons confiance; tant qu'il sera là qui scrute l'horizon, nous croirons être sur la bonne route.

Dans un groupe de guerriers, nous ne voyons que Joffre. Nous savons qu'il a bien dormi, s'étant couché tôt, après un excellent repas; il a l'air d'être chez lui, partout où le photographe nous le représente. Il semble que nous n'aurions pas trop à lever la tête pour le regarder, et qu'il ne nous ferait pas baisser les yeux; il n'est pas intimidant, il n'est pas de trop haute stature.

Et il nous confond par son prestige!

Il est un homme parmi les hommes, on lui donnerait une poignée de main.

Les artistes primitifs ont prêté au Bon Dieu l'aspect et le visage d'un aïeul à la barbe blanche. La tête de Joffre est celle de tous les grands-pères de tous nos petits paysans de France, sur la poitrine desquels il épingle des décorations; et remarquez l'expression enfantinement ravie de ce petit troupier qui tend la joue à l'accolade paternelle!

Jamais l'opérateur ne surprend notre généralissime dans une pose qui ne soit naturelle, charmante, heureuse.

Tantôt, il y avait cohue devant l'étalage d'un magasin où l'on venait de recevoir le dernier numéro des journaux illustrés. J'écoutais deux femmes parler.

— On n'a pas besoin de savoir ce qu'il dit, le père Joffre, on est sûr que c'est gentil.

L'autre ajouta : — Oh ! oui, le général sait bien qu'*ils ont tous des mères*...

Et les deux femmes comparaient sa silhouette pansue et les grosses moustaches, son képi en forme de baquet, avec les lignes anguleuses d'un terrifiant feld-maréchal qui a l'air d'une sorcière de légende :

— C'est la fée Carabosse, je vous assure que c'est une femme habillée en homme !...

Un « bleu » après son baptême du feu, se réveillant d'un premier sommeil dans la terre crayeuse de Champagne, aperçoit un homme maigre à moustache grise dont la tête est penchée sur la sienne :

— Qu'est-ce que tu fous-là ? A ton âge, pourquoi que t'es ici ! T'as donc pas été foutu de gagner un galon de laine, dis, mon vieux ?

Le vieux retrousse la manche de son caoutchouc tout raide de boue :

— Tiens, regarde : tu vois, petit, on a été très gentil pour moi, on m'a envoyé ces trois étoiles.

Et le général donne un revers de main sur la joue du gosse, et s'en va en riant....

29 juin.

Dimanche dernier, j'ai été voir mon confrère K., dont j'avais reçu ces lignes : ... « Il vous serait peut-

être agréable d'apprendre de ma bouche comment l'ennemi se comporte à Bruxelles; vos tableaux n'ont pas été jusqu'ici endommagés. L'Exposition, après avoir été convertie en quartier de cavalerie, est de nouveau ouverte, pour les officiers seulement. Les toiles sont sur le mur, telles que le jour du vernissage, l'année dernière. On les regarde, mais on n'y touche pas. Espérons qu'il en sera de même jusqu'à la fin... »

K., artiste belge, possède une propriété à Meudon, il vivait en France, il est un des nôtres. Au mois d'août, il a été surpris dans Bruxelles, avec sa femme et ses enfants. Complètement ruiné par la destruction d'une usine sur la Meuse, il vint à Meudon avec l'espoir de vendre sa villa. Malade, il a obtenu de la Kommandantur la permission de se faire soigner en Suisse. De Genève, il a pu gagner la France, mais il doit retourner en Belgique.

Le jardin de K. se prolonge en terrasses jusqu'à la Seine; de la maison, des chemins en lacet descendent au milieu des quenouilles bleues de pieds d'alouette, des clochettes, des plantes herbacées et des rocailles jusqu'au potager où M. K. et sa famille, m'a dit un voisin, arrosent, puisqu'ils n'ont plus de jardiniers; il y a déjà un fouillis de branches, un abandon, là où régnait, l'an dernier encore, un ordre à la flamande. Je traverse une première plate-forme en mosaïques d'or avec vasque et jet d'eau; puis une pergola avec des dieux thermes à la munichoise; des fauteuils dits « à l'antique » y sont disposés en cercle. C'est la propriété d'un artiste luxueux et « dernier cri ».

J'appelle, personne ne répond. Je continue mes recherches. Des voix et le bruit d'une poulie et de seaux d'eau m'indiquent que j'approche d'un puits. M. K. en manches de chemise accourt et me prie de remonter avec lui, ces dames n'aimeraient pas à être vues avec leur attirail de jardinières.

K. a vieilli, il a l'air à la fois triste et résolu ; il s'excuse de ne pas me recevoir dans la villa qu'on ne peut ouvrir, car il n'a plus de serviteurs. Il campe dans une partie de l'orangerie ; d'ailleurs il n'est ici que depuis une semaine, et l'obligation de retourner en Belgique — car il a signé un engagement sur l'honneur — lui ôte toute envie de se réhabituer à cette oasis où il ne peut croire à sa propre présence. K. regarde autour de lui, comme si quelqu'un l'écoutait et qu'il eût des secrets.

— Dix mois au milieu des espions, en contact avec l'ennemi, dit-il, sans nouvelles, si ce n'est des fausses nouvelles... Comment ? Vous êtes le même ! Je retrouve des amis, pas trop changés ! Nous croyions Paris désert... et l'on y roule en taxi, on vient à Meudon en automobile... écoutez les trompes... c'est dimanche, je suis sûr que des gens dîneront sur l'herbe, ce soir, dans les bois de Clamart ; vous êtes épatants ! C'est bien là la bonne humeur et la légèreté heureuse des Parisiens... *Vous ne savez donc pas ?* Pourtant d'ici, c'est le canon du front, ces gros coups sourds... Ecoutez.

Je n'entends rien et j'assure à M. K. que s'il entend le canon, ce sont des exercices de tir au Mont Valérien.

— Non, non, insiste K., avec pitié et presque en colère : — *Nous savons*, nous, nous connaissons la voix du canon, nous avons reconnu celui de Liége, celui de Maubeuge : nous suivions l'avance de l'armée victorieuse, la chute de nos forteresses ; puis le canon est venu de Lille. Les Allemands sont là, en face, tout près... Ecoutez, vous n'entendez pas? Boum, boum!... Ah! encore une trompe d'auto! Je crois que les Parisiens font du bruit pour étouffer la voix du canon.

K. est pessimiste, « plus noir que les plus noirs », avoue-t-il. Il était à Bruxelles pour l'entrée sinistre des régiments au pas de parade, dans l'éclat des orchestres militaires; des régiments d'infanterie, sans fin, de l'infanterie encadrée par des lanciers qui formaient, de leurs longues piques, une lisse pour maintenir l'alignement; on frappait les hommes qui n'avançaient plus; certains tombaient; des bonnes femmes aidaient ces malheureux exténués à retirer leurs bottes : des orteils venaient avec. A M. K., l'Allemagne a produit un « effet écrasant » — il doit la croire imbattable, plus formidable encore, après qu'il l'a traversée pour aller en Suisse. Les K. ont couché à Cologne, dans un hôtel où il y avait bal d'officiers, tziganes, de la gaieté partout; les rues sont bruyantes, on chante, on rit; dans les gares, des troupes fraîches partent pour les deux fronts. Dans les trains personne ne parle de la guerre et les voyageurs ne font pas attention à des Belges qui s'expriment en français. Les récoltes sont magnifiques.

J'étais curieux de causer avec un homme qui n'a pas été au courant de la guerre depuis dix mois, excepté par

le peu qu'il en a lu dans les journaux allemands, et qui tombe parmi nous pour nous juger en ce moment terrible, dans cette phase de la guerre : point un étranger, point un Français, les deux à la fois, au courant comme nous-mêmes de notre politique, mais qui la critique maintenant d'une façon moins désintéressée qu'il n'eût fait auparavant. Malgré lui, il crée une gêne. Après lui avoir adressé des questions, je craignais qu'il n'y répondît.

Nous ne pouvons parler de la guerre qu'entre nous, gens de même sang.

30 juin.

Barboiron vient dire adieu à Madeleine. « Ma petite mère Madeleine ». Il retourne à Nantes où il montrera sa pauvre main à un « bonhomme » qu'il connaît, un « lapin » ! Il embrasse Madeleine comme sa maman avec une familiarité qu'exclut toute notion de hiérarchie ; la guerre a mis ces hommes dans un état d'innocence et de pureté séraphiques. C'est une des étrangetés de ce temps, ces relations qui suppriment sexes, barrières sociales, établissent une camaraderie d'enfants sur la plage.

Vandionan vient aussi prendre congé. Dix-neuf ans, pupille de l'Assistance publique, il était employé près de Lille dans l'usine S. B... ; malingre, haut comme une botte, il songea à s'engager en août par goût d'aventures et désœuvrement. On l'a pris. Il a reçu d'abominables blessures, nous voulions qu'il fût mobilisé dans une fabrique de munitions, « sa

partie ». Il n'a pas réussi, à l'examen professionnel, et on ne l'a pas admis. Il retournera au front. Ce gosse s'était accoquiné à notre maison, il passait des journées à lire, tout seul, au fond du jardin. Ses yeux de chien perdu s'attendrissaient quand il était avec nous. Il a dit à Madeleine :

— Ça vaut bien mieux, si je tombe, plutôt qu'un autre, les gars comme moi ça ne fait rien ! Je n'ai personne pour me pleurer ; il faut donner ma place à l'usine à un qui a une famille. Quand je serai au feu, j'écrirai une carte à votre adresse : *Je suis mort*. S'il m'arrive quelque chose, vous la recevrez.

Un visage rond de poupard ; on l'appelait à l'ambulance « la petite fille » et il était le seul que ces dames aient tutoyé.

Sa musette est pleine d'objets innommables, comme la boîte aux trésors d'un écolier ; un cochon rose essuie-plume, des canards en plomb, des accessoires d'arbre de Noël, des bonbons. Nous recevons souvent des lettres de lui. Vandionan adore en recevoir et il est un fameux épistolier ; quand il écrit, il penche la tête à droite et à gauche comme ces copistes du Musée du Louvre qui blaireautent une miniature d'après la *Cruche cassée* de Greuze, et le bout de sa langue passe entre ses dents. Pauvre gentil petit ! (1)

(1) Eugène Vandionan n'a pas envoyé son faire-part. Tombé au champ d'honneur février 1916.

25 juin.

Le colonel d'artillerie D. m'écrit :

« ... Dès les premiers combats, il fut évident que les effets meurtriers de l'armement allaient bouleverser toutes les conceptions de la guerre.

« Les Allemands, malgré le merveilleux entraînement de leurs officiers subalternes et les qualités manœuvrières de leurs troupes, parfaitement dressées et bien dans la main des chefs, ont révélé tout autant que nous-mêmes l'insuffisance des doctrines militaires. Dans nombre de combats ils furent franchement dominés par nos troupes et leurs pertes furent toujours énormes. Mais de notre côté, par esprit d'offensive, dédaignant abris et positions où l'on attend et brise l'ennemi avant de l'aborder, nous sommes allés bien souvent tomber dans le piège.

« Malgré que cela nous eût menés aux revers de Dieuze, Morhange, Sarrebourg, la même manœuvre se répéta dans le Nord, en octobre, tout comme les Allemands sur l'Yser renouvelèrent les attaques en masses, répétant, après huit mois de guerre, les fautes du début : tant il est difficile au cours de la lutte d'apporter quelque modification à des manœuvres ancrées dans l'esprit de la troupe.

« Trompée dans son espérance de vaincre par des moyens tactiques, l'Allemagne sentit la nécessité d'augmenter la puissance de ses engins et leur nombre. C'était transporter l'effort dans le domaine industriel

et il semblait que l'énorme développement économique de la Germanie allait, en cela, la servir bien et rapidement.

« En effet, obsédée par l'idée de conquérir et, même dans les œuvres de paix réglant tous les efforts comme un combat, son outillage économique était organisé en vue de conquérir la prépondérance sur tous les autres marchés. Pour devenir les fournisseurs de l'univers, tous les sacrifices étaient consentis par les Germains, dépenses d'installation et primes de protection, bien certains qu'ils étaient, selon le principe commercial moderne, que le nombre toujours croissant justifierait l'énormité de la mise de fonds. — Cette supériorité industrielle, il était tout naturel de la mettre au service de la guerre en donnant un effort soutenu, que les nations alliées ne pourraient égaler, dédaigneuses qu'elles avaient été d'entrer dans la voie des entreprises sans *bénéfices immédiats*.

« Il s'est alors trouvé que la première compensation de l'effort industriel allemand fut la possibilité de prolonger la guerre. On peut presque dire que la guerre est pour notre ennemi un amortissement du capital mis à la disposition de l'industrie... »

Hélas, nous voici à la remorque des Allemands; que vont devenir nos paysages? Au onzième mois, les Alliés commencent à chercher des terrains dans les banlieues, dans les vallées, dans les campagnes, pour construire des usines; ils s'emparent des locaux disponibles, appellent des bailleurs de fonds, des entrepreneurs; la spéculation, l'industrie vont faire surgir de terre des hangars, des cheminées de fabriques, la

terre arable va être convertie en champ d'expérience, les moulins vont tourner, les chutes d'eau seront utilisées, les rivières et les canaux se couvriront de péniches, pour transporter d'un bout à l'autre de la France des munitions ; les ouvriers sont rappelés du front, les ingénieurs et les savants sont rendus aux travaux de leur compétence. L'armée se scinde ; des hommes à la capote couleur de boue et de craie vont revêtir leurs cottes d'atelier, ils vont rentrer dans le noir des escarbilles, dans la poussière de limaille. Des démons, aux yeux agrandis par la chaleur des hauts-fourneaux, gesticulent dans la fumée des machines, se suspendent aux échelles, montent, descendent, plongent leurs mains dans les cuves, tournent les robinets des longs tuyaux de cuivre ; les ingénieurs-mécaniciens commandent. C'est l'armée de l'arrière, une autre armée que nous ne verrons pas plus que les mineurs qui piochent les entrailles de la terre. Nous sommes les passagers sur le pont, nous oublions que le navire n'avance, en tenant tête à l'orage, que grâce à l'effort des démons à pelles, à piques, à tridents, qui poussent le charbon dans le brasier. Un peuple suant, suffoquant, geignant, que le capitaine boucle à fond de cale jusqu'à la fin de la traversée. C'est l'empire souterrain du Nibelheim. Des hommes dont les poumons se sont emplis d'oxygène, dont les épaules se sont élargies dans le plein air des tranchées, acclimatés aux intempéries de l'hiver, durcis comme des troncs d'arbres, les œgypans de la forêt et des vergers, les maçons de la muraille humaine, les évadés des faubourgs, après onze mois de liberté en plein vent, sous

la voûte du ciel, reviennent sécher au feu des grands fours leur poil encore humide de rosée. Boulangers dans les manutentions, tourneurs d'obus, ajusteurs de canons, de mitrailleuses, de fusils, poudriers, artificiers, chimistes qui calculent, manipulent, agitent des cornues et des bocaux, les voilà tous à l'œuvre pour engourdir le monstre, qui étale ses squames à travers la carte d'Europe, et le gaver jusqu'à ce qu'il en crève. Le monstre a la vie dure ; si ce n'est pas pour l'automne, l'hiver ou l'été de l'an prochain, ce sera pour plus tard encore, mais on ne le lâchera plus.

Capitalistes et courtiers redressent la tête, ils apporteront au Nibelheim toute la vaisselle plate des buffets, la ferblanterie, l'argenterie qui était sous clef, les rouleaux et les liasses des coffres-forts ; ils dégarniront les banques, tentés par des profits dus à leur soudain patriotisme, et que l'heure sanctifie. Ils couvriront la surface de la France de cités industrielles. Ils commencent à souhaiter que le monstre ne meure plus. Un de mes amis fait des plans pour une fonderie d'acier dont on posera la première pierre au printemps 1916.

30 juin.

La crise des munitions trouble le cerveau des inventeurs. Le vieux docteur Isménius, qui habite un pavillon isolé dans une ruelle d'Issy-les-Moulineaux, se tient pour le sauveteur qu'attend la Patrie.

Le docteur Isménius est en relations avec d'anciens élèves à lui, Roumains, Bulgares, Grecs et Polonais,

qui travaillent en Suisse. Il apprend par eux les préparatifs allemands. Nous ne sommes pas outillés pour la riposte, et nous nous refusons à imiter ces moyens d'empoisonneurs, par lesquels le Kaiser compte achever ses beaux exploits et terminer plus vite la guerre. Pourtant il faut préparer des palliatifs, des équivalents moins cruels, en cas de nécessité. Le Docteur voudrait monter des usines, réunir des équipes, presser le Gouvernement auquel il offre ses découvertes. Comme tous les inventeurs, il n'admet que ses propres inventions, croit que le sort de la France en dépend. Mais Isménius est obscur, son nom est étranger. Il n'occupe pas de poste officiel. On le prend pour un amateur, dit-il, et un maniaque. Il est si vieux!

Sachant que deux députés et un sénateur dînaient hier chez mon voisin T., Isménius m'a demandé de les lui faire rencontrer, dans l'espoir qu'ils s'intéresseront à sa cause. Je n'ai pas pu refuser. Le Docteur a l'air d'un anarchiste de drame populaire. Grand, sec, avec des bésicles d'or, des yeux noirs, une barbe clairsemée et une crinière de cheveux blancs sur un front fuyant, il se présente gauchement comme un quémandeur honteux.

Bientôt, le voilà en confiance; il nous sent très intéressés, se prépare à nous faire connaître le contenu d'une serviette qu'il passe de l'une dans l'autre de ses longues mains poilues et osseuses. Il regarde autour de lui, s'informe s'il n'y a personne qui puisse surprendre ses secrets. Sommes-nous sûrs que les murailles n'ont pas d'oreilles? Ce sont des secrets intéressant la défense nationale de demain, il va les

soumettre à ces élus du suffrage universel, pour que ses idées soient au plus vite exposées à M. le Ministre de la Guerre. Le savant a fait le siège des Etats-Majors. En septembre, il envoya des mémoires aux généraux J., U., S., H., qui l'ont fait venir, ont paru d'abord enchantés; il rédigea des rapports pour ces généraux, dont il n'a plus jamais entendu parler. Certain canon « extraordinaire » dont il a construit le modèle, fut ensuite copié; ce canon *existe,* il a été commandé au plagiaire qui chipa l'idée du Docteur. On lui vole toutes ses idées; aussi, se méfie-t-il. Il se plaint des militaires, ne croit qu'aux savants et aux pacifistes, pour diriger cette guerre; il fait le procès des bureaux de l'Etat-Major et du Ministre.

Dès que le Docteur s'est assuré que ses auditeurs le laisseront parler librement, il se campe droit devant eux, assujettit ses bésicles, ferme ses paupières et déclame, dans un lyrisme de prophète :

— Je vois la guerre de demain! Nous autres savants pouvons vous dire ce à quoi elle va aboutir! Il n'y aura plus de protection pour les civils ni les soldats. Une ville entière sera empoisonnée par des gaz que l'ennemi lancera à grande distance, qu'il versera du haut de ses avions; les hommes mourront comme des mouches; je vois des amas de corps empilés dans les rues; ce sera la peste, ce seront les épidémies les plus effroyables. Voici les derniers jours du monde! C'est la faillite universelle des armées. Puisque l'humanité veut se détruire, les armes sont insuffisantes; on devra s'appuyer sur la science. C'est à nous, savants, que les peuples donneront le haut commandement.

Les Allemands l'ont compris; leurs savants travaillent, découvrent, ont déjà trouvé. Veut-on que la France périsse plutôt que de riposter à coups d'inventions? L'humanitarisme d'aujourd'hui nous commande de tuer le reptile. Nous connaissons les formules. Je vous apporte, messieurs, des notes que je vais vous lire. Serez-vous capables d'attention? Si vous le voulez, vous pourrez déposer mes rapports sur la table du Ministre, mener une campagne et la faire réussir. Il est déjà tard, mais on peut se hâter; en trois semaines on réunit des capitaux, on monte des usines...

Isménius se calme enfin et, abandonnant son ton déclamatoire, s'asseoit et pose ses cahiers sur une chaise, s'éponge le col, sue à grosses gouttes; les fenêtres étant fermées, à cause de la lumière, on étouffe dans le petit salon où sept personnes ont de la peine à tenir. On se décide à descendre dans le jardin; nuit lourde et chaude. Chacun de ces messieurs brandit une de ces petites lampes électriques dont on se sert maintenant pour rentrer chez soi dans l'obscurité et qui suffisent à éclairer le grimoire que veut lire le Docteur.

On parle bas, comme des conspirateurs; on chuchote autour d'une table de fer; sous une tonnelle de jasmins, au milieu des massifs de troënes en fleurs, c'est un conciliabule de sorcières, un rendez-vous d'assassins. Minuit sonne, puis une heure; les uns quittent la partie; d'autres, « empoignés », veulent, immédiatement, écrire les lettres pour la Commission de l'Armée, lesquelles ils déposeront dès demain matin chez le Ministre.

— Pas un instant à perdre, reprend le Docteur; Joffre hâte, appelle, mais on ne lui répond pas. Millerand a cinq cents dépêches à signer par jour; il faut des semaines pour obtenir une réponse, et les savants comme moi n'en reçoivent pas. On les traite de fous et le cataclysme s'étend à chaque seconde. L'Italie n'est pas en guerre avec l'Allemagne; la Suède pourra marcher avec l'Allemagne, tomber sur la Russie, qui manque de munitions et bat en retraite. Quant aux Bulgares, bien fol qui s'y fie. Les diplomates sont aux abois. Vite, vite, messieurs! c'est le règne de la Science qu'il faut inaugurer! Les « Boches » vont se ruer encore sur nous, mais, cette fois, avec des gaz qui se propageront jusqu'ici.

Les premières lueurs de l'aurore parurent derrière les arbres où se réveillaient les oiseaux, que nous étions tous encore penchés sur le grimoire du savant.

Première semaine de juillet 1915.

La guerre est toute en Russie. Les Russes reculent, les villages tombent, les journaux anglais nous préparent à la nouvelle — un jour ou l'autre — de la prise de Varsovie par les Allemands. Quand le Kaiser croira avoir écrasé la Russie, il tentera encore une ruée sur Paris. Joffre s'attend à *le* recevoir, quand il aura dégarni le front oriental. « Les Russes sont épuisés, incapables de se refaire avant la fin de septembre », dit le Kaiser. Mais nos munitions? Pourquoi n'a-t-on

pas commencé, dès octobre dernier, à fabriquer des obus? Le public s'alarme, sachant qu'on fait des provisions pour dans quatre mois d'ici : et il sait les lenteurs administratives.

Le mari de Bianca, si optimiste quand il était sur le front, se rend compte, maintenant qu'il est à Paris, des choses dont ses camarades étaient tenus à l'écart.

— Quand on m'a rappelé à mon usine, en mars dernier, mes camarades ont cru à une erreur. Comment? Il s'agissait de monter des fabriques de munitions? Pour quand? Pour après la guerre? Ils croyaient la guerre sur le point de finir. Sur le front, ils sont dans le rêve, et s'ils n'y étaient pas, ils n'auraient plus leur merveilleux courage.

Il se demande quel effet les visites des parlementaires aux tranchées vont produire.

Il y a, dans l'*Humanité,* deux articles sur la résurrection de « l'Internationale ».

*
* *

L'on porte à l'imprimerie les dernières pages de mon premier volume des « *Cahiers* ». — Les corrections d'épreuves me retiennent à la maison. Il ne faut rien moins que ces sept ou huit heures de travail quotidien pour secouer la tristesse de ces beaux jours où les esprits les plus calmes s'agitent.

Le roi de Grèce est ressuscité et Jean Lehovary est mort subitement. Déjà les Allemands ramènent des

troupes sur le front. Notre Ministère est attaqué par le Sénat : trois Sous-Secrétaires d'Etat sont adjoints au Ministre de la Guerre. « A quoi bon ? » demandent les vieux.

Je reçois une lettre de C. — de son dépôt à L. — sur l'état d'esprit des hommes qui repartent, après des mois à l'hôpital ou des congés en famille. Ils partent décidés à mourir, entraînés, mais non pourtant sans avoir conté des « craques » au major, afin d'obtenir une prolongation de leur répit. Le caractère de fatalité, et la résignation froide de cette nouvelle période de la guerre donnent à cet été si chaud, si luxuriant, une mélancolie lourde, qu'on ne peut secouer.

Hier soir, sur un banc du jardin, au milieu des fleurs qui s'étiolent un peu, sous des arbres trop drus, Madeleine appuyait sa tête contre mon épaule, geste qui lui est habituel, aux moments de lassitude et de dépression nerveuse. L'orage était dans l'air, et, malgré que le ciel fût sombre, une lueur au couchant nous éclairait assez pour qu'on pût lire neuf heures et demie sur le cadran d'une montre. Nous avions dîné sous le porche où les feuilles d'aristoloches, en guirlandes, voilent la lampe électrique. Les deux René, dix-sept ans l'un, l'autre à peine plus jeune, grands, mais des gamins encore, tournaient autour de nous, et nous songions à ce qu'il adviendra de ces enfants, si la guerre dure douze mois de plus. On voudrait ne pas s'apercevoir que les manches sont trop courtes, que les pantalons montrent les chevilles de ces recrues de demain, qui parlent de la guerre comme d'un beau

voyage de vacances. Ce sont les aînés de ceux à qui incombera la tâche de paix; derrière eux s'élèvent les hommes d'après la guerre, une mystérieuse marmaille en qui le plus prochain avenir de la race se dessine! D'ici trois ans, la pensée, l'action, la force virile! et, devant ces mystérieux nouveaux-venus, le champ libre. Ceux-là créeront, sauront ce que nous n'aurons qu'imaginé, d'après les expériences et les conceptions, pour toujours abolies, des vieux Français. Entre ces enfants et nous, la distance s'allonge, un vide se creuse; nous pouvons à peine leur parler. Dans ce jardin où j'ai grandi, je me revois avec mon père et ma mère, je me rappelle leurs propos, et souvent me demande : Que reste-t-il de leur pensée en moi? Me reconnaîtraient-ils? Se retrouveraient-ils en ces lieux qu'un si court laps de temps, normal et pacifique, a suffi pour transformer? Et c'est maintenant que les grands murs s'écroulent, jonchent de leurs pierres ruineuses, cette terre que nous croyons défigurée, parce que nous donnâmes une courbe nouvelle aux plates-bandes, abattîmes quelques arbres, ravivâmes d'un ton plus clair le mur où les clématites s'accrochent à un treillage.

Il y avait de l'irrespirable dans l'air, la pesanteur de l'ennui dont la cause, perpétuellement identique, inéluctable, le rend plus douloureux; et l'on ne peut, par décence, l'appeler de son nom.

Madeleine et moi, fermant les yeux, tâchions de nous dépeindre l'un à l'autre nos visions. Elles étaient d'un ordre qu'à une autre époque l'on n'aurait pu supporter plusieurs minutes de suite. L'intensité de la souffrance,

presque égale pour tant de milliers d'êtres, ce carnage incessant et tout proche de nous : cauchemar. Si l'on interrompt son travail, la distraction libératrice du travail forcé, alors c'est la dépression nerveuse. D'autre part, l'on se prend vite à mépriser ce travail comme une jouissance et un luxe de non-combattants.

Du dépôt de X..., 3 juillet.

« Mon cher Maître,

« Depuis que nous nous sommes quittés, je suis passé par bien des endroits curieux avant de parvenir à mon nouveau dépôt. Par suite de ma blessure, après avoir été si peu de temps et irrégulièrement aux chasseurs, je me trouve dans une position encore à définir. On ne me juge pas en état de porter le sac. J'ai eu, de plus, à souffrir des suites d'une piqûre antityphoïdique ; mais je me remets. J'ai vu Troyes et ses si curieuses églises, la grille extraordinaire de l'Hôtel-Dieu, et ce bijou : la façade de l'Hôtel de Ville. Arrivé à X..., je regardais encore des monuments, et de bien belles proportions, puisque à chaque pas, dans notre pays, il est de tels cadeaux de la vie.

« Le dépôt est plein de surprises et d'intérêt. Ces hommes, maintenant tous blessés, retournent au feu, énergiques malgré la lassitude et l'effroi ; ils s'équipent à neuf, en donnant chacun *leurs nouvelles,* leur note particulière, s'interrogeant les uns les autres sur le sort de tel ou tel. La liste s'allonge des survivants aux hécatombes du début, qu'on croyait désormais libérés et

qui repartent. Ceux qui restent doivent sentir le cercle se resserrer autour d'eux et savent que l'espoir est un poids inutile dans le sac du troupier. Un convoi vient de partir... Je connaissais beaucoup de figures dans la colonne. J'avais entendu leurs plaintes, en arrivant, et assisté à leurs tentatives d'embuscade. On aurait pu croire leur démoralisation profonde, mais quand ils se mettent à causer entre eux, avec un bien étonnant bon sens, et ne se leurrant pas, nul n'exprime une pensée lâche, ou même de renoncement. Il y a bien plutôt chez eux une disposition orgueilleuse à constater que, nous seuls Français, tenons la plus mordante résistance; ils ne songent pas à diminuer l'adversaire, que nous avons assez tâté pour le bien connaître. Des camaraderies se renouent. « On ira ensemble ! » se disent-ils, maintenant que le village, la famille sont remplacés par le camarade et la chanson de marche. Nos pensées ne nous appartiennent pas plus que le geste de chasser une mouche importune, en plein soleil. Je redeviens le soldat anonyme, avec tranquillité. »

10 juillet.

Le docteur Isménius rôde dans le quartier, les cheveux ébouriffés, le regard d'un chien qui dérobe un os pour le ronger à l'écart; la serviette qu'il porte sous son bras gauche est bourrée de documents; son bras droit fauche l'air, où il imagine des ennemis invisibles. Il parle tout seul. Le Ministre ne lui donne pas de réponse. On a conseillé à mon voisin de ne

plus recevoir Isménius, mais mon voisin persiste à se demander s'il n'y a pas dans les longs rapports du savant quelque invention de génie. Nous aurons d'autres conciliabules nocturnes avec Isménius.

On ne songe plus qu'aux munitions. La plupart des ouvriers étant rendus à leurs fabriques, il ne restera bientôt, parmi les combattants, que les hommes de la glèbe et la bourgeoisie. Ceux-ci s'ignoraient les uns les autres, et leurs sentiments, leurs intérêts, se découvrent liés plus qu'on ne le savait; ils sont l'obstacle aux transformations sociales. Les révolutionnaires, ceux qui n'ont rien à perdre et attendent leur heure, les ouvriers, enfin, sont forcément mis à l'abri à cause de ce qu'ils savent faire. Les lois contre les « embusqués » sont faites par ceux-là mêmes qui en usent pour protéger des électeurs. Chez nos paysans, pas d'oisifs, pas de spectateurs ni d'embusqués. Ils se battent, ils meurent ou ils préparent les moissons; nul, après la guerre, n'aura plus de droits que le terrien à la reconnaissance du pays.

Oui, mais le terrien n'est pas éloquent et les chefs habiles du parti socialiste savent d'où sort la grosse voix qui couvre celle des timides. Le peuple des travailleurs dira : — Nous avons défendu vos biens; maintenant, c'est à nous de les saisir, si vous ne les distribuez pas.

Si nous distinguons quelque chose qui se dessine à l'horizon, c'est une série de réformes, remises, toujours promises ou tenues jusqu'ici pour impossibles, chimériques, et soudain réalisées pendant la guerre, dans un état provisoire où rien n'est plus à sa place, où

rien n'étonne. Sous les couleurs du patriotisme et du civisme, au contact de l'ennemi qui occupe notre sol, déjà s'installe une société nouvelle, dans les meubles de l'ancienne.

— Le peuple ne souffre pas, dit M. Lamblois, mon relieur. Les femmes n'ont jamais été plus à leur aise, plus secourues. Elles connaissent les agréments d'un état social dont les hommes leur ont beaucoup parlé, qu'elles désiraient sans toutefois le croire réalisable; elles prennent des vacances, en ce moment! Ah! monsieur, si demain vous vouliez les déloger et les restreindre, vous les trouveriez en humeur de révolte. Elles diraient : — Nous avons laissé nos hommes défendre vos maisons, puisque vous donniez une place chez vous dans des temps difficiles, continuez maintenant! On se serrera un peu, et si vous n'êtes pas contents, allez-vous-en!

M. Lamblois m'assure que l'esprit des femmes devient de plus en plus insoumis :

— Les ménagères ne se font plus écouter de leurs bonnes. On ne voudra plus rien faire après la guerre, mon pauvre monsieur!

— Monsieur Lamblois, monsieur Lamblois, vous êtes un petit bourgeois de l'ancien temps! — lui dis-je.

— C'est bien possible, monsieur. Dans notre classe, on devient un petit bourgeois quand on est vieux! Bien sûr! madame Lamblois hospitalise deux femmes et trois enfants de mes employés mobilisés. C'est chic, ça! En même temps, on a *sa* bonne. Madame Lamblois, qui a des varices, sauf votre respect, pourrait faire la grasse matinée. Vous croyez un peu? Non pas, mon-

sieur! Sa bonne va se promener avec les dames de mes ouvriers. On va au cinéma, on fait toilette. Je n'y vois pas très clair, monsieur! mais je ne jurerais pas qu'une de ces dames n'a pas une liaison avec un embusqué de la vingt-deuxième section! Avec une toile cirée, voilà-t-il pas qu'elle confectionne des chapeaux sans bords, comme les trottins! Ma bonne en a un aussi! C'est-y pas triste? Si c'était poli, avec ça! C'est petite bouche... Ces dames veulent de la viande à chaque repas, de la volaille, un plat doux. Jamais de porc! Elles ont acheté des asperges en avril! Quand mon ouvrier Richard est venu en permission, il en a fait une maladie! — C'est bon pour une fois! — qu'il a dit. Et il n'a pas vu l'embusqué de sa femme!...

12 juillet.

L'opinion de Londres sur l'action militaire de la France est aussi erronée que l'est celle du public français sur celle des Anglais. Le voyage projeté de Kipling sur notre front, les articles qu'il publiera à Paris et chez nos voisins, à la fois, seront utiles pour nous éclairer. Il serait nécessaire d'employer les moyens les plus rapides et les plus frappants, par la voix de la Presse surtout, afin de hâter une entente plus que cordiale *due à des faits, à l'expérience*.

L'opinion est sujette aux mêmes variations dans nos deux pays. A. G. me montre une lettre d'Arnold Bennett, qui a dû être écrite au milieu de la semaine. Bennett était à Paris. Il rapporte les alarmistes propos

de quelques consommateurs attablés au Weber, rue Royale, un soir où l'électricité s'est éteinte pendant un quart d'heure.

Ne voyant plus de parlementaires, tout à ma besogne, je ne me doutais pas qu'une vague de dépression déferlât sur nos rives; j'aurais dû la deviner, d'après le ton d'exaltation des journaux, et certaines notes politiques tendancieuses : « Les Allemands ramènent sur Paris leurs grosses pièces de Russie... La crise des munitions... » Enfin, les pertes des derniers jours ont été « sévères », dit le *Times,* assez fortes des deux côtés; les Russes reculent, et le plein été nous rappelle les angoisses de 1914. Nous comptions sur la fameuse grande offensive, toujours remise, et nous en restons là.

Dans les rues, dans les tramways, une foule de soldats revenus du front en permission de quatre jours, traînent leurs enfants par la main, d'un air ennuyé. Les femmes s'étonnent de ce qu'ils ne parlent pas, ces guerriers qui devraient avoir tant de choses à dire. C'est que la vie n'a plus de sens ni d'intérêt pour eux, à l'arrière. Ils ont leurs affaires ailleurs, et hâte d'y retourner, aussi gravement, aussi simplement que leurs épouses portent aux guichets de la Banque de France leurs quelques louis, leur petit pécule, leur trésor de réserve : files de porteurs d'or à la Banque de France, qui se dépouillent pour jeter leur grain de mil dans le van.

Les militaires ont déjà oublié les civils; ils sont surpris et complètement solitaires parmi ceux qui ne sont pas en uniforme boueux et troué.

Voici qu'on entame « la Muraille de Chine »; on en retire, une à une, des pierres qu'il sera peut-être difficile de remplacer. On emprunte au front, on l'amincit pour remplir les usines. « Telle est l'œuvre tardive des parlementaires. » Ce juillet nous donne un avant-goût de la Paix, comme si l'on voulait faire une expérience du retour définitif des combattants.. Cette expérience sera-t-elle concluante? Les blessés, aussi perdus que nos permissionnaires, désorientés dans Paris, à leurs premières sorties de l'hôpital, ne se réhabituent que trop vite à la maison réintégrée, quand ils y vont en convalescence; ou bien ils remportent dans leur bissac des désillusions qui leur font souhaiter une guerre de Cent Ans. Plus longues sont ces permissions, et plus dangereuses.

Pour nous qui assistons de la plage à l'embarquement quotidien d'une jeunesse radieuse pour l'île du Minotaure, l'adieu de ce nouveau départ est déchirant : constatation d'une nécessité que, seule, l'idée religieuse de rédemption par le sacrifice peut faire supporter à certaines femmes. Pour d'autres, c'est un rite monstrueux.

Les Anglais ont la faculté si enviable de repousser ces sombres images. La lettre d'Arnold Bennett est significative, et la soirée au Weber l'aurait surpris, s'il n'était accoutumé de longue date à notre émotivité, à nos nerfs dont nous ne sommes pas honteux, nous qui savons, aussi, les maîtriser en présence du péril.

« Nous ne serions en danger, écrit Bennett, que si la flotte britannique était détruite, *et elle ne peut pas*

l'être. Le relèvement de l'Allemagne ne serait possible qu'à condition que cette flotte lui permît de reprendre son commerce. L'Angleterre cache les exploits de ses sous-marins; aucun de vos journaux n'a signalé que le soi-disant « russe » qui aurait torpillé un navire allemand dans la Baltique, était un *submarine* anglais. »

Incroyable, invraisemblable mépris de l'opinion, mais « very fine », comme l'écrit Bennett. Cette attitude est une de leurs beautés.

13 juillet.

Paul C. nous raconte la réception, dans les gares de Lyon, des prisonniers *échangés* qui reviennent d'Allemagne. Champagne, musique, fleurs, discours. C'est aussi un avant-goût du retour général après la guerre. Les hommes rapportent de là-bas, quand ils ne sont pas trop malades, un désir de retourner au front. En Allemagne, chaque soldat sait qu'en France l'on tire de balcon à balcon, de chaque côté d'une rue aux maisons fortifiées. Guerre immobile, de château fort à château fort. Les forces se sont maintenant équilibrées. On continuera à tirer, jusqu'à extinction, sans avance ni recul appréciable.

Les Germains font aux Alliés des avances pour la paix. Sous le titre de « Paix blanche », Polybe donne ces extraits d'une lettre d'un « Intellectuel » berlinois, et datée du 8 mai, telle qu'on la trouva dans la poche d'un officier prisonnier :

« Je comprends tes impressions : dans une large

mesure, je les partage. Ta lassitude et celle de tes hommes ne me surprend pas. Cette guerre est longue, inhumaine. Chez nous, à l'arrière, je t'assure qu'elle est parfois pire; il y a des moments où l'optimisme chancèle, même chez les plus robustes. Naturellement, on ne compte plus sur l'écrasement de l'ennemi tel que le rêvaient nos nationaux-libéraux et autres frénétiques, mais je n'en pense pas moins qu'avec encore un peu de courage et cette finesse diplomatique qui nous a parfois fait défaut, nous pouvons attendre cette paix honorable, *cette paix blanche* qui laissera à l'Allemagne la gloire formidable d'avoir tenu en échec le monde entier, consolidera son prestige en Europe et lui permettra, dans vingt ans, quand elle aura réparé ses brèches, d'établir sa domination (Herrschaft).

.....

« Ah! certes, si nos adversaires ajoutaient à leurs ressources nos qualités de méthode et d'initiative, nous serions perdus. A l'idée de ce que nous ferions à la place des Anglais et des Français, à l'idée de ce qui nous menacerait s'ils savaient utiliser les forces de leurs alliés comme nous soutenons celles des Autrichiens et des Turcs, j'ai le frisson. Nous aurions les reins cassés comme les rats de Winston Churchill... Mais les Français commencent à s'impatienter, nous approchons de l'ère des crises ministérielles et des dissentiments intérieurs... Quand se dessinera la menace d'une campagne d'hiver, la France *renaclera*. A ce moment, un morceau de pain et quelques bonnes paroles, *on sera amis*. Et dans vingt ans, c'est elle qui, bon gré, mal gré, nous aidera à éliminer pour toujours

de l'Europe les Russes, et de l'empire des mers l'Angleterre. Voilà mes prophéties... »

Ces fragments d'une lettre que je voudrais voir — quoique je croie à son authenticité — et comparer avec les impressions des officiers français revenus des prisons allemandes. Quant à leur « désir de retourner au front et de mourir comme les autres », si invraisemblable qu'il puisse paraître, nous devons l'enregistrer parmi les anomalies d'un temps où semblent abolis les principes mêmes qui assurent la continuité de la vie. On ose à peine écrire cela, parce que la logomachie patriotique, chez les uns, devient une nécessité professionnelle; et que chez tant d'autres, l'abnégation, l'esprit de sacrifice sont trop profonds et sincères, pour que de tels individus se rendent compte de leur sublimité. On ne s'étonnera, que plus tard, de ce que l'instinct de conservation, pendant la grande guerre, ait presque cessé de diriger les actes de tant d'hommes. Il faudrait pouvoir dire cela tout haut, le proclamer avec orgueil; mais passons sous silence, en même temps que l'humilité du combattant qui se refuse à l'éloge, ce qu'il y a d'anormal et de surhumain dans l'enthousiasme de cette jeunesse encore prête à s'offrir à la mort, après y avoir échappé. Pathétique sans précédent, ce débarquement de prisonniers, tous infirmes, et qui veulent quand même, au lieu de jouir du ciel de la Patrie par miracle retrouvée, retourner en enfer.....

14 juillet.

Il y a aujourd'hui un an, je revenais de Liebenstein. Le matin c'était, au loin, des fanfares de cavalerie, des tambours, la rumeur des jours de fête dans le Bois de Boulogne, la revue des troupes de Paris à Longchamp. S'ils avaient su, ces jeunes hommes, que déjà, de l'autre côté de la frontière, les trains s'emplissaient de munitions ! Les ordres étaient donnés ! c'était déjà la guerre. Pour la dernière fois, les pantalons rouges, les guêtres blanches, les panaches garance sur les casques luisants, défilaient en parade, au son des pas redoublés. La chaleur était très forte, le soleil dardait ses flammes sur un Paris qui faisait ses malles pour les vacances. Nous devions partir le lendemain pour Offranville et il me semblait que si nous y allions, ce serait pour en revenir tout de suite ; je voyais préparer les bagages comme dans un rêve, et me sentais incapable de me mettre en route.

Léon P., de retour de Constantinople, passa la journée avec nous dans le jardin ; il raconta l'assassinat de l'Archiduc. Il fut le premier à parler de la guerre comme d'un fait accompli, il en précisait la cause et les origines, elle était déjà sur nos têtes, avec toute son horreur, inévitable.

Je relisais le livre de Wells. J'imaginai immédiatement ce spectacle de demain, comme j'imaginai la mort de ma mère, le soir, après les obsèques de mon père, quand le docteur M. me dit : — Apprête-toi ;

elle est aussi malade que ton père, il y a un mois; elle peut mourir cette nuit...

Et alors, je vis soudain le visage chéri, tel qu'il était en effet, le visage d'une condamnée. Seul, le médecin l'avait *vu* et *jugé*.

Il y a donc un an que *je sais*. C'était la fin d'un monde, qu'on célébra le quatorze juillet mil neuf cent quatorze, par une température d'incendie qui roussissait déjà les feuilles des marronniers et les gazons. Aujourd'hui, le ciel est bas, gris, il pleut, c'est un temps d'automne pour la Fête nationale, muette et navrante, de dix-neuf cent quinze. Les cendres de Rouget de Lisle sont transférées à l'Hôtel des Invalides, en attendant le Panthéon. On a voulu un semblant de cérémonie dans le goût du Directoire. Le cortège a descendu les Champs-Elysées avec toute la pompe que permettent les circonstances, dans le ton neutre de la démocratie et de la nouvelle Révolution. La « tenue de rigueur » était la *redingote,* mais ce fut le chapeau mou, la veste et le parapluie. Barrès, au milieu de ses « Ligueurs », avait l'air d'aller à une réunion au manège Saint-Paul.

C'est ainsi que les restes de Rouget de Lisle traversèrent Paris, dans un appareil médiocre et sans accent, tel que la *Marseillaise* de nos rues et de nos cours, le refrain chanté comme une complainte par des musiciens ambulants.

L'habitude de la guerre est prise; les esprits n'y pensent plus à toute heure du jour. Les autres n'avouent plus leurs affres. Les sonneurs de trompe sont essoufflés, mais essayent de sonner plus fort dans

une atmosphère stagnante et lourde. Nos Ministres reviennent d'une conférence avec leurs collègues britanniques, sur les bords du détroit. La France est pressée; il est nécessaire de s'entendre entre alliés et d'accélérer la cadence. Lloyd George et Asquith ont pris des engagements. Des munitions vont être faites, l'Angleterre enverra des troupes sur notre front. L'Allemagne harcèle la Russie. Il se fait un silence en attendant des actions décisives et prochaines.

17 juillet.

Nous entrons dans les semaines d'anniversaires. Un an passé dans le cauchemar! Paris se vide; c'est presque un Paris de vacances. Des omnibus emmènent des enfants avec des colis aux gares. On part pour les bains de mer. Après un Bout de l'An, la famille toujours en deuil, va prendre un demi-deuil plus léger. En revenant de la messe de Bout de l'An, la famille s'attable à un repas, ayant déjà pris d'autres habitudes — commémoratives — comme le transfert des cendres de Rouget de Lisle. L'on mange, l'on boit, on dormira cette nuit « sur ses deux oreilles ». Cependant l'Europe va jouer son va-tout. Le monde peut éclater comme un obus : nous sauterions aussi inconscients que la poudre d'une « marmite », dont les morceaux sont projetés aux quatre points cardinaux, avec des bras, des jambes, des mains gantées qui auront été les nôtres.

Douze mois ont fait de nous des automates, des figures de cire qui rient. Je porte les mêmes vêtements, à peine défraîchis, qu'il y a un an. J'ai la peau intacte. Ceux qui l'auront eu trouée à la guerre, ou qui l'y auront laissée, ceux-là, seuls, auront été à la hauteur de « *l'Epic* ». Serons-nous toujours ceux des prodromes? Les « pauvres caractères », comme dit Barrès, qui croient prendre une vue plus large et plus philosophique de cette histoire mondiale? Qu'avons-nous acquis en sagesse? Nos yeux n'aperçoivent rien de plus, ni plus loin devant eux, qu'à la veille du cataclysme, en ces jours d'anniversaire.

Humilité! humilité! pas même la satisfaction de comprendre! Tout cela aura-t-il été seulement inutile, stupide et révoltant?... Mais si ces horreurs cachaient l'accomplissement des grands destins qui débordent notre sphère?... Alors, alors, quelle humiliation plus douloureuse encore, pour le simple spectateur, d'avoir assisté à la représentation dans un fauteuil d'où l'on applaudit, ou siffle, le chef-d'œuvre! Il y a des ouvrages *difficiles,* que l'on essaie de prendre par tous les côtés et qui vous échappent : soit qu'ils soient trop vastes pour votre intelligence, trop nouveaux pour être du premier coup compris... soit aussi, que derrière leurs récifs abrupts se cache le néant.

Nous ne savons pas encore si ceci aura été une autre série des Jours de la Création, ou une sinistre plaisanterie faite par la Nature à l'Humanité.

20 juillet.

Varsovie menacée, c'est comme Anvers menacée. Avalanche des Allemands sur tous les fronts russes. Ici l'on attend le retour offensif de l'ennemi. André ne veut pas nous renvoyer le petit Georges pour ses vacances à Offranville. Il juge la situation inquiétante et ne laisserait pas l'enfant quitter son Midi où il s'occupe aux travaux des champs. « On n'oserait pas », écrit-il, « s'absenter huit jours. » Ceux qui sont loin n'ont pas la philosophie tranquille des gens du Nord.

Trois cent mille Anglais arrivent pour occuper une ligne de front plus étendue. Des troupes françaises sont déplacées de l'Ouest à l'Est. Les grèves minières en Angleterre ne se calment pas.

Le Manifeste socialiste français a produit un bon effet, à cause de la détermination qu'y proclame le Parti, « de pousser la guerre jusqu'au bout ».

25 juillet.

Varsovie est évacuée. On attend la nouvelle de sa chute. Les Russes reculent toujours, manquent d'être encerclés. Le Kaiser télégraphie à sa sœur, la reine de Grèce, qu'il a mis les Russes hors d'état de nuire pendant six mois et qu'il va faire sur le front occidental des prodiges qui étonneront l'univers. Le Kronprinz a eu un succès du côté de Verdun.

27 juillet.

Les histoires que l'on raconte sur les permissionnaires varient étrangement selon les régions auxquelles ils appartiennent. Ceux de la Sologne sont satisfaits d'avoir vu leurs champs cultivés, leurs moissons en bon état; ils repartent pour le front allégés d'une inquiétude.

Dans le pays de X., certains hommes ont semé la panique, avec leurs récits de guerre, disant aux parents : — Pas un n'en reviendra! Constatant que tout est en place chez eux, ils se demandent : pourquoi n'y pas rester? Un sentiment régionaliste se réveille en eux, combat un peu la pensée qui assimile leur *région,* leur *patelin* à la *Patrie*. Et le mot « Patrie » est évité, sous un ciel sans nuages.

Les « terriens » sont-ils conscients d'être les sacrifiés? leur bon sens a-t-il deviné? Ils meurent, ils vont mourir jusqu'au dernier, les illettrés aux mains caleuses, qui retournent la terre, l'ensemencent, en extrayent le fruit de vie, ces silencieux accoucheurs de la terre nourricière, pendant que les autres, qui ont l'habitude de la parole, parlent, *s'arrangent,* se casent déjà pour la paix dans des postes meilleurs. Ainsi la guerre du *Droit* et de la *Justice* aurait eu ce résultat : une sélection; et une fois de plus se serait accomplie une injustice (au sens social du mot), alors que Jacques Bonhomme croit simplement défendre sa porte contre les voleurs...

Dans le port d'A..., un pêcheur est revenu en permission pour trouver sa femme allaitant deux jumeaux noirs comme certain soldat sénégalais, longtemps soigné dans un hôpital voisin, et que les hasards de la guerre leur donnèrent pour père. Le Maire ne voulut pas inscrire ces négrillons à l'Etat civil, afin que le brave marin, honorablement connu dans le bourg et qui s'était distingué dans son bataillon, n'eût pas à subir cette honte; mais celui-ci s'en retourna sans avoir pu décider son épouse infidèle à abandonner les enfants de l'amour : elle les aimait et n'entendait pas qu'on la séparât de ses moricauds.

RETOUR DE PERMISSION

Orléans.

A Desvaux, sergent 1er bataillon de chasseurs à pied, 4me compagnie.

« Mon cher Desvaux,

« Ne t'en fais pas d'y avoir coupé encore à ta permission quoique ça aurait été mieux ensemble tous les deux. Y a seulement trois jours que j'y suis, ça semble déjà long. Je ne sais si ça serait autrement pour toi, dans ton ménage ; pour moi, ah ! là, là.

« Des fois on dit qu'on voudrait que ça soye fini, quand on est là-bas au feu, mais des fois qu'on saurait comment que ça se passe à l'arrière, on ne serait

pas si pressé de revenir. Je t'en dis pas plus que ça des gosses et de la mère. Y a des choses qu'on aime pas écrire, quelquefois que la lettre ne parviendrait pas à destination, mais bon sang de bon Dieu, ils en ont un culot, ces feignants de l'arrière ! Ils sont tous malades qu'y disent. Les autres ont rappliqué, tu sais bien ceux à qui je devais de l'argent, les O., et puis les J. En famille, je te demande un peu, c'est y pas dégoûtant. C'est pas leur affaire, on sait bien qu'ils rentreront dans leur pognon. Ils vous racontent des histoires qu'on ne peut pas seulement les écouter, c'est tous les emm....ts qui recommencent. J'ai demandé à ta Dame qu'elle m'avance ça. Tu ne m'en voudras pas, dis, vieux, tu sais qu'on est solide. J'ai fait un papier pour ta Dame. Elle est en bonne santé et les petits aussi, j'y ai mis du vin en bouteilles, c'est une heure de gagnée à pas être chez moi sans se chercher des noises. Ils vous embêtent tous à vous faire raconter des choses que tout un chacun sait par cœur. Enfin je te recauserai de tout ça quand on se reverra. On voudrait déjà être à la compagnie. Au revoir, vieux, je te fais bien des amitiés, ton frère d'armes.

« JEAN D. »

Madame M. a reçu ceci de son mari, au retour du congé qu'il a passé auprès d'elle :

« Ma chère Emilie,

« Je sens que je n'ai pas été ce que j'aurais dû être pendant les quelques jours dont je me faisais une fête

à l'avance. Trop franc pour cacher complètement mes sentiments, j'ai tout de même fait sur moi un effort que tu m'as reproché comme de la froideur. Oui, j'ai été froid. C'est même le moins que je pouvais être. Je pourrais aussi te dire, et ce serait vrai, que Paris m'a surpris. Je ne m'y retrouvais pas, tout m'y déconcertait ; je pourrais donc attribuer à cette gêne les silences, le peu d'entrain que tu m'as reprochés. Mais ce n'est pas cela encore. Aujourd'hui, de nouveau dans une région où les cœurs battent librement, environné d'honneur, de noblesse, je me vois obligé, avec un désespoir qui te toucherait peut-être, de t'écrire ce que mes yeux auraient dû te faire comprendre. Quand nous nous sommes dit adieu à la gare, j'espérais que tu avais compris, qu'un mot sortirait de ta bouche. Je n'attendais que ce mot, pour pardonner, sinon tout oublier. Au nom de l'amour que nous avons eu l'un pour l'autre, je te conjure de réfléchir. Pour mes enfants, pour nos enfants, je t'en conjure ! Si nous ne les avions pas, je n'aspirerais qu'à la balle libératrice. Si je pouvais être sûr que, sans moi, tu serais capable d'élever ces pauvres petits, je t'assure que je serais heureux de te rendre ta liberté et, ma foi, il n'y a que trop de chances pour que tu la retrouves, cette liberté que tu as cru avoir ! Ma pauvre Emilie ! Que la nouvelle de ma mort n'était-elle vraie, au lieu de fausse ? Déjà la vie se serait réorganisée pour toi ! Pour que je t'écrive ainsi, avec calme, sinon avec douleur, imagine tout ce qui s'est déroulé dans ma cervelle, depuis huit jours ! Avec calme ? Est-ce avec calme ? Oui, *par rapport à toi,* ma pauvre femme ! Non, par rapport aux petits.

« Si je ne craignais pas de fixer sur toi des yeux qui n'ont d'ailleurs encore *rien vu,* je t'ordonnerais de laisser ma mère prendre soin de l'éducation, au moins de Lucette ; Jojo est si petit ! D'ailleurs, ceci n'est que le premier cri, après mon désolant retour. Je vais réfléchir et t'écrirai plus longuement. Embrasse pour moi les petits.

« Ton mari,

« J. M. »

« *P.-S.* — Ma pauvre Emilie ! Si je pouvais encore croire que tu as un tout petit semblant de quelque chose dans ton cœur, pour le père de nos enfants, je t'embrasserais tout de même. »

* * *

A La Chapelle sont passés des grands blessés *échangés* contre des prisonniers allemands.

Je m'étais levé tôt pour me rendre à La Chapelle, à l'heure du rendez-vous. La chaleur m'avait tenu éveillé depuis avant l'aurore ; chaleur étouffante d'août ; aurore déjà plus tardive et que ne pavoise pas l'unanime salutation au soleil des oiseaux enivrés de leur propre voix. Premières sensations fugitives d'un automne prochain, auquel on songe à nouveau, dès la fin de juillet, dans les grandes villes. Paris était irrespirable. J'ai hésité à aller jusqu'à La Chapelle. Quand le train fut entré en gare, j'eusse voulu n'être pas venu. Je

me suis tenu à l'écart, comme s'il y avait indiscrétion à regarder. Tout de même j'ai vu ceci :

J'ai vu des hommes sans bras, sur des brancards qu'on descendait des wagons dans la foule des femmes venues à leur rencontre, et deux de ces mutilés se frottaient contre leurs bébés nouveau-nés qu'ils n'avaient pas encore vus, comme pour sentir et reconnaître leur propre chair; l'un de ces malheureux mordait à pleines dents dans les langes de son petit, arrachait le linge et, pris d'une sorte de fringale, suçait, léchait, haletant comme un affamé... Puis il eut un hoquet, renversa la tête et perdit connaissance. Quand je suis parti, on ne l'avait pas ranimé. Peut-être est-il mort dans un spasme de tendresse.

Cette foule était muette. Le quai de la gare, où l'on s'apprêtait à faire une réception joyeuse au convoi de ces Parisiens rapatriés, avait l'aspect funèbre des attentes à la porte du cimetière. J'ai écouté, j'espérais surprendre des paroles : ce ne fut qu'interjections, pleurs, soupirs, gestes gauches, beaucoup de silences, des scènes déchirantes avec des moribonds, au milieu des infirmières qui apportaient des bouquets et des coupes de vin de Champagne, auxquels personne ne prêtait attention...

28 juillet.

UNE JOURNÉE A CORLÉE (HAUTE-MARNE)

... Le berger de Corlée, qui patauge dans l'eau grasse et le purin, s'acheminant avec son troupeau

vers la plaine, muet, immuable, impassible sous le ciel gris et humide, regarde, défiant, l'autre troupeau : les hommes du dépôt, qui s'exercent aux armes, jusqu'au coup de sifflet qui les fera partir pour la mort.

Au loin, le canon gronde.

Des ordres brefs, un cliquetis de mousquetons, des pas lourds, des jurons se mêlent au tintement des clochettes que portent à leur cou les brebis.

Tu naquis, berger, dans le fumier d'un bourg lépreux de l'Est, où personne ne venait troubler ta paix végétative ; et voici ce village, ces plaines à l'entour, transformés en casernes, en polygones, en terrains de manœuvre, et, berger, tu maudis l'ordre, la relative propreté que le règlement militaire impose à ta région.

Berger, tu contemples avec philosophie cette agitation vaine : tant de mal, pour supprimer la vie dont tu sais, toi berger, fils de berger, qu'elle continue cependant, puisque l'herbe repoussera, que le blé jaunira l'an prochain, après que la faux l'aura coupé, aussi dru qu'auparavant, et sans qu'il y ait rien de changé dans l'Univers !

On dit que la viande est coûteuse partout en France. « Ça fait mal au cœur ! » penses-tu ; pourquoi tant de viande, berger frugal ? C'est que les hommes doivent se maintenir forts ; on les gorge de chair, de sang, de graisse. On gave ces millions de gladiateurs, pour qu'ils soutiennent la lutte sur le sable stérile de l'arène. On porte des quartiers de bœuf et de mouton dans des voitures de boucherie. Ecoute le tonnerre des convois sur les grand'routes pavées ; c'est le repas de ceux des ergastules. Une pique leur passe

la chair sanglante, gluante et lourde, la viande fraîche, à travers les barreaux de l'ergastule. Ergastule, ou fosse aux lions. La viande devient rare pour les civils : mais ont-ils besoin qu'on leur refasse les tissus, les muscles et les os? Tout pour les gladiateurs !

Pléthore de vie, réservoirs d'énergie, bouillonnement de sève, appétits d'ogre, jeunesse herculéenne, munitions humaines, réserves d'adolescence, virilité ! Mangez, jeunes héros, et faites-vous un sang, couleur du jus des groseilles; cuvez votre vin, dormez ! Prodigieux trésors de vie organique, enfouis dans ce cratère de la guerre ! Pour ce creuset, toute la viande, tout le vin, tout le pain qui cuit à pleins fours dans les fermes ! Tout au grand fondoir ! Le charbon aux fabriques d'armes, d'obus, de moteurs, de carrosserie, de caoutchouc, de tout ! Huiles, pétroles, provision de plusieurs peuples, la mort vous réquisitionne pour convoyer jusqu'au fondoir la chair humaine et les viandes qui la rendent plus drue.

Civilisation !...

Le berger de Corlée conduit son troupeau et attend. Il a vu tant de nuages s'accumuler sur son capuchon, et se reformer après l'averse ! Le berger sait que derrière l'édredon des nuages, une autre immense plaine bleue comme les champs de mai, mais plus claire vers l'horizon, s'assombrit là-haut, dans le cobalt où sommeillent les étoiles de la nuit. Le berger a suivi la rotation ascendante et décroissante de la lune, mais chaque mois à un autre étage, et dans un autre plan du firmament, selon les phases de la course du

satellite autour de la terre. Il y a tant d'années que le berger compte les vingt-sept jours, les sept heures et les quarante-trois minutes de l'immuable révolution ! Il a connu d'autres guerres, — son père a été soldat, tout cela est bien loin... — et, que ses petits reviennent ou ne reviennent pas de celle-ci, quelqu'un après lui paîtra d'autres moutons, vers la plaine ira avec eux, et les rentrera, le soir, dans l'eau grasse et le purin du village, où les sifflets se seront tus, où régnera de nouveau une paix végétative sous le soleil, les étoiles et les lunes, sans que personne puisse dire exactement pourquoi — un instant qui parut très long — ces silencieuses campagnes furent envahies par des hommes qui semblaient porter en eux l'étrange passion d'en vouloir à la vie !

Paris, 29 juillet, soir.

Une belle soirée, le ciel est mauve, il n'y a pas un souffle de vent ; j'aperçois, en longeant les quais de la Seine pour rentrer chez moi, d'abord un peu de fumée au-dessus du quartier de Grenelle, puis une flamme qui bouge, avance vers Issy, puis disparaît derrière les maisons. Deux gamins montrent du doigt, sans s'émouvoir, cet incendie d'un microcosme volant dans l'immensité. C'était le fameux pilote Marion avec un certain M. Mignon, passager amateur, dont le biplan Voisin allait s'écraser à terre, et déjà presque carbonisé.

2 août.

Les arbres trop feuillus cachent les maisons d'en face, des losanges de ciel, à travers les branches et les treillages, descendent vers le couchant sur les campagnes où nous devrions être depuis longtemps ; les arbres nous enserrent dans une muraille de verdure, où l'on oublie, ce soir, que l'on est encore à la ville. Les lierres sur la maison rouge et blanche, les lauriers taillés, dans leurs bacs d'Impruneta, les fenêtres ouvertes et le tic tac de la machine à écrire, les ciseaux à égaliser les pelouses, l'aboiement du chien Pipo, forment un cercle de quiétude où l'on s'attarde.

J'aurai vécu ces jours dans la floraison dernière du jardin où se meurt le vieil Ernest, toujours dédaigneux de la guerre, et qui ne se couchera que si les pots où il enfonce des boutures, lui glissent des mains. Quand il se sent trop mal, il respire un coton imbibé d'éther. Il a parfois des hallucinations et veut chasser un jardinier, successeur imaginaire à son règne sur ce petit empire où il ne sera jamais remplacé.

« L'aiguille s'arrête sur le cadran, et la clé manque », écrivais-je, il y a un an aujourd'hui.

Le baron G. m'apprenait que la guerre durerait des années, si elle ne s'achevait au bout d'un mois. Quand il parlait d'années, j'essayais d'imaginer quelque chose, mais ce n'étaient pour moi que des mots. — Les Russes ne seront prêts qu'au printemps prochain, — disait-il. Qu'en savait-il, cet oiseau de mauvais augure ? Il savait bien d'autres choses...

Nous sommes dans la seconde année de la guerre. Les Russes reculent. Ils résisteront jusqu'à Petrograd. Sarrail, pardonné, va partir avec quinze mille hommes pour les Dardanelles. Les Anglais pensent à la Mésopotamie. On entend, de Saint-Germain, le canon de l'Aisne, mais Paris est encore le cœur du monde et je ne veux plus le quitter. Mon premier volume paraît demain, avec le ton dramatique et l'agitation des lettres à Miss T., maintenant imprimées ; il se range, déjà marqué de rides, sur les rayons de ma bibliothèque, à côté des divers mémoires de 70-71, près de la *Revue indépendante*, de la *Revue blanche* et autres curiosités d'antan. Je relis dans le *Parnasse contemporain,* que me donna Mallarmé, mon professeur d'anglais à Condorcet :

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas des grands calices pour
La Terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et, pareille à la chair de la femme, la rose
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose !

Je relis les *Eblouissements*, de Rimbaud, le *Parnassiculet,* les *Taches d'encre,* quelques-unes de ces plaquettes sur les planchettes de laque noir et or. Je veux relire, en ces jours d'anniversaire, refeuilleter les

albums de photographies d'un demi-siècle, voir les images de tant de disparus qui se promenèrent dans ces allées, le dimanche. Je fus un jeune homme de toutes les curiosités ; je fus « un jeune homme distingué » hélas ! Je ne sais pas ce que je suis, à l'absurde âge de cinquante-cinq ans.

Serions-nous les mêmes qu'auparavant, nous les presque-vieillards, sur qui ont passé les biplans de guerre, vus au travers des branches d'arbres décharnés, puis bourgeonnants, puis vert-tendre, puis maintenant tirant sur le brun sombre de l'automne ?

Serons-nous toujours d'*avant la guerre ?* Aurons-nous changé ? Pourrons-nous recommencer ? Quoi aimer ? A qui oser dire que l'on aime ? Qui ? quoi ? Le sais-tu ? Absurde moment !

L'excitation est tombée, et reste le malaise de la courbature. Le soir, on prend le frais dehors. Il y a un an, c'était le gris de plomb d'Offranville, le tocsin, la chute dans l'effroi, « la descente dans le puits », disait-on. J'ai cru que tout était fini ; oui, en me relisant, je le constate. Il y avait les saints en instance d'être canonisés, mais encore à la porte du Paradis, qui attendaient, les pieds dans le Purgatoire. Qu'ai-je cru ? Péguy tombait comme les clochetons de Reims. Tous tombaient. Ils tombent encore et tomberont, s'endormiront dans l'asphyxie, ou brûleront comme des torches. Quoiqu'on meure, quoiqu'on saigne, quoiqu'on souffre autant que jamais, il y a des hommes, parmi nous, qui reviennent du front, que nous retrouvons et reconnaissons, leur voix résonne telle qu'avant, ils ont bonne mine sous leur uniforme,

et ils vous demandent à venir prendre le café après dîner, à la fraîche. Odon sonne à ma porte.

3 août.

Dans les Champs-Elysées, à cinq heures, un retour du Pré Catelan, une foule de voitures à chevaux qu'on a dû teindre en blanc, des couples endimanchés dans des berlines de noces. La mariée, avec des fleurs d'oranger, se penche sur l'épaule du mari à plastron blanc et à chapeau mécanique. C'est une famille sans « poilus ». Mais le Pré Catelan est hôpital!

Encore quelques malles et des enfants qui vont aux bains de mer.

Aux *Ambassadeurs,* des gens chics prolongent la saison de Paris. A Deauville, il ne manquera que les courses. On établit sa vie pour la guerre; ainsi, une femme d'officier dans une garnison, où le stage pourrait bien être long. Quoique les projets ne tiennent pas, on en fait pour l'hiver et pour un autre printemps, où il y aura des modes nouvelles. Le soldat paysan du Sud dit :

— Si *ils* nous embêtent trop, *on* les laissera se débrouiller avec les « Boches ». — Qui est-ce, *ils?* Qui est-ce, *on?* Ils grommèlent en retournant au dépôt, comme des ouvriers à l'usine, le lundi matin.

Le Seigneur Tout-Puissant, avec sa barbe couleur de lumière, cogne, lime, soude des cubes, des cylindres, fond des métaux, leur donne des formes inconnues de nous, à des fins dont il garde pour soi le secret. Nous ririons peut-être de Lui, si nous savions

Ses desseins, car tout créateur est un monstre dont les hommes rient, tant qu'ils ne l'ont pas à la longue admiré, sans d'ailleurs le comprendre plus, et, parfois, sans même essayer.

C'est ainsi que s'implantent les Vérités.

Les grandes œuvres se créent dans le mystère, dans l'obscurité, puis apparaissent parmi les haros, les protestations, les cris, ou dans l'indifférence de ceux qui devront les *subir,* qu'elles galvaniseront, ou qui périront par elles.

8 août.

Guillaume II doit, aujourd'hui, faire son entrée solennelle dans Varsovie. On amène les carrosses de l'Impératrice. L'autonomie de la Pologne va être décrétée. Les Russes reculent encore. « On commence », écrit la *Gazette de Lausanne,* « à évacuer les Archives des Ministères, à Petrograd que les Allemands comptent atteindre par Riga ; la flotte est prête. « La paix a », dit-on, « failli être signée, il y a quinze jours, entre la Russie et l'Allemagne, sous l'influence du parti germanophile, puissant dans une fraction de l'aristocratie. » Notre grand Etat-Major réclame X.ooo obus, pour septembre, afin de tenir tête aux Allemands dont le retour sur ce front apparaît comme probable, car ils sont prudents et ne s'avanceront pas plus loin dans les steppes, à travers la Russie, mais se retrancheront comme ils ont fait chez nous. Etrangeté de la position de l'Entente, vis-à-vis de l'Angleterre « qui commence ». Que compte faire l'Angleterre?

LE PEINTRE D'HISTOIRE

9 août.

M. H. W. H. junior, le milliardaire américain, possède, sur la côte orientale d'Espagne, une maison dans laquelle il se retire pour jouir de la solitude, quand la fatigue causée par son incessante chasse à l'or, épuise ses forces et détraque ses nerfs. Il quitte New-York sans bagages, sans serviteurs, et ne donne pas son adresse. Le secrétaire particulier de M. H. W. H. est seul à connaître la retraite choisie par son maître, entre le ciel et l'océan, sur un roc à pic, où l'aloès pousse mais ne se développe pas. Des moines ont construit dans ce lieu grandiose et désolé un monastère qui pourrait être, vu d'un bateau sur la mer, le palais de Klingsor, car, aux fenêtres, des miradors, des terrasses à créneaux sur les toits, la blancheur des murs aux lignes sobres, donnent à l'édifice, sans style défini, une apparence mauresque.

Les religieux quittèrent leur couvent, à cause d'un accès si difficile, que les mules, elles-mêmes, refusent d'y porter les vivres indispensables à un frugal régime. Les saints hommes faillirent mourir de faim, certain hiver de tempêtes. J'ai omis de dire que ce monastère forme une presqu'île ; une bande de rochers, plus bas, la relie à la terre ferme. Les jours d'orage,

les vagues s'enflent jusqu'à recouvrir le chemin qui conduit au pied de ce Mont Saint-Michel de l'Ibérie.

M. H. W. H. junior a mandé, dès la veille de la guerre, une tireuse de cartes en qui il a foi, souhaitant savoir combien de temps dureraient les hostilités. La chiromancienne a prédit dix ans de guerre, l'Europe en flammes, l'Amérique participant au conflit, le monde en révolution. H. W. H. a fait mettre dans les journaux, et placarder dans son office, cette note :

« H. W. H. junior prie ses amis, ordonne à ses « clerks », de ne jamais faire devant lui allusion à la « guerre, jusqu'au dernier jour, si ce n'est pour les « stricts besoins du « business ». Toute personne « qui croirait être agréable ou utile à H. W. H. en lui « en parlant, serait — si elle est dans les bureaux : « renvoyée ; si elle se considère comme étant avec « H. W. H. en relations mondaines : rayée de toute « liste d'invitations.

« H. W. H. a le regret de faire savoir à ses collègues « des clubs qu'il se privera de fréquenter dans ces « lieux, pour la susdite raison. H. W. H. pense agir en « patriote, puisque la moindre émotion nerveuse pri- « verait peut-être le financier des moyens qu'il compte « dévouer au service de la Nation. »

A Christmas, H. W. H. junior est venu sur son yacht à Carthagène ; de là, dans son biplan, il a volé jusqu'au monastère. Il se repentit de n'avoir pas meublé ses trois cent trente-deux chambres ; il songea un instant à en faire ajouter trente-trois autres, où il pût coucher, chaque nuit d'une année, dans un lit différent, si le cœur lui en disait. Quoi qu'il ne parlât pas de la

guerre, il songeait à être économe. Son architecte avait installé en l'absence de H. W. H. : chauffage à l'eau, électricité, collections de tableaux espagnols, de porcelaines hispano-arabes, de tapis et de cuirs de Cordoue, et une bibliothèque, de cinquante mille livres rares, écrits dans des langues mortes ou vivantes que leur propriétaire n'entend pas.

Un salle, un hall, un patio à plafond vitré, de dix-huit mètres de large sur vingt-deux de long, est le centre de l'édifice; une porte donne sur la cour d'entrée, une autre — en face, mais point dans le même axe — sert de communication avec le reste des appartements; d'une fenêtre, vous pourriez faire tomber la cendre de votre cigare dans la mer; l'autre fenêtre offrirait à votre vue une perspective merveilleuse de cimes neigeuses sous un ciel éternellement bleu.

Les murs de ce patio étaient blancs. H. W. H. s'avisa qu'ils pourraient recevoir un décor. Il mande mon ami S., le peintre d'histoire, et lui donne toute licence de prodiguer son génie sur ces murailles vierges.

C'est dans Paris que cette œuvre colossale fut conçue et sera exécutée, pendant que l'armée allemande est à vingt lieues de la capitale.

Mon ami, le peintre d'histoire, tient à la main un fusain et un album, quand j'entre chez lui; ses aides, sauf un, sont tous sur le front; l'atelier, d'habitude encombré comme une scène de théâtre pendant le changement de décor, est, aujourd'hui, silencieux et presque vide. Les toiles viennent d'être apportées; mais les couleurs manquent. Quelqu'un me raconte le

cas du financier de New-York, me montre les esquisses et se met en devoir de me dire la donnée de cette composition.

— Supposons que S. ait à décorer les murs d'une maison de retraite, dans un pays où la paix n'a pas été troublée. La porte principale s'ouvre, on tourne à gauche et l'on voit d'abord quatre panneaux :

Prologue. — Le grand magicien, unique personnage en ronde bosse, est debout sur un tréteau. Il examine la carte d'Europe. Une horrible tumeur bosselle la carte, dans une région de la Germanie, à Leipzig : c'est le monument de la Bataille des Nations.

Le grand magicien s'apprête à extirper cette tumeur.

(Dans toute la décoration les scènes sont combinées de façon que le premier plan soit formé par les nuages, et que ce qui se passe sur terre soit lointain, et vu comme à vol d'oiseau.)

I. *Le Chant du Départ*. — La République française appelle tous ses enfants. Les Vertus nationales, qui sommeillaient, se lèvent et mettent en branle de grosses cloches qui sonnent le tocsin. Sur terre, dans un paysage séquanien, un village sur une colline; les femmes portent aux maris occupés à la récolte, l'ordre de mobilisation. Le prêtre embrasse le franc-maçon, le riche embrasse le pauvre, et les hommes réconciliés se dirigent vers des gares où des trains sous pression en suivent d'autres qui filent déjà vers l'horizon.

II. *L'Ex voto de la Bataille de la Marne*. — A l'aurore du 7 septembre, saint Louis et sainte Geneviève descendent du ciel sous un dais porté par les anges.

Jeanne d'Arc se lance en avant sur son palefroi qui bondit par-dessus les nuées.

Au loin, la Marne, traversée par une route où les taxis parisiens du général Galliéni roulent vers le front.

III. — L'antique Sagesse, notre Pallas, accrochée aux branches d'un arbre, au centre du panneau, commande aux Victoires qui planent dans l'air, de descendre ici-bas; déjà elles chevauchent comme un escadron d'amazones aux casques ailés, rasent tertres et faîtes de forêts, au-dessus des régiments anglo-français qu'on distingue blottis dans la terre. Ce panneau encadre une fenêtre.

Puis, nous tournant vers la gauche, nous voyons :

IV. — La Prudence ordonne à Mars d'épouser la Patience. Celle-ci prend le poignet du Dieu de la Guerre et le force à planter dans le sol un gland qui deviendra chêne.

V. — Dans le ciel, bataille de l'Olympe contre le Walhalla. Apollon est vainqueur. Le monument de la Bataille des Nations explose et s'écroule.

VI. — La dernière Victoire va chercher la Paix qui dormait sur la côte d'Ibérie dans la retraite du monastère, et lui offre définitivement le sceptre du Monde. A vol d'oiseau, on verra l'Arc de Triomphe des Champs Elysées et Joffre passant dessous, à la tête de ses troupes, drapeaux et fanions claquant au vent.

Epilogue. — Le grand magicien a fini son opération chirurgicale. Il nous montre une carte d'Europe guérie..... et tirant son chapeau, le magicien s'en va. Son œuvre achevée, les hommes respirent,

Au-dessus de la porte, au fond du hall, et faisant trait d'union entre les deux cartes de géographie, un grand livre est ouvert : c'est la partition de la IXe symphonie de Beethoven, autour de laquelle les Victoires chantent l'Hymne à la Joie, dont les vers, de Schiller, célébrant la fraternité humaine, viennent d'être interdits à Leipzig.

Ces panneaux imitent des tapisseries en camaïeu bleu et jaune.

H. W. H. junior, à son prochain voyage, méditera sur les symboles de ce qui sera la vérité de demain.

10 août.

Quelqu'un a déposé sur mon bureau un mémoire dactylographié, anonyme, l'un des mille écrits de propagande qui se colportent en faveur de la paix. Qui a déposé ce mystérieux papier chez moi? On a choisi, pour le répandre, l'heure que l'on croit propice à la panique, et où les journaux mettent le lecteur au courant des propositions de paix.

Nous dînions hier chez Mrs. R. W. B., de l'Ambassade des Etats-Unis, pour rencontrer M. Guillemain, qui part pour notre légation d'Athènes, et certains chefs de la police britannique, lesquels nous avons besoin de voir avant de quitter Paris. Ennuis, retards pour le permis d'automobile; d'ici à la province anglaise de Normandie, la circulation sur les routes devient très difficile.

C'était un grand dîner à l'américaine. Etonnement

de se retrouver, en août, en plein Paris de guerre, assis à côté de femmes décolletées et d'hommes qui étaient la semaine dernière encore à New-York. Comme au cinéma quand paraissent des films transatlantiques, il y a un moment de désarroi, vous êtes dans deux mondes, mais vous oubliez, malgré vous, le charnier européen.

L'idée de renoncement, de résignation, d'acceptation, que le voisinage de la mort impose à toutes nos pensées habituelles, apparaît, pour quelques instants, comme une faiblesse de neurasthénique.

Après le dîner, j'écoutais Mrs. K. W., faunesse aux chairs blanches, aux cheveux d'or rouge, si belle dans un « déshabillé oriental » vert Véronèse. Elle mordait son sautoir de perles, lourd bijou qui tombe jusqu'à ses pieds, et respirait une rose de laque carminée. Cette créature de luxe et de joie discutait, comme une infirmière, avec un major anglais, certain système de poulies qui doucement soulèvent le blessé de son lit pour le déposer dans les ambulances automobiles.

Cette femme jeune, née dans un monde dont le bien-être et le gaspillage sont l'idéal, répandait des effluves de santé resplendissante, et il y a quelque chose d'inquiétant et de contre-nature, dans la nouvelle activité qu'elle se donne sur les champs de bataille. Elle m'a dit : — Votre grand romancier X., mon ami, mon « adviser » en philosophie, me parle trop de Dieu; il affirme qu'il n'y a rien de vrai, en dehors de la foi du catholique; que les prêtres sont plus utiles que les médecins. M. X. trouve que la vie est une *horreur,* embellie par les types supérieurs d'individus;

que les abominations et les duretés de la vie préparent les élites. Osez-vous, monsieur, dire à celui qui souffre, qu'il concourt à produire des élites?... Mon ami M. X. me conseille de parler aux blessés, de l'autre vie en Dieu, après! Mais, dans celle-ci, je veux qu'ils souffrent moins!... Vous viendrez voir nos ambulances automobiles, monsieur?

Pendant que chantait, au piano, une protégée de notre hôtesse, une Belge qui ambitionne de grands rôles au Metropolitan Opera de New-York, Mrs. K. W. m'entraîna dans le fumoir pour causer plus tranquillement. Elle reprit : — Le point de vue américain n'est pas celui des Français : mais les Français nous sont si « sympatéthiques »! Nous vous admirons tellement! Ce que vous appelez « résignation », cela serait « *splendid* », mais il ne faut pas que cette morale conduise à la mort... Je veux qu'il y ait une place à prendre entre « l'ascétism » de la religion, en qui je crois comme M. X., et le « matérialism » des « trop heureux de ce monde...

Les femmes américaines sont souvent instruites et ne négligent pas de vous le rappeler. Mrs. K. W. me fit un petit cours d'histoire, elle discourut longuement de Rome, des noirs temps du moyen âge, qui démolit les ouvrages de l'Antiquité païenne; des périodes barbares, du renoncement, de l'austère discipline chrétienne, suivie du rebondissement vers la joie dyonisiaque de la Renaissance, productrice des chefs-d'œuvre, du progrès, affirmation de l'homme, de sa maîtrise sur la Nature.

— Vous ne retournerez pas à la vie pastorale, ni

aux Fioretti de François d'Assisi ! dit-elle ; vous aurez un « socialism » ; ce mot sonne pauvre, mais il est moins triste qu'un « christianism » sans la foi. Pour que le « socialism » soit un progrès, selon notre idéal américain, il faut qu'il soit énergie productrice, création de la richesse. La vie *simple,* c'est une horreur, monsieur ! une horreur ! Je veux des automobiles pour tout le monde, pour tous les ouvriers, pour tous nos blessés !... Je veux de la gaieté et de la beauté... Je ne crois pas, comme M. X., que les élites soient « la production » de la souffrance, ou des fleurs sur la fumier...

L'aimable jeune femme était lancée ; rien n'arrêtait le flux de son babillage touchant. Elle m'apprit bien des choses sur l'Amérique et sur la France. Il paraît que nous avons un nationalisme exclusif, que nous voulons nous saigner aux quatre veines, sans songer que l'Europe s'enfoncera dans un « barbarism stérilisante », comme dans ce moyen âge que Mrs. W. K. appelle « an awful nightmare ». Il faut que l'Europe cesse bientôt de tuer ; Mrs. W. K. déclare que si l'honneur commande un suicide, l'Europe se rabaisse au niveau d'un banqueroutier.

J'ai fini par faire comprendre à cette dame, qui vous écoute en vous regardant dans les yeux, comme si vous y cachiez des secrets, — mais ce n'est là que de cette politesse qui consiste à paraître violemment intéressé par ce que vous dit votre interlocuteur — je lui ai fait avouer que l'heure n'était pas venue encore, pour l'Entente, de songer à la paix...

15 août.

Temps gris, orageux, désagréable.

Notre ministère a encore failli tomber. Millerand est heureusement inébranlable. Il ne partira qu'avec les autres ministres, qui n'ont pas envie d'un tel repos. Grand péril politique. Imbroglio balkanique. La Serbie remue. Aux Dardanelles, il faudrait se hâter et prévenir une action des Allemands. Hervé commence à attaquer le Généralissime, parce que Sarrail n'est pas parti pour les Dardanelles. Le roi Constantin est de nouveau malade. Percival Landon est à Paris avec Kipling. Ils vont sur le front pour étudier les troupes françaises, pendant que Barrès va faire connaissance avec les Anglais, afin, parallèlement, d'essayer de faire comprendre à leurs nations respectives, les efforts que fait chacune d'elles. Il est plus que temps!

J'invite Kipling à dîner avec Landon. — Mais ils partent demain. — Mon *permis* m'arrive subitement; il faut aussi partir; que ne puis-je accompagner Kipling!

Une lettre du front

..... 1915.

« Ma chère Madeleine,

« Parmi les spectacles extraordinaires qu'il m'aura été donné de voir et dont je me rappelle ma promesse,

rarement tenue, d'écrire le récit à ton époux, il en fut un qui dépassa en inattendu tant d'autres que j'eusse été tenté de dépeindre. Pourquoi Jacques n'était-il pas à ma place? Je serai malhabile à communiquer mes impressions. Essayons tout de même.

« Je ne sais ce qui nous a valu l'honneur d'être conviés à une cérémonie religieuse, par l'évêque d'Arras, Mgr Lobbedey, celui qui a tant fait parler de lui dans la région.

« D'abord le personnage : une tête de lion, un peu vulgaire, fort, très rouge de teint, mais si vif, avec des yeux noirs si mobiles, qu'on oublie l'épaisseur de ses traits; un de ces prêtres qui pourraient aussi bien avoir conduit des soldats à l'assaut, que donné la communion. Il y en a, d'ailleurs, pas mal de ce type-là. Je l'ai vu dans son costume d'apparat, maniant sa crosse comme une hallebarde.

« Donc il invita nos « poilus » à un service solennel. Ils se rendirent presque tous à l'église de X., où nous pensions qu'aurait lieu cette messe, ou ce salut. — Quelques-uns redoutaient une homélie, un prêche, mais on a si peu d'occasions de rompre la monotonie des jours de guerre, que d'aller à l'église, c'est un peu comme d'aller au cinéma, pour ces braves gens. Ils ne demandent qu'à se distraire. A l'église on nous dit : — Ce n'est pas ici que Monseigneur vous attend, mais à la Trappe... — Quelle Trappe? Il y a donc encore des moines en France, et si près de la ligne de feu? Les hommes étaient stupéfaits; ils furent bien plus ébaubis encore, quand ils apprirent qu'il s'agissait de nonnes, de sœurs cloîtrées. Chacun a plus ou

moins entendu parler des Carmélites, qui ont dit un éternel adieu à leur famille avant de prononcer leurs vœux, et dont la voix n'est plus jamais entendue que venant de loin, de derrière des grillages et des rideaux. Je vous avoue que je pensais : l'évêque d'Arras doit être descendu dans le hameau de Belval; il se servira d'une salle du couvent, peut-être nous réunira-t-il dans la cour, mais je ne pensais pas voir, moi guerrier hirsute, des religieuses, des recluses, à quelques mètres de moi, que j'aurais pu toucher... Pardon ! rassurez-vous, ma chère Madeleine, personne n'en aurait eu envie. Nous avons été emportés, pour quelques instants, très loin de la vie réelle, je crois que j'ai rêvé. Dans la cour du cloître, un autel était dressé, avec des feuillages, des fleurs.

« Quand nous sommes entrés, ces dames, comme des fantômes blancs, attendaient sous un porche. Mitre en tête et crosse à la main, l'évêque a dit :

« — Sur le mémorial de l'abbaye, la Révérende Prieure pourra inscrire cette minute unique dans l'histoire de son ordre. L'Ere des grands cataclysmes est rouverte. Comme en l'An Mille, les évêques de France brisent les sceaux des cloîtres. J'ai voulu que les défenseurs d'Arras, cette Pompeï de l'Artois, fussent accueillis dans tout mon diocèse, ici même, dans cette demeure, dont nul avant eux, et nul après eux, n'a franchi, ni ne franchira le seuil sacré...

« Et après avoir glorifié le sacrifice de tous les soldats et des chefs, dans des phrases fort éloquentes, Mgr Lobbedey évoqua les pèlerinages locaux qui vont devenir des pèlerinages nationaux : Vermelles, Sou-

chez, Carency, Neuville. Il donne rendez-vous aux Français sur la colline de Lorette reconquise, autour de la petite chapelle reconstruite.

« Ensuite, ce fut la bénédiction. Devant l'ostensoir, qui ressemble à un bouclier d'or, toutes les têtes étaient courbées, d'une foule bleu horizon et des voiles blancs, tous prosternés. Imaginez cela, ma chère amie! L'encens, la clochette, le fracas lointain du canon. Et puis ce furent des chants, des voix de « poilus » répondant à des voix blanches de vierges. Enfin, le plus incroyable : un cortège de nonnes, blancs fantômes en théorie, une à une; beaucoup parmi elles cachaient leur visage dans leurs mains, aussi blanches que les voiles. Une à une, avec une grâce et une majesté de reine, les moniales franchissent le portail où elles ne passeront plus jamais, maintenant dans l'ombre et le silence de leur *In Pace*.

« Quand la dernière eut disparu, l'orgue que tenait encore un organiste... militaire (un officier de hussards), la musique s'éloigne, se perd — une porte est fermée.

« Je ne vous ai pas dit que, pendant l'allocution, nos trappistes se tinrent debout; je les ai bien regardées; elles tenaient leurs paupières rigoureusement closes, comme si la volonté de l'évêque ne suffisait pas à les dégager de leurs vœux de réclusion et d'oubli du monde. Une, surtout, m'a paru d'une beauté mystique de madone primitive. Il s'est passé là, je vous assure, ma bonne Madeleine, une sorte de miracle. Je ne pense pas qu'un seul de nos hommes se soit senti, un instant, en présence de femmes. Je les ai fait parler

ensuite, j'ai surpris leurs propos : leur langage, et le mien aussi, sont devenus d'une verdeur toute martiale ; pourtant, en quittant le hameau de Belval, ils étaient comme les vieilles dévotes qui viennent de recevoir la Communion. Ils avaient vu l'au-delà... »

*
* *

Mon ami Michel m'envoie ces notes sur les Anglais avec lesquels il vit et que je vais, demain, voir aussi dans leurs camps :

« Je suis parti de Rouen ; tu sais ce que c'est. J'y rejoins les camions que je dois accompagner. Ils sortent d'un paquebot rebondi, ils s'alignent sur le beau cours qui va du pont Corneille au pont du chemin de fer, sur la rive gauche de la Seine. Ordre de départ et contre-ordre. Les obus qui doivent charger nos camions n'arrivent pas. Huit jours d'attente. Mon capitaine est un joyeux Irlandais Ulstérien, de bonne famille, *gentry*, ayant un fond rural et militaire ; un sien grand-oncle a perdu les deux jambes à Waterloo. Six officiers avec lui : disparates, des ingénieurs provinciaux instruits comme des contremaîtres, aucune harmonie, on a tiré leurs noms au hasard d'une liste. Ils ne savent rien de la guerre, sinon qu'étant Anglais, ils vaincront les Allemands. (C'est déjà quelque chose !)

« 8 ou 9 mai, départ. *Lusitania sunk*. Ces deux mots-là courent de bouche en bouche ; les Tommies eux-mêmes s'en émeuvent. La mer est leur chose, un

coup porté sur la mer leur fait mal. Un à un nos camions s'ébranlent. Cinquante mètres entre chacun et ils sont soixante-huit; ils vont lentement : long défilé de ces monstres, et en route à travers la Normandie, ta Normandie de mai. Nos monstres gris, allongés sur quatre kilomètres, faisaient figure sinistre à travers les vergers de pommiers en fleurs. Mais le beau trajet! Une nuit, en avant de Neufchâtel, nous dînons, couchons dans nos camions, viandes rouges et vins, thé lourd et bons propos du capitaine. Il plaisante à l'irlandaise; un Ecossais, fin, délicat et buveur, lui répond à l'écossaise, comique en deux mots et sans hausser la voix; puis voici mon capitaine, verre en main, debout :

« — The King! »

« Tous : « — The King! »

« — God bless Him! »

« Tous : « — God bless Him! »

« Un moment de recueillement : « I like to do that », déclare le capitaine. J'étais bien loin, bien loin! et pourtant les poteaux indicateurs portaient des noms familiers : Auffay, Saint-Victor... J'allais à Offranville, chez toi. Le lendemain, idem. Beauté du jour, défilé des monstres, fréquents repos, viande, vin; les hêtres de la forêt, leur verdure fraîche comme une floraison, le dur patois des Tommies; je suis plus loin que l'Angleterre, je suis en Ecosse, car ma division est, comme origine et fond, écossaise.

« Nuit à Abbeville. Troisième jour : nous montons, nous montons, la guerre est devant nous. Un moulin à vent dans la plaine immense, un autre moulin, déjà

l'aspect des Flandres. A H..., rumeurs de victoire; elles étaient fondées : on prenait Carency. Viande et vin dans une hêtraie au-dessus de H... Ah! nous n'allons pas vite et j'espère que nos obus ne sont pas attendus. Nous montons, nous montons encore, nous nous enfonçons dans les campagnes vers la droite, et voici des Indiens dans les fermes. Voici les armées. Cette nuit encore, nous la passons en saltimbanques. Je fais quelques pas en avant du convoi, je prête l'oreille, j'entends un martellement bizarre, la respiration d'un monstre au souffle court : le canon; *j'y étais!*

« Je ne te raconterai pas ainsi toutes mes journées. Comment choisir? D'abord à l'arrière, installation dans un gros bourg flamand. Première impression : le silence, l'ignorance de la guerre : on n'en parle plus. Depuis un an bientôt, ces Flamands entendent l'artillerie, mais ils ne savent rien. Comment sauraient-ils? Les journaux viennent tard; les soldats parlent une langue inconnue et ces soldats sont eux-mêmes silencieux, apathiques. L'apathie est contagieuse. L'ignorance prolongée, sans espoir, engendre l'apathie. Cette dépression est aggravée par des deuils innombrables en ces pays où les familles sont nombreuses; mais en ces tristesses point d'amertume; la soumission que tu sais, la nôtre, double ici : soumission à un double mystère, la fatalité de la guerre et la présence de cette impénétrable armée étrangère, alliée, qui est ici, chez elle, chez nous, pour elle, pour nous. Aucune mauvaise humeur; je crois même qu'on l'aime. Elle est convenable, ordonnée, elle paye; cela va; mais il reste un abîme que la victoire commune comblera.

Aujourd'hui, cela est triste, comme d'être contraints de vivre coude à coude, sous un même toit, avec des personnes que l'on respecte, mais qu'on ne connaît pas.

« Je me trompe : il y a l'amour! et l'abîme est comblé. Pour ces lads écossais, toute fille est « *lassie* », et pour ces filles des Flandres, ces beaux mâles empressés et rieurs ne restent pas des étrangers. On cause gentiment, difficilement, lentement, mais on se devine. Comment? Je ne sais. Dix mots suffisent. Les interprètes ne sont pas désirés. Ce peuple et cette armée : imagine ces deux éléments, ces différences radicales, pourtant cette vie silencieuse et sans heurts. Des mois d'épreuve l'ont imposée, réglée. Amphibie inclassable, je plonge dans ces deux éléments, aussi lourds l'un que l'autre, mais qui ne se confondent pas plus que l'huile et l'eau.

« Deux ou trois jours après mon arrivée, ma division entière, venant de je ne sais quels villages, allant je ne sais vers quels villages, défile devant moi. Division jeune, neuve, spectacle d'une beauté matérielle incomparable, et de haute beauté humaine assurément; perfection, opulence des étoffes, des cuirs, des armes, des chairs mêmes, toutes pleines de la même plénitude, rose du même rose; c'est trop! c'est une débauche de matérialité, ce ne sont plus des visages, c'est un défilé de dos nus. Ce n'est pas une armée en campagne : est-ce une parade de figures de cire, une exposition universelle, section des équipements militaires? Mais non! C'est une armée, ce sont des hommes, braves, honnêtes, et qui demain se feront tuer, ce sont

des volontaires! C'est la force territoriale, l'élite du peuple britannique, des adolescents glabres et leurs aînés, jusqu'à des quadragénaires moustachus dont j'ai vu les frères, les pareils, dans les lithographies victoriennes; et ces officiers à la démarche aisée, vont, sac au dos, canne en main, comme pour une ascension, marchent contre leurs hommes sans aucun souci de parade hiérarchique. Pourtant, comme ils sont séparés de leurs inférieurs et différents! Non chefs, au mode militaire qui est le nôtre, mais supérieurs par naissance : les *premiers*, les *guides*, les *responsables*. Et, si souvent, quelle élégance virile : tel jeune officier de Highlanders, qui se plaît à monter à cheval toujours en kilt, et tient son genou nu serré contre la selle : je l'ai vu quelque part sur quelque bas-relief antique, à Rome; je l'ai vu en capitaine de Trajan. Il était bien charmant, bien heureux. Et tel autre, qui portait sur son kilt une chamarrure de rubans verts. Eh! l'homme aux rubans verts! Cela reporte loin, par delà un, deux, trois siècles, et il est très vrai qu'elle est d'un autre temps, lointaine, légendaire, cette Angleterre obstinément rurale malgré son industrie, cette Angleterre instinctive, innocente, ignorante des autres peuples.

« Déjeuner au mess; l'un de ces messieurs, pesant animal, géant aux yeux bleus, m'interroge : c'est la première et la dernière fois que j'aurai surpris en lui un éclair de curiosité. « — Lille, dit-il, est-ce à nous ou aux Allemands? »

« Ils savent donc une seule chose : ils vaincront. Incapables, étant sujets « Britons », de concevoir une

humiliation infligée à la race britannique. « England, wake up! »

« Retournons maintenant aux indigènes, au peuple diminué par l'absence de ses fils, endolori par les deuils, stupéfié par l'occupation étrangère. Grave, parcimonieux et dévôt, prudent, courbé par d'ancestrales coutumes, il observe et juge à sa façon cette jeunesse riche et gaspilleuse. Officiers et soldats, tout le monde joue. Il y a beaucoup de riches embusqués dans les convois. Argent, billets, changent de mains, pendant qu'un phonographe colossal, dûment remonté dans un angle du mess, emplit la chambre de rythmes héroïques, sentimentaux ou dansants. Nos Flamands observent tout cela : scandale pour ce vieux peuple de la glèbe, respectueux de la peine et du pain. Le pain et le fromage sont jetés, qui moisissent dans les prés.

« M. Corneille, fermier, et moi, marchions de compagnie. M. Corneille s'arrête. Je m'arrête. Et j'entends un soupir, un soupir qui monte du fond de la poitrine de M. Corneille, du fond des siècles.

« Voyez! » fait-il.

« Et il m'indique de la main un pain souillé dans l'herbe.

« Je voudrais encore te parler de mon capitaine, un « great man », plein de joie et de vie. Tu connais la fameuse histoire de la meute? Il l'avait introduite en France, la meute avec laquelle les officiers de cavalerie anglaise chassèrent à courre l'hiver dernier dans la forêt de N. Par là, connais l'homme!...

« Second village : me voici logé chez des paysans

flamands du plus rare intérêt, la dévotion la plus enracinée, la pratique la plus avisée, quelque chose d'immuable et de fin, mais à la base, et dominant tout, ce formidable instinct de la paysannerie, cet instinct de gain, de mise en réserve, cet instinct qui amoncelle et qui cache, et cette sentimentalité, cet amour violent qui s'attache uniquement aux choses et aux bêtes contenues dans la maison. J'ai été heureux, après six semaines, de sortir de là; j'en avais assez de sentir autour de moi cet instinct que d'abord j'avais à peine aperçu.

« Mais comme il était intéressant, ce paysan sagace et froid, admirable de politesse, intéressant dans ses jugements et dans sa manière de vivre en face de cette armée de boys malappris, de joueurs de football qui ne savent dire ni au revoir, ni bonjour : — Pour moi, ce sont de petits toutous, — disait-il. Et M. Corneil de Saint-Venant disait : — Pour moi, ce sont des enfants. — Quant à la manière de vivre, c'était un tenace aguet du gaspillage anglais : une grange pleine de boîtes de fer-blanc vides, un énorme tas de fumier qu'on estimait à 4 ou 500 francs, trente mètres carrés de terre de route. Je ne sais comment cet homme réussissait à diriger vers son domaine toutes les corvées, tous les détritus utiles de l'armée anglaise. Et le pain! Le pain fournit toujours les plus belles formules. Cet homme me disait un jour :

« — Le pain, le pain! Les premiers Anglais que j'ai eus ici, chez moi, ils mangeaient là sur ce banc, et puis, quand ils avaient assez mangé, ils jetaient n'importe où ce qui leur restait dans la main. Je ne pouvais

pas voir ça. Un jour, je me suis levé, j'en ai pris un par le bras, je lui ai dit :

« — *Qu'est-ce que vous faites, malheureux! Vous gâtez le pain, vous aurez faim!* Alors j'ai mis un panier près du banc, et je leur disais à tous, je leur faisais comprendre : *ce que vous aurez en trop, mettez-le là.* A la fin, ils le faisaient tous...

« Et il ajoutait, après un silence, et avec quel accent :

« — J'en ai des sacs pleins, c'est pour mes cochons.

« Ah! cet homme! Mais ce ne sont pas les Flamands, ce sont les Anglais que tu me demandes de peindre.

« Maintenant, j'ai quitté les Flandres, je suis en Picardie. Je suis habitué à ces immenses routines, je vois moins, je m'amuse moins. Le temps ne passe pas moins vite. Il file, c'est le néant. Tu imagines peut-être combien cette guerre, ces armées, se confondent avec la nature, combien cette guerre infinie prend les allures d'un phénomène de la nature, imposant et paisible. L'horrible besogne (dreadful business), je ne la vois pas et nul n'en parle. C'est comme une convention. On revient des W. C., on n'en parle pas; on revient des tranchées, on n'en parle pas davantage. Restent les allées et venues de la troupe, sa vie, si régulière, si silencieuse. Tu connais le silence des rues de Londres comparé au vacarme des rues de Paris. Même différence entre les deux armées qu'entre nos vieux fiacres et leurs cochers à Paris, et les han'soms et leurs cochers, à Londres. Depuis que je suis avec les Anglais, *je n'ai pas entendu un commandement, pas une réprimande, pas un baussement de voix,*

pas un... Et puis, la répétition, la répétition, la perpétuité des faits. C'est la nature, c'est la mer. Quand je marche sur les routes parallèles au front, je me souviens de ces routes qui, sur le sommet des falaises, longent la mer invisible. Le canon : son bruit ressemble au bruit de la mer. Te souviens-tu du tapage que faisaient à Dieppe, à la haute mer, les vagues qui frappaient dans le creux de la gobe? Et les fumées : elles sont lentes, par les jours sans vent, magnifiques de sérénité. Ce sont d'autres écumes. Et les cimetières : cimetières de marins, tournés vers le mur, cimetières de soldats... Cette guerre a même ses oiseaux comme la mer! L'autre jour, à la fin du jour, je galopais dans les chaumes. Au-dessus de nos têtes deux grands avions montaient la garde. Je me sentais, malgré cette grosse jument entre mes jambes, un insecte errant parmi les herbes.

« Ne te laisse pas dire de mal des Anglais. Leur armée est belle. Moins matinale que la nôtre. Mais elle perd moins de temps. Pas un soldat ivre (les officiers, c'est autre chose, mais les portes sont closes). Ils font tout ce que peut faire un peuple qui croyait à la vertu de sa fameuse ceinture et dont toutes les habitudes de vie, de pensée, sont surprises et bousculées par le cataclysme où je suis paisiblement ton

MICHEL.

« *P.-S.* — J'ai mal fait d'écrire si souvent : Anglais. Il faut dire : Britishers. Ah! les Ecossais, qu'ils sont écossais! »

THE EXPLOITATION OF BLOOD

14 août.

Pendant que le sang coule et que la mort semble nous refuser le droit d'honorer la vie, l'Art, qui est la plus haute affirmation de la vie, se renouvelle avec une énergie de jeunesse que stimule la même pensée qui assombrit tant d'hommes de ma génération. Qu'allons-nous voir, après la guerre? Que se prépare-t-il ?

Sur toute la terre, en Amérique, en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Russie, en Suisse, en Allemagne, en France et même dans les tranchées, des adolescents pensent, travaillent, dessinent, peignent, écrivent, et pour la première fois, peut-être, dans l'histoire de l'art, sentent en commun, poursuivent le même but. Fallait-il donc un cataclysme mondial pour que s'affirmât cette rénovation totale des formules esthétiques, dont je suivis les premiers essais, depuis 1905, dans les académies et les classes d'élèves, où des étudiants venus de loin, mais surtout de l'Est — des Russes et des Polonais en majeure partie — balbutiaient un langage, cherchaient une écriture qui pût servir à toutes les races? C'est Paris qui entendit les premiers mots de ce vocabulaire, d'abord restreint, chaque jour accru et corrigé.

Depuis quelque temps, nous parviennent des jour-

naux, des revues, des publications d'art, qui se ressemblent d'une façon inquiétante : formules transitoires — qui voudraient être scientifiques et émotionnelles à la fois, succinctes et larges, et qui restent mécaniques d'aspect. A quoi ces recherches aboutiront-elles? Il est impossible que, de cette foule d'êtres ardents et jeunes, il ne sorte pas quelque maître novateur. A l'encontre de ce qui eut lieu jusqu'ici, la doctrine, la formule auront précédé l'homme de génie. De pâles et médiocres imitateurs constituèrent, jusqu'à présent, *les Ecoles,* à la suite d'une *personnalité,* d'un ou de quelques individus ignorés de la masse, surgis d'elle-même : ces précurseurs isolés disparaissent souvent avant que leur nom ait franchi les portes d'une petite chapelle. Tel fut le cas d'un Arthur Raimbaud, tel eût été celui de Cézanne, si Cézanne était mort moins tard. Cézanne, d'ailleurs, eût été aussi opposé aux tendances des « Cubistes » (prenons ce mot, pour plus de clarté) que ne l'aurait été Paul Delaroche.

Au contraire, nous sommes en présence d'une production anonyme, et voici déjà les fanfares annonciatrices de l'œuvre définitif et magistral, au lieu du sillage qui écume derrière la frégate du génie conquérant et se perd dans le remous des flots. Révolution.

Il est consolant de se dire qu'à côté des piles de cadavres, dans l'odeur de la décomposition, des hommes jeunes pensent à la vie et préparent une révolution dans toutes les branches de l'art, depuis la mise en pages d'un livre, les caractères typographiques, jusqu'à la décoration théâtrale. Il nous arrive chaque semaine,

des environs du bois Leprêtre et de Notre-Dame de Lorette, des aquarelles, des dessins, des maquettes pour une étonnante mise en scène du *Songe d'une Nuit d'Eté*. La traduction est faite, les interprètes n'attendent qu'une *Victoire* pour représenter la comédie de Shakespeare, comme elle ne le fut jamais nulle part avant.

« De *Blast*, la revue des *Vorticists* de Londres : « Il est concevable que la guerre affectera profondément l'art, car elle affectera profondément la masse du peuple, et l'art le meilleur n'est pas, comme le veulent les cuistres, dénié au populaire. Mais l'influence de ce bouleversement sur les arts, ne sera pas celle de la réaction, de la sentimentalité ou de la fadeur, pour plaire au journaliste ou au critique « pompier », pas plus que les manifestations récentes qui mettent en colère, font crier ou pleurer ces messieurs... Les soldats de France et de Belgique seraient les derniers à goûter ces arrangements-là, ou qu'on se servît d'eux comme soldats d'une croisade intellectuelle. Ils se battent tout juste comme des bêtes ou des sauvages doivent se battre, et comme les hommes sont contraints encore de le faire. Nous admirons tous mêmement les qualités d'énergie et de cœur que cette nécessité implique ; mais ces guerriers ne proposent pas à leur présente activité, le devoir d'anéantir la beauté de la musique de Bach, quoique cette beauté soit celle de nombreux « Boches ». Si les amateurs autorisés de quelque music-hall de petite ville, aiment à boycotter la musique allemande, eh bien ! c'est là, soit une bestiale idiotie, ou de la poltronnerie qu'un soldat n'aimerait pas du tout.

L'art contemporain, produit de la vie actuelle, a son aspect et sa vivacité. La vie, après cette guerre, ce sera la brillante vie d'avant la guerre, et qui ne reprendra pas le ton d'un passé plus lointain.

La couleur du granit serait la même, si chaque être humain était étendu, mort; l'eau dessinerait les mêmes entrelacs dans ses remous, et le printemps exploserait avec la même violence.

Les combattants ne trouveraient nullement raisonnable que leur tir le mieux pointé interrompît les spéculations du penseur, sur lesquelles cette guerre-ci, comme beaucoup d'autres guerres antérieures, ne jette qu'une ombre. Il y a une sorte de farceurs, que ces temps ont produits, comme un tremblement de terre produit des pillards; ils font servir le sang des guerriers pour leurs propres besoins domestiques et lavent leur linge très sale dans « la Presse », avec le sang très auguste des héros.

Dans un cataclysme ou une révolution, le voleur qui a, depuis longtemps, ses vues sur un certain « coup » à faire, lequel il n'a pu réussir dans plusieurs autres « raids » (1), saute sur l'occasion, avec un gloussement de plaisir, et fait main basse tout à son aise...

Je soutiens que ceux qui ont un intérêt personnel à défendre les formes d'art lucratives et établies sont au même niveau que le cambrioleur dans une ville affolée par un tremblement de terre, et exactement ce que le reporter français appellerait une goule...

Nous voici prévenus par la jeunesse qui monte !

(1) Coup de main.

Plus loin, dans le même magazine, ce rêve d'un brave jeune homme qui offre sa vie à la Patrie, trace ces vagues pensées, tout perdu qu'il est dans les élucubrations de sa philosophie esthétique :

Ceci est
écrit dans les tranchées par Gaudier-Brezska (1)

Je me suis battu, deux mois, et je puis déjà jauger le gouffre intense de la vie.

Les masses humaines fourmillent, se meuvent, sont détruites et réapparaissent à la surface de la terre comme le blé.

Les chevaux crèvent en trois semaines, pourrissent le long du chemin.

Les chiens errent, sont détruits et d'autres viennent.

Malgré la destruction qui rage autour de nous, il n'y a rien de changé, même superficiellement.

La vie est la même force, l'agent mobile qui permet au petit individu de s'affirmer. Les obus éclatent, les décharges de canon, les fils de fer enchevêtrés, les projecteurs, les moteurs, le chaos du champ de bataille, *n'altèrent en rien la silhouette de la colline* que nous assiégeons. Une compagnie de perdreaux court le long de ma tranchée.

(1) *Le sculpteur écrit des tranchées françaises où il se bat depuis le début de la guerre. Il a été constamment employé aux fils de fer, tout près des « Boches ».*

Ce serait folie d'attendre une émotion artistique dans le petit travail qui est le nôtre, le piètre mécanisme qui sert de purge à une humanité trop nombreuse.

Cette guerre est une purge.

Chez l'individu, elle abat l'arrogance, la sur-estimation de soi-même, l'orgueil.

Elle supprime, des masses, nombre et nombre d'importantes unités dont les activités économiques deviennent nocives, les dernières crises du commerce nous l'ont prouvé.

Mes vues sur la sculpture demeurent absolument les mêmes.

Ceci est le *Tourbillon* (Vortex) de la *Volonté,* de la *Décision,* qui commence. Je ne « décrirai » mes émotions que par le seul arrangement des surfaces; j'exprimerai mes émotions par l'arrangement de *mes surfaces,* de mes plans et des lignes qui les délimitent : de même que cette colline où les Allemands sont retranchés solidement, me donne une sensation désagréable, uniquement à cause que les pentes unies sont bossuées par des ouvrages dans la terre, qui, au couchant, allongent de longues ombres — de même, une statue me causera une émotion par ses *pentes,* variées à l'infini.

J'ai fait une expérience. Il y a deux jours, j'ai pris à un ennemi, un mauser.

Sa forme pesante, gauche, me frappa comme une *image de la brutalité.*

Je me suis demandé longtemps : l'aimé-je ou ne l'aimé-je pas?

Je taillai la crosse avec mon couteau et je fis un dessin par lequel j'essayai d'exprimer un sentiment d'un ordre plus hautain, et qui me plût mieux.

Ceci, pour illustrer le fait que mon dessin tirait son effet (comme la crosse du mauser) d'une très simple composition de lignes et de plans.

GAUDIER-BREZSKA (1).

(1) Gaudier-Brezska, statuaire « Vorticist », tué à Neuville-Saint-Vast, le 5 juin 1915.

PREMIER RETOUR EN NORMANDIE [1]

16 août 1915.

Jusqu'au dernier moment, j'ai cru que ce n'était pas vrai. La campagne? C'était impossible. Car on s'acoquine à Paris, on y est comme vissé, l'on n'a pas envie de partir, puisque l'on y est revenu, et les choses qui vous entourent vous tiennent plus fortement au cœur que jadis. Elles font partie de vous-même. Offranville? Combien loin! Je m'obligeais à n'y plus penser. Si j'avais eu le moyen de me défaire de cette maison, je n'eusse jamais reparu dans le pays. Pourquoi se rattacher à ce dont on ne devra plus jouir et que peut-être on retrouvera sans plaisir, sans émotion même, un an après le drame? Non,

(1) Des pages suivantes, quelques-unes ont paru dans la *Revue de Paris,* sous forme de « nouvelle », ramassées, et telles qu'elles se présenteront plus tard en un volume de « *Portraits du temps de la guerre* ». Ces pages reprennent, ici, leur ordre chronologique. L'auteur se doit, dans les Cahiers suivants, une liberté que lui conseille un désir de généraliser les caractères et les anecdotes, *à côté* des événements historiques qu'enregistrent chaque jour tant d'autres écrivains.

décidément, il ne faut plus partir! Auteuil, ce matin, nous regardait avec les yeux d'un chien qu'on abandonne. Le vieil Ernest me presse la main, la secoue, et comme je lui disais que notre absence sera courte, il me répond : — Je ne serai pt'être plus là, moi. Alors, comme ça, on va à Offranville? Pourquoi qu'on a pas voulu de mes bégonias, cette année? Le jardin, là-bas, Monsieur et Madame ne vont pas le reconnaître, c'est tout légumes, qu'on dit!... Tant que je vivrai, bien sûr qu'y en aura pas une, de légume, à Auteuil! Moi, c'est les fleurs, quoi!

Je crois qu'Ernest m'a dit de vrais adieux. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. Sa fille et le petit René pleurent : — Ne restez pas trop longtemps!... Nous sommes partis. Et ce fut bientôt la griserie du grand air, les champs, un midi d'août, Mantes, Rolboise, Pont-de-l'Arche, Bon-Secours, le toujours nouvel ensorcellement du paysage de la Seine vu des hauteurs qui dominent Rouen.

17 août.

Ennuis et difficultés pour le permis, à la Place; nous sommes retenus à Rouen, ce qui nous donne le temps de parcourir les rues, vers le soir envahies par les Anglais. Nous entrons dans leur vraie zone; les obstacles qu'accumulent les deux gouvernements militaires, britannique et le nôtre, au séjour des étrangers dans Dieppe et ses environs, me feraient revenir à Paris. Et nous nous demandâmes si nous continuerions notre voyage; mais, parvenus à Malau-

nay, bientôt ce fut la côte où Madame Bovary était si triste, dans la diligence, à ses retours d'escapade; et brusquement, l'air plus vif, on dirait salin, nous frappe au visage. Nous roulons sur la route droite, vers les plages : il n'est plus question de Paris ! La mer est au bout, là-bas, le ciel s'y plonge, en sort débarbouillé, plus pur de ton, plus clair, et nous participons déjà à cette féerie prestigieuse et irrésistible du mariage du ciel et de l'eau.

Ceux-là seuls qui, dès leur enfance, ont senti le sel à leurs lèvres, en descendant du train qui amène les collégiens de Paris aux vacances sur les galets et les sables normands, ceux-là seuls me comprennent. C'est, à partir de Rouen, les poumons libres et l'agilité du corps, l'espoir des grandes grilles ouvertes aux désirs : mâts, sifflet du steamer, mouettes du port, et les voiles blanches sur les vagues, c'est toute une imagerie puérile, carte postale ou esquisse de Manet en deux coups de pinceau, tout ce que vous voudrez, et Corot, Delacroix ou Boudin : c'est la Manche, la mer des Parisiens, à peine plus loin qu'Asnières et Maisons-Laffitte, celle où l'on va quand les classes sont finies, celle qu'on enrage de quitter quand il y fait bon encore. Je ne la verrai pas ce soir, mais peut-être demain ? Au premier prétexte, je file vers la mer.

Mais ces plaines ! Oui, toujours pareilles et non pas à l'abandon. Beaucoup de femmes aux champs, il est vrai, mais quel labeur ! Quelques képis sur des têtes jeunes de moissonneurs; pas mal de meules, mais il y a encore du beau blé debout.

Comme il fait clair ! Nous sortons d'un puits ! Les arbres de Paris, c'est donc des arbres de théâtre ? Dans le métro, au-dessous, bien au-dessous de la mer... nous étions dans la cave.

Jamais je ne les aurais crus tels que cela, ces champs ! C'est plus lourd, plus vert et plus dru que sur des affiches de réclame. Ils n'ont rien de pareil chez eux, les Allemands. C'est cela qu'ils désirent, — « je te crois ! » — avec des ports, au bout, des navires et les mers et les océans, après...

Tôtes, l'Auberge du Cygne, encore Madame Bovary. Le château n'a qu'une aile d'ouverte, celle qui donne au Midi. Tout cela est parfaitement tranquille, habituel. Peut-être que les veillottes sont un peu plus petites, cet août, parce que ce sont des mains de femmes qui les lient. Pourquoi m'as-tu fait revoir les choses que j'oubliais, plus charmantes, plus invitantes que jamais ? Pourquoi, mon amie ?

Une dernière pente à descendre et c'est la vallée de la Scie, le passage à niveau où nous agitâmes nos mouchoirs, quand les hommes sont partis pour la guerre. Un certain matin d'août, nous sommes partis aussi dans des wagons bondés, et personne ne chantait plus.

Saint-Aubin, les tilleuls du moulin et les ponts à la hollandaise sur le canal en miniature ; la côte d'Offranville. Madame Ridel, la blonde épicière, est sur le pas de sa porte ; le clocher de l'église penche encore plus, l'If des Croisades a été incendié la nuit de Noël, mais il en reste quelques branches.

Saluts, sourires. Des soldats canadiens font une

course de chevaux sur la route des quinconces. Et chez nous, que trouverons-nous ? La barrière est ouverte. Les lauriers sont taillés. Les ifs sont grands comme des obélisques. Celui du milieu de la pelouse est une grosse sphère suspendue sur les parterres réguliers, où pas une tête de bégonia ne dépasse l'autre, dans leurs cadres pentagonaux de pyrèthres. Le vieil Ernest en pleurerait de jalousie ! Et le gazon est tondu, car Potdevin est réformé. Une partie des « borders » hospitalise des choux, des salades et des pommes de terre, mais les « Dorothy Perkins » de la pergola sont si luxuriantes, avec leurs grappes et leurs touffes de soie rose, qu'elles dissimulent le potager : poireaux, carottes et salades.

Le soleil se couche ; la lune se lève sur la ferme, au-dessus du mur aux vignes-vierges rougissantes ; petit coin du jardin devant l'atelier, d'où j'ai tant de fois entendu l'heure qui sonne, à la paroisse, les quarts, les demies, pendant que s'effeuillent les fleurs du tableau que je suis en train de peindre... Sept heures ; ça sera bientôt la nuit.

Dois-je entrer ? Voici une vraie maison française, aux proportions parfaites. En 1688, les architectes savaient ce que c'est qu'un plein et un vide, une fenêtre dans une façade, un toit avec des mansardes dedans, quelque chose de petit, d'habitable pour quelques-uns, et qui semble grand, noble et majestueux.

Je ne veux pas rentrer encore ! Les briques, le silex et le grès ont la couleur d'un cou de tourterelle. Le long de la maison, les hortensias mauves ont bleui. Les

vitres, dont certaines datent encore de Louis XVI, sont verdâtres, sur les rideaux de mousseline. Cette demeure semble hantée par des revenants de deux siècles et demi.

Pourquoi m'as-tu fait revenir et, parmi des ombres, où survivra la mienne, celle que j'avais laissée ici, presque une contemporaine des autres, une vieillerie ?

Et si le petit Georges, demain, était avec nous ! Georges ne sera plus là pour qu'on parle quand on n'en a pas envie. Les mêmes grands vont refaire les gestes de l'an défunt, car ils n'auront pas changé d'opinion. Chaque antagoniste se réembusquera dans sa conviction, qui n'a fait que prendre plus profondément racine et se développe comme les haies d'épines et les ronces des massifs. La guerre rase à pied d'œuvre, mais elle ne fait pas plier. Que ferons-nous dans cette maison, pourquoi y revenir ?

19 août.

Il faut pourtant s'asseoir et se remettre à écrire. Je choisis le salon jaune, où je m'enfermais, au mois d'août 1914, pour ne pas entendre les propos de fols, la lecture des fausses nouvelles. Les fenêtres ouvertes, on y est comme dehors, entre ferme et jardin ; la chaleur atténue l'odeur d'estaminet, de vieux tabac, l'odeur des pièces humides qu'on n'habite point en hiver, et la batteuse mécanique, dans le silence des champs, ronfle sans cesse, tout le monde de la ferme est au travail. Des cavaliers du Canada, en

khaki, mènent des chevaux à l'abreuvoir. Il passe aussi des détachements de petits Belges en veste trop collante, qui font l'exercice autour du bourg. Or, le décor est si riant, qu'on ne peut croire à la guerre, malgré les grondements lointains du canon.

Dans cette pièce, six officiers prussiens habitèrent en 70-71, en brûlèrent le parquet; on put éteindre le feu qui prenait aux boiseries Louis XV, dont les rinceaux et les volutes, au-dessus des portes, encadraient des grisailles qu'on remplaça par des copies; le marbre lilas, noir et blanc de l'admirable cheminée, fut fendu par des éperons prussiens. Tel quel, ce salon aux lambris d'un jaune citron, avec ses glaces noircies, où l'on se voit comme dans un brouillard; avec son tapis d'Aubusson pistache à ramages roses, ses cabinets de laque, ses meubles de velours d'Utrecht, ce salon a un charme vieillot qu'à peine rajeunissent des estampes japonaises, des peintures chinoises sur verre, et des boîtes de coquillages entre des porcelaines bleues et blanches de Canton et de Delft.

Je fais des découvertes dans les placards, j'ouvre les tiroirs remplis par les lustres de journaux, de livres, de manuscrits inachevés, de lettres, de bouts d'étoffes qui ont servi pour ma peinture; plus de piano; mais toute la musique. Quand, hier soir, j'hésitais à mettre le pied sur les marches du perron, Madeleine m'a dit : — Allons! allons! pourquoi pas? Nous n'avons perdu aucun des nôtres, nous sommes parmi les heureux, pourquoi cette émotion?...

Je suis rentré!

Ordre du logis, odeur d'encaustique fraîche, accueil

des gens d'ici, cloche du dîner et la paix d'un soir à la campagne, qui se glisse par les fenêtres ouvertes : sérénité animale, pourquoi m'avoir permis de vous goûter encore, et si peu de demains? Nous étions lassés par le voyage. Mais ce matin, me voici seul devant la même écritoire, encre sèche, plumes rouillées, et buvard où tu lirais des morceaux de phrases, des scènes de la comédie que nous faisions avec Jean : au panier! Au panier, tout au panier! Ce n'est pas pour ce matin, le travail. Trop de souvenirs, soudain plus présents que l'aujourd'hui! Au fond de soi-même, ce désir : recommencer, chasser l'odieux présent. Il faut aller à la mairie remplir les feuilles de séjour. Nous sommes en visite chez nous.

20 août.

Il faut aller à Dieppe faire viser notre sauf-conduit. Pour prendre le train : se munir d'un permis; signatures, pièces d'identité, comme pour des suspects.

A MISS T., A LONDRES

22 août.

Chère amie,

Il sera très difficile de vous avoir parmi nous. Nous avons été sans courage, avant même de faire nos démarches, près les adjoints au maire de Dieppe,

au consulat britannique, et chez vos « majors ». Les Anglais ne veulent pas d'Anglais en villégiature. Inutile de dire que vous avez soigné nos blessés dans la région, cet hiver. Connue comme vous l'êtes, et chez nous, tout de même je crains que vous ne puissiez venir. Je vous écris de Dieppe, où déjà nous sommes venus deux fois ; Madeleine va remplacer une des dames à l'hôpital du Casino. Elle ne sera pas souvent à Offranville, et d'ailleurs que faire à Offranville? C'est la guerre, autant que l'an dernier. On va aux nouvelles. Quelles nouvelles? Le *communiqué,* affiché dans deux endroits, ne fait plus faire la queue ; — mais on va aux nouvelles, c'est-à-dire bavarder.

C'est la mer, la plage qui nous attirent; vous savez : au bout de la rue aux boutiques de coquillages et de filets de pêche, le soufflet du vent au visage, dès le coin de la rue. Des bandes de jeunes filles en longs jerseys de couleur « ballet russe », et des soldats dépenaillés, boitant, béquillards, ou pire. Les hôtels sont pleins, puisqu'ils sont des hôpitaux. C'est une saison très animée, on se bouscule dans la Grand'Rue, les pâtisseries, comme dans les autres villes où il y a des Anglais, sont dévalisées; Anglais, Belges, l'éternel khaki partout. Cela fonctionne mécaniquement, c'est établi ; pour un quart de siècle, au moins, ce ne sera plus qu'ainsi. Dieppe est « sans élégance », comme le répétaient, depuis le Second Empire, les rédacteurs sportifs venus pour les courses de la dernière semaine d'août. Du Puits-Salé, partent des chars à banc chargés de soldats et de *cheap trippers,* pour une excursion à la forêt d'Arques, un goûter à Martin-Eglise; d'autres

vont jusqu'au cap d'Ailly, quoique le phare ne soit plus public. Le Golf est une ressource pour vos officiers, dont les camps, les *bases* de remonte, emploient des milliers d'hommes. La falaise est toute blanche de tentes en toile, autour desquelles de petits jardins sont, comme chez les entraîneurs devant les écuries, dessinés en sable rouge, bleu, blanc, jaune. Ces *employés* à la guerre s'affligent peu de ce que Kovno tombe, après Varsovie, peut-être Petrograd ensuite...

Vous avez lu le compte rendu de la séance d'hier à notre Chambre des Députés. MM. Franklin-Bouillon et Varenne demandent le huis clos, pour une enquête *qui rassure pleinement le pays sur le service de santé*. Tout serait à citer dans ces interpellations *politiques*. Cela est poignant, mais on s'en tire avec un bon mot, chez nous.

Dans le débat sur le service de santé, notons M. Brizon, député socialiste unifié, qui fut l'un des plus rigoureux parmi les censeurs parlementaires. Avant la guerre, ce citoyen n'était pas moins intransigeant sur les affaires de l'armée. Il vitupérait le passé et prophétisait l'avenir. Confiant dans l'Allemagne et épris d'elle, il achevait un discours en ces termes : « Ce n'est pas depuis vingt-cinq ans, que règne la paix allemande, c'est depuis quarante-deux ans. Le ministre de la Guerre disait récemment au Reichstag : l'Allemagne est pacifique jusqu'à la moelle des os. »

Je vous enverrai des extraits de l'*Officiel*, où M. Brizon proclame que le Kaiser aime la France et que l'amitié franco-allemande serait le grand fait moderne. C'est désolant que nos députés ne soient

pas en vacances. S'ils pouvaient prendre des bains de mer, ou construire des jardinets sur la falaise dieppoise !

Je voudrais bannir pour quelque temps la politique, puisqu'on m'a arraché de Paris. Autour de nous, dans chaque village, il y a des amis pour lesquels la guerre signifie toujours : attente d'une lettre, annonce d'une mort, la valise prête pour partir et soigner un fils ou un mari à l'hôpital. Ils en sont encore à l'an dernier. Notre vieille voisine la générale est seule dans ses hêtraies, sans communication avec les autres ; ses petits-enfants sont tous en danger. Mme C., d'Hautot, dont le mari s'engagea à plus de cinquante-cinq ans, s'est mise à exploiter ses terres, comme un homme. On la rencontre dans les champs, sur les routes, accompagnant des chars de blé ; elle fait la maîtresse d'école, elle enseigne le français aux officiers de votre *base*.

Vous rappelez-vous ? Je vous disais, jadis, que je voudrais écrire un livre sur les romans et les drames vécus à trois lieues à la ronde, autour de nous, sur les loufoqueries que la solitude de la campagne favorise ? J'ai hâte d'apprendre ce que deviennent les uns et les autres, dans leur retraite. Si les hommes d'ici se sont conduits magnifiquement, et les femmes aussi, les deuils sont innombrables.

Chère amie, ne pourriez-vous inventer quelque histoire, vous faire prendre pour institutrice, je ne sais quoi, mais venir nous rejoindre ? Venez : les tritomas dressent le corail de leurs thyrses. N'attendez pas l'automne qui se prépare cependant bien beau, si j'en crois les pommes rougissantes, les raisins de la treille,

une végétation paradisiaque. Les cloches du dimanche appellent à la messe des familles qui se garent contre le talus des cavées où caracolent l'Apollon britannique et d'autres jeunes dieux de l'Olympe; c'est pour ceux-ci, que nos femmes font toilette...

P.-S. — Dans les journaux de l'après-midi : déclaration de guerre de l'Italie à la Turquie. Venizelos se charge de former un nouveau cabinet. Bataille engagée dans le golfe de Riga entre Russes et Allemands. L'heure des Balkans est proche. D'après ce que votre cousin Hugh O'Beirne vous écrit de sa légation, nous pourrions avoir déjà une solution, si nous étions moins paternes. Bethmann-Holweg dit au Reichstag : « Nous aurons bientôt le droit de nous vanter qu'un peuple qui ne veut pas plier devant nous, *doit* disparaître. »

24 août.

« Grande victoire navale dans le golfe de Riga ». On exulte.

J'ai sorti des choses des armoires; « il faut bien profiter de ce qu'on a ». Les petits bustes du roi Georges IV et de Beau Brummel reprennent leur place dans le salon dit rouge, quoiqu'il soit blanc; je sors la collection des petits ustensiles en porcelaine anglaise, cueillis dans ce pays-ci, les métalliques « lustre-ware », les bols aventurine et lapis-lazuli. Je m'aperçois que le portrait d'une dame, par sir Peter Lely, que la tête de chérubin, par Lawrence, et le pâle abbé aux lèvres de

fraise, par un artiste italien inconnu mais exquis, sont des chefs-d'œuvre. Ils m'ont bien coûté cent francs les quatre!

Les chars rentrent, pleins de fourrage; les chevaux fumant s'arrêtent devant les granges et la buée qu'ils dégagent marque le début de l'automne aux soirées fraîches. Cette année, on ne chantera pas la farcée des moissonneurs. Les fruits pendent bas aux branches des pommiers; la pleine lune se lève, éclairera toute la nuit la ferme, comme s'il faisait jour.

Comme il ferait bon d'être! Pour un peu, on ne se rappellerait pas les anniversaires.

L'Angelus, par-dessus les murs de silex, de grès et de briques, vibre comme des feuilles d'argent frôlées, et tombe comme une neige sonore. On pourrait aller sous le cerisier, vers les chaises blanches qui attendent, autour du guéridon, des oisevetés de dames parmi les tritomas, les gerbes d'or des rubékias, les anémones et les lupins à l'écœurante odeur de miel.

Mais où sont les dames?

25 août.

L'oiseau bleu des îles, depuis qu'il est en plein air selon ses habitudes primitives, happe les mouches qui pénètrent dans sa cage d'or et ne craint pas la lutte avec un bourdon, une guêpe, de gros insectes que son petit bec, réduit au silence, broie pour ensuite les absorber. L'oiseau bleu d'Amérique s'est, pendant l'hiver, nourri en Européen, et cet été lui redonne un plumage neuf, des miroitements de soie, avec l'usage

atavique de son bec et de ses entrailles. L'oiseau attendait son heure.

Mme Brouchet-Rondel arrive de Dieppe avec sa fille. Elle s'écrie, en nous embrassant : — How bracing, how encouraging, how elating!... Nous croyons agir selon notre libre arbitre, mais il y a une force supérieure, que j'appelle Dieu, et cette force nous dirige sans que nous nous en apercevions. Maintenant, j'ai fait le sacrifice de mes trois fils ; si je vis dans l'angoisse, si je ne dois jamais voir la réalisation de ces formidables promesses de justice et de beauté, que m'importe ? A notre âge on ne doit penser qu'à l'avenir des enfants. La justice va triompher. Les hommes politiques, avec leurs misérables ambitions, ne peuvent rien contre le Divin. Quand on parle aux gens du peuple, on s'aperçoit d'un revirement, les idées saines ont beaucoup de prise sur eux...

— Qu'est-ce que vous appelez les idées saines, chère amie ?

Mme X., très surprise que je puisse hésiter, s'écrie :

— Mais, naturellement, celles de l'*Action française!* Vous voyez devant vous une mère de cinq enfants, lourde d'expérience et dévorée d'inquiétude, une protestante qui attend le retour du Roi !

— Mais quel monarque, quel maître, madame ? Un général victorieux, un dictateur ?

— Le roi Edouard VII fut un grand souverain et il n'était pas un aigle. Sa jeunesse un peu folle avait fait place à une sage maturité. Le duc d'Orléans ou le duc de Montpensier, pourquoi pas ?

Ainsi chacun attend et espère. Le docteur Hanias, dans son cabinet humide où la confiance n'a jamais failli, près d'un buste de la République ; M. le Doyen, dans son presbytère ; les quatorze membres de la famille Mathin, fugitifs de Lens, dans les deux pièces d'une maisonnette où ils venaient, il y a un an, camper. M. Mathin sait que ses fabriques sont incendiées, il fait la moisson comme ouvrier en Normandie.

Nos tableaux sont exposés à San Francisco ; l'Amérique draine les milliards de l'Europe qui l'obligera, bientôt peut-être, à prendre aussi les armes. La guerre sera comme une ceinture de feu autour du globe, où la France occupe un espace un peu plus grand que la Belgique, moins grand que la Pologne.

Nous attendons sous le cerisier avec des journaux, et Mme Brouchet-Rondel nous parle du Roi ! L'Allemagne fait offrir la paix à la Russie. Le comte Andrassy écrit dans un journal de Budapest que l'armée russe étant incapable de soutenir son effort, il ne sera pas question de paix séparée, mais bien d'une paix générale, conclue avec l'Entente désormais vaincue. De New-York, je reçois cet article :

« C'est avec un grand geste que Petrograd annonce que l'Allemagne a offert une paix séparée à la Russie et que celle-ci l'a refusée avec indignation. Est-ce exact ? Il y a tant de pompeuses et bruyantes protestations dans les comptes rendus russes, que nous nous demandons si certains groupes, à Petrograd, n'aimeraient pas être mis en posture de se laisser tenter. Quant à l'Allemagne, ce n'est pas un secret que certains conservateurs souhaitent la paix avec la

Russie, et même que certains libéraux estiment qu'un pareil traité serait le meilleur moyen pour l'Allemagne de sortir de l'encerclement de fer des ennemis de sa puissance.

« Il y a des hommes, de chaque côté des lignes, qui applaudiraient à une entente, et même à une alliance offensive, complète.

« La signification de ces nouvelles n'est pas aussi importante, par le *fait* et pour le *présent,* que par ce que l'avenir pourrait produire. Si ce n'est à cause de certains événements historiques, fortuits, la Russie pourrait se dresser aujourd'hui, à côté de l'Allemagne, contre les alliés actuels de l'Allemagne, et il n'y a aucun lien véritable de culture entre la France et la Russie, ni entre la Russie et l'Angleterre. Les classes dirigeantes russes sont plus en sympathie avec la Prusse qu'avec la Grande-Bretagne et la France. Des considérations dynastiques favoriseraient un arrangement avec l'Allemagne.

« En vérité, la route vers Constantinople passe par Berlin et Vienne ; et il y a d'autres débouchés que les Dardanelles ; la Russie d'aujourd'hui, surtout si son armée était prise dans une trappe, devrait être modeste dans ses ambitions. En tout cas, il n'est pas impossible que la Russie, et le Japon aussi, changent et passent du côté de leurs alliés actuels, à celui des empires confédérés teutoniques. Ce serait un changement qui bouleverserait le monde, un véritable *coup de théâtre,* mais non sans précédents. Ce fut par un brusque changement de front de la Russie, qu'en 1762 fut sauvé Frédéric le Grand. Il ne faudrait pour

créer une telle coalition des Puissances de l'Orient et du Centre de l'Europe, qu'un travail entrepris sur l'opinion publique de plusieurs pays. Ensuite, une conférence tranquille, à Copenhague ou Stockolm, entre des gentlemen, un Russe, un Japonais, un Allemand, pourrait s'achever en une entente pareille à celle qui, au dix-huitième siècle, entreprit le partage de la Pologne.

« La comparaison avec la Pologne illustre peut être le cas que nous envisageons. Sous Frédéric le Grand, la Prusse, l'Autriche, la Hongrie, quoique chargées de ressentiments mutuels, furent capables de s'entendre sur une politique de spoliation, dans laquelle chacun trouverait son bénéfice.

« Nous oublions trop qu'au vingtième siècle aussi, des nations peuvent être unies par l'espoir du butin (plunder). Et la Pologne n'a jamais représenté le prix magnifique qu'une Grande-Bretagne démembrée, l'empire britannique, offrirait à l'Allemagne, l'Autriche, la Russie et le Japon.

« A la Russie : la Perse et le droit de conquérir les Indes. Au Japon : Hong-Kong, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et tout ce qui vaut la peine d'être acquis dans les Océans Indien et Pacifique.

« Pour l'Allemagne et l'Autriche, il resterait la Serbie, peut-être Salonique, peut-être Constantinople, l'Asie Mineure et l'Egypte. Prendre Suez, disent les Allemands, ce serait casser le cou à l'Angleterre.

« Avec la Russie à côté d'eux, après une victoire sur la France (par les armes ou par la diplomatie), avec une base navale à Calais, de l'argent, des

hommes et du temps, pour dépasser la force navale des Anglais et construire une flotte gigantesque, les Germains auraient la sensation d'avoir battu la Grande-Bretagne. Une union économique qui s'étendrait d'Anvers à Vladivostock et d'Arkangel à la Méditerranée, serait complètement indépendante du reste du monde. Ce serait une alliance des nations plus formidable qu'aucune qui ait existé depuis mille ans... »

« Ceci », sans doute — dit l'Américain — « serait un très mauvais rêve, mais pas plus que le progrès vertigineux du Japon moderne, ou que cette curieuse mésalliance de la Russie et de la France, sans laquelle l'Allemagne aurait si facilement été victorieuse ». Ce rêve hante beaucoup de réactionnaires en Allemagne.

« Aujourd'hui une alliance de l'Allemagne et de la Russie serait comme une alliance du cavalier et de son cheval. Si la Russie, en faisant sa retraite, démantèle Varsovie et ravage tout le pays devant l'envahisseur, cela prouve qu'elle n'est pas d'humeur à se mettre à côté du vainqueur. »

La lecture des articles de la *New Republic,* aujourd'hui, et notre humeur ! Voilà la littérature dont nous nous repaissons avant d'aller attendre, au bout du bois, le coucher du soleil sur la plaine toute blonde d'une moisson royale.

27 août.

C'était hier « le jour » de ces dames d'Aultreville ; je ne serais pas allé si loin, n'eussé-je tant souhaité d'avoir des nouvelles de la région : il faut qu'une

fois au moins je pénètre dans ce château dont je n'ai vu que le parc. Quel parc! Qui le planta? Des gens de goût, car il n'est pas en Normandie collection plus complète d'arbres de toutes essences, de toutes provenances, disposés avec plus d'art. Le château fut construit sous Henri IV dans ce style intermédiaire, mi-flamand, mi-français, dont la Normandie conserve quelques échantillons, tels que la chapelle du collège d'Eu. Huit tourelles en poivrière sont accrochées deux par deux, comme des cages, sur la façade aux guirlandes de fruits et de rubans, aux têtes d'anges bouffis. Très en contre-bas, la demeure semble surgir de douves remplies par le marquis d'Aultreville, qui voulut, en 1688, copier Versailles et dessina des parterres à la Le Nôtre. La grille armoriée étant close pendant la guerre, je franchis la barrière en bois vermoulu d'un saut-de-loup, et traversant par les communs, les grandioses orangeries, les potagers, je fis le tour de la maison. Du côté des communs, sur un petit perron, une porte étroite était ouverte, une petite fille de service, en tablier bleu, me vit et se sauva. J'attendis, j'appelai, un jeune domestique, enfant de chœur à l'église, me salua et m'introduisit.

Combien j'aime ces dalles noires et blanches, ces lambris peints qui imitent un bois plus précieux que celui dont ils sont faits, comme j'aime ces hautes fenêtres sans rideaux des antichambres provinciales! « la salle » est de même. On doit s'y asseoir quarante personnes à l'aise. Quelques plats de faïence de Rouen, des portraits des dix-septième et dix-huitième siècles, un restant de mobilier seigneurial, s'accordent au

mieux avec la jardinière en fil de laiton, la suspension de 1867, et mains objets qui, ailleurs, seraient quelconques, mais ont, ici, du charme. On dut servir un gibier succulent sur cette table bien cirée où, jadis, trônaient des réchauds dont l'argent, mat aujourd'hui, se devine dans la pénombre d'une bibliothèque en acajou Louis-Philippe : les Aultreville en ont fait un dressoir.

Le salon donne dans « la salle ». Madame d'Aultreville, née Aultreville, se lève lourdement d'un fauteuil en velours verdâtre à bandes de tapisserie, et vient au-devant de moi. Sans chapeau, elle paraît prête à sortir, tant ce qu'elle a sur la tête est énorme, étoffé, habillé, majestueux. Ce sont pourtant des cheveux, ils ont la couleur du maïs. Un coiffeur de la ville exécute cet ouvrage, une fois la semaine, même en temps de guerre. Certaines personnes des environs ont surpris Madame d'Aultreville sans ce diadème-casque-bonnet, au retour de Bretagne, vers la Noël de 1914, quand le coiffeur était encore mobilisé. Les derniers luxes de la douairière sont un parfum de bergamote, secret des religieuses de Paray-le-Monial, et aussi... l'art savant du postiche; enfin, elle protège son épiderme que la moindre bise gerce et fait saigner, par des gants et un mince tulle-voilette, qu'elle porte, même à l'intérieur, de la Toussaint à Pâques. En ce mois d'août, j'ai vu son visage à découvert. Elle a un teint de vieille Anglaise blonde.

La famille d'Aultreville, qui n'a jamais pris le chemin de fer, dut partir comme tout le monde — oui ! elle partit d'Aultreville-en-Caux, le 3 septembre 1914,

fuyant devant « les Prussiens », dont la vicomtesse avait subi la société en 70-71. Une fois suffit.

Avec la vicomtesse, reste sa sœur Valentine, la chanoinesse, dite Zouzou. Comment l'emmènerait-on! Les médecins attribuent aux terreurs de la première occupation prussienne, le déplorable système nerveux et la paralysie de Zouzou. Les deux sœurs ont chacune la carrure de la Palatine; elles rempliraient à elles seules la calèche de l'émigré, dont les cols de cygne, les huit ressorts, les lanternes attendent depuis le règne de Charles X, dans une grange dite *notre musée*. Harnais, buffletteries, bois de cerfs, baudriers et couteaux de piqueux, souvenirs de vénerie — m'a dit M. le Doyen, dont l'oncle fut régisseur du domaine — furent étiquetés jadis par le seul héritier mâle des Aultreville, Brandelys. Il mourut pendant son volontariat, sous la présidence d'un des successeurs de M. le maréchal de Mac-Mahon.

Donc la vicomtesse emmena Valentine, « Madame la Chanoinesse », dans une automobile de minotier. Partir du château, et partir dans un fourgon prêté par les gens du moulin! Avec sa fille, Mademoiselle Claudie, et suivi de la fermière, des jeunes garçons, chacun ayant une boule de pain, des sacs d'avoine, le vicomte fit en charrette, à petites journées, le chemin de la Seine-Inférieure à la Bretagne.

On avait emporté pour l'exil un mouton et un porc. Au passage devant l'église du bourg d'Aultreville-en-Caux, quelqu'un a photographié la caravane du 3 septembre 1914, ce que Madame d'Aultreville me raconta très fidèlement. Elle n'a pas encore recouvré sa norme,

mais elle rit un peu de ses alarmes injustifiables. Elle est partie à cause de Zouzou dont elle a la charge.

Mademoiselle Claudie ne m'a pas fait l'honneur de descendre au salon. Elle travaillait : ces dames ont fort à faire dans le domaine, aux fermes, dans les champs. M. d'Aultreville subit une crise de rhumatismes; il se ressent encore du froid qu'il a pris l'an dernier chez ses cousins de l'Armorique. Il est d'un très grand âge; la guerre l'affecte beaucoup, quoiqu'il n'y ait pas de fils ni, hélas! de petits-enfants. Généreuse de sa parole volubile, la douairière se prévaut d'une visite pour dépenser à son jour de réception les réserves des six autres jours de la semaine. Je sais donc combien de ses cousins, de ses neveux à la mode de Bretagne furent blessés, tués, faits prisonniers. J'oublie ses alliances, les noms illustres ou obscurs de sa myriade de cousins, lesquels elle ne connaît pas personnellement : il faudrait pour aller chez eux, dormir en wagon, de Valenciennes à Valence en passant par Paris, la capitale où Brandelys trouva la mort accidentellement, non pas à la guerre, mais sous l'uniforme de dragon.

— Nous portons un deuil éternel, dit Madame d'Aultreville en touchant de l'index son front pensif.

Nous avons vendu l'hôtel où je naquis. Il n'y a plus de société à Dieppe. Nous n'y allons qu'aux anniversaires. Depuis Madame la duchesse de Berri, les bains y sont mal fréquentés. Autour de nous, les châteaux sont presque tous à des étrangers ou à des parvenus. Nous ne voyons que nos amis, vous savez lesquels : il y a peu de distraction pour une demoi-

selle de qualité. Aussi bien, ma fille a ses œuvres, son ouvroir, sa harpe, et puis elle peint au pastel. Ah! monsieur, si elle m'entendait! Combien de fois n'ai-je pas projeté de recourir à vos conseils en catimini! Mademoiselle Claudie a un « faire » très original, un coloris très chaud... Seulement, c'est le dessin! Ah! le dessin, monsieur! Elle ne peint pas de fleurs, ce qui serait si joli! Non, ma fille fait le portrait...

Madame d'Aultreville allait m'indiquer un ovale, sur un chevalet que drape une jupe de Cauchoise; elle n'acheva pas son geste :

— Ah! Cela entre nous, n'est-ce pas? Claudie est modeste, monsieur. Elle a cette vertu parmi quelques autres. Son désespoir, comme celui de ma sœur la chanoinesse, c'est de ne pas soigner nos chers soldats. En somme, je n'aurais pas prisé cela, ni pour Claudie, ni pour Zouzou, même fût-elle jeune et mieux portante, la pauvre martyre! C'est bon pour les mères, les femmes mariées. A Lannion, il y a des jeunes Parisiennes et même des bourgeoises de la localité, qui assistent, on me l'a juré, à la visite du médecin. Je crois qu'elles lavent les malades! Cela devrait être l'affaire des infirmières de profession! Une de mes cousines éloignées, en préparant des tisanes, a cassé une soucoupe : un morceau de porcelaine a traversé son gant de caoutchouc; elle faillit avoir le tétanos... Mais, monsieur, ç'aurait été la mort pour sa pauvre mère! Nous autres civils, comme vous voyez, avons aussi nos risques de guerre. Notre famille est très éprouvée...

Comme les autres visiteurs ne venaient toujours pas et que, sur un plateau, le domestique avait servi du malaga, des petit-beurre L. U, du cidre doux et des confitures de mirabelles, je demeurai, et fis parler la douairière. J'appris ce qu'étaient devenus les Gonney, les Sainte-Lucile, les Amon-Billoire, les Sommevielle, les Azambre et ces Messieurs de Gommecombe. Quant aux cultivateurs, aux fermiers, aux commerçants, la douairière inscrit sur son livre de guerre tout ce qui leur advient, les prénoms de leurs enfants, leurs malheurs, leurs croix de guerre, leurs citations. Pour la vicomtesse, ils font tous partie du domaine.

Je note : les Gonney sont à Gonney, depuis la mobilisation. Le comte, étant maire de Gonney, la comtesse a fermé son château de Montautertre, dans l'Allier, sa terre *à elle,* où son mari chassait à courre jusqu'en mai; elle a donc subi la guerre dans le tournebride de Balthazar, où elle est encore, où elle passera l'hiver 1915-16. Sa fille Diane les a rejoints, dès que son fils fut en captivité dans le nord de l'Allemagne. On en a de bonnes nouvelles. Le Kaiser, lisant sur une liste de prisonniers le nom du petit-fils d'un ancien diplomate à Berlin — *persona gratissima,* — alla voir l'enfant, donna des ordres pour qu'il fût bien traité. Madame de Gonney idolâtre sa fille, adore Balthazar; elle est bonne, elle a le plus heureux caractère : elle ne s'est pas aigrie un instant, se « raccommode » avec « la Normandie qui n'est pas humide », où il fait moins froid que dans l'Allier. Son illustre chef est trop vieux pour être mobilisable; la cuisine est simple, mais parfaite. Entre la lecture des mémoires

du Grand Siècle, les journaux, la charité, la correspondance, Madame de Gonney trouve le temps de raccoler des amies; elle marche parfois vingt-cinq kilomètres, n'ayant plus de voitures, pour voir ce qu'on appelle ici des voisines, et Balthazar garde un cheval qu'il monte, gaillard comme un sous-lieutenant.

Les Sainte-Lucile?... Ah! ceux-là, c'est une aventure! A Paris, ils n'étaient jamais ensemble; on avait parlé de *séparation!* Ce vieux ménage n'eut une adresse commune que sur le livre d'or des salons et le Tout-Paris. Madame a fait la découverte de son époux, qui trouve Eglée une personne confortable. Madame d'Aultreville dit qu'Eglée n'est plus assez fraîche pour que des manières de lune de miel *n'apprêtent à sourire*. Ceux-là n'ont personne de chez eux sur le front.

On critique ces Messieurs de Gommecombe. Le marquis, maire de Gourcy, passe encore! Cinquante-deux ans. Il se prive du Jockey-Club; il administre sa commune pour la première fois de sa vie; ça ne regarde personne s'il ne supporte pas la solitude; et, entre nous, il y a des dames à Gourcy! Il aurait mieux agi en reprenant du service aux chasseurs, mais il a une mauvaise jambe. Quant à son frère François, c'est un scandale! A cinquante ans juste, on s'étonne qu'il ne soit pas à bord de quelque navire, puisqu'il est un marin. On l'excuserait s'il ne répandait pas dans la région un pessimisme dont l'écho vient jusqu'à nous. Il a vu trop de pays, François; il a des habitudes de colonies, devient l'esclave de ses aises. Candidat gouvernemental du temps de M. Combes, il n'a d'ailleurs

pas été réélu dans le Gers. Je devine ce qu'on peut avoir dit sur lui, près d'Yvetot ! Madame d'Aultreville ne déplore qu'une chose : qu'un tel nom ne figure pas mieux à la guerre.

La nouvelle à sensation, c'est que Berthe de Sommevielle soit intime avec les Azambre; mon hôtesse ne pouvait pas y croire; pourtant, on parle d'un mariage d'Alice avec le fils de ces gens. Le succès des Azambre est dû à ces chasses à courre, où l'on commence d'être comme dans un casino. Jusqu'ici, les millionnaires Azambre, de Paris, n'étaient reçus par personne, excepté par les filateurs de Genneville, les briquetiers de Sauchez, et ces constructeurs d'automobiles qui amènent l'électricité sur la côte, Suisses naturalisés ou Norvégiens, enfin des gens chez qui l'on joue au trente-et-quarante et dont les filles montent à califourchon des poneys sans crinière. Les mœurs nouvelles des nouvelles couches.

Les Amon-Billoire sont invisibles; on dit qu'ils s'occupent de magie, dans leur manoir; depuis que leur fille unique, Madame de Lamorse, est veuve, elle est infirmière en Belgique. Madame Amon-Billoire évoque son gendre, s'hypnotise sur une boule de cristal. Madame d'Aultreville rit, incrédule.

Je retournerai au jour de Madame d'Aultreville. Je désire connaître mieux Mademoiselle Claudie, la portraitiste. Il faut que je sache toutes les circonstances de l'intimité de Madame de Sommevielle avec cette Madame Azambre. Ceci équivaut à un nouveau 89, c'est une révolution !

28 août.

Au réveil, ce matin, une lumière d'or inonde ma chambre ; par la fenêtre ouverte toute la nuit, l'odeur de la ferme entre, âcre et fraîche. Les oiseaux sont en liesse. Des chars rentrent déjà du blé à la grange ; quelqu'un chante. Le vacher est en permission, je l'entends qui raconte à quelques gens du bourg, le midi de la France où il fut soigné. — Sans la guerre — dit-il — on n'aurait pas vu tout ça ; oh ! j'ai eu de la chance ! On l'entoure, on lui réserve un succès. Octave est venu ensuite chez moi. Il parle moins paysan, il est dégourdi, il a bonne mine, il est heureux de son opération, au moment où il allait quitter Marseille pour les Dardanelles : — Sans la guerre — recommence-t-il pour moi — pas de voyages ! Je connais Paris, Lyon, Marseille ; on m'a fait un râtelier (et il me montre ses dents) et puis je n'ai plus la hernie si gênante pour le travail. Ce n'est pas malheureux !

Octave va se fiancer à Mélie, la sœur de Noré.

Il me semble que nous arrivons à Offranville, comme naguère au début de juin. Pourquoi se défendre contre les impressions coutumières de cette campagne dont la richesse est si riante ?

Hier soir, je n'ai pas eu le temps d'écrire tout ce ce que Madame d'Aultreville m'a dit. Dans le salon, je reprends mon fauteuil ; la lune, assez basse, étend

jusqu'à moi son rayon bleu, les abat-jour rouges atténuent les lampes électriques. Madeleine propose une lecture à haute voix, elle a choisi un volume de Chateaubriand; nous tombons sur les quelques lignes où Chateaubriand s'exprime sur l'honneur hautain du gentilhomme. J'aurais voulu mettre cette page dans mes Cahiers, en regard d'un paragraphe de Joseph Conrad (dans *Lord Jim*), sur l'humble conception de l'honneur chez le marin, l'homme du peuple, pareil au seigneur en face de la mort, et qui l'accepte aussi noblement, mais sans autre orgueil que celui d'être un homme. *Lord Jim*, cette étude puissante de l'héroïsme, ce chef-d'œuvre, est le seul livre que j'aie pu relire d'un bout à l'autre. Rien ne me rappelle comme les « narratives » des loups de mer de Conrad, les lettres et les récits de notre Honoré Hébert, enfant d'Offranville, le plus doux des êtres, le plus froidement courageux des héros inconnus, point un gentilhomme, mais un gentleman.

— Nos populations — disait Madame d'Aultreville — sont encore comme du temps de nos pères. Elles donnent à la France ses meilleurs défenseurs. Leur récompense, c'est que la Normandie ne souffre pas. Nos terres tomberont peut-être entre les mains des fermiers qui seront riches comme Crésus après la guerre! Votre attention a dû s'arrêter, monsieur, sur le bel état de nos régions. La récolte s'annonce comme une des meilleures. Mon mari est le seul à n'être pas content tout à fait; il a eu des déboires avec les ouvriers, mais il avoue que l'année est bonne...

Pour que M. d'Aultreville avoue cela, il faut, me

dit-on, qu'elle soit des meilleures, en effet. Et M. d'Aultreville a une crise de goutte !

*
* *

Notre permis n'est valable que jusqu'au 15 septembre; nous n'étions venus ici que pour un mois, j'ai déjà plusieurs fois voulu repartir. Aujourd'hui nous commençons à compter les jours. Et déjà partir? Madeleine est heureuse à son hôpital de Dieppe. Je crois que je jouis de la campagne. Nous ferons renouveler notre permis à Rouen.

Nous déjeunons à une heure. Madeleine rentre de son hôpital, rapporte, avec une odeur d'iodoforme, les journaux de Paris et de Londres. C'est comme au début de la guerre, mais la conversation est moins fiévreuse, quoiqu'on évite les *questions sociales,* la *politique,* la *conduite* des uns et des autres. On admire la qualité des légumes, cueillis pour chaque repas; on ne se nourrira que de légumes et de laitage. La viande de chez Madame Osmond est retenue par les Canadiens. Les Anglais achètent un bœuf entier, chaque jour. Laissons la viande aux Anglais. Le chat qui a la tête de travers vient se frotter contre nous et miaule; la cour de la ferme est écrasée sous le soleil; les mouches, les abeilles bourdonnent. Les murs de plâtre dans la boiserie vert olive à filets blancs, ont, pour l'œil, la fraîcheur de l'eau. Je recommence à voir ce qui plut tant dans cette salle à manger que j'ai faite dans

l'ancienne cuisine. Cette pièce est encore un « sujet brûlant », la cause de maintes plaisanteries. Cécile l'appelle « la salle des gardes », ou l'*Hostellerie*. On a dit qu'elle était prétentieuse et beaucoup trop *artiste*. On m'a encore raillé, parce que Madame de Gonney demande à Madeleine quand on pourra venir goûter dans cette « ravissante salle »...

— Tu me permettras de préférer celle de Madame d'Aultreville, dit Cécile.

Je m'excuse ! Mon « pedigree » ne remonte pas à saint Louis ; j'ai fait cette grande chambre pour y peindre.

— Tu as ton atelier ! Moi, j'aimais mieux l'ancienne salle à manger, son poêle et ses boiseries, dans le style de la maison...

— Mais puisque nous le transformions en salon !

— Ça ne fait rien ! Je sais comment j'aurais arrangé la nouvelle, insiste Cécile ironique.

Je demande : — Eh bien ! Comment ?

— Mon cher ami, tu n'aurais pas été en Italie et en Angleterre, que tu n'aurais jamais crépi des murs à la chaux ; tu n'aurais pas pendu la tapisserie sans baguettes ; je n'aime pas tes chaises laquées rouge, tes rideaux de Chintz qui ne descendent pas jusqu'à terre. J'aurais laissé à la grande cheminée normande sa simplicité ; j'aurais mis la table au centre. Pourquoi cette madone florentine ? Ce portrait d'un « Abbot » anglais ? Ces bibelots de chez Parkenthorpe ? Je n'aime pas ce bric-à-brac. Tu sais, moi, je suis pour le vieux genre français, les choses qui ne bougent pas !...

Sous le regard de Cécile, je suis perclus de honte.

Serais-je donc sans patrie ? Madeleine plaide ma cause : — C'est gai, cette vaste pièce, qui est un peu un salon, devant la cheminée; quand il fait froid en automne, on dîne sur le guéridon, près du feu; Cécile, tu es sévère...

Je suis à la vérité un peu de l'avis de Cécile; quoique je me défende aussi, je me le dis à moi-même : — Pourquoi ai-je « whislérianisé » cette maison de hobereau ?

En parlant de la façon dont elles auraient restauré cette vieille demeure, ces dames se sont échauffées. J'ai été un peu loin. On m'a dit : — Tu n'aimes pas la France traditionnelle ! On a reparlé des gens du village, des coutumes locales, de « ce cher pays ». Chacun quittant la table un peu pincé.

Seul à mon bureau, je me retrouve et songe : — Je suis sans doute un mauvais esprit ! Combien d'illogisme dans mon cas ! J'ai choisi cette vieille maison dans le pays de ma famille. Je ne l'ai pas héritée, mais tout m'y attire. Oui, Cécile, comme toi, *j'aime les vieilles maisons;* n'en ayant plus à moi, j'ai pris celle-ci où je voulus rétablir les berceaux de buis, les charmilles, les ifs taillés. J'ai cherché au grenier des vieilles tuiles; il m'est agréable que la date de 1688 soit inscrite dans la brique du pignon ouest, oui, c'est vrai ! Quelque chose de bien profond en moi fait que je me sens ici, plus que nulle part ailleurs, chez moi, oui chez moi ! Pendant des années, je me suis plu dans le délabrement de cette gentilhommière, et je mets aujourd'hui des estampes japonaises et de la chinoiserie sur les murs... J'ai des sièges anciens,

mais je ne m'y assieds pas. Après tout, est-ce un crime?

On regarde les sièges anciens, pour l'heureuse courbure de leur bois, mais on s'y repose mal. Tout de même, je crois que Cécile confond ! S'il y a encore en France des salles à manger comme celle de Madame d'Aultreville, le faubourg Saint-Antoine fait *le meuble d'époque* et vous pourrez, avec de l'argent, choisir le siècle qui vous plaît, vous n'aurez jamais une salle à manger comme celle de la douairière.

Cécile, quand on est bien vivant, il ne faut pas être amoureux d'une morte! Le difficile, c'est d'adapter à ses besoins les vieilles murailles françaises et d'y laisser, après soi, sa trace. Combien de déjeuners et de dîners en perspective, chère Cécile, pour reprendre ce sujet de conversation qui touche aux « idées générales »!

29 août.

Ce matin, Berthe de Sommevielle était dans le petit chemin de la source. Quand elle m'a vu, elle s'est dépêchée de blottir dans son corsage une lettre qu'elle lisait. Plusieurs fois, depuis que je suis ici, j'ai rencontré Berthe à la poste; elle y va souvent, ou à la gare, avec des paquets; toujours seule, et si je m'informe de ses filles, elle me répond qu'elles sont à la ville. Berthe, autrefois, ne faisait jamais un pas en dehors de son parc. Maintenant elle est souvent dehors, à pied ou à bicyclette. Elle dépose parfois sa

machine chez le boucher du village, elle disparaît dans les sentes du côté de la Place Verte, elle marche dans les champs. Et quand Berthe est-elle chez elle, qui jadis sortait si peu? Trois fois, j'ai essayé de lui faire visite, à toute heure du jour; Berthe n'est jamais là... La maison à moitié close paraît endormie : c'est peut-être que Berthe n'a plus de domestiques? Pourtant, elle a quatre femmes à son service, et le vieux Michel qui ne s'occupe que de l'appartement, puisque le cheval est réquisitionné. Tout paraît aller à la dérive, chez Berthe. La demoiselle de la poste me dit que Madame de Sommevielle paraît toujours inquiète de son mari et de son fils. Or Sommevielle est dans un état-major, assez loin du feu; son fils n'est pas au front, depuis trois mois, et ne quittera pas son dépôt avant quelques semaines.

Ne pouvant m'éviter, Berthe de Sommevielle est venue à moi et nous avons fait une promenade dans le vallon, au bord de la rivière, à l'ombre des saules. Cette femme si énergique s'est amollie; elle avoue que la guerre la rend malade. J'observai, et elle eut un sursaut en m'écoutant, que les épouses d'officiers sont en général les plus patientes; alors elle m'a dit :

— Tant que les miens étaient en péril, j'ai cru que ma nervosité avait une cause précise; aujourd'hui, ceux que je puis appeler *les miens* sont à l'abri, et je ne suis pas plus calme. Je songe qu'à chaque minute la jeunesse tombe, si près de nous! Ces souffrances *n'ont pas de nom*... les fils de mes amies, dans tous les environs, sont décimés, je ne pense qu'à ces malheureux enfants... les camarades d'Hubert...

Et citant plusieurs noms de famille, j'en prononce un auquel, malgré soi, Berthe de Sommevielle se redresse.

— Vous connaissez les Azambre? — me demande t-elle — et elle ajoute que, jusqu'à la guerre, elle les fréquentait peu. Aujourd'hui, réunies par les inquiétudes communes et le travail de l'hiver dans les hôpitaux de Dieppe (où Berthe ne va plus d'ailleurs, n'ayant pas de moyen de locomotion), ces dames se sont vues souvent. Frédéric Azambre vint en permission de convalescence au mois de juin. Berthe semble faire une place dans son admiration à ce garçon « si simple, si courageux, si beau », qui, dragon, est dans la tranchée, lui, le cavalier intrépide, l'élégant fidèle des chasses à courre.

— Mes filles ont beaucoup de goût pour lui; même Alice en a trop; avez-vous eu vent de nos projets...? — me dit-elle — on verra après la guerre. Elles ne savent qu'inventer, mes filles, pour adoucir les rigueurs de son régime et envoient à M. Frédéric mille friandises... Je crois que nous faisons trop de cache-nez et de passe-montagnes, toute la compagnie de Frédéric en fut pourvue, ils les jettent... Pauvre enfant! Enfin nous l'avons revu ici...

J'ai reconduit Madame de Sommevielle jusqu'au bas de la prairie au travers de laquelle un raccourci mène, par les herbages, à la ferme principale de Grosmesnil. Elle ne m'a pas pressé d'aller plus loin; elle ne m'a pas dit d'aller la voir, elle a oublié de s'enquérir de Madeleine. Berthe est une autre personne, plus belle que jadis, grisonnante et, tout de même,

elle paraît dix ans de moins qu'en 1914. Que se passe-t-il à Grosmesnil ? Un drame ? C'est impossible !

En remontant chez moi, je me rappelle tous les propos de Berthe et je note ceci : elle n'a pas fait allusion à M. de Sommevielle ; elle se trompe dans les renseignements qu'elle me donne sur la blessure de son fils ; elle s'est complue à parler de Frédéric Azambre, qui n'est, pour nous, qu'un voisin de campagne, de ceux qu'on salue poliment sans s'arrêter. Berthe, c'est clair, ne veut pas de visiteurs chez elle. Berthe recherche la solitude, lit des lettres dans les sentiers ombreux. Elle a eu quarante-cinq ans quand j'en ai eu cinquante, et je ne sache pas que la même distance ne nous sépare plus.

30 août.

M. le Curé de X. n'est pas sot, mais sa candeur puérile lui fait dire parfois des choses énormes, cher saint du Paradis ! Pourquoi Berthe, si elle a des secrets, pourquoi choisir l'abbé Chanterelle comme directeur ? Chanterelle est venu quêter chez nous pour son œuvre des prisonniers normands. Madeleine l'a retenu à déjeuner ; il a pris avec lenteur son café, Madeleine est sortie ; l'abbé, comme les campagnards, ne sait comment partir quand il est chez vous ; il s'est endormi ; l'heure du thé approcha ; enfin, je l'ai ramené à X., parce que j'ai vu le moment où il faudrait lui offrir un lit pour la nuit. J'avais beau dire que je ne peins plus, il voulut visiter l'atelier ; après

un tour au jardin, dans le petit bois, aux ruines de la grange, nous revenions toujours aux plates-bandes dont il ne se rappelle jamais les fleurs, puis à l'atelier. Il en ouvrit la porte.

— Je suis sûr — me dit-il — qu'il y a bien, là-dedans, de ces beaux portraits qu'on a plaisir à admirer. N'avez-vous jamais fait quelques croquis de notre bonne châtelaine de Grosmesnil? Quelque miniature au moins (je crois que vous appelez ainsi ces menues effigies)? La chère dame! La guerre accentue ses propensions (déjà si remarquables) à la charité. Oh! je me trouve être le confident de la chère dame, car elle n'aime pas à faire parade de ses bonnes actions... C'est une personne modeste que des amis inattentifs méjugent, parce que sa réserve exquise la porte à taire ses bienfaits; elle se cache comme la violette! Même avec M. le Commandant, ou avec ses enfants! Elle tient à donner le ton, gardant en toute circonstance cette modestie des saintes mères de famille, qui craignent de faire dégénérer la liberté en licence. Avec moi, monsieur, ah! il en va tout autrement! Elle sait que le Bon Dieu seul nous écoute. Si je ne devais pas être indiscret, je vous citerais des exemples de ces riens, de ces bagatelles, diriez-vous, auxquelles je juge : toi, tu es marquée!... Ce que Madame de Sommevielle n'inventerait pas pour ses enfants, pour son mari, je le lui ai vu faire pour des inconnus d'hier... Tenez! Vous savez que Monsieur et Madame Azambre ne fréquentaient pas l'ancien monde des châteaux? Bien que les chasses à courre, la fortune de M. Azambre, malgré ses opinions républicaines,

eussent, si j'ose m'exprimer ainsi, mis de l'huile dans les rouages... Enfin ! vous m'entendez, cher monsieur. Mais, cependant, il y avait la barrière de la naissance. Eh ! bien, depuis la guerre, Madame de Sommevielle ne fait plus de différence. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? Mademoiselle Alice ? Pendant son congé, M. Frédéric était comme chez lui, à Grosmesnil ; Madame de Sommevielle le traitait avec plus d'indulgence que son propre fils, je l'ai même vue qui l'embrassait, maternellement, et si l'on fait devant elle le panégyrique du jeune Monsieur de Sommevielle, Hubert, ou du papa, madame n'a pas l'air d'être contente. Je puis bien dire cela, car ce n'est pas un secret du confessionnal : cette excellente dame, alarmée de scrupules dont vous reconnaîtrez l'infinie délicatesse, prit conseil de moi : — Monsieur le Curé, me dit-elle parfois, ai-je le droit d'avoir des pensées tendres pour un enfant qui n'est pas le mien ?... » — Madame la Baronne ! fais-je, le Bon Dieu se réjouira bien plus encore d'un élan si sincèrement altruiste, que de l'affection naturelle, mais non sans égoïsme, de la mère pour sa progéniture et de l'épouse pour son mari. Enfin, s'il devenait un jour votre gendre ! — Monsieur le Curé, ne parlons pas encore de cela, dit-elle...

Je ne crois pas que l'abbé Chanterelle soit né dans la campagne — il parle de sa jeunesse à Rouen — mais une longue existence, au milieu d'êtres primitifs, dans un état de pureté parfaite, supprime chez lui toute curiosité. Il est une région du cœur humain qu'il ignorera jusqu'à la mort. Un jour, à propos d'un

volume de Racine, dont il admirait la reliure, il s'écria : — Cet auteur a écrit des cantiques assez fades. Mais j'ai joué jadis le rôle d'Eliacin. *Esther* et *Athalie* sont de belles pièces ; quant aux autres tragédies, je me souviens de l'effet déplaisant qu'elles m'avaient produit ! L'un de mes collègues en citait quelques vers qui m'ont paru alambiqués et trop profanes pour que je me donnasse la peine de les comprendre. Les poètes sont dangereux, quand l'Esprit Saint ne les inspire pas. Il n'y a que le Ciel et la nature qui méritent d'être chantés par les poètes...

Chanterelle ne lit plus que son bréviaire et les Evangiles. Les journaux lui font peur. Les numéros de *la Croix,* que sa sœur lui envoie de Caen, sa servante les déplie et signale à M. le Curé les mandements de Monseigneur, ou les lettres de jeunes gens catholiques. M. le Curé sait, une fois pour toutes, que la Foi triomphe en France, cette fille aînée de l'Eglise, et ceci vaut mieux que des batailles rangées, même que des victoires de la Marne.

— M. Frédéric revient à de meilleurs sentiments, m'assure l'abbé. J'ai eu l'honneur d'une visite de ce « poilu » — ce vocable a quelque chose de bestial qui contrarie le goût... Enfin ! de ce « poilu » sans beaucoup de poils. Madame la Baronne m'avait laissé entendre qu'elle aurait pour agréable que j'accordasse au jeune Azambre une réception paternelle, et lui donnasse quelques conseils. Elle comptait aussi sur moi pour que je le rassurasse, dans le cas où il se plaindrait de n'être pas admis à faire sa cour à Mademoiselle Alice. — On comprend ! Car tant que la guerre ne sera

pas finie... il y aura des dangers ! Une mère redoute d'engager sa fille à un combattant. La Baronne aurait voulu faire prendre M. Frédéric Azambre dans les bureaux à l'arrière... Frédéric ne s'y est pas prêté... J'ai fait plus ample connaissance avec ce jeune cavalier. Beau garçon, mais un peu brusque... la brusquerie du troupier ! Il ne raconte pas grand'chose, Madame de Sommevielle se plaint de sa retenue ; dame ! il n'a pas ce parler facile, cette éloquence attique de M. le Baron.

— Avez-vous vu ensemble la Baronne et Frédéric Azambre ? demandais-je au curé.

— Ah ! non, m'a-t-il répondu ; mais d'après ce que je recueille, M. Frédéric n'est pas toujours ce qu'il devrait être avec la bonne dame ; la Baronne n'en a que plus de mérite. Elle ne se lasse pas de lui prodiguer ses bontés, et M. Frédéric ne répond pas souvent aux lettres. Si c'était Mademoiselle Alice qui lui écrivît... Celle-ci n'a pas la permission ; j'en fais la remarque à Madame de Sommevielle : En temps de guerre, avec le Ciel, il y a des accommodements. Le Bon Dieu a des indulgences pour les futures compagnes de nos jeunes héros, sur qui Il veille. Il est moins sévère que ne le sont les mères diligentes, comme vous, Madame la Baronne...

Le curé riait, enchanté de cette audacieuse plaisanterie.

3 septembre.

Je n'ai pas pu résister à l'envie de voir M. et Madame Azambre. Antoinette L. les avait à déjeuner

au Buttoir. Je m'y rendis vers deux heures. Pluie, froid, vent dans la plaine. Une lettre d'André F., reçue à midi, m'annonce que la crise ministérielle n'est qu'enrayée, c'est-à-dire jusqu'au 16 septembre, et le résultat dépendra ensuite des événements militaires, qui angoissent André. Il voudrait être plus vieux de deux mois. On voudrait, tout le temps, être plus vieux! Que donnera cette offensive que l'on prépare fiévreusement? En allant à Ouville, j'étais partagé entre ces sombres pensées et le désir de revoir les Azambre, à cause d'Alice de Sommevielle, et surtout à cause de Berthe, sa mère.

Maintenant j'espère, petit à petit, apprendre les préliminaires de cette aventure. Antoinette L. n'a pas quitté Ouville.

Récapitulons : Berthe recevait déjà les Azambre au printemps de 1914. Il a dû être question d'un mariage, dès cette époque. Alice ne rêvait que titres et blasons. Elle n'aurait pas fait attention à Frédéric, si les Sommevielle et surtout Berthe, ne l'avaient attiré. Frédéric est un parti qui n'est pas négligeable. La guerre est survenue quand Berthe, après avoir *fait* le mariage, semble l'avoir *défait*. D'après ce qu'elle m'a dit chez Antoinette, Madame Azambre ne comprend plus l'attitude de la future belle-mère de son fils. Capricieuse, Madame de Sommevielle ne permet plus à Alice d'écrire à Frédéric, mais exige que Frédéric lui écrive, *à elle-même*. Frédéric a toute une correspondance de Madame de Sommevielle. Il l'a remise à sa mère. Antoinette doit connaître cette correspondance. C'est par Antoinette que j'aurai des détails.

En rentrant à Offranville, j'ai fait la route, à pied, avec trois Canadiens. Deux de ces hommes portent des noms français, Lafleurance et Delatour. Je parle anglais avec eux, mais ils savent le français, un français paysan, à formules louiquatorzièmes; ils disent comme nos Normands : boète pour boîte, remplacent les *ait* par des *oit,* à l'imparfait. Trois filles de fermiers d'ici sont fiancées à des Canadiens; on les reçoit dans les familles, mais hélas! déjà il est question de renvoyer en Angleterre les hommes du camp canadien d'Hautot, soit pour les exercer à la guerre, où ils n'iront sans doute pas, ou pour les renvoyer en Amérique. Ces hommes sont déçus de n'avoir pas combattu sur notre terre, à côté de nous. Combien d'entre eux laisseront ici des « souvenirs » de leur passage, avec leur cœur? Le long d'une haie, un beau géant, à chapeau de feutre khaki, à buffletteries, tient d'une main son cheval par la bride et de l'autre une fille blonde qui cache son visage quand nous passons près d'eux.

5 septembre.

Il pleut, il vente; orage, bourrasques comme à l'équinoxe; la nuit, les gouttières font un bruit de cascades. A Fécamp, une tour et un clocheton de l'église se sont effondrés sous la foudre pendant la première messe du matin. Des gens ont été tués. Le tonnerre gronde au loin sans interruption. Hier, samedi, jour de marché, averses de grêle et de pluie; j'ai pris le train de midi et fus déjeuner au Bas-Fort-Blanc.

Madame de L. renonce à aller à Folkestone. Le Consul britannique lui conseille de rester. Trois mines allemandes ayant fait sauter des barques, en rade de Calais, le paquebot a rebroussé chemin. Mer démontée. A la villa, feu, fenêtres fermées, aspect d'hiver. On retricote avec mélancolie. Dans la Grand'Rue, les blessés se traînent vers les boutiques, seul attrait, un peu ranci. Je rencontre Madame de P., qui a dîné avec le docteur Widmer.

Widmer voit son établissement se remplir de nerveux, de tous pays. Le docteur appelle *névrose de l'attente* cette neurasthénie spéciale dont il soigne tant de cas en Suisse, à la *Colline*. Attente de quelque chose qui ne vient pas, attente perpétuelle, empêchement à toutes velléités de voyage, d'action : maladie indépendante des neurasthénies dues au chagrin, à l'inquiétude et à la terreur. La dépression de l'attente donne des troubles de la digestion, de la mémoire; des êtres affaiblis, mais qui sans la guerre auraient vécu encore sans qu'on devinât leur mal, tombent tout d'un coup et ne se relèvent plus.

5 septembre.

Antoinette L. a pris copie de quelques lettres écrites par Madame de Sommevielle à Frédéric Azambre. Elle les trouve bizarres, mais ne devine certes pas le drame sentimental dont sa pauvre amie est la victime, probablement inconsciente. Cette femme vertueuse est enserrée dans les tenailles de l'amour, et elle n'en sait

rien. Si parfois il y a des éclairs dans la nuit de son cœur, Berthe doit aussitôt retomber dans les ténèbres. Cependant la jeunesse nouvelle de son visage indique une ardeur vitale, une « elation » qu'elle n'a, j'en suis certain, jamais connue. Antoinette a soigné Frédéric dans un hôpital de Dieppe, où la chance envoya ce garçon après sa dernière blessure. Berthe de Sommevielle était de service dans une autre chambre; elle obtint des majors d'être affectée au service de Frédéric — et là, elle défendait à ses compagnes d'approcher son futur gendre. Un jour, prise de colère, parce que Frédéric, encore faible, s'était levé, sans permission, pour aller au bord de la mer, Berthe se saisit des fioles rangées sur la table de nuit, et les brisa en menaçant une infirmière de les lui jeter à la tête. Antoinette, aussi naïve que l'abbé Chanterelle, dit : — Berthe aime déjà son futur gendre, comme s'il était son fils. Or, les Azambre considèrent le mariage comme entravé par celle qui l'avait conolu.

A Paris, parmi des gens plus sceptiques, on jaserait. Je comprends pourquoi Madeleine se loue tant de l'atmosphère provinciale des hôpitaux d'ici. Ces dames de la Croix Rouge ont la candeur des bonnes sœurs gardes-malades. Il n'y a pas de « potins, — c'est délicieux, — dit Madeleine.

Je copie à mon tour, pour mes Cahiers, quelques-unes de ces lettres de Madame de Sommevielle à Frédéric.

Grosmesnil, 1915.

Bien cher enfant,

Je vais chaque jour à la poste, espérant qu'une lettre, une carte au moins m'y attend. Si je tiens tant à ce qu'elle ne soit pas adressée à Grosmesnil, vous comprenez, n'est ce pas, que c'est par égard pour les miens, par pitié, au cas d'une mauvaise nouvelle. Ma fille est si sensible! Nous ne vivons plus depuis que vous êtes au front. Votre héroïsme et votre intrépidité nous alarment, même quand nous sommes sûres qu'il n'y a pas de combat engagé. C'est plutôt calme, en ce moment. Pourtant nous ne vivons pas. Vous êtes donc bien occupé, que vous êtes si avare de vos lettres? Un mot suffirait; oui, un mot de votre plume, Frédéric, une ligne, un rien! Je vous étonne? Vous n'avez pas été habitué à cette tendresse, à cette affection toujours palpitante que nous avons conçue pour vous! Avec vous, j'ai connu des joies qu'un fils très gentil ne m'a jamais données. On dirait qu'il y eût entre vous et moi les liens du sang. Je suis sûre que j'ai pour vous plus d'affection que n'en a votre mère. Sentez-vous cela?... Mais je suis folle, si vous sentiez cela, vous ne le diriez pas! Moi, j'oserais le dire à votre mère, car j'ai conscience de ne lui rien dérober, au contraire; car votre cœur est si grand qu'il y a en lui place pour plusieurs affections. Vous êtes de ceux qu'il faut deviner, car vous ne parlez pas. Vous êtes comme les vrais hommes sentimentaux. J'ai tant de

choses à vous dire, qu'elles me viennent toutes à la fois et, quand je m'assieds à mon bureau pour écrire au cher Frédéric, je ne sais plus choisir, ou bien elles sont parties! Je ne vous dis pas ce que je voudrais. Ah! cher, bien cher enfant, vous ne m'en voulez pas trop, n'est-ce pas, si les fiançailles sont remises à plus tard? Vous êtes si intelligent, si bon, si fin, malgré vos emportements de héros magnifique! Ayez pitié de ma fille; ayez pitié! Quel ouragan dans son âme! Et combien aussi la mienne est agitée! Que ne puis-je être ma fille, me substituer à cette enfant! Il n'est pas de morale, d'idéal, de patrie à défendre, qui légitiment les abominations d'une guerre! Je donnerais ce qui me reste de jeunesse pour que ce fût fini! Mais vous allez rire, car, hélas! je vous fais sans doute l'effet d'une vieille femme. A ce propos, vous ne m'avez jamais répondu à ceci : Est-ce que je vous parais très, très vieille? Bien cher enfant de mon cœur, je vous embrasse maternellement.

PÉRAUD'RECK-SOMMEVIELLE.

Grosmesnil, ... août 1915.

Rien! toujours rien de vous! Ici, l'on ne parle que d'une offensive en préparation. Est-ce vrai? Etes-vous si occupé que vous ne trouviez une seconde pour écrire? J'ai redescendu mélancoliquement la côte d'Offranville à Saint-Aubin, au retour de la poste, en répétant comme une folle votre nom chéri. J'ai peur que les

passants ne m'entendent. Ma fille me dit quelquefois, quand nous sommes toutes les deux dans le salon, le soir, après que la petite est partie se coucher : « Maman, je vois au mouvement de vos lèvres que vous dites : Pauvre petit, pauvre petit!... » Je réponds : « Non! » Mais ma fille a bien vu. Je ne vais plus à l'hôpital, si ce n'est le samedi, quand je suis en ville, espérant voir un homme de votre bataillon, quelqu'un qui vous ait peut-être vu! La photographie prise de vous en juillet est dans mon porte-monnaie. Si vous en avez une plus récente, envoyez-la. Je sens que je vous ennuie. Pardon, pardon, Frédéric! Je serai sage, aujourd'hui; je m'arrête ici en vous embrassant sur le front, comme une mère son fils.

BERTHE DE S.

Grosmesnil, ... août 1915.

Merci, cher, bien cher enfant, merci pour la carte. Un mot, c'est tout ce que j'ambitionne! Vous me grondez?

Je ne recommencerai plus à vous livrer les secrets de mon cœur de mère. Ai-je donc exprimé des sentiments antipatriotiques, en souhaitant que la guerre finisse? Je n'en pense pas un mot. C'est un moyen pour moi de dépeindre, pour vous, mon anxiété. Si Madame votre mère est, dites-vous, plus courageuse que moi, c'est qu'elle n'attend plus, dans l'avenir, tout ce qu'on attend de vous à Grosmesnil. Il *faut,* Frédéric, il faut que vous viviez! Puisque vous m'en voulez tant que je vous défende d'écrire à ma fille, je lève la consigne :

écrivez-lui donc; mais ne soyez pas trop tendre, faites attention! Ecrivez-lui, si cela ne vous empêche pas de m'écrire à moi aussi. Je n'ai pas pu lui communiquer la dernière lettre, à cause des reproches qui s'y trouvent. Madame de Sainte-A. ayant un permis d'auto pour la région, je me suis fait conduire dans la forêt d'Éavy; nous avons goûté à la ferme où, pour la première fois, au rendez-vous de chasse, nous avons pu causer et nous connaître mieux. Heureuse époque! Vous souvenez-vous du beau soleil de novembre qui glissait sur les feuilles d'or des fougères mâles? Vous aviez failli être désarçonné par la jument alezane que le général M. vous avait prêtée, vos chevaux étant sur les boulets. Quelles prouesses n'aviez-vous pas accomplies, cette après-midi-là! Vous aviez chaud, votre sang était à fleur de peau, vos yeux étincelaient. Alors, vos belles mèches n'étaient pas encore tondues à l'ordonnance, ces mèches qui dépassaient sous votre casquette de velours noir. J'ai revu tout cela, à la ferme près des Grandes-Ventes; quand galoperez-vous encore, la trompe en bandoulière, dans les bois du Cros, dans les terres labourées? Quand pourrons-nous suivre, avec une jumelle, d'un côté de la vallée à l'autre, votre course au milieu des chiens? Quand remettrez-vous cette tenue verte et argent qui vous seyait à merveille? Quand pourra-t-on se parler, et non plus écrire le quart de ce qu'on pense? Enfin, il y a un grand pas de fait : quand on songe qu'il y a trois ans de cela, voisins comme nous le sommes, nous ne nous serions pas touché la main! Cessez d'employer avec moi, dans vos billets, ce *Madame* réfrigérant et

trop cérémonieux. Pourquoi pas « belle-maman »? ou même « ma mère »? C'est cela, n'est-ce pas, que je serai pour vous dorénavant, puisque les fiançailles (c'est bien entendu) n'ont été que *remises* à l'époque indéterminée de la paix? Vous me reprochez de ne pas uniquement tenir à la victoire. C'est injuste, Frédéric. Nous n'aurons la victoire totale qu'après une lutte acharnée, très longue; et alors il faudra occuper les territoires ennemis pendant des ans. Jeune comme vous êtes, vous serez encore mobilisé..., c'est pourquoi j'ai renoncé à ce que la bague de fiançailles fût déjà mise au doigt de ma fille. Je garde cette bague, je la porte parfois, sous mon gant, surtout quand je vais à la poste. Cette bague est un talisman. Votre mère m'a fait demander de la lui rendre; mais je crois que Madame Azambre n'avait pas saisi le vrai motif qui dicta ma conduite. Blessé comme vous l'étiez, avec le nerf du bras paralysé, je ne pouvais croire que vous ne consentissiez à admettre les décisions du Conseil de réforme. J'ai donc cru que vous resteriez ici. Vous êtes un gentilhomme, un héros, mon cher enfant, cela est sûr; mais alors, il faut patienter! Allons, allons, silence! Je me suis arrangée au mieux pour couper court à tout commérage dans la région. Mais je garde la bague cachée. On est plus méchant en temps de guerre que jadis. N'insistez plus. L'abbé Chanterelle vous a parlé comme aurait fait le Bon Dieu, vers qui je suis si heureuse de savoir que vous revenez, chaque jour, avec plus de ferveur.

Nous vous embrassons, mon cher fils.

B. S.

P.-S. — *Nous* portons à la gare une boîte de chocolats, « les Palets d'Or » de Saint-Germain, votre friandise préférée, et certain baba genre plum-cake en boîte de fer-blanc, que mes filles ont déniché à Rouen. Si c'est bon, redemandez-m'en. *Tout pour vous.*

B.

* * *

6 septembre.

Comment, à cette date, était Offranville l'an dernier? Suite des anniversaires! La famille d'Aultreville traversait la mer, entre Le Havre et Caen. Il faisait 32° de chaleur; on fuyait par les routes de France; la Normandie était sous le coup de la panique.

Aujourd'hui, c'est un Offranville anglais. Il fait froid, mais beau; les coqs chantent dans la ferme, au soleil. Des soldats en khaki promènent des chevaux sur la route et les entraînent pour la guerre. Trois mois d'exercices, de nourriture intensive, pour, peut-être, une seule journée de service; puis ils crèvent sur le champ de bataille. Ces chevaux qui auraient labouré en Amérique, débarquent malades, après leur traversée de l'Océan, et ils viennent en Normandie se refaire, comme pour obtenir des médailles à un concours. Une armée de lads et de grooms, une serviette sous le bras, vont baigner dans la rivière, ou dans la mer à Quiberville, puis bouchonner, brosser, peigner ces bêtes de prix, trop bonnes pour la mort.

Canon, au loin. Hier, de Varengeville, je regardais la courbure de la côte, les falaises, puis les dunes de

Somme, presque Boulogne, la guerre, tout près. Adeline, la petite poète, montait à califourchon un cob que deux Canadiens, ses amis, lui amènent parfois. Old Anny et l'autre Anglaise d'Adeline étaient assises sur l'herbe, causant avec les Tommies, comme chez elles en Devonshire, où l'on se croirait ici — et Adeline règne sur Varengeville. Elle a reçu son « filleul »; ce « poilu » a vingt-deux ans; il est mécanicien de son métier. Les fillettes et le poilu se baignent ensemble, pêchent dans les rochers, et les pudibondes chaperonnes anglaises, qui surveillent de la plage, donnent, par loyalisme intégral, toute licence, sauf contre la noyade. Les Tommies baguenaudent dans le village, où leurs pipes laissent des senteurs de *Bird's eye*. Au *Pavillon* d'Hautot, l'illusion est encore plus forte d'être en Devonshire. Le jardin poussé en *wilde*, avec ses terrasses, ses vases, ses *borders* de graminées, disparaît sous l'épaisseur d'une hâtive floraison qui brouille les couleurs et les parfums dans une buée d'opale. Les petites filles B., en pyjamas, soupent, avec leur nurse, avant d'aller au lit. Les chambres à rideaux et housses de « Chintz » sentent le « Pears soap », le thé de Ceylan et les épices dont la cantine luxueuse du camp canadien fournit généreusement le bourg. Les ruelles portent des inscriptions et des notices en anglais; les boutiques n'ont que des produits de fabrication anglaise. Hautot est plus britannique que ne l'eût rêvé l'anglomone du *Pavillon*, aujourd'hui interprète auprès du maréchal French. *Tout s'arrange*. On n'a plus à traverser la Manche pour faire ses emplettes.

Sur la même place d'Offranville d'où j'entendis le tocsin de la mobilisation, un couple de jeunes gens, bras dessus, bras dessous, se promène au crépuscule. L'homme boite, peut à peine marcher; la femme pose la tête sur l'épaule de son ami. C'est l'un des fils de l'instituteur et sa fiancée, maîtresse d'école à Dieppe. Ce brave, réformé, médaillé, a fini sa campagne. Il y a treize mois, son frère et sa belle-sœur, avec les mêmes gestes tendres, se promenaient sur cette place; les nouveaux époux allaient être séparés par la mort. M. Pruvost, le père, se dérobe quand je veux l'aller voir. Il défend qu'on lui parle de ses deuils (1).

11 septembre.

Suite du beau temps. Aujourd'hui, c'est le jour du marché de Dieppe; sur les routes, des cabriolets, des charrettes et des automobiles apportent, le matin, de toutes les fermes d'alentour, d'amples provisions pour la ville, accrue de huit mille Belges et de quatre mille soldats des camps anglais. Les Ecossais, les Canadiens sont en extase devant ces fruits, ces légumes frais que des marchandes leur offrent à des prix « d'ami ». Leurs officiers majestueux, dans des automobiles de la Red Cross, avec des dames infirmières à voiles bleu et blanc, font le tour des pelouses et de la rue Aguado, comme sur la Marine-parade de Brighton; aux Petits Bains, des parasols sont fichés dans le galet; la mer est haute; l'on se dispute pour avoir une tente où se déshabiller; les Canadiens, les Belges se baignent en

(1) Voir le premier volume des *Cahiers d'un Artiste*.

troupe et les jeunes filles passent parmi ces corps d'athlètes, sans s'envelopper même d'un peignoir; assis dans la barque d'où les nageurs piquent une tête, les maîtres de natation sont des sous-officiers en khaki. Les blessés fument aux fenêtres des grands hôtels, se balancent dans les rocking-chairs du « Royal » et du « Metropole ». Dans l'atmosphère immobile, les cris des baigneurs et le clapotis des rames à quelques mètres de la côte; les carillons de midi de Saint-Jacques et de Saint-Remy se propagent sur la plage dont l'on ne voudrait plus quitter la paix.

Je rencontre le père Baron, des Variétés, qui, avec les soixante-dix-huit ans qu'il achève aujourd'hui, est venu à pied de Pourville et y retourne de même, pour jouer tantôt *les Charbonniers* à l'ambulance du Casino. — Nous sommes très bien, — dit-il — la guerre nous va comme un gant à Pourville, on s'y est installé tout à fait, il faut bien amuser les petits malades !

Grande intimité de Baron et de l'aumônier.

13 septembre.

L'oiseau bleu, notre compagnon de la guerre, a-t-il pris trop de plaisir à manger les insectes? Il vient de mourir après une longue et hideuse agonie, qu'on ne voulut pas abréger, sous prétexte qu'il « acceptait encore les mouches ». Son beau plumage, si lisse, s'est ébouriffé et devint gris; on posa l'animal dans un tampon d'ouate, sur le dos. Son bec ne se refermait plus; il haletait, tournait la tête comme une personne,

semblait nous implorer ; puis, à la fin, il eut une expression méchante. Est-ce donc si douloureux, de mourir dans du coton, pour un petit oiseau des îles ? Ce bijou étincelant, cet oiseau de tabatière à musique, était devenu un hideux monstre, qui aurait des pensées douloureuses !

16 septembre.

Temps gris et doux ; subitement Dieppe devenu « fin de saison ». Il n'y a plus que les blessés qui traînent sur la plage. A la « Petite Provence », le long des tennis du Casino, je m'assieds à côté d'un petit garçon pâle, qui pleure et dit à sa mère : — Rentrons ! Dis, Maman ! Quand que nous rentrons ? — Chut ! répond la mère — tais-toi donc ! ne dis pas ça ; je défends !

Ce sont des Belges, la colonie des réfugiés. Les uns parlent flamand, les autres une sorte de patois dur et lourd, qui est du français wallon.

— Y a eu tantôt un an, sais-tu ?

C'est une femme qui veut faire parler sa compagne, celle-ci a un air de désespoir. L'autre insiste. — Y a eu tantôt un an, sais-tu ? Heureusement qu'on s'habitue tout de même ! Est-ce qu'on *rentrera* jamais ?...

L'amie lui répond quelques mots en flamand ; puis, comme pour moi, en français : — Dire qu'il y a des gens qui sont *d'ici !* Quand je me lève le matin, *ici,* je me demande pourquoi je me lève !

Dans d'autres groupes, j'ai entendu décrire, par d'autres exilés, ce que des Belges « auraient fait » de

cette plage! Ah! Ostende! ah! Nieuport! Ils n'ont rien ici de pareil à nos jetées-promenades!

Plus loin, un nain marchait très vite sur le boulevard maritime ; il se cambrait, fier, caressait une moustache embryonnaire, tâchant de suivre le pas de deux convalescents affublés de la triste défroque de quelque hôpital ; cet aztèque martial, quand il fut près de nous, menaça d'une voix enfantine : — Ces Boches de malheur on les aura bientôt! Il faut cependant que ces gens-là — ajoutait-il en regardant les exilés belges — il faut qu'ils rentrent chez eux!

La dame, qui ne sait pourquoi elle se lève le matin, dit à l'autre Flamande :

— Tu entends, une fois? Regarde ces blessés : on n'a plus de quoi pour les couvrir! Et songeant à ses compatriotes : — Il paraît qu'on envoie d'Angleterre des uniformes pour notre troupe ; si nos hommes ressemblent à des Anglais en khaki, on croira qu'on est encore plus loin de chez nous!... Je commence à croire qu'on ne *rentrera* jamais...

A WALTER SICKERT, A LONDRES

16 septembre.

... J'avais, aujourd'hui, rendez-vous avec le brave Fisher, et comme j'attendais une lettre de vous, à la poste du matin, je suis parti par le train de midi avec le sauf-conduit réglementaire ; malgré les démarches

qu'il occasionne, ce papier précieux excite les villageois à entreprendre un petit voyage qui les désengourdit. Sur notre ligne du Havre, deux trains par jour sont bondés ; plus de Parisiens, car les plages sont déjà désertes, mais des soldats anglais, belges, des réfugiés du Nord : tous les dialectes.

Sur le quai d'arrivée, le voyageur est reçu à Dieppe par un Tommy qui surveille ses compatriotes ; le collecteur des billets est un employé belge avec la couronne royale et les deux ailes d'or sur sa casquette. Où sont les mareyeurs polletais, les paniers à poissons, ce varech gluant qui vous prenait à la gorge dans la gare ?

Au bassin Bérigny, des sentinelles gardent les rails, les wagons et les transports de charbon et de bois de Norvège, dont le déchargement est fait par des prisonniers qui ont, dans le dos, la lettre P écrite à la craie. Point d'expression caractéristique : de bons et solides coltineurs, trapus pour la plupart, couverts de poussière, qui ne sont ni blonds ni bruns. Ils travaillent assez gaiement, rient, se poussent ; ils n'ont pas l'air malheureux.

On ne peut s'attarder sur le bord des bassins, à cause du va-et-vient des « lorries », des pétrolettes, des charrettes à foin de votre « base » dieppoise. Tout est à l'Angleterre ! Rien que vos steamers, mâts courts, cheminées fumantes, au lieu des « bricks » au léger gréement, de jadis, et des goëlettes aux senteurs de bois de sapin et de résine.

Quoique peut-être « trop anglais », Dieppe, plus que jamais, s'offre à vos pinceaux et à votre palette.

Je vous donnerais la nostalgie, si j'insistais trop sur les mastroquets du quai Henri IV, les tables à couverts fleuris d'un fuchsia, les « régences » dans les corbeilles à pain, les bols de café au lait et les verres à « goutte ». A chaque porte il y en a, sous ces arcades où vous avez peint tant de chefs-d'œuvre; mais les modèles vivants ne sont plus les vôtres.

Dieppe semblait sortie, tantôt, de votre boîte à couleurs : blanche, jaune et noire, sous ses différentes épaisseurs de brumes; c'est les Flandres, l'Angleterre et votre Venise, cela est fait de l'humidité, génératrice de la couleur chaude.

Quand les Polletaises, au moindre froid, se serrent dans leurs châles noirs, n'ont-elles pas l'air de Vénitiennes? Elles font résonner, les unes, leurs galoches sur les cailloux des trottoirs, comme les autres sur les dalles de la Merceria. Une figure de Véronèse, cette Titine que j'ai été, au marché aux poissons, féliciter des citations de son fils Maurice. Elle est comme une République de Venise, dont le trône serait une stalle, au milieu des congres, des rougets et des merluches.

— Ben vi ! comme ça, il est décoré, me dit-elle. Comme je demande dans quel régiment sert Maurice :

— Comme les autres, dans les tranchées, ben vi !...

Titine est beaucoup plus fière de sa bague de fiançailles que de la croix de Maurice; elle va pouvoir épouser un crieur du « carreau », père de trois enfants; ajoutez « ses quatre, à elle », et le chiffre fatidique est dépassé.

— Je m'ennuyais de mon ami depuis la mobilisation, dit-elle ; quand j'ai su qu'on rappelait les pères de six enfants, j'ai trouvé ce truc-là, on s'est marié !

Une cinquantaine de vos motor-cars-ambulances arrivaient du front, avec leurs croix rouges sur la toile bise des bâches; puis des autobus, qui ramènent les moins malades. Le jeudi, un navire-hôpital est amarré à la place du paquebot de voyageurs; blanc et vert comme le yacht de Guillaume II, il est plus haut que les maisons du quai. Les blessés sont descendus sur des *stretchers,* au moyen d'un ponton incliné, — avec douceur, dans le silence incroyable des Anglais, porteurs, marins, majors, infirmières au curieux costume gris et brun, et des innombrables officiers et secrétaires. Cette lenteur des mouvements et cette énergie en sourdine, n'appartiennent qu'à votre race, mon cher Walter. D'abord, au sortir des voitures, les hommes passent entre des tables où des muets tiennent des registres ; au cou de chaque homme est attachée une étiquette avec un nom, pour que le patient *n'ait pas à parler;* et, selon son cas, on le dirige vers un dortoir spécial. Certains sont très beaux, souriants, ou endormis sous leurs bandages. On les voit dressés verticalement, fixés au sommier des brancards, pour être descendus, du quai sur l'over-deck ; puis, recouchés horizontalement, quand on les range sur le pont, à l'orifice d'une trappe où un lift les engloutit jusque dans les bas-fonds de la cale; la seule parole qu'on entende est *right away !* quand l'ascenseur remonte. Nul « would ever dream » de leur poser une question. Les porteurs lisent l'inscription sur l'étiquette, la

retournent, hochent la tête, comme pour dire : Ah ! celui-là, il en a une chance d'être réchappé !... Le malade rit, s'il ne sommeille pas. Voilà ce que l'on voit en 1915, mon cher Walter : un débarquement de blessés au pied de la Tour aux Crabes, en face de la Retenue du Pollet, au lieu des touristes à l'alpenstock.

J'ai donc été à mon rendez-vous chez Fisher. Ses amis français lui font encore des remarques comme celle-ci : Pourquoi vos géants ne se battent-ils pas ? Pourquoi vos officiers traînent-ils avec des cocottes au Café des Tribunaux ?

On n'a pas compris, depuis tant de mois, que cette « base » est composée de réserves, que vous avez, étant ici chez vous, des dépôts de vétérinaires, des services de toutes sortes, mais, qu'ailleurs, *vous vous battez* tout de même ! Il faudra encore beaucoup d'articles comme ceux de Kipling dans le *Temps,* et de Barrès dans l'*Echo de Paris,* pour expliquer tout cela. Il faudra beaucoup d'hécatombes, hélas ! Les Français ne savent pas que vous en êtes à la période d'organisation et préparez l'avenir, pour l'heure où nous ne suffirons plus. Notre conception de la guerre ne mesure pas l'étendue que les trois autres *Empires* seront forcés de donner à leurs fronts. Nous ne voulons pas savoir que, chaque année, sur un total de cinq millions d'individus, qui marque l'accroissement des Etats européens, la France ne compte que pour trente mille unités — et que, donc, le rôle de notre grande alliée sera d'assurer *la continuation* d'une lutte à lointaine échéance.

De mon fauteuil, pendant que Fisher opérait sur moi, j'ai vu par la fenêtre, entre les lanières de la mécanique du dentiste, la Citadelle, le Donjon, les remparts revenus à la vie. Le château de Dieppe est une caserne de khaki; mais la fausse horloge que les patients de Fisher ont si souvent contemplée, pendant les cruelles séances, marque encore les cinq heures dix, peintes sur le cadran de bois, dans notre enfance. J'aime ces cadrans aux aiguilles immobiles!...

19 septembre.

Hier soir, lune à sa première phase, déjà claire, très basse du côté de Neufmesnil. Nuit de Jean-François Millet. La lune est en forme de D, d'un D qui penche à droite. Comment ne pas toujours s'étonner, sans cesse admirer? Tout est étonnant, je t'assure; tout est un prodige! Regarde donc! Il suffit de regarder, ma chère!

Si tu te mets à la fenêtre par une telle nuit, par un tel clair de lune, et trouves cela tout naturel, que te réserve la vie, qu'attends-tu de la mort?

Sommeil du gros noyer plongé dans le silence de l'ombre! Silence d'une ferme! Sommeil du gros noyer qui déchiquète sa tête chevelue sur un bleu noir lumineux, et baigne ses pieds dans la terre comme dans un étang d'encre! Cela dort dans ce noir bleu; les choses sont à leur place, on les sait présentes, on les toucherait, elles doivent garder leur volume dans la ténèbre; mais la lumière qui leur donnait, tantôt, leur relief, leur couleur, leur vie, cette lumière du soleil,

réfléchie par la terre, est bue par le D lunaire, qui nous la renvoie en la transposant. C'est un reflet qui consomme et n'éclaire qu'à peine : la veilleuse des morts, la lampe des mortels qui s'essayent à mourir.

Où sont les poules? Une vache éternue. Une autre tousse. Où cela? Puis, silence. Le fumier, lavé par la rosée nocturne, sent la fraîcheur végétale ; bouffées acidulées des pommes, amertume sucrée de l'herbe, vous avez une odeur de sommeil frais, une moiteur de dormeur propre, nu sous le firmament, et qui respire à pleins poumons l'air lunaire, étoilé, de l'immense plaine de Caux!

Pourquoi serait-ce réel? Tu ne t'étonnes pas, ma chère?

On dirait un décor planté, quand les frises et la rampe sont éteintes. Pourquoi y aurait-il encore jamais des représentations dans ce théâtre? Dis?

Et dans quelques heures, — pourquoi? — mais oui, sûrement! — le coq chantera, la vachère traira, les seaux de métal tinteront, la porte de l'étable grincera, le D de la lune aura disparu, et, de l'autre côté du ciel, où il n'y a que du noir, ce soir, il y aura du rose, de l'orangé qui se répandront, partout au-dessus de nous. Lazare se désemmaillottera. Le linceul tombera. Le coq, les poules, les vaches, la fermière et ses domestiques marcheront dans le soleil comme s'ils n'avaient jamais fait que cela. Et cette lumière est reliée à cette ombre, comme la vie à la mort, par les *Mi Ré* d'argent, qui tombent chaque quart d'heure une fois, deux fois, trois fois, puis quatre fois chaque heure, sur ce prodige quotidien.

Mi Ré tremblants de froid, sonnerie glacée, lunaire, même au plus chaud des *Midi,* sorbets qui s'égouttent sur la terre qui les boit !

Et tu n'es pas surpris d'être un habitant de cette terre, mon amie?

Ma fenêtre était restée ouverte ; je me suis endormi dans du blanc et du vert, qui faisaient une cendre grise ; j'ai perdu connaissance en m'hypnotisant sur *le Déluge* de la Sixtine, comme magnifié par la lentille d'une loupe, car un rayon de lune léchait cette seule photographie sur le mur. Femme qu'embrasse ton enfant effrayé, tu regardes toujours au loin !

A quatre heures, une persienne bat, une porte claque. Je me lève ; dehors, plus d'étoiles. Le chien de garde aboie. Une seule fois.

Il y eut un bruit de cascade lointaine, un bruit d'armée en marche, un bruit de foule — et c'était toujours le silence de la nuit. Le vent du Sud s'était levé avant le jour, redonnait à ces arbres, qu'on ne voyait plus du tout, une forme. C'était comme un souffle de bœufs dans une étable, et il y avait un rideau de brume de mer.

Nous étions au milieu d'un prodige atmosphérique, et il se passait quelque chose de terrible autour des vivants, qui faisaient toujours les morts.

Quel est cet oiseau qui, le premier, semble donner un signal, une sorte de « garde à vous »?

L'on devrait savoir le nom des oiseaux, quand on habite la campagne.

J'attendis. Tout retomba dans le silence.

Les corneilles ont reparu depuis quelques jours, et

perchent sur le « grosnouïer ». Ce matin, il y en a qui appelèrent; mais les gens de la ferme ne voulurent rien savoir.

C'était dimanche, l'horloge de l'église jeta quatre *Mi Ré* d'argent, sinistrement brisés par le vent du Sud-Est. Pendant trois minutes, ce fut comme une vague qui soulevait la maison. Ce fut soudain et bref comme un accident. Les corneilles appelèrent de plus belle, appelèrent je ne sais quoi, de toute la force de leur gosier, et aussi vite que cette colère s'était gonflée, elle tomba.

Les étoiles brillaient déjà dans un ciel matinal.

Que s'était-il passé?

Ce n'est que longtemps après, que la voix de la vachère rassembla les vaches; cette grosse voix faisait très peur, comme une reprise de possession par l'homme de ce qui n'avait été, pendant la nuit, que l'empire des Eléments.

21 septembre.

Madame de Sommevielle traversait le Val Gosset en venant de Tourville, où je me rendais; nous trouvant l'un en face de l'autre, il n'y eut pas à rebrousser chemin. Elle est toujours seule. Elle m'a dit :

— Quelles sont les nouvelles, à Dieppe? Parle-t-on toujours d'offensive? Pour quand est-ce? Ce choc sera effroyable!... Quand on a des êtres chers que l'on sait qui y vont... Ah!... on est trop malheureux!

Elle a pâli, puis se composant :

— J'ai encore vu un convoi de blessés, le dernier;

ils n'ont plus d'âge ! Ce sont de vieux messieurs, des figures de prisonniers, ou de mineurs sortant du puits... J'en ai porté un jusqu'à la voiture d'ambulance... Perclus de rhumatismes ; il se laissait faire et soupirait... Un Marocain, maigre comme un saint Jean-Baptiste, était étendu à terre, les dents serrées dans des gencives violettes, il proférait des « hein ! hein ! » qui voulaient dire : Vous devriez savoir que je ne vous comprends pas, chiens de chrétiens !... Nous ne sommes plus des chrétiens ! Cette guerre n'est plus humaine... Il ne reviendra personne de cette attaque, s'ils la font ; on ne peut pas vivre comme cela !...

Berthe est comme une louve qui défend ses petits. — Les vôtres, ai-je dit, n'y seront heureusement pas...

— Ni M. de Sommevielle, ni Hubert, en effet, mais notre grand ami, le jeune Azambre, nous écrit qu'il se prépare ; la correspondance va être interrompue avec les familles... Je ne laisse plus passer une lettre, plus une carte pour ma fille... Tenez, en voici une où Frédéric nous fait ses adieux ; il reconnaît que j'ai bien fait de retarder les fiançailles... C'est abominable, on ne peut plus !...

Berthe me permit de retourner avec elle vers Grosmesnil ; il pleuvait un peu :

— Je n'emporte plus de parapluie ; on ne pense plus à rien ! — dit-elle. Après deux mois de calme relatif, encore ces angoisses ! L'attaque ! L'offensive générale ! Des hécatombes ! Pourtant, mon amie, Madame X., la femme du chef de corps, m'avait juré qu'elle m'enverrait une dépêche, dès qu'elle saurait le

jour, la date. J'irais à X., près d'elle, pour savoir plus vite en cas de malheur. Elle va dans les ambulances, quand il y a eu une attaque, pour recevoir les hommes de la brigade, s'informer du général ; s'adressant aux hommes, elle leur dit familièrement : « Tu as vu le général ? Et toi, l'as-tu vu ? » — « Oui, madame la Générale, il était là quand j'ai quitté, ça marchait bien... »

Mon amie est malade à chaque offensive... on ne peut plus, on ne peut plus !...

Vous comprenez pourquoi je me sauve de chez moi ! Il ne faut pas troubler les jeunes filles... Je me fais servir les repas dans ma chambre, la plupart du temps. Qu'est-ce que je leur dirais, à mes filles ? Sur la plage — elles s'étaient baignées, samedi, il faisait si chaud ; dans les groupes, sur le galet, on ne parlait que de la grande offensive... Certaines personnes quittent Dieppe, craignent que les trains ne soient supprimés pour les civils, comme les lettres et les journaux... Mes filles voient le couperet suspendu sur nos têtes. Au lieu de les rassurer, je les inquiète... Non, il faudra que je m'en aille ; mes filles iront chez des cousines à Tôtes, pendant mon absence. Mais vous, dites, croyez-vous à la grande offensive ?

J'avais sur moi des journaux que je me suis gardé d'offrir à Madame de Sommevielle. La première page de la *Dépêche de Rouen* était effarante : avance des Allemands en Russie, Vilna menacée. Il me semblait que l'ennemi fût trop engagé sur le front oriental où sont à la fois les grands maréchaux, les meilleurs généraux, les noms fameux de l'Etat-Major, pour que

nous ne tentassions pas quelque chose par ici. Le papier imprimé dépassait la poche de mon pardessus, Madame de Sommevielle tira le journal :

— Vous en avez un et vous ne le montrez pas ! Donnez donc ! Il y a quelque chose de mauvais, dites ? C'est sûr ! Donnez !...

Elle prit le journal, et le parcourut fébrilement.

— Ah ! les Austro-Allemands lèvent leurs dernières réserves, des vieux, des enfants... Et nous ? Nous appelons d'urgence les troupes sénégalaises. Lisez ! Lisez ! L'Angleterre demande le service obligatoire... C'est pour nous remplacer, quand tous les nôtres seront morts !...

— Madame la baronne de Sommevielle ne sait plus ce qu'elle fait, — m'a dit la demoiselle de la Poste, — quand elle vient au bureau, il faut que je ferme à clef la porte de la cloison : elle bousculerait les paquets de lettres et lirait les journaux des autres abonnés ; j'ai un mal à calmer Madame la Baronne !

23 septembre.

Major D., le colonel du « Veterinary depot », embarque en hâte pour le front tous les chevaux disponibles. On télégraphie du front, depuis vingt-quatre heures. Nous devions visiter le camp avec les Mallows, sous la conduite du Major, avant midi ; on nous pria de ne monter à Janval que vers la fin du jour. Ainsi, ai-je pu assister à un enterrement militaire à l'église Saint-Jacques, cérémonie pompeuse et froidement officielle

qu'on accorde aux blessés morts dans les hôpitaux de la ville. L'adjoint au maire, le commandant d'armes, les gardes civiques, les dames ambulancières, vingt-cinq soldats anglais, vingt belges; drapeaux des alliés autour de l'autel; messe en musique; à l'Elévation, salut des deux drapeaux en soie de la ville de Dieppe. Panégyrique du défunt par M. le Curé, en chaire.

On lui donna de faux papiers, M. le Curé se trompa de nom, raconta la petite histoire d'un autre mort; mais ensuite, au cimetière, l'adjoint au maire prononça un discours et rétablit les faits, les noms. *Dont acte.*

Assis derrière un des piliers de la magnifique église, j'ai suivi la messe. Quand on chanta le *Dies Iræ* sur le corps de cet inconnu dont des inconnus représentaient la famille, j'avais la gorge serrée. Dans la chapelle du tombeau, j'aperçus une femme à genoux, devant le candélabre où brûlaient les cierges des dévotes. C'était Madame de Sommevielle. Quand elle voulut se relever, au passage du convoi, elle faiblit et tomba. Devais-je lui porter aide? J'attendis que l'église se fût vidée, pour dépêcher la chaisière vers notre amie.

— Cette dame est là depuis heux heures, dit la chaisière. Sa bicyclette est en garde chez moi. Je crois que c'est une personne des environs; l'hiver dernier, elle venait tous les jours, avec un cierge. Cette dame a des crises, elle tombe du haut-mal;... on ne devrait pas la laisser seule, ça fait pitié !...

J'ai recommandé Berthe à la vieille.

Au retour de l'enterrement, j'allai chez celle-ci. Berthe s'était fait faire du café noir; elle avait dit à la

chaisière : — Avez-vous quelqu'un au front? C'est bientôt *la grande offensive,* je le sais, je suis prévenue... Moi, j'y ai mon fils... Et elle était repartie à pied, poussant sa bicyclette qu'elle doit mettre en consigne, à la gare maritime.

Pourquoi la gare maritime? Pour dépister qui? Alibi?

Nous sommes allés au « Veterinary depot », malgré une pluie battante; c'est encore une autre cité anglaise, surgie du sol. Point de mauvaise odeur dans les trente chambrées, les réfectoires et les cuisines; pas un mot, pas une interpellation. Les hommes ferrent, forgent, bouchonnent, goûtent — car c'est *tea time* —; ils sont aussi propres et nets que leurs chevaux. Dans ce pays qui leur appartient désormais, ils exécutent des travaux de canalisation qu'aucune municipalité n'eût faits; les eaux du camp et du plateau de Janval sont emmenées directement à la mer. Les manières polies, le sens du confort de ces gens pratiques ne pallient pas la tristesse de ce campement de mâles, à côté d'une ville de ressources où ils sont surveillés par une double police. Kitchener prohibe le sexe.

Les officiers n'ont pas plus que les « *privates* » le droit de faire venir leurs femmes.

Chez les Mallows, au retour de Janval, nous prenons le thé avec Major sir John W., vieux « *Life Guard* », silencieux, bougon et enfant avec les enfants, qui seuls le dérident. Major W. préfère que les femmes ne soient pas admises ici, malgré qu'il se passe malaisément de la sienne, mais lady W. serait gênée dans ses relations avec certaines femmes d'officiers.

— « It's no longer what it used to be! » (1) soupire le gros major, qui ne comprend rien à l'évolution sociale. Mrs. Mallows, dieppoise de naissance, ouvre hospitalièrement son salon aux compatriotes de son mari, mais évite les rencontres embarrassantes; et pourtant, comme manières, niveau intellectuel, les nouveaux gradés sont souvent supérieurs aux « aristocrats », qui désignent les roturiers de l'ironique appellation : *gentleman temporaire*.

La femme du major refuserait de prendre le thé avec la femme du captain Y., et l'on attend déjà une refonte de la société! La France, l'Angleterre sont minées par la révolution, qui entrave parfois la diplomatie; un grand-duc fait ses profits dans les fabriques d'obus; le parti de la Cour, les seigneurs russes *demandent;* les juifs, les étudiants, les libertaires *ordonnent*.

Le Kaiser nomme ses vice-rois, ses futurs souverains de Belgique et de Pologne. Les socialistes allemands deviennent impérialistes-nationalistes et prêtent la main à leur Empereur. Et nous voudrions savoir quelles sont les fins de la guerre!

Dimanche 26 septembre.

Les communications sont coupées depuis hier. Madame de Sommevielle était bien informée, comme elle l'a dit hier à la chaisière de Saint-Jacques. Est-elle partie? Il pleut, le temps serait mauvais pour la grande offensive. Rien dans les journaux que les Mallows nous apportent de Dieppe à midi; mais un bateau sanitaire

(1) Ce n'est plus ce que c'était jadis!

sera en permanence cette semaine dans le port, d'où il y aura départ quotidien des malades. Les mesures de police obligent les voyageurs du dimanche qui viennent pour la journée à Offranville, à être toisés et à se munir d'un certificat de bonne conduite et mœurs.

G. M., de Varengeville, n'a pas reçu une dépêche, expédiée d'ici avant-hier; on l'attend en vain pour déjeûner. Télégraphe suspendu. Nous avons la sensation des heures folles d'août 1914, où des rumeurs, de fausses nouvelles étaient colportées par les passants sur la route.

Un billet est remis à Madeleine par le chef de gare : prière aux infirmières de se tenir prêtes, nuit et jour. La conversation languit avec les Mallows pendant cette journée d'expectative; ces dames voudraient déjà être à Dieppe. Pour tuer le temps, Mr. Mallows me parle de questions de politique extérieure lointaine, sur lesquelles il espère que les Anglais ne s'hypnotiseront plus. Il a habité l'Allemagne pour l'éducation de ses fils. — Il n'y a plus là-bas — dit-il — de particularisme, nulle trace d'esprit régional; la règle prussienne unifie la pensée allemande et il est nécessaire qu'il en soit ainsi pour atteindre, comme par le militarisme, les fins essentielles de l'Empire : cette unité que l'Allemagne espère compléter par la guerre.

Nous tâchons de ne pas prononcer le mot *offensive*. A cinq heures, l'occasion d'une automobile envoyée par le major W., retenu en ville et qui s'excuse, nous fait tous aller « aux nouvelles » à Dieppe. Le billet du major porte : « Blessés pas encore ici, mais annoncés. »

A la côte de Janval, arrêt : un nouveau convoi de chevaux pour le front. Nous allons à la mairie chez le commandant de place. Il a fait un tour à cheval, à quinze kilomètres, sur le plateau d'où l'on entendait le canon « comme si l'on y était ». — C'est la fameuse offensive, dit-il. Je crois qu'il y a de grandes nouvelles... vingt mille prisonniers; on dit... on dit... on serait presque à Lille, assurent les Anglais.

Des motocyclistes couverts de boue viennent droit du front. Ils crient : Hurrah! Splendid! Les lignes seraient percées! On est pris d'un tremblement, on balbutie. L'imagination passe par-dessus les horreurs, vole avec les ailes de la victoire.

A sept heures, on affiche le communiqué :

« En Artois, nous avons maintenu au cours de la nuit les positions conquises hier, le château de Carleul, le cimetière de Souchez et les dernières tranchées que l'ennemi occupait encore à l'est de la position fortifiée, connue sous le nom du Labyrinthe.

« En Champagne, des combats opiniâtres se sont poursuivis sur tout le front. *Nos troupes ont pénétré dans les lignes allemandes* sur un front de 25 kilomètres et sur une profondeur variant de 1 à 4 kilomètres. Elles ont, au cours de la nuit, maintenu toutes les positions conquises. Le nombre des prisonniers actuellement dénombrés dépasse 20.000 hommes. »

La foule empêche d'approcher; quelqu'un lit tout haut; les chiffres sont doublés par les gens des derniers rangs.

Alors nous sommes rentrés chez nous dans la nuit;

nous arrêtions les passants dans le bourg pour leur jeter la bonne nouvelle. Le petit René sautait de joie. Si c'est l'exaltation, c'est aussi l'angoisse des grandes batailles. Personne n'a dormi dans la maison.

27 septembre.

Les journaux de Rouen complètent les nouvelles d'hier soir. C'est bien 20.000 prisonniers, une avance générale, et c'est un simple début. Voici le communiqué de minuit :

« *Notre attaque au nord d'Arras a réalisé de nouveaux progrès.*

« *Nous avons occupé de vive force la totalité du village de Souchez et avancé vers l'est dans la direction de Givenchy. Plus au sud, nous avons atteint La Folie et poussé au nord de Thélus, jusqu'au Télégraphe Détruit.*

« *Nous avons fait au cours de ce combat, un millier de prisonniers.*

« *En Champagne, nos troupes ont continué à gagner du terrain.*

« Après avoir franchi sur presque tout le front compris entre Auberive et Ville sur-Tourbe, les puissants réseaux de tranchées, boyaux et fortins établis et perfectionnés par l'ennemi depuis de longs mois, *elles ont progressé vers le nord, contraignant les troupes allemandes à se replier sur les tranchées de seconde position, à trois ou quatre kilomètres en arrière.*

« La lutte continue sur tout le front.

« *Nous avons atteint l'Epine de Vedegrange, dépassé*

la Cabane sur la route de Somme-Py et la Baraque sur la route de Souain à Tahure. Plus à l'est, nous tenons la ferme de Maison de Champagne.

« L'ennemi a subi par notre feu et dans le corps à corps des *pertes très importantes.*

« Il a laissé dans les ouvrages qu'il a abandonnés un matériel considérable qui n'a pu encore être recensé. Dès maintenant, on signale la prise de *vingt-quatre canons* de campagne.

« Le nombre des prisonniers s'accroît progressivement et dépasse actuellement *seize mille hommes non blessés,* dont au moins deux cents officiers.

« Au total et sur l'ensemble du front, les troupes alliées ont fait en deux jours plus de *vingt mille prisonniers valides.* »

Où serons-nous dans un mois? L'espérance renaît. Nous faisons des projets. Nous irons à Galliffet chercher Giorgio qu'on nous rendra certainement...

La demoiselle de la poste a entendu dire que Madame de Sommevielle a quitté Grosmesnil, mais ses filles y sont encore seules. Je tâcherai d'aller jusque là, tantôt.

*
* *

28 septembre.

Attente du communiqué. Il désappointe un peu. On s'habitue vite aux victoires, aux gros chiffres. Combien de prisonniers aujourd'hui? Cela seulement?

Je vais à Dieppe vers midi pour voir Madeleine qui

reste à l'hôpital. Une heure, deux heures ; elle revient à la fin au Bas-Fort-Blanc déjeuner quand nous avons fini. Elle est brisée de fatigue. On ne sait où coucher les soldats arrivés dans la nuit, si couverts de boue sèche qu'on doit couper leurs vêtements pour les déshabiller. On ne distingue plus leurs traits. Leur saleté est indescriptible. Ils sont très enthousiastes.

Les officiers anglais sont un peu *disappointed*. Ils attendaient de plus beaux résultats de leur effort sur Arras.

A trois heures, distribution de médailles et de croix aux *anciens amputés* devant l'Hôtel Royal. Une femme d'Offranville, « en cheveux », va recevoir la croix de son mari. Cette prise d'armes n'a pas le public habituel de ces fêtes. On est tout aux nouveaux arrivés ; on assiège la porte des hôtels-hôpitaux. Il pleut. On dit que le temps contrarie les opérations.

Courses en ville pour chercher quelqu'un qui se charge de lettres pour Paris. Le courrier est retenu cinq jours. Madame de Sommevielle était prévenue, elle ! Et je n'aurai pas le temps de m'arrêter à Grosmesnil.

On prétend que le fils Azambre serait grièvement blessé et soigné ici. Ces dames Azambre seraient à Dieppe depuis ce matin. Il y aurait quarante hommes des environs. Pertes énormes.

30 septembre.

Les journaux de ce matin sont arrivés comme d'habitude. La poste et le télégraphe reprennent leur

service à peu près normal. Au 423e jour de guerre, c'est un nouveau courage, comme après la victoire de la Marne. Le Président de la République remercie l'armée (1) :

« Mon cher Ministre,

« Les magnifiques résultats qu'ont produits nos opérations en Artois et en Champagne, nous permettent de mesurer l'étendue de la victoire que viennent de remporter les armées alliées. Nos admirables troupes ont donné dans ces combats une nouvelle preuve de leur esprit de sacrifice et de leur sublime dévouement à la Patrie. Elles ont définitivement affirmé leur supériorité sur l'ennemi. Je vous prie de transmettre au Général en chef, aux Généraux commandant les groupes d'armée et les armées, à tous les Généraux, officiers, sous-officiers et soldats, mes félicitations les plus chaleureuses et les plus émues. »

M. Millerand au Généralissime :

« Mon cher Général,

« C'est le cœur plein de joie que je vous transmets la lettre que je reçois de M. le Président de la République... »

L'agence Havas communique un récit officiel de la *Victoire de Champagne*.

« Cette vague humaine qui, sur ce front de plus de 25 kilomètres, d'un même mouvement, d'un même

(1) Le 26 septembre 1915, cette bataille de Champagne était annoncée aux états-majors par le télégramme suivant : « Trois divisions sont passées par la brèche... »

élan s'abattit sur les tranchées ennemies et les couvrit, comprenait des Français de toutes les parties de la France, fantassins du pays breton et de la Vendée, de la Beauce et du Perche, de Paris et de Lorraine, de Normandie et de Franche-Comté, montagnards de Savoie et du Dauphiné, et parmi les contingents divers de l'infanterie coloniale, des hommes des côtes de la Méditerranée et de l'Océan; zouaves et tirailleurs représentaient la France de l'Afrique du Nord.

« En quelques minutes, nos hommes, aux prix de pertes *presque partout légères,* sautaient dans les tranchées allemandes, en maîtrisaient les défenseurs et poursuivaient leur course en avant avec entrain et audace... »

Personne n'est oublié dans cette nomenclature des diverses races de la France. La France d'aujourd'hui est devant nous, comme une géante qui serait restée courbée quelque temps, pour nous étonner plus ensuite quand elle redresserait sa taille.

Dans un article intitulé « De la boucherie et de la guerre », Polybe compare « l'atroce hécatombe, et plus inutile encore » des armées du Kaiser, avec « ces vies, toutes ces jeunes vies qui s'offrent d'un même élan. Notre Patrie en est économe. Elle a fait sa part au sacrifice. Elle garde sa part à l'avenir. Quelle patrie est plus douce? Quelle patrie fut toujours plus humaine?

Cela, c'est Joffre,
Cela, c'est la Champagne,
Cela, c'est la guerre. »

Et quel tableau, d'abord, de l' « infernal brasier

où une main invisible, qui est crispée de rage, n'a pas arrêté de lancer les régiments après les régiments... »

« Ça, c'est l'empereur allemand.
Ça, c'est l'Yser.
Ça, c'est la boucherie »,

écrit Polybe-Reinach.

Editorial du *Figaro :*

« Et de cette campagne qui s'annonce si merveilleuse, nous ne tirerons, pour le moment, que cette leçon : Ne pas douter de la victoire, mais dans la hâte de nos cœurs, n'en pas prévoir le terme trop proche.

« ALFRED CAPUS,
de l'Académie française. »

Hélas! il arrive toujours de nouveaux blessés à Dieppe. Un train de prisonniers allemands amène des hommes de la Garde Impériale capturés dimanche par les Hindous. Revenus du front oriental, ils ont été rééquipés à Berlin. Ils vont en Angleterre.

2 octobre.

On se dirait à peu de lieues du front, on ne croise que motocyclettes, chevaux, bagages qui en viennent ou y vont. Major W. était hier dans un endroit qu'il ne nomme pas, à vingt minutes de distance de Douai. Les Anglais auraient eu une avance de plusieurs kilomètres sur les troupes françaises, un manque d'entente aurait empêché la liaison de se faire. Les journaux de Londres expriment le sentiment que nous

avons été inférieurs aux Anglais; les journaux allemands disent le contraire. Encore une fois, nous sommes dans une ignorance insupportable, et enclins à croire bonnes toutes les nouvelles. On envie la tranquillité du cher Parson en khaki, quand il cherche et s'étonne de ne pas trouver, dans les librairies dieppoises, les œuvres de Mgr Duchesne. Ah! ces braves gentlemen, qui boivent solennellement leur thé chez les Mallows, en annonçant encore deux ans de guerre! « Le bull-dog ne lâchera plus sa proie. » Cette formule partout imprimée, comme elle paraît juste quand on regarde ces sexagénaires si calés, si « at home »! Quelle patience n'auront pas ces têtes impassibles où la pensée est lente!

Herrick Mallows s'en est allé, hier, à Gonfreville, pour faire des arrangements avec son fermier. Du côté du Havre, l'agriculture va devenir très difficile. Les notaires préviennent les propriétaires que les fermiers, n'ayant pas d'ouvriers, ne veulent plus renouveler leurs baux, si ce n'est à condition de convertir la terre arable en pâturages — et cela, sur une grande étendue d'arpents. Le fermier de Gonfreville va être un de ces jours *rappelé;* ses fils sont, l'un prisonnier, l'autre sur le front. Quand les ouvriers rentreront, on craint qu'ils ne soient tentés par les salaires des fabriques, meilleurs que ceux de la culture. Il ne faudrait pas que la France eût à faire venir des Amériques ce qui faisait notre richesse nationale. Mais c'est là un détail auquel ne s'arrête pas John Bull.

La partie havraise du pays de Caux est, peut-être,

dans une situation exceptionnelle; ce que je note, aujourd'hui, serait en contradiction avec les expériences de M. d'Aultreville.

Redescendu dans Dieppe, on sonnait à Saint-Rémy pour les prières du soir; les quartiers hauts déversaient sur la rue de la Barre les soldats anglais et belges, qui n'ont d'autres distractions que de contempler les étalages des boutiques, très éclairés, le Café des Tribunaux où leurs officiers font cercle.

Le communiqué était court. L'offensive serait-elle déjà interrompue? Pourquoi? Les derniers blessés n'ont pas l'enthousiasme des premiers; ils parlent de projectiles insuffisants, et découragent les camarades revenus avec la conviction d'un triomphe complet.

Madeleine devait m'attendre à Saint-Rémy, dont l'odeur de cave et de chandelle ferait reconnaître à un aveugle cette curieuse église, plus ancienne dans certaines de ses parties, que Saint-Jacques, sombre, lourde, où les âmes pieuses se sentent si loin du monde, et qui rassure les ferveurs timorées. Saint-Rémy a ses fidèles, en dehors de ses paroissiens; cette église est, pour moi, la province même. Les maisons s'y collent, les ruelles qui l'entourent, en font encore partie; on y rencontre des trotte-menu qui ne doivent sortir de chez elles que pour se rendre aux offices. Aubrey Beardsley et Conder situaient *tous* les romans provinciaux de Balzac dans ce coin de Dieppe, où il n'y a pas un volet, un bouton de porte, ni une tuile, qui ne date au moins de Vauban.

La prière du soir a ses fidèles, ombragées de chapeaux dont je ne sais quels doigts de fée Carabosse

continuent, à travers les âges, de perpétuer l'achronisme, dans quelque arrière-cour où le *Conseiller des Dames* illustré est tenu pour frivole. Ces béguines ménagères ont des voix qu'on n'entend que là; le Salut a une intimité familiale; les cantiques, dans un ton fantaisiste, rasent le sol et ne s'élèvent pas jusqu'aux couronnements des piliers ronds et trapus, dont la base est verdie par la mousse. Nous sommes dans un sous-sol de la vie moderne.

J'attendis assez longtemps. Le service des blessés retint Madeleine, qui devra peut-être veiller cette nuit, puisqu'elle ne vient pas. Au bas du chœur, une voix assez pure continua de chanter après que les autres s'étaient tues, même pendant les premiers trilles du timbre qui remplace la sonnette, avant la Bénédiction. Madeleine, peut-être, serait-elle entrée par la poterne du Nord? Madeleine n'était pas venue, mais quand le sacristain allait fermer, les fidèles tous partis, je rencontrai Berthe de Sommevielle près du bénitier. Elle avait un voile. Elle vint à moi :

— Etais-je assez bien renseignée? dit-elle. Je suis partie. Je croyais qu'on les amènerait à Paris — ceux, du moins, de la brigade du général X. On en a évacué beaucoup sur Paris. C'est encore un hasard, qu'on l'ait dirigé sur Dieppe; quoique, maintenant, on les rapproche de chez eux... Je l'ai cru mort... *Il ne pouvait pas être sain et sauf;* je le savais;... j'ai consulté des tireuses de cartes... Ah! mon Dieu! Qu'est-ce que je vous confesse là! Pas un mot, n'est-ce pas? Entre nous, n'est-ce pas? Mon amie la générale X. connaît toutes les chiromancienne...

— Où est-il? interrogeai-je.

— Comment, où est-il? Dans le plus mauvais, le plus inconfortable hôpital. Et c'est très grave. On ne me permet pas de le voir... Sa mère, sa mère seule... Cette femme ne comprend pas que j'ai autant de droits qu'elle... J'ai pris une chambre à l'Hôtel de la Paix. Je ne m'éloignerai pas, si ça va plus mal, je casserai les vitres, plutôt que de ne pas le revoir...

— Et mademoiselle votre fille? La fiancée?...

— Ma fille? Oh! ma pauvre fille!... *Cette* mère l'a fait appeler... sans moi! Comprenez-vous ça? Cette inconvenance!... Ces gens n'ont pas de manières!... Un vernis! Et dès qu'on gratte un peu!... Enfin, *lui*, il est d'une autre essence, c'est un être merveilleux... Adieu, adieu! Je cours chez le médecin... Je dîne avec une infirmière... Ah! s'il était au moins dans le service de votre femme!...

Et Berthe a disparu comme un elfe.

3 octobre.

Wells écrit : « Il ne semble pas qu'il y ait le plus petit espoir de rendre la guerre plus concluante et moins destructrice. Elle ne fera que devenir plus cruelle et plus horrible et ne laissera derrière elle que des vagues de haines coupant en deux les peuples... Vous pourrez, il est vrai, faire usage de représailles; mais votre adversaire ne sera jamais réduit à l'impuissance totale, comme cela était possible autrefois... La voie de la Guerre, ou bien un Etat mondial : tel est le dilemme d'aujourd'hui pour l'humanité... »

M. Georges Boissonnas, moraliste : « Il ne faut pas de solution bâtarde, de concessions qui compromettent les causes sacrées et qui viendraient ruiner les espérances de tant d'âmes héroïques qui ont accepté la souffrance et la mort, pour assurer la paix véritable à des êtres chers, à la Patrie, à l'Humanité...

« Dans la cause de la paix que défend notre peuple en armes, personne ne se fera « porter déserteur ».

Lectures du soir. Nous nous accrochons au manteau de la cheminée, nous pensons à toutes les Berthes de Sommevielle; insolubilité de ce problème, noir à perte de vue !

A MISS T., LONDRES

5 octobre.

Nous avons fait une dernière tentative, et vous envoyons un certificat d'honorabilité, de bonne vie et mœurs, que nous délivre l'adjoint au maire de Dieppe. Mais vous n'aurez pas votre permis de séjour, ma chère. Ainsi, vous qui avez soigné bénévolement des Français, une grande partie de l'hiver, sur cette côte, vous ne viendrez pas : l'Angleterre ne veut pas vous laisser partir ! — Et l'on craint les espions ! — Si vous aviez été trombone, clarinettiste au Casino; si vous aviez donné des leçons de musique à d'honnêtes personnes ici, vous pourriez être Turque, même Autrichienne : vous délivreriez vous-même des permis d'automobile, comme le jeune oriental qui vient seu-

lement, ces jours-ci, de s'éclipser... je ne sais comme! Il favorisa l'évasion d'un prisonnier allemand (il n'y eut que tentative), avec lequel il avait une étrange intimité.

Maints amis à nous recevaient Irram et sa femme. La musique est un passe-partout, et Irram a du talent. Une nuit, l'hiver dernier, il s'obstinait à rester dans le salon de Madame F. Il savait que dans le buvard étaient des lettres de F., lequel écrit un vrai journal du front; il ne pouvait, disait-il, rentrer chez lui; il priait Madame F. d'aller se reposer; il avait sa correspondance à faire. Pourquoi une de ces lettres était-elle introuvable, le lendemain? Madame F. n'était sortie de la pièce qu'une minute.

Avec de faux papiers, il surprit la confiance d'un employé de bureau, à Paris, d'où, depuis quinze jours, il ne put pas partir, pour revenir à Dieppe. Et il y était encore récemment. Il y a des espions installés dans des villes de province où la candeur des braves gens qui les y ont toujours vus, leur donnerait une fille en mariage.

Mr. Herrick Mallows a épousé Mademoiselle X., dont le père est un des « principaux » du pays. Les Mallows sont propriétaires en Normandie, Mr. Mallows a loué une maison dans Dieppe, sa famille entière se dévoue aux hôpitaux; or la sœur de Mr. Mallows n'a pas pu venir pour Pâques. Donc, ma chère, à Paris! D'où vous pourrez envoyer en Allemagne tous les renseignements que vous voudrez : personne ne troublera votre espionnage, si vous vouliez en faire.

A propos des Mallows : quelle puissance a le type

britannique ! Dans les unions entre les gens de votre race et ceux de la nôtre, les enfants ont toujours l'air d'Anglais. Mes sept cousins de Leeds n'ont de ressemblance qu'avec leur père ; de même pour les jeunes Mallows, qui n'ont été qu'en visite en Angleterre.

La maison des Mallows est très hospitalière pour moi, pendant les stations interminables que je dois faire à Dieppe. C'est déjà devenu un intérieur de chez vous ; d'ailleurs, cette villa fut-elle jamais habitée par d'autres que des Anglais ? Une vérandah en « *lattice work* » est du plus authentique Adam's à la Chinoise. Des terrasses qui longent le faubourg de la Barre, on monte par des escaliers de pierre à d'autres terrasses, jusqu'au niveau des falaises. Quuels souvenirs d'enfance pour moi, ces murs en rampe ! Le cèdre des Mallows étendait ses branches à graines rouges sur un jardin contigu, où la Castiglione me faisait jouer avec son fils. C'était au temps de la splendeur dieppoise, quand un escadron des Guides de l'Impératrice occupait les écuries du château ; la rue Aguado était un Longchamp de voitures à la Daumont. Les élégantes de la Cour, dont on nous a rebattu les oreilles, la Castiglione, la Metternich, la marquise de Galliffet, une Madame Musard ou une Rattazzi, c'est dans des nids à rats qu'elles étalaient leurs crinolines ; ces appartements, même refaits et pourvus de *baths*, font pitié à Major sir John W., mettent vos nurses en fuite, et sont la risée des Belges en exil !

Je commence à croire que nous sommes un peuple imaginatif et pour qui les mots ont un prestige plus sûr que les choses.....

6 octobre.

Démission Vénizelos. En grosses lettres dans les journaux: « Une mauvaise nouvelle. » Le général Sarrail est prêt à partir pour la Macédoine. Les lettres de soldats sur la victoire de Champagne, les récits des dernières semaines font place aux discussions politiques. On se préoccupe des Balkans ; dans notre ministère, il y a désaccord. Puissions-nous ne plus jamais rentrer à Paris !

Dans un journal, ce matin, en face d'un article célébrant un masque antiasphyxiant : une chronique de la Mode, par Ghénya. « Les événements que nous subissons ne doivent pas faire oublier aux femmes les soins de la toilette. En ce début d'automne où la température est pleine de surprises, il est indispensable de se préserver avec la véritable Eau de Manon, si précieuse pour adoucir la peau et donner de l'éclat au teint. »

Quelqu'un s'écrie : « On a les tempes serrées et des gargouillements d'entrailles ! »

Frédéric Azambre était, hier soir, à toute extrémité. On a aujourd'hui un peu d'espoir. C'est l'abbé Chanterelle qui me rapporte cette rumeur. Une hémorrhagie a failli enlever le malheureux enfant. Mademoiselle Alice de Sommevielle est accourue avec sa mère; les instances du médecin ont fait céder Madame Azambre.

Monsieur le Curé m'a dit : — Madame la Baronne m'a envoyé un fiacre automobile, celui de Monsieur Larchevêque, le tonnelier de la rue du Cœur-Couronné...

Vous savez, l'ancien cocher de place. Je me suis hâté de répondre au désir de cette bonne dame ; dès que j'eus achevé les prières pour nos chers soldats, je suis monté dans cet équipage à traction mécanique. Le rendez-vous était à l'Hôtel de la Paix. Quand je débarquai du coche, un garçon fort poli me remit une carte sous enveloppe, en m'invitant à prendre un léger en-cas froid, que Madame la Baronne avait fait mettre de côté. Elle rentrait au même moment à l'hôtel. — Ah ! vous voici déjà, mon bon Abbé ! Je vais faire prévenir Madame Azambre. Elle est là. Je ne l'ai pas vue, avant que je vous visse, vous. Vous savez les prétentions de ces gens : amener ma fille à l'hôpital, *sans moi, sa mère !* Madame de Sommevielle paraissait en proie à une sorte de fièvre, cette chère dame, jadis si réservée ! — Ah ! Madame la Baronne, fis-je, je suis votre serviteur respectueux ; que puis-je donc, de quel service vous serai-je? Vous n'avez qu'à ordonner, si mon humble personne...

L'abbé Chanterelle était en verve, mais lent, et j'avais hâte d'en venir au fait.

— Vite, vite, Monsieur l'Abbé ! Alors quelle était votre ambassade ?

— Ah ! C'était bien peu de chose ! Et je ne comprends pas encore très bien pourquoi Madame la Baronne a eu besoin d'un vieux prêtre — son ami, je veux bien, son directeur devant Dieu et les hommes...

— Vite ! Mais quoi, Monsieur l'Abbé ?

— C'était pour dire à la mère du jeune homme que Madame la Baronne avait des sentiments religieux, des

habitudes héritées de sa noble famille (je n'ai pas dit noble, pour ne pas humilier Madame Azambre) de sa famille, donc, et que je venais implorer, à côté d'elle, pour qu'une future belle-mère, qui se considérait comme *une maman très tendre*, assistât à l'entrevue... peut-être *in extremis*.

— Alors, qu'est-ce que Madame Azambre vous a répondu ?

— Elle a répondu : — Monsieur l'Abbé, vous ne savez pas de quoi il s'agit ! Enfin, puisque je vous sens en hâte, j'abrège. Voici en quelques mots... J'ai promis de mener Madame la Baronne au chevet du mourant, et la jeune fille aussi, et de ne pas m'éloigner pendant le cours de la touchante et si regrettable entrevue. Nous nous mîmes en route. Madame Azambre précédait avec des ballons d'oxygène, des médicaments de chez Monsieur Mabille, l'excellent pharmacien de la place du Puits-Salé : quels braves gens !

— Oui, oui, oui, allez vite !...

— Pardon, c'est vrai, je vous retiens ! Nous nous mîmes donc en route ; nous accédâmes à la chambre du patient. Monsieur Frédéric eut l'air de nous reconnaître... Il reconnut sa fiancée sûrement. (Je ne vous ai pas dit, dans ma précipitation, que Mademoiselle Alice était à l'Hôtel de la Paix depuis le tantôt, dans des crises de larmes ; sa mère l'avait laissée sous clef dans sa chambre.) Le malade la reconnut donc ; elle l'embrassa sur le front ; M. Frédéric se souleva un tantinet, un rien... mais l'effort suffit à provoquer une hémorrhagie ! Madame la Baronne poussa un cri ; elle tomba roide, droite comme un bâton. Un major

eut même une exclamation qu'un ecclésiastique a peine à entendre... mais les militaires, on sait !...

— Alors, Madame de Sommevielle, qu'en avez-vous fait, Monsieur l'Abbé?

— Des plantons — ils appellent ainsi ces militaires infirmiers, du moins, c'est ce que je crois — deux plantons ont donc apporté une civière, la même, ont-ils dit, qui avait servi pour M. Frédéric. Et nous avons ramené la malheureuse châtelaine de Grosmesnil à l'Hôtel de la Paix. Elle est encore là, couchée, inerte; — du moins, elle n'avait pas repris ses sens quand j'ai dû quitter la ville. C'est très sérieux, je crois, de part et d'aütre.

— Comment, de part et d'autre?

— Mais les deux malades ! Le gendre et la belle-mère ! Je puis dire ainsi, puisque j'allais unir les chers enfants... Alice et Frédéric... Mais il faut toujours espérer... Demain le Bon Dieu nous aura peut-être ménagé un de ses miracles.

9 octobre.

Madeleine et moi sommes allés à Paris pour l'enterrement d'Ernest Crocheton, notre cher jardinier d'Auteuil. Les nuits passées dans la maison vide, quand nous allons à Paris pour vingt-quatre heures, nous connaissons cela, et c'est toujours lugubre; mais Ernest était un dieu lare et nous le savions présent. C'est fini ! Nous avons jeté sur son cercueil les dernières fleurs de « son jardin ».

Sa fille a la douleur résignée et passive de certaines gens de la campagne ; elle raconte, comme s'il s'agissait d'un autre, les hallucinations, les folies du bonhomme qui s'était mis à boire du vin et de l'alcool, à 75 ans, « croyant se soutenir ».

Il n'y a plus de « mémoire » dans la maison. Auteuil ne sera plus Auteuil pour nous.

Dans Paris, beaucoup d'agitation politique. Le succès de Tahure est beau (100 prisonniers) ; mais Salonique et le débarquement des Alliés cause une anxiété considérable.

La Grèce, après avoir fermé les yeux, ou consenti avec Vénizelos, proteste contre le passage des troupes alliées. Si la Bulgarie attaque, nous aurons le droit pour nous. Si nous attaquions les premiers, on dirait que nous avons violé la Grèce, comme les Allemands la Belgique. Les ministres de l'Entente ont quitté Sofia. Sir Ian Hamilton est à Salonique. Ce serait à l'Italie et à la Russie, de « faire le coup » de ce côté-là, car nous n'avons, sur ce front-ci, que juste de quoi pousser notre gros effort, au moment où il s'y produit une lézarde. On est très monté à Paris contre la politique de Delcassé.

A notre retour de l'enterrement, train triple pour Le Havre et Dieppe par Rouen. A Vernon, sur le quai de la gare, un départ de tout jeunes soldats, bleu-pastel, équipement tout neuf, cuirs jaunes, paquetages d'exposition, terrine et bidon en métal étincelant. Ces enfants crient aux dames de notre compartiment : « Vous ne voulez pas une place d'infirmière ?... Joli voyage à Salonique ! »

Ils y vont. Et ils font des plaisanteries déchirantes, les pauvres paladins de la République.

Chez nous, nous apprenons que Frédéric Azambre vit encore; on le sauvera peut-être. Berthe de Sommevielle a voulu se lever pour voir Frédéric, hier matin; elle a eu une embolie. Elle est morte!

Berthe de Sommevielle a peut-être quitté cette terre sans se douter qu'elle était amoureuse!

10 octobre, dimanche.

Nous ne pourrons pas aller aux obsèques de Berthe de Sommevielle. Madeleine sera à l'hôpital; j'ai dû me coucher, le médecin m'ordonne huit jours de repos. Comment ne pas lire les journaux? Barrès expose très sincèrement la situation politique, mais ne choisit pas entre les deux voies à prendre : abandon de la partie, aux Balkans, ou bien y former un nouveau front avec des forces considérables. Ce serait une gigantesque expédition des Alliés, une autre guerre greffée sur celle-ci. Le titre de l'article est « La Faute des Alliés ». Il révèle que les diplomates n'ont pas eu d'entente depuis le printemps. Le public apprend, soudain, sans réticences, ce que je savais. Quelles que soient leurs opinions, tous les journaux avouent. Depuis le jour de la déclaration de guerre, nous n'avions pas eu une telle émotion.

Delcassé se dit malade et n'assiste pas au Conseil des Ministres. La confiance qu'il avait eue dans l'attitude de la Bulgarie, toute sa politique dans les Balkans

semble avoir tourné en déroute. Je crois savoir que, s'il avait été indépendant, il eût agi en avril dernier, quand il était temps. Delcassé va servir de bouc émissaire... Le Ministre des Affaires étrangères ne paraîtra pas à la séance plénière des deux Chambres.

On sent quelque chose de terrible, un désarroi du Gouvernement. Il est question d'un Conseil permanent des Chefs militaires de toutes les puissances alliées. Nous voici aussi inquiets qu'en août 1914, quand nous nous demandions si l'Angleterre « marcherait ». N'y a-t-il donc rien de fait? G. W. Wells aurait-il raison? La guerre ne résoudrait-elle aucun problème?

Quelques officiers anglais sont venus prendre le thé; ils se promenaient à cheval pour leur « sunday leave ».

Etonnante volonté de ne rien savoir des événements, de ne pas parler de la guerre! Mallows assure que, dans le « mess », entre eux, il est convenu de ne faire allusion *à rien de ce qui a trait à l'armée*. C'est « bad manners », de parler métier *(shop)*. En Allemagne, les officiers (ces raseurs) continuent leurs cours spéciaux, discutent des questions techniques, même en présence d'invités civils. Mais c'est très bien!

N'en est-il pas de même pour un peintre, un écrivain, un producteur quelconque? Nous sommes des *raseurs*, si nous ne sommes pas des solitaires enfermés dans notre rêve. Nous ne pensons qu'à une chose; nous en parlons aux autres, à nous-mêmes, en mangeant, en dormant presque; pour l'homme de métier, il n'existe que *son* métier; il ne connaît ni politesse, ni « manners ». La conception britannique des « good

manners » du gentleman, est, trop souvent, une simple vue de bonne d'enfants.

15 octobre.

J'étais encore au rez-de-chaussée quand Madame d'Aultreville est venue prendre de mes nouvelles; elle allait s'en retourner. J'ouvris la fenêtre et insistai pour qu'elle voulût bien me faire l'honneur d'un bout de visite, puisque je ne puis pas me rendre chez elle comme je le lui avais promis. Cette bonne voisine craignait de me déranger; elle avait encore des amis à voir « dans le quartier » (les environs) et elle profitait de ce qu'un de ses valets de ferme fût en permission, pour mettre la jument pie au break à bâche. Elle s'assit sur la plus incommode des chaises, sans s'appuyer.

La douairière « n'en peut croire ses yeux », quand elle se rappelle ce qu'était ma maison, ce qu'elle est aujourd'hui.

— Comme tout ceci intéresserait ma fille Claudie! Permettrez-vous que je l'amène une fois, monsieur?

Je l'en suppliai.

— Que de choses, depuis que nous ne nous sommes vus chez moi, monsieur! Quel drame! Notre région est, comme ma famille, bien éprouvée! Qui l'eût dit? Cette chère Berthe de Sommevielle! Je ne vous ai pas aperçu à l'inhumation... Vous étiez malade?... C'est regrettable, c'est très regrettable. Vous auriez vu une partie de la société — les voisins proches — car on

se fait « porter » difficilement, par le temps qui court. Madame de Sommevielle était sujette à des crises ; on s'étonne moins, quand on l'a connue jeune fille, qu'elle n'ait pas supporté l'excès de l'émotion. Si ma fille était à la place d'Alice de Sommevielle, je crois que j'aurais aussi « passé », comme sa mère. Pensez, monsieur ! Un mariage *in extremis*... dans un hôpital de militaires !!

Notre douairière toucha d'une main ses yeux, comme devant un spectacle immodeste, et elle reprit, sur l'assurance que je lui donnai que Frédéric avait une chambre à part :

— Maintenant, le mariage se fera, puisque le malade paraît hors d'affaire, mais, dit-on, sûr de ne plus repartir. En somme, ils sont fiancés, le père avait donné son consentement. Alice a trop de race pour se dérober sur l'obstacle, comme disent ces messieurs, aux courses de Dieppe. Les conseils d'une mère sont précieux pour les jeunes épouses ; mais je pencherais à croire que la pauvre Berthe eût peut-être été une belle-mère un peu trop zélée...

— Trouvez-vous, madame, demandai-je, trouvez-vous que Madame Azambre ait des torts ? Comment, vous, une autorité, vous, madame, qui possédez les anciennes traditions, comment jugez-vous Madame Azambre ?

— Vous êtes trop flatteur, monsieur... Mon âge, je le reconnais, et le nom que je porte, sont une garantie... Eh ! bien, à la place de cette dame (si toutefois une femme deux fois Aultreville peut se mettre à la place de cette personne), je crois que j'aurais été aussi crain-

tive en face de Berthe. Berthe avait quelque chose de... pas naturel... de tout à fait drôle... Je vous demande pardon : *une petite fêlure*. Mon mari dit : Une araignée dans le cerveau... Ainsi, à la première blessure du fils Azambre, quand ce jeune homme était à Sévigné, l'Ecole des filles (vous savez), Berthe le soignait, n'est-ce pas? Berthe le bourrait de livres. Elle lui faisait lire *Julia de Trécœur*, une lecture que j'aurais interdite à mon fils, même après ce volontariat (d'où il n'est pas revenu!), — et Madame d'Aultreville porta encore une main à ses yeux. — Monsieur Azambre n'a pas l'habitude de lire; cela l'ennuyait, la lecture. Berthe grondait s'il n'exprimait pas une opinion sur certains caractères de romans. Elle voulait lui faire faire des « styles » sur ses prouesses de guerre, pour le *Journal de Rouen*. Ce cavalier ne met pas toujours l'orthographe; quand il y avait des fautes — le précepteur du petit Auzanville a été chez les Azambre — je le sais, ce Frédéric était mauvais élève; on l'a assez dit. Quand il y avait des fautes d'orthographe, Berthe disait : — Voilà les guerriers; ils ne savent plus rien! Frédéric, *j'adore* vos fautes, ce sont des perles pour moi...

Berthe apprêtait à rire; on était chagrin pour elle. Madame Azambre a fait circuler la correspondance de Berthe avec Frédéric, on en parlait même à l'inhumation. Vous les aurez peut-être lues, ces lettres, monsieur?

Je m'écriai : — N'a-t-on pas brûlé ces lettres? Si elles appartiennent à quelqu'un, c'est à Frédéric Azambre. J'espère qu'on va faire cesser cela. Celles

qu'on m'a montrées témoignent d'une sensibilité maternelle, voilà tout...

— N'est-ce pas? Maternelle, vous trouvez aussi, monsieur? D'une mère, ce serait *forcé;* mais d'une future belle-mère... Il y avait de quoi *susceptibiliser* Madame Azambre. Je le vois, nous nous entendons tout à fait! Bravo! C'est que nous avons, dans la région, tant d'exemples du courage des mères... Autant chez les paysannes que chez les bourgeoises... Je sais telle de vos amies qui immole ses trois garçons pour restaurer la monarchie!

— Celle-là, fis-je, je ne la classe pas, tout en l'admirant, au-dessus de la femme Legras, de Toulesmesnils, qui n'a que sa pension à attendre de la République, et partage son allocation actuelle avec la femme Thoumyre.

— Oui, mais l'idée est si belle, monsieur : pour le Roi! Une mère de trois fils! Ma fille Claudie et moi, nous avons été transportées quand on nous a cité ce fait, après l'inhumation, à Grosmesnil. Il n'y a pas eu de repas de deuil, vu ces malheurs; mais les Gonney, les Sainte-Lucile et quelques autres, nous avions emporté une collation sèche; le service étant à onze heures et demie, nous nous sommes assises sous ces hêtraies où la chère défunte avait semé des fleurettes, comme dans un jardin à l'anglaise. Elle avait des idées à elle... On a généralement trouvé l'allocution de l'abbé Chanterelle un peu amphigourique. Il parle surtout comme Bossuet. Je préfère la parole de notre Doyen. Il est pourtant de la campagne par naissance, plus que M. Chanterelle qui a l'air paysan, malgré sa

science bien connue, mais notre Doyen a plus de simplicité, il touche les grands comme les petits.

Et s'apercevant que j'étais très las, Madame d'Aultreville prit congé. Son parallèle entre les deux maîtres de la chaire allait devenir nébuleux.

12-13 octobre.

Hébert Honoré est le chien fidèle, l'être simple et bon qui, sans étonnement, traverse la vie, et la quittera, heureux de servir; sa devise est : « Ich dien ». Tel il nous arriva de sa filature de Gueures, à seize ans, tel il restera auprès de nous, probe, véridique, exact, silencieux, avec des mouvements de femme, une âme blanche comme sa chemise, et un gentil sourire franc. Honoré, « Noré », de Gennetuit, a dû, avec ce même sourire de séraphin, embrocher ses quatre « Boches », puisque c'était commandé d'occire, et il n'a pas bronché depuis le grand premier jour, étant de toutes les batailles, de tous les assauts, toujours content, point gratifié du moindre galon — deux fois blessé, toujours riant : « Ich dien ».

A la seconde blessure, cela se gâta; le petit hercule pâle, aux yeux gris, était épuisé. Des mois d'hôpital, une convalescence à Gennetuit. « La santé, ça ne marche toujours pas. » Sans qu'il le demandât, car Honoré reçoit, reconnaissant, mais ne demande jamais, il fut déclaré inapte au service du front; le hasard le mit dans une usine à Déville, tout près de sa famille : il polirait des obus. Le dimanche, nous le voyions ici.

Il y a une idylle du côté d'Hautot — et même une bague de fiançailles.

On l'aperçut hier sur la route, filant à bicyclette.

— Comment, Noré n'est pas passé par chez nous?

— Pardi! Il va voir sa connaissance!

— Honoré ne serait pas passé par ici sans se montrer!

Mais voilà qu'il revient!

Tel il nous arriva de sa filature de Gueures à seize ans, tel, à vingt-six, avec le même sourire, il nous apprend qu'on a besoin d'hommes; il retourne déjà sur le front.

— Et les munitions?

— On a besoin d'hommes au feu.

— Et le mariage, à quand, Honoré?

Honoré a bon espoir. « Celui-là a son ange gardien », dit M. le Curé.

14 octobre.

Rien de plus mauvais que de rester chez soi par ordre du médecin. Le repos est plus fatigant que le travail, pendant la guerre. Le soleil bas traverse le salon jaune et semble entrer du côté du Nord, comme du côté du Midi; cela fait mal aux yeux, il fait trop chaud, trop clair. La citronnelle qui devient un petit arbre, devant la fenêtre, sent trop fort. Les mouches sont intolérables; il y a un bourdon, des abeilles, qui se cognent contre les vitres; le linge de la ferme est pendu à des cordes sous les pommiers, et c'est autant de soleils éblouissants. Il faudrait tondre le gazon, en

manches de chemise, ou râtisser... faire quelque chose pour ne pas penser !

Le canon s'est remis de la partie. Le docteur affirmerait que ce sont des détonations sous-marines, au loin, ou des exercices de la flotte, à Portsmouth ; mais le canon de la guerre à quelques lieues : jamais ! Les gens ne veulent pas admettre le cataclysme. « On est content, quoi ! » Comme Honoré, ils ne s'étonnent de rien. Le Parson en khaki cherche les œuvres de Mgr Duchêne ; les aviateurs brûlent dans leurs nacelles ; les écoliers de Lille sont en classe avec un professeur allemand ; Ferdinand de Bulgarie tripote ses amulettes, puis envoie des télégrammes au Kaiser ; les Belges font l'exercice à Janval ; les bois de bouleaux de la Pologne sont grillés comme par un incendie ; les nouveau-nés expirent sur la mamelle tarie de leurs mères, qui fuient devant le vainqueur. Ce soir, des millions d'hommes et de femmes coucheront dans la boue avec l'espérance de ne pas voir l'aurore prochaine. Et cet état de choses est établi, comme le camp canadien dans le village d'Hautot.

Il faut « dormir sur ses deux oreilles ». Jouissons de cette journée splendide !

« L'Empire d'Allemagne supportera la responsabilité de la guerre. »

Je lis *J'accuse*. C'est une guerre pour « les Grands », conclut l'auteur de *J'accuse*.

« Qu'est-ce qu'une guerre, pour « les Grands » ? Une question d'orgueil et d'ambition à laquelle ils lient leur *Prestige*, un grand événement de leur vie,

comme la victoire de leurs couleurs aux courses du Hoppegarten, ou de leurs yachts à voile, aux régates de Kiel.

« La gloire du souverain consiste en ceci : que, sans s'exposer lui-même au danger, il y a plusieurs milliers d'hommes à sa disposition, qu'il peut sacrifier pour une cause qui ne les concerne pas; et la différence entre les sauvages d'Europe et d'Amérique consiste en ceci : que les uns ont dévoré plus d'une horde ennemie, au lieu que les autres ne mangent pas les survivants, mais savent mieux les utiliser pour agrandir le nombre de leurs sujets, et multiplier les instruments pour des guerres encore plus considérables. » (Kant, *Zum ewigen Frieden.)* — « Sacrifier des milliers d'êtres pour une cause qui ne les intéresse en rien! C'est la vraie raison de cette guerre. Que comprennent au *Prestige* ces pauvres diables qui doivent laisser leur vie sur les champs de bataille de l'Europe? Ils n'en connaissent pas même le mot, et encore moins l'idée. *Le Prestige est un article de luxe* pour celui qui a du superflu dans les autres domaines de la vie. C'est l'entêtement de ne pas vouloir céder, même si l'on sent qu'on a tort, parce qu'on est assez fort pour ne pas avoir besoin de céder. »

De Barrès : « J'écris cet article sur une table de la Chambre. Dieu merci! L'atmosphère de cette maison n'empoisonne pas, et c'est du point de vue national, avec l'horreur des intrigues et le souci de la continuité du pouvoir, et à l'armée, que je juge les intérêts de notre pays. Soyons unis entre Français. On l'est dans

le pays, espérons qu'on voudra l'être au Parlement... »

Il est cinq heures. Le docteur entre et lève les épaules.

— Vous voilà encore plongé dans la lecture de vos journaux ! Sarrail va terminer la guerre ; avec celui-là, les républicains n'ont rien à craindre, ni les mères, ni les pères. Il est économe de vies humaines, notre Sarrail...

J'ai arrêté le docteur, je ne veux plus de politique.

— Dites-moi d'abord, docteur, comment va le fils Azambre ?

— Ça va bien, ça va bien. Mon collègue D. répond de lui, peut-être pas pour suivre les chasses à courre ; mais ce n'est pas utile, la chasse à courre. Ce sera long. Ensuite, Frédéric pourra travailler. Les Azambre furent mes premiers clients. J'ai souvent reproché à la mère de laisser Frédéric oisif. Il aurait dû rester au régiment, ce garçon-là. La chasse à courre : à quoi ça l'a-t-il conduit, ce bougre-là ? A ce mariage chez des gens qui l'auraient traité de haut en bas ? Vous connaissiez Madame de Sommevielle ? Une folle, n'est-ce pas ? Une hystérique ?

— Ah ! docteur, pas si vite, je vous en prie ! Une personne très distinguée !

— Distinguée ? L'ami de ce grotesque d'abbé Chanterelle ? Moi, je vous en montrerai, de la prose de Madame de Sommevielle ! Frédéric et moi, ça collait. Le brave garçon aimait bien mes petits tours à l'hôpital, à sa première blessure. Je bavardais avec lui. Ensuite, à sa convalescence, il venait nous demander un verre — j'ai toujours mon chablis

d'autrefois ; je l'avais muré lors de l'avance des Prussiens ; je l'ai démuré, pour le Jour de l'An. Une fois, Frédéric sirotait sous la tonnelle ; j'entends un timbre de bicyclette. On vient me chercher pour un malade ? J'écoute, on ne sonne pas ; je fais deux pas ; quelqu'un bouge à la grille ; je sors tout de go... N'était-ce pas la folle qui venait épier Frédéric au travers des fusains ? — Donnez-vous la peine d'entrer, madame, dis-je ; Frédéric boit un verre avec moi ; venez donc vous rafraîchir ! Après un tas de chichis — elle en grillait d'envie, la drôlesse ! — elle vient sous la tonnelle : — Donnez-vous la peine de vous asseoir, madame. — Elle m'a tendu la main ; ce n'était plus la châtelaine de Grosmesnil ! Elle a passé deux doigts dans la cravate de Frédéric pour tâter s'il n'était pas en moiteur ; elle a tâté son front ; elle lui a relevé les cheveux. Je lui ai dit : — Laissez-le tranquille, il est chez un médecin ! Cette première fois, elle n'a pas moisi chez moi, mais ensuite, elle venait tout le temps, au retour de la poste, disait-elle. — Racontez-moi l'enfance de Frédéric, parlez-moi de sa santé ! — Et patati et patata ! Comme je savais par Frédéric que sa demoiselle en pinçait pour lui, je me disais : — Les mères veulent savoir. Mais ce n'était pas tout. Un jour, elle m'a dit : — Croyez-vous, docteur, que Frédéric sente tout ce que je suis pour lui ? Vous parle-t-il de moi ? — Non, que je fais, il me parle de votre fille. — Oui, fait-elle, j'entends bien ! *Mais de moi !* — Ma foi, madame, allez donc demander ça au curé Chanterelle, puisque vous voulez faire faire des dévotions à Frédéric. Et j'ai ri, j'ai ri...; sans ça, je lui aurais

dit : — Vous en avez un culot ! Quand on se rappelle que cette femme n'avait pas deviné — toujours à la première blessure de Frédéric — que ça gêne un jeune homme bien élevé de recevoir certains soins intimes, des dames avec qui ils sont en relations. Une dame du monde devrait deviner ! Frédéric se défendait comme un beau diable ; il n'en voulait pas, de la dame de Grosmesnil... et elle était là, toujours là ! Elle enlevait les bassins, les bandages des mains des autres infirmières. Il n'y a pas beaucoup de futures belles-mères qui connaissent autant l'anatomie de leur gendre ! Le patriotisme est une occasion comme il ne s'en présente pas à tous les coins de rue ! D'abord, moi, comme médecin, j'ai mon opinion sur les hôpitaux et les femmes. La guerre porte à la peau — nous sommes entre hommes — nous pouvons parler ?

— Docteur, vous devenez trop « physiologique » ; vous feriez rougir un trompette.

Le docteur veut m'apporter des lettres ; je lui ai fait entendre qu'elles sont le secret du médecin, le secret professionnel. Il s'étonna :

— Oh ! je ne vous les montrerai pas si vous ne voulez pas ! Ce que disait Madame de Sommevielle était mieux encore : — Tâchez donc qu'il soit moins timide avec moi, docteur ! Si je pouvais être une compagne, une grande sœur pour lui...

— Madame, ai-je fini par lui dire — *vous voudriez être votre fille !*

Savez-vous ce qu'elle a répondu à celle-là ? — Si je pouvais le rendre heureux ! Je le comprendrais mieux

que ne fait une jeune fille ; nous sommes nés sous le même signe du Zodiaque !

Et le docteur a ri, a ri ! Il prit ma température, et s'en alla en m'enlevant tous mes journaux.

15 octobre.

L'auto du docteur s'arrête à la barrière ; j'oubliais qu'il devait venir pour moi. Le docteur a vu naître tous les gars du pays ; il est le scribe des illettrés ; par son cabinet passe la correspondance militaire du canton. M'apportait-il des lettres ?

— Quelles sont les nouvelles ? demande-t-il. C'est un peu ralenti, ces jours-ci, mais ça va reprendre ! Vous savez que j'ai toujours confiance, moi ! Les événements se produisent comme je les ai prévus. Dame... c'est long ! Le beau soleil ! On se croirait en juillet. C'est cela, à la bonne heure ! Les fenêtres ouvertes, beaucoup d'air ! L'air, il n'y a que ça. Voyez la mine de nos « poilus ». Sont-ils épatants ? Depuis que je cours en automobile, je me sens rajeuni de vingt ans !

Le docteur me rappelle le *Bon Bock* de Manet. On est guéri dès qu'il vous parle.

— On se permet pas de fièvre quand on est à Offranville, N. de D. !

J'aventure : — Mais c'est pourtant ici que je suis tombé malade, et c'est vous qui me forcez à prendre du repos.

— Que voulez-vous, déclare le docteur, vous

vous faites de la bile ! Sacrés Parisiens ! Si vous étiez comme moi, vous verriez ! Regardez donc autour de nous ! Quand vous pourrez sortir, je vous enlèverai dans ma petite de Dion faire des randonnées. Dirait-on qu'il y a la guerre ? Mon cher ami, c'est le pays de Cocagne ici ! Demandez plutôt à Bricou, à maître Hallier, à Blinville, le meunier de Saint-Aubin ; demandez aux bouchers, demandez aux fournisseurs ! On roule sur l'or. Ces gaillards-là, ils ne désirent qu'une chose, c'est que ça dure. Bricou, on ne sait pas ce qu'il en râcle ! Les marchands de bestiaux, c'est tous des millionnaires. L'autre nuit, nous prenions le train de Rouen ; Bricou allait à Paris : — Comment, Bricou, vous montez en troisième, pour un grand trajet comme ça ? Mon ami, ce n'est pas sérieux, ça, à votre âge ! Bricou a tapé sur sa poche de poitrine ; c'était tout gros, sous sa peau de bique ; et il m'a dit, bien bas pour qu'on n'entendît pas : — J'vas à la Banque de France. Ya pus de monde dans les troisièmes, queuque fois qu' j'viendrons à sommeiller ! Je parierais que Bricou avait des millions sur lui, et deux dorées de pain et de fromage pour ses vingt-quatre heures à Paris... Demandez à maître Hallier : il a payé six cents francs une maudite carne à la vente du camp canadien. Les Anglais, qu'on dit, sont épatés des enchères ! Enfin, ça va, ça va, on est content, quoi ! Même ma femme, qui ne pleure plus ! Le fils est revenu magnifique ; il écrit, du Bois de la Gruerie, que ça va épatamment ! Quoi ? On ne se fait plus de mauvais sang ! Et il n'y a que de la patience à avoir. On en aura, N. de D., puisqu'on sait *qu'on les*

aura quand on voudra! Ça a bien commencé; il y a un temps d'arrêt; on reforme des bataillons dans les dépôts qui regorgent : attendez et dormez sur vos deux oreilles... la fenêtre ouverte!

— Pourquoi, mon bon docteur, a-t-on repris notre Honoré, après l'avoir mis aux munitions? Trouvez-vous qu'il soit *magnifique?*

— Noré? Il est ravi! Il lui faut le grand air. Noré est un de ces bougres qui vous font de l'anémie à l'appartement. C'est né pour les champs, c'est fort comme des taureaux, ces blonds roux; ça a l'air de navets quand ça ne couche pas dehors; Noré aurait claqué dans sa fabrique de Déville. C'est ce que j'ai dit à sa fiancée tout à l'heure... A demain! je serai ici vers le soir!... Je cours à Dieppe...

Le docteur est un bon Français. Honoré est sans doute très bien portant; mais pourquoi a-t-on tant besoin de lui, puisque les dépôts regorgent de jeunes hommes « qui n'ont encore rien fait »?

* *

Malgré la défense du docteur, je sortirai aujourd'hui. Rien ne m'empêchera d'aller à Dieppe. On a beau fermer sa porte, ils m'ont amené le « grand blessé échangé » du canton; il ne m'a rien dit de particulier, si ce n'est qu'on est bien soigné dans les hôpitaux de Munich, que l'hiver a été froid, et que les prisonniers, quand ils sont malades, se plaignent à leurs voisins

les blessés, de manquer de nourriture. Nos Normands sont si souvent des Honorés, contents de peu et sans rancune ! J'ai vu la femme Delamarre Sénateur, et neuf de ses enfants, sur onze qu'elle a eus en treize ans de mariage. La femme Delamarre était une des rares jolies filles du bourg, une vraie jolie fille à la peau blanche et aux dents intactes. Je la faisais poser comme gamine ; on l'appelait la Piquette. Elle savait bien écrire et parlait gentiment ; on avait dû la placer comme bonne à la ville ; je conseillai de lui apprendre les modes, chez Mademoiselle Lemâsle, la Madame Reboux de Dieppe. Madame d'Aultreville combattit mon projet, tenant les modes pour une école de perdition. La Piquette était pure, honnête ; on la maria, à dix-huit ans, avec Sénateur Delamarre, charretier, chantre à l'église et favori de M. le Doyen. Ce fut un mariage bien catholique.

Sénateur gagnait tout juste sa vie pour un ménage et deux gosses. Il en vint trois, puis six, puis douze, et à chacun de mes retours en été, la femme Delamarre était un peu moins Piquette que l'année d'avant. Elle perdit sa beauté, sa grâce fraîche, et ne parla plus comme autrefois. Elle perdit aussi sa santé. Elle n'était pas remise de ses couches, qu'elle recommençait une grossesse. Comme elle aura travaillé, la Piquette, pour le recrutement !

Un jour, je lui avais demandé : — Voyons, Piquette, dis vrai : es-tu heureuse avec Sénateur et ta ribambelle de petits ? Es-tu amoureuse de ton mari, toujours ? Elle n'avait pas semblé me comprendre ; pourtant, une autre fois, elle ricana : — J'croyais point qu'c'était

comme ça, d'être en ménage... et elle avait soupiré; — pourtant, chez ma mère, j'aurais pu apprendre !

Sa mère était rouée de coups par son butor de Léandre, que l'alcool avait bientôt paralysé. Je n'ai connu Léandre que grognant dans son lit. Sénateur est sobre et pieux comme M. le Doyen, travailleur, sérieux ; il n'engendre pas la gaîté et ne parle que si on l'y oblige. Delamarre, artilleur, n'a pas encore eu de permission depuis treize mois.

J'avais probablement rencontré Piquette dans le village, sans la reconnaître : ce matin, j'ai retrouvé une Piquette ravissante, telle j'espérais que serait, plus tard, mon petit modèle à capeline rose.

— Piquette ! c'est toi ? comme tu es belle ! Tu es tournée comme une vendeuse de Mademoiselle Lemâsle ! Qu'est-ce qui te prend, d'être chic comme ça, à c't' heure ?

Piquette Delamarre porte une toque de toile cirée, tailleur-boléro, et elle a des gants de filoselle paille ; ses fillettes ont chacune un petit sarrau de toile mauve et des chapeaux marin. Les doigts de Piquette, je le vis quand elle se déganta pour prendre un bonbon que je lui offrais, sont couverts de bagues de tranchée.

— Ton mari ne t'oublie pas ! Montre : c'est lui qui fait l'orfèvre ? Mâtin ! Il y a ton chiffre dessus ! Il est donc graveur, ton mari ?

— Non, fit Piquette ; c'est des parents, des gars du pays qui m'y ont fait ça...

— Enfin, Piquette, tu es une dame à présent, conte-moi tout : tu as une allocation ; mais avec tes gosses, comment t'en tires-tu ?

— Mon mari est sous-officier; il m'envoie quelque chose; j'ai cinquante centimes par enfant. Et pis, on a le temps pendant la guerre... Les petits vont à l'école; je me suis mise à la couture; Monsieur se rappelle que j'ai toujours aimé la couture, même que Monsieur voulait que j'aille en apprentissage...

— Regrettes-tu, Piquette?

Piquette sourit :

— Bien sûr que ç'aurait p't'être été mon affaire; on sait, aujourd'hui que les hommes sont partis, qu'est-ce que c'est d'être libre!...

— Pourtant tu es une bonne épouse et ton mari t'a prouvé qu'il t'aimait.

— Si c'est ça aimer! Piquette baissa la tête : — Y a des manières plus gentilles d'être amoureux... vous savez, les maris c'est des...

Madeleine a interrompu cette confession scabreuse.

— Tiens! Piquette? Quelle élégance?

— Madame trouve? Je me suis fait ça avec Madame Lecointre, ma patronne!

— Et ton mari, il n'a pas de congé?

— On n'en parle pas encore. Il est content comme ça. Moi aussi. On se tourne pas les sangs. On est si occupées...

Effectivement, le docteur ne se trompe pas; il y a beaucoup d'heureux ici.

Madeleine avait son service, de deux à sept heures; nous sommes partis pour Dieppe par un temps radieux; les peupliers de la côte de Janval sont en louis d'or; ce sera cette féerie annuelle jusqu'à la Toussaint.

La maisonnette des Delamarre s'accroche à flanc de coteau, près de la route ; de la voiture, nous apercevons un sous-officier canadien, qui badigeonne de vert-d'eau la porte de Piquette. Le cheval du soldat, sellé, est retenu à un anneau. Les premiers chrysantèmes ont fleuri dans des pots bien roses sur le rebord de la fenêtre.

— Ah ! Ah ! fait Madeleine, — voici du nouveau ! Regarde la maison des Delamarre !... Tout à neuf !

*
* *

Madame d'Aultreville m'a donné un faux renseignement ; Frédéric Azambre n'est pas à Sévigné, mais au « Métropole ». Marizika me priait, dans sa dernière lettre, de rechercher un sergent, un jeune abbé des environs de Royat, blessé aux deux mains dans l'attaque du 25 septembre, en traitement à l'Hôtel Métropole.

J'ai attendu le sergent Levrault dans le hall de l'hôtel où, l'an dernier, les premières nouvelles du désastre nous étaient fournies par un industriel du Nord, et des Américains qui lisaient le *Times*. Voici les fauteuils de jonc, les mêmes palmiers, la statue de marbre de *l'Innocence,* sous les traits d'une minaudière trop peu vêtue, que les turcos attablés auprès d'elle, nomment, je ne sais pourquoi, Anastasie.

L'abbé-sergent n'a pas les deux mains coupées, comme le croit Marizika, mais du coton les enveloppe, quand il traverse le hall avec une paysanne en bonnet blanc, sa mère, et une dame, sa sœur. Très

avenant, charmant visage ouvert, une voix bordelaise. M. Levrault a voulu s'engager comme infirmier, Monseigneur n'a pas consenti. L'abbé fut versé dans le rang, un mois plus tard ; il n'a fait qu'un mois sur le front, il est déjà proposé pour le grade de sous-lieutenant et la Légion d'honneur. Sûr d'être tué tout de suite, sa ferveur était, dit-il, comme au jour de son Ordination ; triste qu'un prêtre eût à répandre le sang de son prochain, mais s'oubliant soudain, quand certains hommes d'un autre régiment, pétrifiés par la terreur, se blottissent dans un trou ; il les entraîne, prend le commandement, tombe à genoux sur le rebord de la première tranchée, les mains en avant. Une balle les déchire. Dans une ambulance proche du front on va les lui couper ; il refuse, pour qu'on lui conserve deux doigts, pouvoir tenir le calice, célébrer la messe. — Aujourd'hui — dit-il — on me promet de me guérir une main et trois doigts de l'autre

Il faudrait sténographier, comme pour Jean Barboiron (1), le langage de ce prêtre lettré, élève du Collège Romain, ses phrases que les termes courants du « poilu » de 1915 « entrelardent », comme il le dit lui-même, ce dont il s'excuse inutilement. « Le jus », « marmitter », « zigouiller », vous surprennent sur ses lèvres, comme les huit premières notes de la *Marseillaise,* dans le lied de Schumann.

Je compte revoir souvent l'abbé Levrault. Aujourd'hui, c'est de Frédéric Azambre que j'avais hâte de m'instruire.

(1) Voir page 336, deuxième série des *Cahiers d'un Artiste.*

— La chambre de ce camarade est au même étage que la mienne, dit l'abbé-sergent ; je lui abandonne celle que j'occupais d'abord, sur la mer ; j'en ai pris une sur la cour, car je suis dehors tout l'après-midi. Azambre reçoit des visites ; je crois qu'il est fiancé. Le jour où il eut son hémorrhagie, j'étais là et je prévins les plantons d'en bas, pour qu'on cherchât une voiture afin d'emporter cette belle dame — sa future belle-mère, n'est-ce pas ? — qui est morte d'émotion.

— Comment, demandai-je, comment est-il ? Causez-vous avec lui ? Est-il moins faible ?

— Point faible du tout ; c'est un garçon qui a un cran énorme ; il devait faire un poilu très épatant ; il est hors d'affaire, un peu comme moi ; mais il a achevé sa carrière d'hoplite. *Hic est terminus*. Mais, monsieur, vous êtes sans doute plus à même que nous de connaître M. Azambre, et ce serait plutôt à moi, de vous interroger, avec la double réserve d'un ecclésiastique et d'une personne qui n'avait pas l'avantage, ni l'honneur, de vous connaître, il y a quelques instants.

— Parlez, monsieur l'abbé.

— Nous sommes donc sur le même palier, vous disais-je ; je me présente de temps à autre dans la chambre 7, quand ces dames sont parties. Azambre sait que je suis ecclésiastique. Il me pose des « colles », comme on dit au collège, sur les confessions, sur nos fidèles, sur le monde catholique. Il me dit : — Avec toi, mon vieux, on peut causer religion ; ah ! ces bougresses de dévotes ! — Azambre les a dans le nez. La plus simple civilité me fait un devoir de ne pas vous rapporter ces confidences d'hôpital et de

soldat, dans leur sans-façon un peu trop martial.

— Est-ce qu'Azambre n'est pas très ému des circonstances tragiques... ?

— Il faut mettre cela sur le compte de la joie si naturelle d'un condamné pour qui la vie se représente avec ses mille séductions : non, il n'est pas ému...

— Mais, que dit-il ?

— Qu'il ne se serait jamais marié, si cette dame avait vécu ; qu'on ne se marie pas pour avoir deux mères, surtout quand la belle-mère est plus tannante que l'autre ; qu'avec la sienne, il s'était arrangé une petite existence à part, qu'il l'envoyait paître ; mais qu'avec l'autre dame, il ne savait plus où se mettre. Il dit : — Avec vos dévotes, on ne sait pas à qui l'on a affaire. — Il m'a remis des carnets, une sorte de journal écrit par cette dame et qu'elle lui confia ; mais il ne les avait jamais lus. Il ne les aurait pas compris.

Désapprouvant que M. Frédéric eût remis ces carnets à l'abbé Levrault, je ne montai pas à la chambre du malade. D'ailleurs les demoiselles de Sommevielle et Madame Azambre y étaient à ce moment-là. Je suppliai l'abbé de se dessaisir de ces notes en ma faveur. Je réfléchirais sur ce qu'il convient d'en faire. L'abbé me les prêta.

Minuit.

Frédéric ne se serait pas marié, si Berthe de Sommevielle avait vécu, si la mort n'avait anéanti un déplorable amour ?.....

Il est donc nécessaire que quelqu'un, que quelque chose périsse, pour que d'autres se développent et vivent heureux?

Amour? Fut-ce de l'amour?

J'ai passé deux heures hésitant si je lirais ces pages. J'ai refermé un cahier, dès que je l'eus ouvert. Il me sembla que je violais une tombe. Dois-je lire ce grimoire? Si j'en sonde la douleur, ce sera d'une main respectueuse. Qu'il y ait au moins quelqu'un sur la terre pour recueillir le secret de Berthe! Personne ne l'a comprise. Un rustaud porte un diagnostic médical sur une maladie qu'il ignore. Je crois comprendre Berthe en ami. En ami? Combien de fois nous étions-nous parlé? Voisins, simples voisins de campagne, nous ne nous sommes jamais dit que des choses banales. Berthe devait avoir, pour moi, à peine plus de considération qu'elle n'en avait, naguère, pour « ces Azambre ».

Si au moins elle avait, comme Mademoiselle Claudie d'Aultreville, peint des portraits d'après nature! — Je ne vis que par le sentiment, — m'avait-elle dit pendant un repas de chasse. Elle m'a aussi, une fois, demandé : — Est-ce vrai que vous êtes un peintre réaliste, comme on me l'assure?

Quelles images le mot *réaliste* évoquait-il pour Berthe? Oui, je me rappelle... elle s'étonnait que je trouvasse des *sujets* parmi ces paysans, « qui n'ont pas d'âme ». Qu'est-ce qu'elle nommait un « André del Sarte »? Dans le Val Gosset, je me souviens qu'elle me demanda si je n'étais pas de son avis :

— Vous, un artiste, dites-moi, n'est-ce pas, que

mon futur gendre est un véritable André del Sarte? — Je répondis : — Un Rubens, plutôt. Berthe avoua : — Je n'ai vu, de cet artiste, qu'une gravure chez mes parents, une kermesse, je crois, que l'on remplaça par une remise de cerfs pour laquelle mon père avait une prédilection.

Tout cela est fini. Que Berthe ne puisse pas voir, de l'autre monde, la chambre où Frédéric remit à un camarade les précieux carnets !

M. de Sommevielle est venu « entre deux trains », et repartit après avoir donné son approbation au bonheur des enfants. Hubert s'entraîne à l'aviation. Ses sœurs sont auprès de l' « André del Sarte », organisent un mariage prochain. Les vieilles femmes meurent : c'est dans l'ordre des choses.

Personne, ce soir, ne pense à Berthe autant que moi, et j'ai sur ma table ses rêveries ! Pourquoi chez moi ? Je ne puis détacher mes yeux de ces lignes écrites en caractères qui semblent être d'Anaïs Ségalas.

Des cahiers de Berthe

10 janvier 1915.

« ... Je suis seule debout dans le château ; je prie de toutes les forces de mon âme pour celui qui, dans la nuit, nous protège contre le flot des vils envahisseurs. Il offre sa poitrine aux balles perfides ; de son bras vainqueur, il fait un glaive humain ! Il veille pour que la France repose ! Mais, dans un coin de la

Normandie, une femme, une mère, une grande sœur, veille aussi. Elle ne dormira pas jusqu'à l'aurore. Quand le jour paraîtra, elle sera encore debout. Si elle repose, demain, c'est que le guerrier aura rejoint l'asile de quelque cantonnement, fier, altier, plus beau sous sa cuirasse de boue, que le Guillaume le Conquérant de l'église de Saint-Victor, auquel notre ami ressemble. »

28 janvier.

« Le jeune guerrier remonte aux tranchées ; le soir s'étend sur la terre, la froidure étreint les membres du héros. A-t-il revêtu sa poitrine des lainages tendrement tricotés par des amies, pour que rien ne touche sa personne, qui n'ait été touché de leurs doigts ? Mais non ! Fi donc ! Le fier héros dédaigne l'humble protection de cet ouvrage de femme. Il va au feu revêtu de la seule armure de son courage de paladin...

« C'est un sentiment nouveau qui a pris place dans mon âme, et je m'en vais par les chemins ombreux, non pas libre et légère comme l'oiselet que je fus autrefois, mais une femme inconnue de moi-même, plus soucieuse, plus grave, plus dévouée, plus oublieuse cependant de sa propre personne, pour laquelle, jadis, j'avais d'autres soins. Je ne voudrais pas être laide, parce que c'est mal qu'une femme perde les agréments que le Bon Dieu lui a donnés ; mais je n'ai plus d'appétit ; si mes filles ne me rappelaient pas à la réalité, je crois que je négligerais de prendre des aliments. Et alors mes joues se creuseraient, je

deviendrais maigre à faire peur. Déjà l'on me dit que j'ai mauvaise mine. Il ne faut pas que je tombe malade. Malade? Pour moi, que m'importe? Mais il faut que je vive pour le bonheur futur de celui auquel je me dois. Oh! mon âme se met à trembler, quand je pense que je pourrais peut-être disparaître avant d'avoir accompli sur terre la plus haute, la plus chère des missions. Berthe, vis! Il faut que tu vives, de même qu'il faut qu'un autre être vive! Nous ne voulons pas encore de la mort. N'est-ce pas, n'est-ce pas, toi que j'aime? Tu ne veux pas, nous ne voulons pas nous anéantir, éloignés l'un de l'autre! La mort n'est douce que si le condamné est auprès de celui ou de celle qu'il aime ou qu'elle aime. Ce n'est pas possible, non ce n'est pas possible, qu'il meure loin de moi, que je meure loin de lui!!! Jésus, Maria! C'est un sentiment nouveau qui est éclos dans mon âme. Je cherche à me rappeler, je ne trouve pas de ressemblance, entre la sainteté de ce sentiment purifié et les anciens émois de la jeune fiancée, ni de l'épouse ravie, que berçaient les gondoles sur le Grand Canal, au son des barcaroles et des chants napolitains! Alors, la jeune femme se laissait servir par le Seigneur et Maître qu'elle s'était donné. Mon bonheur était égoïste. Je me laissais aimer comme une esclave orientale par son pacha à turban. Aujourd'hui, c'est moi qui suis la volonté; je me donne; je me dois entière à la jeunesse inexpérimentée; je dois lui montrer la route; je dois le guider, je me dois tout entière à cette jeune âme dont je suis le mentor. Triste privilège de l'âge! Que n'ai-je les dix-huit printemps de ma fille! Mais

non ! Après tout, le Bon Dieu a créé le monde avec sa totale Sagesse en sa Perfection divine. Il a voulu qu'après les champs émaillés du joli mois de mai, il y eût aussi pour la fin de l'été, des fleurs plus riches et plus parfumées. J'aime mieux, je sais mieux aimer, en le Septembre de ma vie, que je n'aimais, égoïste, vilaine égoïste, à l'époque des aubépines et des premiers papillons.

« Sais-tu, Frédéric, ce qu'est une femme qui pourrait être ta mère, et qui sent aussi qu'elle serait ta sœur, ta fiancée même, si le miroir ne lui rappelait qu'elle doit être une Amie, un Conseil, un Ange immatériel, qui garde un trésor menacé ? J'ai deux miroirs : celui de ma table-toilette, qui me renvoie mon visage en chair et en os, et celui de mon âme, où je n'aperçois pas que de la laideur ! Non ! Devant Dieu et les hommes ! Cette âme est pure, elle a de l'Idéal, de la beauté, si j'ose dire, parce que le sentiment l'orne, le sentiment dans ce qu'il possède de plus éthéré, le sentiment sous sa vêture la plus immatérielle. Oh ! Frédéric, ne me fais pas oublier que je ne suis pas qu'une âme ! »....

Ces cahiers de pensionnaire, que ne les a-t-on pas enfouis dans la bière avec les quelques bijoux que Berthe avait désignés sur son testament : « Objets sans autre valeur que sentimentale, mon collier de corail vénitien rapporté de mon voyage de noces à la cité des lagunes » ; ceux enfin qu'elle ne lègue pas à ses filles.

16 octobre.

Le Kaiser lance ses troupes sur Constantinople, de là sur l'Egypte. L'Angleterre peut, soudain, voir coupées ses communications avec les Indes. La France et l'Angleterre discutent le nombre d'effectifs disponibles pour Salonique. L'Italie ne répond pas. La Grèce peut se tourner contre nous, chasser nos troupes. La Roumanie semble s'appuyer sur l'Allemagne. La Bulgarie envahit la Serbie, occupe Belgrade. Le *Times* publie un article violent où la politique extérieure du Foreign Office, depuis l'histoire du *Gœben,* est critiquée. On prend à partie tous les hommes politiques. Delcassé est à la retraite.

Les journaux ouvrent leurs écluses. On dirait qu'il n'y a plus de direction, plus de censure, et l'on sonne l'alarme. A quoi bon la censure, si l'on peut, impunément, nous livrer les secrets les plus mystérieusement gardés jusqu'ici? Il fallait choisir.

Les faits parlent d'eux-mêmes et sont plus forts que le veto des gouvernants.

Tantôt, le docteur, à qui j'ai fait lire le *Journal de Genève* dont l'éditorial a pour titre : *Delcassé n'est plus ministre,* et décrit la joie des Berlinois — mon terrible docteur me crie, en frappant à la vitre :

— Je n'ai pas le temps d'entrer aujourd'hui, mais je vous prie de ne pas m'envoyer vos feuilles de chou ; elles font perdre la tête à M. le Maire ! Ça semble écrit par tous les corbeaux de la réaction ! Ça va, ça

va tout de même, c'est moi qui vous le dis, puisque Sarrail va là-bas ! Gustave Hervé ? Il est, pour moi, en politique comme Francisque Sarcey pour le théâtre, quand j'étudiais à Paris ! Tenez, lisez ! c'est épatant ! « *Avec un général républicain, les hommes sont toujours traités, non comme de la chair à canon, mais comme des citoyens dont la peau est précieuse et qu'on n'expose que lorsque c'est utile au salut de la nation*..... » C'est tapé, pas ?

— Mon bon docteur, je vais vous appeler encore une fois franc-maçon : je sais votre Loge, ne dites pas un mot de plus ! D'abord, je ne discute pas les généraux.

Le docteur s'ébroue :

— Mais vous me faites passer l'*Action Française*, misérable ! Maurras y traite Hervé de gobe-mouches et de Hervé-diviseur ! Pourquoi pas le *Constitutionnel* de Madame la Vicomtesse d'Aultreville ? Celle-là, elle raconte qu'Amand (il est ici, mais il se garde bien de venir dans mon cabinet ; en voilà encore un !) — Amand, son charretier est en état de marmelade. A l'affaire du 25 septembre, ils seraient revenus 150 sur 1.200 ! Le général d'Amand est un cousin des d'Aultreville : c'est tapé, ça, hein ? Et vous ne discutez pas les généraux, vous ? Allons ! Qu'est-ce que vous êtes ? Avec nous, ou avec *eux ?* Moi, j'ai les lettres de mon fils. C'est épatant, c'est épatant ! Et le gendre du maire ? Et le beau-frère du notaire ? Et le fils Gagnard, dix-huit ans, qui part demain comme à la noce ! Tous !

— Docteur, encore une fois je ne discute pas les généraux et je crois que nous vaincrons tout de même, car « ils sont tous épatants ». Amand comme Gagnard,

tous, tous, tous; Sarrail comme Castelnau. Je vous ferai connaître un sergent ecclésiastique aux mains coupées... *Non nobis gloria sed tibi, Domine!*

— Gardez-le pour vous! ordonne le bon docteur, en se sauvant. Puis il revient à la fenêtre :

— A propos, j'en ai une bien bonne ! Car, je ne suis pas de parti pris; il y a de tous les caractères : Madame veuve Avelline, une bigote, a trente-six filleuls; parmi eux, un petit gars qu'elle n'a jamais vu, un enfant de l'Assistance. Elle le truffait d'argent; elle s'était monté le bourrichon... enfin l'exagération de votre amie de Grosmesnil pour Frédéric. Elle avait sa photographie; il était « à croquer ». Le petit la devinait si inquiète, qu'il lui écrit, la veille de l'offensive : « Ne vous en faites pas, ma bonne marraine, je serai prudent. Sur le front, c'est comme à l'arrière; quand on cherche, on trouve toujours bien un petit « trou »... C'est pas mal, pas ? Qu'est-ce qu'elle a fait, la veuve Avelline? Rugissements ! Elle coupe les vivres au gosse; plus de paquets, une lettre d'indignation. La lettre lui est retournée : disparu, on le croit mort ! Elle n'est pas mauvaise, celle-là? Ça va bien! ça va bien!...

Conversation de voisines

Une dame est reçue; d'autres personnes, se prévalant d'une voiture devant la barrière, entrent aussi; il y a bientôt quelqu'un sur tous les sièges, et c'est la conversation locale, à propos d'individus dont on ne

se « remet plus la figure », les *bien* et les *mal*. Le neveu de la bonne du boucher, le petit 16, déjà équipé, « parait », ce matin, une côtelette chez la patronne. Il va au 170e. Un gamin, un premier communiant!

Et Tubeuf? Où est-il?

A la 20e division. Il avait trois sœurs, six frères, trois prisonniers ou tués; il y avait un roux, Anatole, je crois? Qu'est-ce qu'il fait? Il se bat, j'espère!

— Vous confondez, madame; le roux, c'est Eugène; vous voulez dire celui qui a un appareil à la hanche : le petit Eugène est à l'usine de Déville.

— Ce sont des gens *très bien*.

— Oui, admirables! Ils sont si comme il faut, ces gens-là! C'est tout ce qu'il y a de bien...

— Et le fils du cousin de Mélina? Vous savez, celui qui travaillait chez le prédécesseur du nouveau peintre en bâtiment, le borgne? Est-ce qu'il se bat? Et le frère de la cuisinière de la douairière? Il se bat?

— Prisonnier; aveugle, croit-on.

— On est entouré de gens admirables! On est fier d'être Normand!

— Et le fils Duquesne-Brouchet?

— M. Jean-Paul a fait toute la guerre jusqu'en mai; il a eu une citation splendide; maintenant, on lui pardonne certaines irrégularités : les enfants qu'il a avec une personne de Pourville, ne sont pas reconnus, ça impose des devoirs. Depuis sa blessure, il est au repos; il doit passer bientôt à l'arrière. Ma foi! Pour ses petits, c'est heureux!

— Vous trouvez, madame? Tiens! Moi, il me semble que c'est dommage!... Pour un caractère roma-

nesque et crâne, ç'aurait été plus beau d'y rester... Du moins, si j'étais sa mère, je sentirais ainsi. Je n'en suis pas sûre, mais je voudrais le croire... Et elle cite la phrase célèbre de la reine Blanche de Castille.

A MISS T., A LONDRES

17 octobre.

Chère amie,

Je vous admirais, vous et vos amies, de vous être recluses, l'hiver dernier, dans cet affreux « trou » de X., pour y soigner nos soldats. En attendant qu'Evelyn Warren, Ethel et vous, puissiez prendre l'ambulance qu'on licencia au printemps, Evelyn est dans un autre trou où Miss Warren nous avait tous conviés à prendre le thé; et, cette fois, nous sommes encore plus remplis de respect pour le courage et l'abnégation de nos alliées. Miss Warren est Américaine; je sais qu'elle a toujours vécu en Europe et qu'elle nous aime; mais c'est bien beau, cependant, d'élire domicile, volontairement, à la *villa Linotte !*

C'était le premier froid de cet automne. A cinq heures, ce soir, la plage était ibsénienne. Je ne me rappelle pas s'il est une scène d'Ibsen qui se joue aux bords des flots, mais c'est à Ibsen que je pense; mettons *les Revenants*.

Tristesse des villas désertes, des boutiques de costumes de bain, barricadées de planches, tristesse des tentes remisées : il y avait un brouillard de crépuscule scandinave, la marée haute, moutonneuse, rongeait la

falaise, un douanier chantonnait. Des malades marchaient sur les parapets étroits des terrasses d'un hôtel genre Nice, toujours en faillite, dont certaines fenêtres, sans vitres, sont bouchées au moyen de journaux — et le bruit des vagues et un froid marin nous figeait les moelles. Des feuilles de peupliers d'argent s'envolent des jardins du « Salon de Jeux », se collent dans la boue de la route; les autres arbres sont déjà des squelettes. Miss Warren nous ramena vite vers sa pension de famille, « la Linotte », parce que la nuit venait, et nous n'avions pas de lanternes. Point de « chambres à feu » à la Linotte. Le poêle qui chauffe les trois étages est réservé à une sorte de bistro où les rares serviteurs de l'ambulance, mais point les malades, prennent un verre sur le zinc. Le bourg est à trois kilomètres dans les terres. V. Plage, après la saison, s'endort pour dix mois. Pourquoi relègue-t-on au Grand-Hôtel de V, comme des parias, comme des prévenus pour le moins, des convalescents, des malingres, parfois des cas très douteux, des jeunes gens très débilités, tous ceux pour qui les chirurgiens n'ont que faire?

Ici, c'est le régime *des régimes*. Pas de café, pas de viande. Des pâtes, des légumes, comme pour les clients du docteur Combes, à Lausanne. Pas de livres, pas de journaux; peu de sorties; ordre de rester au lit. Cure de repos, à l'eau et au pain sec : ce ne sont pas des blessés! Régime de caserne, aussi : punitions, presque prison, le coin des enfants qui désobéissent. L'électricité ne fonctionne pas; on dîne dans le noir, répandant la soupe sur les draps.

Miss Warren et Sister Alice, diplôme de « St George's hospital », ont d'abord cru qu'il n'y aurait rien à faire auprès de ces enfants en pénitence. Elles allaient reprendre le paquebot à la recherche d'un autre « job ». Or les voilà déjà comme des sœurs de charité qui rencontreraient une caravane perdue dans le désert. A une demi-lieue d'un centre d'hopitaux-modèles, on ne sait pourquoi, c'est le dénûment de ces ambulances de première ligne, dont Cacan nous décrivit l'insuffisance, l'an dernier. Mais en même temps, c'est du Courteline; Evelyn conte des histoires semblables à celles du « petit malade » qui ne tint pas debout, jusqu'à ce qu'on découvrît qu'il mettait ses deux jambes dans la même jambe de son pantalon. On traite joliment une entérite par la suralimentation; il y a des malades par persuasion, et de véritables qu'on force à sortir pour respirer, quand ils ont la fièvre. Il y a de tout, et beaucoup de gaîté, et quelle reconnaissance pour ces dames étrangères qui ont l'air de saintes!

Miss Warren, belle, très Bakst-d'Annunzio, prépare de la citronnade, de l' « egg-nog », fournit des linges doux et paye le fromage (en cachette) à ses « darling boys »! Vous, Anglaises et Américaines, finirez par nous convaincre que tous nos paysans sont de petits génies, ou des chérubins. Est-ce flatterie?

Votre amie sert d'interprète à une autre victime de la bienfaisance : cette Miss Knitt tomba à V. Plage en bolide, et, depuis un an, mima comme une sourde-muette, seule femme au milieu de ces Gaulois. Il n'y a plus de *question de langue,* voyez-vous; les Russes pourront se battre sur notre front, comme

vos Tommies. Inutile, le volapuk. Quand, plus tard, vos réserves s'épuiseront, vous pourrez tous, Anglais et Russes, faire la guerre ici, un siècle, en parlant toujours votre langue.

Notre visite à vos amies, sur la plage où saigne une sorte d'aurore boréale, serait-ce une vision de l'avenir? Des êtres végétant dans quelque hôtel de jadis, parce que les peuples se font la guerre, et que dans l'intervalle des batailles, il faut dormir quelque part, être malade, ou rire?.....

18 octobre.

Par le plus joli temps d'automne, sans vent, expédition avec les Mallows au Trianon-Palace de Tréport, le grand hôpital des Anglais. Dieppe avait, ce matin, son aspect de retour des pêches de harengs; « *il revient quelques intrépides* »; ce n'est pas ces étincelles d'écailles qui, à la première forte gelée, saupoudrent les quais et les rues voisines du port; mais on décharge des mannes pleines de poissons, couleur d'arc-en-ciel. Les voiles dépassent le rebord des bassins, brunes, vertes, et timbrées d'un *Di,* qui semble dater de Louis-Philippe.

Quand on quitte Dieppe par la côte de Neuville, c'est, brusquement, bien plus que chez nous, la zone des armées. La route mène droit à la Somme, aux pays flamands; on n'est déjà plus en Normandie. La population est invisible et semble expropriée par les Belges, qui font l'exercice dans leurs camps, ou par

les Anglais. Encore, et de plus en plus de motocyclistes, d'autos de forme britannique, de fourgons de la Croix Rouge. La végétation est moins riche, la culture moins prospère, sur ces falaises qui vont, d'ici quelques kilomètres, faire place aux dunes de la Picardie.

Ni à Rouen, ni à Dieppe, je ne me suis senti en territoire occupé comme tantôt, quand la voiture de Major W. filait, saluée par les sentinelles, au travers des villages morts et des baraquements militaires. Le canon, de ces hauteurs, semble être tiré en mer; « on y est », comme a dit le commandant de Dieppe, le jour de la grande offensive.

Major W. n'aime pas les blessés — « such depressing sight ! »; mais il aura été récompensé de son ennuyeuse promenade par l'enthousiasme de ses compagnons français. L'hôpital de Trianon est une cité blanche et pavoisée, autour d'un palais de Delhi. Pour le couronnement de Georges V, Empereur des Indes, les invités logeaient dans des tentes à peine plus nombreuses que celles-ci. Cette installation, encore provisoire et faite de toile, de cordes, se transforme ; des centaines d'ouvriers tréportais — comment les a-t-on réquisitionnés ? — se hâtent de remplacer les tentes par des galeries, des salles d'opérations, des infirmeries, des chapelles de bois et de fer, couvertes de zinc, planchéiées, solides assez pour affronter les ouragans de plusieurs hivers. Il semble que ceci ne doive jamais cesser d'être là.

Les Canadiens et les Anglais ont leurs districts réservés ; il faut choisir, visiter un quartier ou l'autre,

ne pas faire aux uns trop d'éloges des autres. La supériorité des « Métropolitains » dédaigne ces paysans coloniaux, moins méticuleux et moins propres, qui sont très fiers que chaque bourg du Canada ait fait don d'une tente avec ses lits, son personnel médical, sa pharmacie, sa chambre opératoire. Chacune porte le nom d'un village transatlantique. Je n'ai pas aperçu de Canadiens, dans l'immense hôtel, luxueux comme un Ritz, où je ne puis croire qu'on ne danse pas, le soir, au son d'une bande de Hongrois ! L'une des salles à manger — un hall de casino — tout éclairée de girandoles, de lustres multipliés par des miroirs, est remplie de lits de cuivre où des Tommies en pyjamas bleu de ciel attendent d'être remmenés en Angleterre — donc des cas graves. Pourtant, c'est une atmosphère de fête. Je ne puis deviner où se cachent les ustensiles les plus indispensables à un alité. Mes compagnes françaises, quoique infirmières, n'osèrent pas questionner les nurses ; comme au « mess », il n'y a pas moyen de parler « métier ».

Pendant le thé, servi sous la tente, j'ai fait allusion aux événements ; aujourd'hui, il y en avait de graves pour nos deux pays.

— Nous ne recevons le *Daily Mail* que le soir, et je le lis, si je n'ai pas trop sommeil, me fut-il dit par un capitaine qui avait sans doute eu trop envie de dormir ces temps derniers. Le souci de ces gentlemen, c'est de faire du pain à l'anglaise, des « loafs » exquis qu'on nous offre ; et ces « rolly polly » gigantesques, que nous avons vu plonger dans des bains-marie de chez Gargantua.

Les côtes normandes et picardes seront sous peu *colonisées*. Nos hôtes ont le génie de la colonisation. Combien loin étions-nous de notre guerre ! Nous sommes revenus dans le noir et, tout d'un coup, en rentrant à Offranville, le maire m'arrête :

— Vous venez de la ville ? Vous avez des nouvelles ? J'ai téléphoné à la Sous-Préfecture : pas de réponse ; y a-t-il encore quelque chose ? Ici le bruit a couru toute la journée d'une autre offensive sans succès.

Il y avait des groupes devant l'église, on paraissait inquiet. D'autres voisins me jettent :

— Vous venez de Dieppe ? Et le communiqué ?

— Non, je viens de la guerre anglaise... j'ai été au Tréport...

Ma maison était éclairée ; devant moi des fenêtres se dessinaient dans la nuit comme sur un de ces modèles que faisaient nos architectes de jadis, un joujou, une maison de poupée dans laquelle on met une chandelle. Les proportions louiquatorzièmes de ces ouvertures semblaient plus parfaites ainsi, lumineuses dans le noir. Je rentrais dans la vieille France.

On ne servirait pas le dîner avant neuf heures, parce que toutes les femmes allaient au Salut du soir. Quand il y a, là-bas, des hommes qui meurent, les jours d'offensive, les femmes rassemblent leur ferveur et prient en commun.

L'*Action Française* était sur mon bureau, avec un article marqué au crayon rouge : la mort de Léon de Montesquiou, récit de la fin d'un vrai héros dans notre tradition...

19 octobre.

Deux mois de séjour ont épuisé les baumes réparateurs de la campagne. La nature retrouvée ne cache plus les individus qui, dans une ville comme Paris, sont toujours au premier plan. Paix des grands champs, promenades solitaires dans les vallons, quand la terre violette se découvre déjà entre les troncs et les branches des taillis amaigris, spectacle d'un bel automne, si tiède dans le pays où l'hiver vient vers mars avec les jours plus longs ; absence, loin de ceux qui croient détenir nos destins et déforment la vérité ; recul indispensable à la réflexion : vous êtes, déjà et trop tôt, sans ressources pour les citadins que nous ne voudrions pas être, mais que nous sommes !

Cette longue figure massive, qui pousse la charrue de bas en haut de la colline, c'est un déraciné, un agriculteur du Nord. Maître Dufour surveille le travail, et les patois de ces deux Français s'entrechoquent ; ces paysans de France feraient mieux de mimer à la façon de Miss Knight, à V. Plage !

M. Mathin, le réfugié, pousse la charrue sur le plateau de la colline. La maison, qu'il prit pour un semestre d'abord, est « trop grande à tenir » et quatorze personnes s'asphyxient tassées dans deux petites chambres ; les volets de la pièce principale sont clos. Pourquoi regarder au dehors?

— Lais pauv' dames Mâthin, è prendent el vieux, ès' font d' cheveux blancs, dit M. Dufour. E z'ont fait deuménageai l' belles choses du propriétère, pour

n'avoir rein à entrett'nir : les pendules, les mâchines d'éclarage, et l' tout què vient d' Rouein. Y en avait un rude mobilier ! C'était tâpissé par M. Drouet, de la rue Saint-Jacques... Les dames Mâthin, è font tout sul la table èd cuisine ; è ne s'habillent plus... des gens qu'étaient si bien chez eux ! Leur seconde auto est en gâge à Dieppe. Quand z'y l'auront mangée, ah ! bien alors ! y faudra qu' les dames asse louent à la journée, comme M. Mâthin. On fait de son miais pour eusses, comme si ça n'était pas des *étrangeais*... Quand qu'y pourront plus pâyer la mêson, y coucheront dans les p'tits appartements aux ch'vaux, à la ferme, ben vi ! ben vi !

Chez nous, sur la côte, tout ce qui n'est pas né dans le canton, ce sont des *étrangers*. Je suis un étranger pour Dufour et je le lui fais presque dire :

— Bè vous ! ricane M. Dufour, j'y commincions à vous connaître, d'pis l' temps, bè vi !

Les Anglais, c'est les bailleurs de fonds : — J' savions pas c' qu'est què baragouignent, mais ça paye, c'ti là ! Y nourrissent ben leurs ch'vaux...

— Maître Dufour, vous êtes raccommodé avec le gouvernement ? Dites-moi, la femme à Potdevin reçoit son allocation, et son mari est réformé depuis février ; il habite et travaille chez moi...

— Bè pardine ! Pisque vous n' lais payez point !

— Maître Dufour, ce n'est pas eux qui ont dit cela, j'en suis sûr ! Je croyais que vous commenciez à nous connaître *d' pis le temps ?*

— Ah ! tout d' même ! Vi ? Mais on dit ça dans l' bourg...

Il détourne la conversation.

— Et vos Preussiens, y vont-ty pas tantôt s'en retournai ? On dit qu'y en a pus et pis y èn a écore... c'étions comme ça en 70, y en revenions toujou...

Ceux qui s'étonnent, ici, sont comme les enfants à qui l'on donne une de ces mères Gigogne où les Russes insèrent une quantité d'autres figurines, que les enfants ne soupçonnent pas, tant qu'ils ne les ont pas toutes sorties de la grosse Nania qui les contient; c'est comme les boîtes-surprises des Japonais.

M. le Doyen à la messe, tel le docteur Hanias en tournée, répète aux villageois : — C'est le commencement de la fin, patience ! Ils jouent leur dernière carte ! C'est le fond du sac !

S'il ne peut pas louer pour trois-six-neuf, M. Mathin couchera dans l'appartement aux chevaux, chez maître Dufour ! Le docteur Hanias et le Doyen n'imaginaient l'an dernier que la dernière *petite* boîte japonaise du fond, et ne savaient pas dans combien d'autres elle était enfermée !

20 octobre.

Quand Madeleine invita Madame Duquesne-Brouchet et son mari à déjeuner, nous remarquâmes son quant à soi : — Pour moi, avec plaisir ! — avait-elle dit, — mais Monsieur Duquesne-Brouchet, je ne saurais l'engager.

Et comme je m'inquiétais de la santé de Monsieur :

— Je ne sais jamais ! Il se plaint toujours, — avait répondu Madame.

J'ai été voir M. Duquesne, à Longueil. Sa femme était à l'hôpital : elle y va tous les jours, à bicyclette, quoiqu'elle soit restée pendant dix ans étendue. Sa nouvelle activité est un miracle de la guerre.

Ces époux font, à eux deux, un siècle et quart.

Mon voisin, ancien directeur de la *Revue de X.*, est un érudit, un écrivain charmant, mais volontairement obscur. Je crois qu'il rédige ses mémoires, qu'il lèguera à la bibliothèque de Chantilly, pour être publiés au vingt et unième siècle, si le papier et l'encre de notre époque retiennent jusque là les traces de sa plume.

Sa maison de Longueil est une ferme Louis XIII; un peintre la restaura, deux Anglaises célibataires l'ont habitée longtemps; M. et Mme Duquesne-Brouchet n'ont eu qu'à y venir avec leurs malles et des livres. Ils achetèrent « le Pré Saint-Godille », avec les terres y attenantes, pour leur fils Jean-Paul qui les ferait valoir, puisque ce jeune homme ne veut pas vivre à la ville. Jean-Paul s'est cru poète : la *Revue de X.* donna de lui, quand il était en rhétorique, un poème en prose : *Reflets de Pagodes*. On attend une suite à cette œuvre significative de la fin du Symbolisme.

Jean-Paul n'est plus tout jeune. Ses parents voudraient le marier avant leur mort; il épousera, dit-on, quand M. et Mme Duquesne « ne seront plus là », la mère de ses enfants, une ex-modiste de Paris, pour laquelle Jean-Paul a loué une chaumière entre Hautot et Pourville, à mi-chemin de Longueil et de Dieppe. Mme Duquesne ferme les yeux sur une situation qu'elle veut faire cesser, qu'elle considère comme une simple affaire de gros sous à conclure, mais qu'elle ne réglera

jamais puisque son fils, sentimental et bon, jura : » Je n'épouserai que mon amie. »

Le consentement ne sera *jamais* donné par Mme Duquesne (elle a juré cela, elle aussi) et Mme Duquesne tient Jean-Paul pour engagé sur l'honneur à sa cousine Henriette; il a, pour elle, presque de la haine, depuis que sa mère proclame qu'il a compromis Henriette.

Est-ce par paresse, par timidité? M. Duquesne n'aborda jamais ce sujet avec sa femme, jusqu'à la veille de la mobilisation. Ce jour-là, il rassemble ses forces et le mariage avec « la personne de Pourville » est alors *conseillé* par lui. La mère déclara : — S'il y a un mariage à bénir immédiatement, ce n'est certes pas celui de Pourville !

— Et les petits, les pauvres petits? insiste M. Duquesne.

Mme Duquesne, avec l'emportement de la passion qui renverse tout : — Wilfrid, dit-elle, si tu avais reconnu *tes bâtards,* je ne serais pas ton épouse...

M. et Madame Duquesne étaient cousins germains; Solange adorait Wilfrid et n'avait aimé que lui; mais Wilfrid avait fréquenté des « personnes de chez Bullier », bien avant d'épouser Solange !

*
* *

Hier matin, M. Duquesne-Brouchet était devant sa maison, en train de lire en marchant au pâle soleil; il paraissait ralenti par une lourde pelisse de fourrure,

les oreilles de sa casquette étaient nouées sous son menton, une paire de lunettes glissait au bout de son nez. Il regarda au-dessus des verres, quand il entendit des pas; il allait rentrer. Je criai mon nom.

— Vous m'avez fait peur! — me dit-il — tout me cause une alerte... Qu'est-ce que vous venez faire ici?

— Pardon! Mais viendrez-vous déjeuner chez nous, avec Mme Duquesne-Brouchet? Elle n'a pas voulu accepter pour vous. Vous a-t-elle fait part de notre commission?

— Non, je ne sors plus, dit-il, je ne déjeune pas en ville. Ma femme ne m'a pas transmis votre invitation... Merci, excusez-moi. Elle aurait dû me prévenir; je vous aurais épargné la course... Je ne vaux pas la peine d'être compté parmi les voisins... Un mort, mon cher ami, ou quelqu'un qui devrait être mort!

M. Duquesne, en effet, paraît très affaibli.

— Pourquoi donc? fis-je, en le regardant avec sympathie.

— Tout m'effraie, maintenant, tout me fait horreur...

— Aussi bien, vous vous réfugiez dans la poésie... Quel est ce livre que vous lisiez quand je suis venu? Je m'en doute... du latin... du Virgile?

Et comme oubliant quel livre il tenait sous son bras, il ouvrit ce volume : — Oui, du latin, mais pas Virgile! Du latin de la décadence... Mais je ne lisais pas cela; je feuilletais un recueil d'articles d'Alain, l'ancien rédacteur à la *Dépêche de Rouen*. Cet universitaire n'a pas toujours défendu les idées qu'on professe dans ma maison. Au début de la guerre, il a écrit quelques chroniques excellentes; il les a réunies :

les voici. Mme X. a cru que nous modifierions une opinion trop vite formée sur Alain. Mme Duquesne a failli mettre au feu cette brochure.

Il prit un temps, puis déclara : — Les femmes vous assassinent avec des truismes ! Telles, reprochent aux hommes de nier l'évidence, et pour affirmer des vérités de M. de la Palisse, les matrones les plus graves, les plus droites, agissent comme des tragédiennes, comme des histrionnes... Misogynie du temps de guerre, direz-vous de moi ? Mon cher ami, je vous ai mal reçu. Allons ! venez, venez ! Maintenant vous êtes mon prisonnier ! Causons tranquillement ! Laissons les femmes avec leurs blessés, les seuls hommes qui aient une valeur pour elles... puisqu'elles ne sont pas sur le front... Je vous prêterai la plaquette d'Alain. Dites, ce que vous redoutiez tant dans votre première série des *Cahiers d'un Artiste*... Eh ! bien, l'événement dépasse-t-il vos prévisions ? Oui, n'est-ce pas ? Je relisais une *Halte en Provence,* vos lettres au père du petit Georges... *Je lis entre les lignes*...

Je dis à M. Duquesne :

— Il y a aujourd'hui un an, nous étions en effet bien loin ; je ne pensais plus à la Normandie ; je devais errer avec le chien Golaud dans la garrigue de mes cousins, en Vaucluse.

M. Duquesne tira d'une autre poche les *Cahiers d'un Artiste*, et après s'être enquis si je désirais savoir ce que je faisais le 19 octobre, déclama d'une voix de fiévreux :

« On cogne à la porte de ma chambre sans jour, où je reçois des confidences dont je ne voudrais pas

me souvenir. Chacun m'y vient conter tout bas ses misères, pendant que les enfants jouent à cache-cache, ou soufflent dans des trompettes trouvées dans des papiers à surprises. Nos hôtes veulent nous retenir. Notre parti est pris, quoique sachant que nous allons encore laisser ici quelque chose de nous-mêmes. Quelque chose que nous ne retrouverons plus et que nous regretterons bientôt. Mais pourquoi faire le geste de lier une gerbe, alors que la tempête casse les épis que je veux serrer dans ma main?... » Vous avez prévu les drames intimes : *Conter ses misères?*

Il referma mon livre, puis d'une voix plus sourde, se dit comme un reproche personnel :

— Je ferai toujours, et malgré moi, le geste de lier des gerbes, même quand tous se séparent... Et vous, mon cher, un an après? Où en êtes-vous?

— Où j'en suis? Le vent de tempête se calme, avouai-je; bientôt on nous rendra l'enfant; la tempête ne casse pas tous les épis !

J'imagine que M. Duquesne-Brouchet, alors, dut changer d'avis et pensa :

— Pourquoi est-il venu? J'étais mieux seul : pourquoi causer? Il s'habitue à la guerre, celui-là !

*
* *

Dans un bois qui descend de Longueil vers le vallon de Quiberville, un kiosque domine la mer; un peu plus loin, vers Sainte-Marguerite, les Romains ont construit un temple à Vesta, dont il reste quelques

colonnes et des mosaïques sur le sol. La Saône serpente, parmi des prés salins plus verts qu'ailleurs, riches en été d'une belle flore aquatique ; c'est un fond de tableau pour X.-K. Roussel, le peintre d'églogues. M. Duquesne écrit dans ce kiosque, quand il fait chaud, assis sur le balcon d'où la vue est la plus agréable. Dans ce bois, des sources forment des petits lacs hérissés de roseaux; entre des cèdres bleus, des rhododendrons, des houx et des sumacks, Jean-Paul y cultive des iris japonais qui fleurissent à la mi-juin.

M. Duquesne me proposa d'aller au kiosque de Jean-Paul :

— J'emporte une tablette de chocolat, du pain, une pomme; c'est là que je déjeune, dit-il, neuf jours sur dix; bientôt mes repas de midi se feront de nouveau dans mon cabinet. Je l'ai pris en grippe; j'y ai trop vécu, l'hiver dernier, dans ce coin-là! Puisqu'il fait beau, allons donc au kiosque de mon Jean-Paul !

Pour rejoindre le bois, on sort du Pré Saint-Godille, puis on traverse la route d'Ouville à Sainte-Marguerite. Nous mîmes une demi-heure pour franchir moins de trois cents mètres : M. Duquesne traîne la jambe, respire comme un cardiaque; un mouvement trop vif lui serait fatal. Je consultai ma montre : je n'aurais plus le temps de retourner chez moi où, d'ailleurs, personne ne m'attendait : je priai donc mon hôte de se munir d'une autre pomme, de quelques tablettes de chocolat; il y ajouta des œufs durs, pour moi, et une bouteille de cidre, dans un panier que nous tenions chacun par les deux bouts d'une courroie. Le pavillon

a des vitres de couleur, et certaines sont blanches, avec des dessins en relief, dont on se demande où, et pour qui, des verriers en fabriquent de telles. Jean-Paul acheta ce vide-bouteille, « genre rustique », à la vente de la « Belle Julie », le restaurant aux huîtres. La porte close, avec un rayon de soleil, il fait encore bon dans le kiosque, et la nature se transpose au travers des losanges de verre, en étourdissants camaïeux rouges, bleu de roi, jaune de chrome...

M. Duquesne sembla éprouver un certain réconfort à causer tête à tête. En mangeant, il redevenait l'homme très peu secret — trop peu ! — que sa femme lui reproche d'être. Il me raconta toute sa vie et celle de son fils, analysa le caractère de Mme Duquesne-Brouchet dont il explique l'âpreté si déconcertante, par des traditions familiales sous lesquelles elle écraserait son mari; mais elle ne le rend que muet, ou parfois, fou de rage.

Il y a des faibles qui brisent des assiettes. M. Duquesne serait-il violent, lui aussi? Il se plaignit de l'intransigeance de sa femme :

— Orgueil? Non pas. Solange n'est pas orgueilleuse. Culte de caste? Solange n'a pas de snobisme, ni intellectuel, ni social; cependant il y aurait à préciser : « social » n'exprime pas toute ma pensée. L'on n'a jamais vu Solange en visite dans les environs; elle déteste « faire des connaissances ». Ici ou à Paris, elle ne s'est jamais fait présenter... Solange est essentiellement une *huguenote* de jadis. Moi, je suis protestant, direz-vous; mais ma femme est une *huguenote* avec une religion de la famille, un incompréhensible culte

du nom, de la tribu. Ai-je souffert des préjugés sociaux, dès mon enfance!... J'avais un frère aîné, mort en 1868, que je n'ai connu que jeune; mais je sais que je n'aurais pas pu vivre avec lui et je n'aurais pas cru indispensable de l'aimer... Quand je tâche d'imaginer quels eussent été les rapports de mon frère Guillaume et de moi, j'y renonce vite, car je me sens alors un *misérable,* selon les théories de ma femme! Guillaume m'était absolument antipathique; j'avais des camarades que j'affectionnais. Si j'avais eu à choisir entre mon grand frère et tels garçons dont je ne me rappelle plus les noms, *des n'importe qui* que j'aimais... vous devinez quel eût été mon choix... Or ma mère sentait comme ma femme. Elle n'a jamais *digéré,* quand j'allais au collège, certain Jules Dupont, fils d'un traiteur de l'avenue Trudaine, que je me cachais pour aller voir chez lui, avec qui je passais mes jeudis et mes dimanches. Jules Dupont, l'un des premiers de la classe, ensuite normalien, fut un écrivain médiocre, j'ai le regret de le dire; ma pauvre mère acheta les romans de mon camarade, et elle décréta : — Il ne pouvait en être autrement; et tu as pu *aimer* cet être-là? Qu'est-ce que vous aviez en commun, je te le demande! Les amitiés et les affections de ce genre ne peuvent exister; on donne, et l'on ne reçoit rien; on n'éprouve que de la pitié pour les inférieurs. Il aurait dû succéder à son papa. Tu lui auras donné *des idées;* tu es responsable de la vie de Jules Dupont!...

Néanmoins j'aimais Jules Dupont et je n'aimais pas mon frère. J'ai peut-être été... *indigne,* selon ma mère? Non, n'est-ce pas, mon cher? Ai-je donné plus que je

n'ai reçu? Je l'espère et m'en vante. Raison, instinct? Ma mère, partout ailleurs, aurait trouvé *bien* de donner et de ne rien recevoir... Mais là, nous perdions pied! Ne cherchons pas la logique! — Tu peux avoir de la *sympathie,* disait ma mère, mais non de l'*amitié!* — Donc je n'aimais pas mon frère Guillaume. Ai-je été *indigne?* Jean-Paul n'aime pas Henriette... Est-il *indigne?*

— Comment est Mademoiselle Henriette? fis-je.

— Henriette est un bouquet de vertus.

J'insistai : — Et physiquement?

— Physiquement et au moral, Henriette est une Duquesne; elle est ce que fut ma femme à son âge!

— Alors vous l'admirez? .....

M. Duquesne en revint à son frère :

— Ma mère ne jugeait pas les siens. Avait-elle des préférences? Je ne l'ai jamais su. — M. Duquesne se mit à rire : — J'en suis venu à examiner avec vous *des truismes,* à propos de mon camarade, le fils du traiteur : serait-il donc mal de préférer un ami à un frère? Pour les Duquesne et les Brouchet, « poser la question, c'est la résoudre. » Le cœur et la raison sont des frères Siamois, des sœurs Millie et Christine.

— Comment? votre femme vous a épousé *de force?* Vous êtes si peu Duquesne et Brouchet, vous!... Depuis la guerre, comme vous vous êtes démasqué!...

Il rit encore :

— Solange doit croire — oui! — que je retombe en enfance. Autrefois, ma femme m'aurait lapidé, si elle se fût doutée que je me posasse ces questions! La famille, pour elle, s'étend comme les racines d'un

chêne; ma femme souffre, quand une de ces racines souffre. La cousine que Jean-Paul doit, selon ma femme, épouser, ma femme l'a eue ici à demeure; elle attend encore *sa cousine,* après la Toussaint; elle traite cette fille comme une bru, à la fois, et une parente; et Solange sait que la présence de cette cousine est désapprouvée par moi, critiquée par tout le monde. Mais Solange écarte les critiques, d'où qu'elles émanent. Quant à moi, *je veux* que Jean-Paul épouse la mère de ses enfants, ou qu'il les reconnaisse, au moins qu'il leur donne notre nom...

— Bravo! je ne vous ai jamais entendu dire : je veux... Mais si vous voulez; si vous êtes décidé, pourquoi n'épouserait-il pas la mère de ses enfants, si vous l'ordonnez? *Veuillez!* Ce n'est qu'honnête. Mais *voulez-vous?* Sapristi, vous êtes le maître! Etes-vous un homme? Ordonnez donc!

M. Duquesne fit une pause, puis :

— Je suis le cousin de ma femme, dit-il.

— Vous subissez; que diable, veuillez! Vous êtes le mari, le maître!

— Je suis le parent de ma femme; nous sommes, elle et moi, racines du même arbre : *l'Arbre Duquesne-Brouchet!*

Je m'emportai :

— Allez-vous-en, partez pour le Midi; vous êtes malade, personne ne critiquera... Pendant la guerre, les meilleurs ménages se séparent.....

M. Duquesne pensait de moi : Quel naïf!

— Si vous croyez qu'on se sépare comme cela, dans *notre famille!*... On se sépare dans son foyer. Vous

ne comprenez pas, je le vois; vous n'avez nulle notion de ce qu'est la famille, selon Mme Duquesne! Je serais parti pour l'Amérique, j'aurais trente ans au lieu de soixante-dix, qu'elle m'attendrait, certaine que je reviendrai, que je l'aime, comme elle m'aime, depuis l'enfance, comme elle m'aimera jusqu'à la tombe où nos deux noms seront inscrits côte à côte. C'est sublime... Quoi faire? Admirer!... Non, je ne suis pas un saint! Pour Solange, le mariage avec moi était *sa seule possibilité;* elle n'a jamais réfléchi que, de l'épouser, c'était une des nombreuses issues entre lesquelles j'aurais pu balancer.

— Pauvre ami! Auriez-vous peur?

Deux moineaux s'abattirent devant le kiosque; l'un terrassait l'autre, semblait vouloir l'étouffer, et ce fut un bruit de lutte pendant quelques secondes; puis ils s'envolèrent avec des gazouillements. Une brise plus froide venait de la mer avec des nappes de brume.

M. Duquesne fut repris d'asthme. Nous refîmes le même trajet, du bois des iris au Pré Saint-Godille ; la seule phrase que Wilfrid chuchota entre deux accès de toux fut :

— Je ne savais pas que j'eusse jamais eu peur : pourquoi avez-vous dit « pauvre ami »?

— Quand je suis arrivé, c'est vous qui avez dit : « Tout me cause une alerte! »

J'allais me remettre en route. Sur un « déjà? » de M. Duquesne, j'acceptai ma part de sa collation à la normande, un riz au lait appétissant, que je vis sur une escabelle auprès du feu.

Le courrier était dans l'antichambre. M. Duquesne déchiffra les adresses et lut rapidement une carte :

— Voici une carte de la cousine : la seconde semaine de novembre, elle sera *là* ; je serai *là*, ma femme sera entre nous, — fit-il, en désignant deux chaises et un fauteuil.

*
* *

J'ignorais si M. Duquesne eût jamais vu ses petits-enfants de la main gauche. Comme il m'avait décrit leur futur sort, je pris un ton résolu :

— Cette personne de Pourville est très respectable, dit-on ; les petits sont charmants ; l'aîné vous ressemble.

M. Duquesne bondit :

— N'est-ce pas ? Où les avez-vous vus ?

— Et vous, cher ami ?

— Tout le temps ! Je les vois très souvent...

— Votre femme le sait ?

— Vous sembliez tout à l'heure douter que je fusse un homme... La peur fait mentir les enfants... Non, ma femme ne sait rien ; et ma peur, qu'en faites-vous ?

— Dites docilité, s'il vous plaît !

— Je me sers de votre mot. Oui, j'ai peur, très peur, et je mens, pour échapper à une scène ; et *j'en meurs* en me méprisant...

Nous nous sommes embrassés, M. Duquesne et moi. Combien la guerre précipite de vieux hommes dans les bras l'un de l'autre !

— Les enfants, soupira mon ami, j'en ai plusieurs

sur la conscience, qui se battent peut-être aujourd'hui, qui sont morts peut-être !

Puis il réfléchit :

— Ah ! non, ils ne sont plus mobilisables !... Je crois qu'il y avait des filles, je n'en sais plus rien ! La peur affaiblirait-elle aussi la mémoire ? Enfin, Jean-Paul est hors de danger, ou à peu près, depuis peu, après quelques actes d'héroïsme ! Puisque je meurs, puisque j'ai peur, puisque je suis un malhonnête homme, pendant que Mme Duquesne-Brouchet soigne ses spahis et ses fusiliers-marins, je vais déplier toute ma misère...

Et il me dit dans l'oreille : — Je n'en suis pas honteux !

— De quoi seriez-vous honteux ? De ce que Jean-Paul passât dans un état-major ? A chacun son tour de tranchée. Sa blessure, sera-t-il jamais guérie ? La guerre durera encore des ans...

— Je vous serais reconnaissant si vous parliez ainsi à ma femme, quand elle déjeunera chez vous.

— L'orgueil de votre femme n'est pas satisfait ?

— Non. Si Jean-Paul s'était marié avec la cousine, après sa troisième blessure, un bras pour toujours ankylosé, je crois que ma femme l'aurait peut-être tenu pour quitte ; comme Jean-Paul a eu moins peur que moi de sa mère, sa mère le juge... damné. Peut-être souffrirait-elle moins dans son orgueil de Française et de huguenote, si un malheur glorieux...

— Je vous en supplie, mon bon ami, implorai-je ; laissez-moi partir. Je n'aurais pas dû venir au Pré Saint-Godille...

— Ne partez pas ! Encore deux mots ! Je ferai atteler le poney ! On vous « portera » ! Je suis si seul ! Solange rentre tard et quand elle est ici, il n'y a pas que l'ombre de la cousine, entre elle et moi, mais Jean-Paul et l'état-major ! On a dit dans le pays que Jean-Paul était aux munitions. Cela même n'eut pas été inacceptable... Il y a tant de montagnes entre ma femme et moi ! Je niais qu'elle eût de l'orgueil ; eh bien ! Oui ! Il y a *orgueil,* ce sentiment qui fait accomplir les plus grandes comme les plus folles actions, et déclarer les guerres !

— « Que les femmes s'habituent, et par serment à elles-mêmes, à dompter une générosité de théâtre ! » Voilà une phrase d'Alain que je lisais ce matin. Mais je suis encore injuste en citant Alain, à propos de Mme Duquesne. Mme Duquesne n'est pas une habituée des spectacles ; elle serait détestable dans la comédie. Mme Duquesne ne peut pas mentir ; elle n'a jamais eu un regard oblique... C'est malheureux pour ce qui se trouve du côté gauche... Faites-moi un plaisir : allons voir les enfants un de ces jours sur la plage de Quiberville ! Quand serez-vous libre ? Je me les fais amener le samedi et le mardi, quand il ne fait pas trop humide.

— Ce sera pour l'année prochaine, *la troisième de la guerre !* Je rentre bientôt à Paris.

Il chercha la brochure d'Alain.

— Vous rentrez déjà ? Alors je vous donne la brochure d'Alain. Ecoutez ceci : « Les femmes auraient pu beaucoup contre la guerre. » Avant, vous entendez bien... avant le cataclysme ! « Portées naturellement

à admirer le courage et l'énergie du défenseur, il faut que, par raison, elles se privent d'animer des passions déjà bien fortes... » Et plus loin, ceci : « Que les femmes s'habituent, et par serment à elles-mêmes, à dompter une générosité de théâtre » ; et puis encore : « J'ai déjà parlé de la grève de l'enthousiasme à laquelle de dangereux déclamateurs nous pousseront à la fin.., » Quand les femmes feront-elles cette grève?... Mais ce serait dangereux... Alors, alors, elles seraient pires que nous ! Elles ne s'enfermeraient pas dans un kiosque en face de la nature !

Le poney me ramena à Offranville. M. Duquesne-Brouchet dut se remettre à lire du latin de la décadence.

21 octobre.

Hier soir, je n'ai pas, dans ma hâte, pris note de tout ce que mon voisin m'a dit. Aux heures de détente et de confidences, le revoir, après une longue séparation de deux amis, peut pousser un homme, surtout s'il est de tempérament émotif et tendre, comme M. Duquesne, jusqu'à manquer de mesure. Un protestant qui n'a plus la foi, est parfois un peu comme un prêtre défroqué. La jeunesse orageuse de M. Duquesne-Brouchet n'a pas de mystères pour moi, quoiqu'elle ait précédé la mienne. Solange Duquesne-Brouchet a remodelé son mari, par la crainte qu'elle lui inspire, par sa certitude. Cette volonté d'épouse dirige le génie brillant et multiple du cousin dont elle crut guérir l'anarchisme. La pensée de Solange

Duquesne est un lac uni. Solange a la foi intégrale de la chrétienne. Quant à son mari, il porte sur toute sa personne, comme un linge empesé et fortement cylindré, les plis indélébiles de l'éducation qu'il reçut; un long atavisme protestant régit l'existence de Wilfrid; bien de même, les élèves des Jésuites, et une fois leur casquette jetée par-dessus les moulins, obéissent encore aux préceptes de leurs maîtres.

Au fond de soi, Wilfrid ne souhaiterait pas que la mère de son fils fût autre qu'elle n'est; aujourd'hui encore, je crois qu'il voudrait que ses petits-enfants fussent nés d'une Protestante, et que ne donnerait-il pas pour être sûr que Jean-Paul fût le premier *ami* de la personne de Pourville?

*
* *

Ce matin, quelqu'un allant à Dieppe en carriole, a déposé pour moi cette lettre de M. Duquesne. A vrai dire, j'attendais, je sentais venir cette lettre restrictive.

« Mon cher ami,

« Je suis très au regret de m'être, hier, tout au plaisir du revoir, *trahi*. L'émotion a faussé ma pensée. Quoique sachant combien je puis compter sur le discret usage que vous ferez de mes confessions, je vous écris ce billet. Voyez ici les scrupules, peut-être exagérés à vos yeux, d'un bavard pour qui le silence est un *triple* devoir, une nécessité. Les mouvements les plus instinctifs de l'âme sont comme des tares qu'il faut voiler. D'ailleurs, qu'est-ce que je ne vous ai pas

dit, dans ce vide-bouteille ridicule et vulgaire, où vous me fîtes l'amitié de partager mon chocolat et mes fruits? Je vous en prie, ne retenez rien de ce bavardage éperdu, si ce n'est le plaisir que j'eus à délier ma langue avec un ami qui, sans être un contemporain, est tout de même une connaissance éprouvée et très chère. J'aurais mieux agi en vous lisant du latin, en face de ce temple à Vesta qui marque, sur ce promontoire normand, le passage de la civilisation — car toutes les races de conquérants n'ont pas été des barbares!

« Il me semble que Mme Duquesne doit déjeuner chez vous aujourd'hui. Je vous aurais une gratitude extrême, si vous ne parliez pas de moi devant elle; et si ma femme vous disait des choses qui vous parussent trop intimes, pourrais-je espérer que ces dames d'Offranville les missent au point, comme j'implore que vous fassiez aussi de mes *commérages?* La guerre est l'école de bien des vices, si elle exalte quelques vertus... »

Bon et trop faible Wilfrid! Cette lettre, je l'aurais composée, eussé-je à raconter les complications de son auteur qui renferme les antinomies de la nature et de l'éducation. Wilfrid Duquesne marche dans les sentiers de la vertu, les pieds martyrisés, comme ceux des Chinois de distinction au temps du Céleste Empire!

*
* *

Une conversation animée dans le salon rouge, m'annonça que Mme Duquesne-Brouchet était ici, un peu en

avance pour le repas. Une fenêtre était ouverte du côté de la ferme ; le temps était tiède et de grosses bûches dégageaient trop de chaleur.

Passant par le dehors pour donner un ordre à la cuisine, car le rez-de-chaussée est simple, et les pièces se commandent, j'entendis une voix haute dire :

— C'est bon d'être entre femmes. Comme on se comprend ! Les hommes sont plus faibles que nous : Ils ne sont pas accoutumés à souffrir. Ne croyez-vous pas qu'une armée féminine aurait mieux tenu ?...

Qu'allait être le déjeuner ? N'y serais-je pas un « indésirable » ? Je me fis un programme : je paraîtrais à ce déjeuner, je découperais, je ferais le maître de maison, mais je ne discuterais pas avec la Valeureuse du Pré Saint-Godille.

Mme Duquesne-Brouchet, ainsi que sa nièce Mme Brouchet-Rondel, qui immole ses fils pour le triomphe de la monarchie, est translucide comme une urne d'albâtre. Tout son sang paraît retenu autour de ses pupilles. Deux taches hectiques rosissent ses pommettes en lames. Un voile bleu sur son kakochnik, atténue l'effet pénible que causerait un teint si livide dans le blanc de l'uniforme d'infirmière. Solange Duquesne parle sans faire de gestes, excepté un haussement de l'épaule gauche, un tic, comme le mouvement de son pied droit qui secouait le sofa où je crus poli de m'asseoir, jusqu'à ce que ce rythme mécanique m'étourdît. A table, le même pied s'acharna contre un barreau de chaise ; je dus mettre d'aplomb le couvercle d'un compotier de cristal, qui vibrait incessamment.

Si l'on tend un plat à Mme Duquesne, elle ne l'aperçoit pas; je dus lui dire à plusieurs reprises :

— Madame, vous ne mangez pas?... On vous offre quelque chose...

— Pardon ! Merci ! Oui... Dois-je ? Après réflexion... Non !...

Mme Duquesne ne touche qu'aux légumes : d'où sa nervosité, assure notre docteur, l'épicurien.

Je cite Jean-Paul, quand le docteur raille la manie végétarienne; mais le docteur ricane :

— Croyez-vous que cet hercule de Jean-Paul ne s'applique pas du gigot saignant et des biftecks, avec sa connaissance de Pourville ? Allons donc ! Il laisse les concombres et les tomates à sa famille ! Primo, la tomate et la salade, ça donne le cancer ; l'homme est un carnivore.

Le « comme on se comprend entre femmes » de Mme Duquesne, avant le déjeuner, ne devait pas avoir trait à la guerre, ou d'une façon détournée, mais plutôt à la « connaissance de Pourville ». Solange Duquesne avait dû parler de sa cousine Henriette, attendue bientôt au Pré Saint-Godille.

Elle me dit :

— Je voudrais que vous pussiez prolonger votre séjour dans le pays et connaître notre parente. Je ne lui sais que des mérites ! Si mon mari n'était pas la proie de sentiments qui me séparent de lui pendant ces mauvais jours, Henriette serait ma bru. Elle devrait l'être depuis quinze ans ! Si la guerre avait eu lieu plus tôt, M. Duquesne aurait conduit au Temple son fils et Henriette. Quelles lectures, quelles influences,

ont agi sur l'intelligence si droite de mon mari ? Il s'effraie, parfois, de la religion. Quand M. le pasteur Délugis nous a fait visite en septembre, à ses rares instants d'entretien avec Wilfrid, alors malade (il l'était alors, le pauvre !), Wilfrid développa des théories sociales subversives. Il nous a tenu tête sur la question du mariage entre hommes et femmes de cultes différents, de classes inégales... Il passerait l'éponge, ma foi ! sur une faute commise en dehors du mariage ! Je ne sais quels sont ses desseins !...

Nous avons tous feint de ne pas saisir. Madame Duquesne-Brouchet a cru que nous ne voulions pas donner notre avis devant le petit gars du pays qui tournait autour de la table, Dans le salon, elle reprit :

— On a emporté le café ? Le gamin ne reviendra plus ?... Et à moi : — Si vous voyez mon mari, il vous exposera sans doute, comme à M. Délugis, ses théories sociales. J'ai voulu ignorer des peccadilles qu'une mère chrétienne *doit* ignorer. Les jeunes gens ont, il paraît, des faiblesses auxquelles les pères sourient. Jean-Paul en a eu ! Le banquier de M. Duquesne avait mes instructions ; j'aurais prélevé sur ma fortune personnelle de quoi faire correctement les choses ; ce n'aurait pas été ruineux... Une ouvrière doit faire de ses enfants des ouvriers comme elle. Il serait injuste, immoral, *absurde surtout,* et bien peu chrétien ! d'infliger une humiliation à une créature qu'un fils de famille respecte assez, pour vouloir l'épouser, et qui a peut-être son orgueil aussi ! Heureusement Jean-Paul n'a pu me faire le serment qu'il avait abusé d'une crédulité chaste... Effroyable ! mes bons amis, ce

que la guerre a pu détruire dans des cerveaux de chercheurs !... Wilfrid, mon cousin, mon mari, Wilfrid Duquesne-Brouchet ! Jean-Paul, mon fils !

— Il y a beaucoup de choses à retenir dans ce que vous dites là, approuvèrent certaines auditrices. *Dura lex, sed lex ;* il faut qu'il en soit comme vous dites, ou bien soyons des Mormons, des Hottentots, des Papous ! Autant saper nous-mêmes les fondements de la société, avec sa magnifique économie hiérarchique ! Nous ne sommes égaux que devant la Mort et devant Dieu !

— Je pense comme vous, chère madame, agréa une autre.

— Et le père des enfants ? demandai-je, pour provoquer une éruption.

— Je suis en litige avec Jean-Paul, dans ce moment, hélas ! me dit Mme Duquesne. J'avais pardonné tant qu'il fut au danger et qu'il honorait notre nom. Jean-Paul est dans un état-major ; je n'ai donc plus à absoudre... Sa fiancée dressera son métier sous mon toit, comme Pénélope... L'avenir dépendra de Jean-Paul, puisqu'il préfère un état-major aux sublimes risques du front... Il aura le temps d'être dessillé par l'Esprit Saint...

*
* *

Le ton de Mme Duquesne-Brouchet m'était trop pénible ; je la laissai dans le salon rouge, toute à l'enthousiasme de *son devoir*. Elle a un nom, un principe à défendre ; Mme Duquesne est une de ces grandes bourgeoises, plus fières de leur caste qu'une

comtesse viennoise de ses trente quartiers. D'ailleurs, je sentis que la conversation allait retomber sur les hôpitaux ; les infirmières ont, entre elles, mille choses à se dire ; Mme Duquesne m'avait donc excusé, sachant que j'avais un travail urgent. Je m'applaudis de mon audace, car Mme d'Autreville et quelques autres voisines étaient venues avec leur sac à tricot. M. le Doyen était là. Ce serait long.

On me prévint que Mme Duquesne désirait avoir un court entretien avec moi, avant de repartir pour Longueil ; pourrais-je la recevoir quelques instants ?

Sur ma réponse affirmative, elle vint à moi :

— Un mot ! Seulement un mot ! Je sais ce que vaut le temps pour un homme qui ne s'est jamais accordé de loisirs... Et, pendant cette guerre surtout, quand chacun veut faire quelque chose pour la Patrie !

Etait-ce de l'ironie ? Mme Duquesne n'en a point. Que fais-je donc pour la Patrie ? J'allais prendre avec humeur cette phrase équivoque.

— Je veux vous demander un service, dit-elle. Vous êtes une des rares personnes qui pénétrent chez nous, approchent Wilfrid et que Wilfrid accueillera. Oui, rendez-moi un grand, un important service, monsieur et ami ; tâchez de faire causer Wilfrid ; oui voilà ce que j'implore : tenez-moi au courant, dites-moi votre opinion sans ambages. Si j'avais le temps de me préoccuper de ce qui n'est pas exclusivement mon service d'infirmière, la *mentalité* de mon mari m'inquiéterait. Au début de la guerre, j'avais suggéré à Wilfrid qu'il s'employât au « Secours national », dans quelque ministère...

— La santé de M. Duquesne, son âge, madame, n'étaient-ils pas un obstacle ?

— La santé, monsieur ! Pendant la guerre ? L'âge ? Il y a des occupations pour tous, même pour les débiles. Dans l'administration de la Croix Rouge, on compte des vieillards, des octogénaires. Enfin, laissons cela ! M. Duquesne a de l'indépendance, il n'a jamais fait que ce qu'il voulait, il ne dit jamais non, en sourdine, en douceur, oh ! oui, en douceur ! Il a choisi, pendant la guerre, de *rêver !* On m'assure qu'en mon absence, cet été, il cueillait des fleurs, s'attardait avec un livre dans le bois des iris; on m'affirme même — mais cela je voudrais le voir pour y croire — qu'il descend jusqu'à la plage de Quiberville où il joue avec des enfants ! Ferait-il des petits pâtés ? Des châteaux-forts ?... Ceci ressortirait à la spécialité des neurologues... Dans ce cas, il faudrait aviser ; mais, encore une fois, je ne puis y croire ! Il y a chez Wilfrid, surtout depuis quelques années, une sorte de scepticisme étrange qui s'arrête au seuil de la religion, qui n'entame pas l'idée de patrie : et encore ? C'est tout juste ! Mais l'idée de famille, *incontestablement*, il ne l'a plus. Enfin, et ce n'est pas là le plus singulier, M. Duquesne n'a plus le sens du sacrifice : on dirait qu'en vieillissant, il fît plus qu'autrefois cas de la vie ! Quand notre fils était sur le front, Wilfrid dépérissait. Aujourd'hui, Wilfrid peut écrire, lire, se promener ; ce qui me détruit semble le galvaniser ! Un Duquesne-Brouchet qui en vient là ne peut être que malade !... J'ai recours à vous pour que vous observiez, comme ferait un docteur, mon pauvre mari. Tâchez donc de savoir si

c'était pour aller au Ministère de la Guerre qu'il a pris le train *tout seul* pour Paris, fin août? Si jamais j'avais la preuve que M. Duquesne-Brouchet eût fait une démarche en faveur de Jean-Paul, je mourrais de honte!.....

25 octobre.

M. l'abbé Levrault était chez les Mallows, qui avaient aussi convoqué l'abbé Paul, ancien aumônier à l'Ecole de X., un rat de bibliothèque, érudit, indépendant, et qui se dévoue aux pauvres quand il ne donne pas des leçons, dont il vit; un petit Méridional remuant, en correspondance avec des personnages politiques, des philosophes, des littérateurs qu'il ne nomme pas... Des yeux de malice et d'intelligence, dans une physionomie sans âge : cinquante-cinq, soixante ans? Jaune, grisonnant, peu rasé. Il trotte dans la rue avec une serviette pleine de livres et de journaux. J'étais revenu de Paris dans le même wagon que lui. Il lisait du Tacite; il avait pris des notes : — C'était, me dit-il, la préparation d'un cours pour certains jeunes gens que leurs familles me chargent d'éduquer; privément, car je ne fais plus mon cours.

M. Paul est une torpille sous-marine qu'il faudrait savoir lancer; un de ces saints hommes dont les supérieurs se méfient et ne savent pas se servir : le prêtre des indigents, l'ami des âmes humbles que l'on dénomme frustes, si l'on ne sait pas en décrasser le relief couvert de poussière. L'abbé Paul aurait, d'ailleurs, un

préjugé contre les dévotes d'une classe plus haute. Il y a dans le monde laïc des caractères analogues, qu'un dégoût de la médiocrité bourgeoise ramène au peuple, avec un dédain exclusif, pédant et orgueilleux; ils souffrent de l'incompréhension de leur classe, et s'isolent.

Ces deux ecclésiastiques parlèrent de l'influence de la guerre sur la foi. L'abbé Levrault est dans un régiment de Limousins, nourris d'un socialisme de réunions électorales.

— On m'assure, dit-il, que, l'an dernier, il y eut un grand mouvement de foi dans les tranchées. La tristesse des nuits longues, les combats meurtriers... Mais c'est de l'histoire ancienne! Cet été, je n'ai rien constaté de pareil. Avant l'offensive, le désir violent d'en finir avec l'ennemi, donne aux hommes une excitation de veille de vacances. On me blague bien comme curé, mais comme gradé aussi. Impossible de raisonner avec ces gens-là, d'une bêtise opaque, aussi antimilitaristes qu'anticurés, et surtout résolus à ne « rien fiche » après la guerre. De la vraie mauvaise graine.

L'abbé Paul sursautait; je ne devinais pas son sentiment.

Il demanda à son collègue :

— Sincèrement, et je suppose que je ne sois pas votre collègue, vos sentiments religieux, vous-même, quelle influence avez-vous sur votre compagnie? Pouvez-vous quelque chose? Les incrédules sont-ils inférieurs aux autres?

— Franchement, monsieur l'abbé, franchement non!

Ceux qui ont de la religion ont plus de patience, un meilleur moral, entre les assauts (la grande horreur, la monstruosité!...), mais à l'heure d'agir, les instincts de l'animal, notre sauvagerie atavique nous lancent tous pareillement au carnage. Il y a une ébriété du sang, une paralysie complète du raisonnement. Vous savez que nos professeurs, les Allemands, font absorber à leurs soldats des pilules enivrantes au moment de l'assaut. Lisez le *Journal de Genève* de ce matin... L'heure la plus indescriptible, c'est la nuit d'avant l'attaque, par exemple, la marche que je fis, de onze heures du soir à six heures du matin, dans les quinze kilomètres de boyaux, de mon cantonnement aux tranchées que je n'avais encore jamais vues; arrêts de dix minutes, d'une demi-heure dans l'encombrement des troupes coincées entre deux murs de terre, sous la pluie, les pieds dans l'eau, la marche au gibet, coude à coude : impossible de comprendre que ce soit vous-même qui êtes là. Et je vous assure que j'étais *très préparé* spirituellement. Le dimanche d'avant, mon sermon traitait de ce sujet... ne dîtes pas de littérature! On peut en faire sur tout, mais pour nous, elle sonne faux.

Je demandai à l'abbé :

— Quand vous fûtes en face des deux mitrailleuses qui allaient vous faucher, sûr de mourir dans quelques secondes, avez-vous eu la vision d'un autre monde de lumière s'ouvrant à votre ferveur?

L'abbé Levrault dit :

— Encore une fois, *franchement,* devant M. l'abbé Paul, j'avoue la révolte de la chair; j'étais prêt à

accomplir mon devoir, très prêt, mais je ne jubilais pas comme un martyr chrétien dans l'arène...; si vous faisiez une enquête auprès des soldats, après serment qu'ils ne diront que le vrai, vous obtiendriez à peu près ce compte : un sur dix a revu sa vie, comme dans un éclair, tel que dans un accident; les neuf autres : simplement la mort, donc l'effroi, l'anéantissement, quelque chose de physique et d'indicible...

L'abbé Paul parut réconforté par la franchise du jeune prêtre-soldat, dont les mains s'enveloppent de bandages, et qui recevra bientôt sa médaille militaire.

On parla d'autre chose. Major D. vint prendre son thé. Je redescendis vers Dieppe avec l'abbé que je voulais mieux connaître et que je ne reverrai plus, puisque, la semaine prochaine, nous rentrons à Paris.

L'abbé Paul ne fréquente pas les hôpitaux :

— Si les hommes venaient chez moi, si je pouvais être avec eux comme avec mes indigents, en familiarité, je serais peut-être utile; je connais mieux ces pauvres êtres-là que ne les connaissent leurs infirmières. Pour celles-ci, s'il n'y a chez leurs malades que le panache de l'héroïsme, du danger... cherché, de la poésie à la Victor Hugo, de l'épique à la Rostand; qu'est-ce qu'elles voient de ces paysans en calot de police? Partout erreur, illusion, injustice. L'ignorance des gens soi-disant instruits est la même en politique, en religion, en art. Aussi ai-je choisi ma retraite auprès des enfants, et dans ma bibliothèque. Il faut avoir de quoi se nourrir l'esprit; et avec qui causer tout bas, dans une ville où l'on est un inconnu. Le commerçant du coin fera la chasse aux prêtres qui ne

tiennent pas un fusil; l'ouvrier croira que le denier de saint Pierre paye la guerre; ces dames enverront le jeune lévite à l'assaut comme le martyr chrétien, fût-il Charles Péguy, notre grand lyrique. Si Déroulède et Péguy sont des âmes de même trempe, ces dames et ces messieurs achèteront indifféremment l'*Hetman* et *Jeanne d'Arc* pour leurs demoiselles, et personne ne connaissant l'esprit de notre sainte religion, pour des motifs contradictoires, on habituera le ministre de Dieu à tuer son prochain..., à assassiner! Entendez-vous? à faire la guerre. Si vous déclariez : il n'y aura plus de prêtres! Mais pardon! L'humanité en veut, et de toutes dimensions; et de bons catholiques traitent Notre Saint-Père le Pape de « Boche » par patriotisme, avant d'aller faire leurs Pâques à la cathédrale... Monsieur, à mon âge, la société de mes innocents est la meilleure compagnie, pendant que l'Europe marche au rebours du mouvement de la planète... L'an prochain, vous serez ici? Au revoir, nous nous retrouverons... Il est probable qu'il y aura encore des communiqués... Portez-vous bien, monsieur!

L'abbé Paul retroussa sa robe, mit un mouchoir de couleur sur son chapeau et courut sous l'averse sans ouvrir son parapluie.

J'attendis Madeleine chez le pharmacien. Elle rapporte aujourd'hui ses ustensiles d'infirmière, ayant achevé son service à l'hôpital, pour cette saison.

J'ai encore quelques adieux à faire dans la campagne.

26 octobre, midi.

Temps froid, beau; le matin le ciel est en moire avec des nuages à la Tiepolo, où voleraient si bien une Victoire, parmi des Gloires ailées aux trompettes d'or!

Je descends à la rivière; les genêts refleurissent; des Canadiens remontent la côte en sifflant *Tipperary;* puis, c'est, là-haut sur le plateau, une voix d'enfant de chœur, un cantique de catéchisme, rythmé par un semeur de quatorze ans sur le mouvement à trois temps du bras qui sème. Le garçon le lance de droite à gauche, arrête imperceptiblement sa main, au retour, pour l'emplir de grain dans le sac du tablier, et, la retirant de sur son ventre, il jette sa main en arrière pour reprendre l'élan.

Hélas! Quelle douleur
Remplit mon cœur
De crainte et d'horreur!...
Autrefois, Seigneur, sans alarmes
De tes joies je goûtais les charmes...

*
* *

Le soir.

Mme d'Aultreville, encore sans Mlle Claudie, revenait du cimetière d'Ecorchebœuf où elle a paré des tombes pour la Toussaint. Je fis un bout de chemin avec elle.

— Vous voici bientôt sur le départ? Ces dames font leurs malles? Puis-je les voir? Il commence à faire

froid ; nous entrons dans les jours courts. Les charmes de la capitale vous rappellent, c'est bien naturel...

— Paris est plus triste que la campagne, madame ; pendant la guerre nous voudrions, au contraire, rester ici...

— Vraiment ? Monsieur, les artistes sont des favorisés, ils savent s'occuper partout... Au fait, ce ne sera pas encore pour cette saison, notre invasion de votre atelier... Claudie est toujours si lasse ! M. d'Aultreville enfile une autre crise ; que d'ennuis ! Nos deux cousins Ecorchebœuf ont été blessés en Champagne... Mon neveu à la mode de Bretagne, La Gatinière, est prisonnier...

— Ah ! Madame ! Que de...

— N'est-ce pas ? Notre famille est bien éprouvée ! Et nos gens ! Un permissionnaire qui avait fait la moisson chez nous s'est coupé le doigt avec son couteau, avant de repartir... une malchance !

— Comment ?

— En taillant une dorée à sa fillette ; le quatrième doigt est tombé. Le même malheur était arrivé à son père en 70 ! M. d'Aultreville dit : — C'est dans la famille Pinchard. — Et d'une !... Mais ce n'est pas tout... La femme de notre garde est accouchée d'un enfant mort. La dernière vache qui nous donnait du lait, tousse ; le vétérinaire la dit tuberculeuse, c'est affreux, quand on pense que Zouzou refuse tout autre lait, la pauvre demoiselle ! On a trop de mal à la campagne, vous faites bien de rentrer à Paris... Il y a recrudescence de fièvre aphteuse en Seine-Inférieure.

La Vicomtesse éternue ; elle tire d'un réticule une

veste de tricot, je l'aide à la passer sous sa rotonde. — Je crois que j'ai pris froid au cimetière; quand j'enfile un coryza, j'en ai pour l'hiver, ça me retombe sur la poitrine... Et alors, adieu paniers, vendanges sont faites, j'en ai pour jusqu'à Pâques !...

Je dis à Mme d'Aultreville que j'irais à Morceaux avant la Toussaint :

— Ah! fait-elle, si nous n'étions pas si éprouvés chez nous, je devrais vous demander de m'y porter, puisque, sans doute, vous y allez en automobile... Il y a trois ans que je ne les ai vus, ces bons Trémare ! Mais je me tiens à jour pour tous leurs drames. Ils sont très éprouvés aussi ! Quelle famille ! Je plains surtout Mme de Trémare, qui est un peu mon alliée par les Corpechoud — une femme si pieuse, comme elle a dû souffrir des idées de son fils ! M. d'Aultreville me dit : — Ma chère amie, ne jugez pas les autres... — Quant à moi, j'ignore quelles sont ces idées, mais si j'interroge M. d'Aultreville, il dit : — Vous ne comprendriez pas. — Vous trouverez, j'imagine, nos bons voisins un peu marqués!

Mme d'Aultreville éternua encore :

— Vous entendez? C'est le coryza ! Demain la laryngite, peut-être la bronchite !... Merci, impossible décidément ! Je devrais pourtant faire mes condoléances... Mais, cher monsieur, qui encore avez-vous visité récemment dans le voisinage? Je sais que les permis sont durs à obtenir dans la zone... Et l'on ménage l'essence...

— Vous ne connaissez pas les Duquesne-Brouchet, madame?

— Non, mais j'entends parler de la jeune femme par la Piquette qui travaille pour nous. Piquette la dit si bonne!... Et les petits enfants, délicieux... Les pauvres agneaux! C'est la Piquette et sa patronne qui font le deuil...

— Quel deuil, madame?

Mme d'Aultreville se demanda si nous parlions des mêmes : — Une dame de Paris qui habite entre Hautot et Pourville... Je vous assure qu'on fait un deuil pour elle...

Piquette n'était pas chez sa patronne; la patronne est absente. Où sont-elles allées? Jusqu'à demain matin, je ne saurai rien des Duquesne-Brouchet.

*
* *

27 octobre.

Mme d'Aultreville dit vrai, Jean-Paul a été tué, dans son état-major. Piquette ne sait me dire ni comment, ni quand; les enfants seraient partis hier soir par le train. Mais Piquette doit faire erreur; elle affirme que Jean-Paul a épousé *la mère,* à la mobilisation; elle connaît les témoins, dit-elle. Sa patronne servait déjà « la personne de Pourville » avant la guerre. Comment Wilfrid ignorait-il ce mariage? A-t-il feint? Allait-il me présenter sa bru, quand nous irions sur la plage de Quiberville? Piquette ne semble pas soupçonner l'existence des vieux Duquesne-Brouchet!

28 octobre.

Au réveil, un télégramme de Paris :

— Je tiens à vous apprendre moi-même notre malheur; attendez mon retour. Je compte sur votre sympathie.

Signé : DUQUESNE-BROUCHET.

Nous restons donc. J'attendrai...

30 octobre.

En attendant le retour de Wilfrid, j'ai fait hier ma visite annuelle à Morceaux; j'en avance la date, puisque notre permis expire cette semaine, et qu'il n'y a d'autres moyens que l'automobile, de se rendre dans ce coin sauvage et perdu de la côte. Ce n'est pas par plaisir que j'allais à Morceaux : de quoi parler à M. de Trémare? J'espérais presque n'être pas reçu.

La route d'Offranville à Morceaux, toujours battue par la bise est une des plus ingrates de la côte. Elle suit la falaise, traverse quelques pauvres villages, s'allonge entre les champs déjà labourés à la Toussaint. En été, c'est, à gauche, une mer de blés jusqu'à l'horizon; à droite, la Manche se confond avec le ciel dans la brume. Des arbres, rabougris et tordus par le vent du large, semblent nus, même en août. On ne retrouve le charme gras de la Normandie que dans les vallons, qui se terminent par des plages, vers lesquelles courent des rivières poissonneuses. La route descend

et remonte à chaque bourg, tous les dix ou quinze kilomètres, mais, entre les trois oasis qui me séparent de Morceaux, la route est lugubre, en automne.

Mme d'Autreville ne m'ayant pas accompagné, j'emmenai avec moi mon ami G., qui est notre hôte, jusqu'au retour des Duquesne-Brouchet; et, cédant à la mélancolie, G. me raconta une autre visite qu'il venait de faire dans son pays. Je la notai, le soir même, sous sa dictée :

LA FAMILLE FERTENDRE

Montcarme est à douze cents mètres du manoir de Montcarme; une grille, le pavillon d'un garde, signalent l'entrée du domaine. Dès cette grille franchie, le décor change, des lisses blanches encadrent des prés où paissent des vaches propres comme si l'on faisait leur toilette; on aperçoit, dans un creux, une sorte de ville ouvrière ; un clocher moderne domine des pins, qui se détachent sur les montagnes au pic neigeux. C'est là que se dresse un ancien château des Montmorency. Le père de M. Fertendre l'a reconstruit d'après les plans de Viollet-le-Duc, en altérant déjà le style que Juste Fertendre, vers 1880, modernisa sur les conseils d'un architecte écossais. Aujourd'hui, Montcarme ressemble à la demeure d'un gentleman-farmer, comme il en est tant en Angleterre. Le lierre recouvre en partie la pierre. Une tour datant de Louis XI

— le beffroi — plus ancienne que le château, s'accole à une aile du manoir. Elle tombe en ruine, mais elle est habitable.

M. Fertendre, est une espèce de souverain, se croit indispensable à dix lieues à la ronde. Il fut maître d'équipage, mais il n'allait plus depuis longtemps aux chasses à courre, que pour défendre, en cas de litige, ses intérêts et ceux de ses fermiers. M. Fertendre qui voulut être un grand seigneur, est maintenant un grand industriel.

*
* *

Donc quand j'arrivai, à Montcarme, en passant devant le beffroi, j'entendis des gémissements. Je ne me rappelais pas que la chambre d'Ursule fût au deuxième étage, là où des barreaux de fer donnent un aspect de prison à trois petites fenêtres moyenageuses. La porte était ouverte. On n'allume le calorifère que plus tard, dans cette maison où tout est militairement réglementé. Pour M. Fertendre, l'hiver, chez nous, ne commence que le 21 décembre et finit en mai. Il faisait plus froid dedans que dehors ; M. Fertendre a toujours trop chaud.

Il n'y avait personne dans le vestibule — et point de sonnettes. Juste Fertendre ne veut rien de ce qui se casse, de ce qui s'use. Il n'y a chez lui que du fer et du bois naturel. La peinture est un fard inutile aux bons matériaux.

J'attendis que quelque serviteur apparût. Je prêtai l'oreille vers l'escalier qui mène au sous-sol ; je frappai du pied, toussai ; le silence n'était rompu que

par le bruit lointain d'une voix plaintive et le croassement des corneilles. Je m'assis sur un bahut.

Un chien accourt, entre dans l'antichambre en aboyant, me flaire, puis repart, comme pour prévenir son maître qu'un inconnu est là. Le gravier craque sous un pas lourd; un sifflet autoritaire rappelle le chien qui était revenu me flairer encore. — Ici, Saxe, ici! C'est M. Fertendre, une carabine sur l'épaule, en veste de coutil, pantalon de velours gris à côtes, qu'enserrent des guêtres de cuir.

— C'est vous? Je ne vous ai pas fait trop attendre? J'étais dans la plaine, quand la corne de l'auto m'a prévenu d'une visite; je faisais ma ronde, pas tout près d'ici; nous sommes envahis par les lapins : un an sans chasse!... Il me faut le temps de revenir et je n'ai plus mes jambes d'autrefois! Dans un mois, je prends mon âge : soixante-quinze!... Venez donc, je vais mettre une allumette sous les fagots... Nous ne sommes pas frileux...

M. Fertendre, toujours aimable et de cordial accueil, m'empoigne par le bras, me pose mille questions affectueuses, me remerciant d'être venu si loin pour voir des gens et des lieux si austères.

— Je ne veux pas, lui répondis-je, quitter X. sans prendre congé de vous; je vous ai à peine aperçu cette fois, mais je pense bien souvent à Montcarme, à ceux que la guerre en éloigne... qui d'habitude sont autour de vous à la Toussaint.

M. Fertendre ne m'écoute déjà plus. Il me plaque contre la cheminée assez vaste pour que plusieurs personnes s'y blottissent, sous la hotte, comme dans

les anciennes cuisines de campagne. Des lambris montent jusqu'au plafond et, à droite, se développent en cases pour les livres, à gauche se creusent de façon qu'un escalier en colimaçon vous mène aux rayons supérieurs de la bibliothèque, où sont les ouvrages qu'on consulte plus rarement.

En général, M. Fertendre donne à peine à son interlocuteur l'occasion d'une parole : il professe. Or, j'étais là depuis plusieurs minutes, et le silence n'était pas rompu. Une fumée de fagots mouillés nous piquait les yeux ; M. Fertendre ouvre une fenêtre sur le beffroi ; un long gémissement parvient jusqu'à nous.

— Ce n'est rien... c'est Ursule... dit M. Fertendre. Le peu de raison qui lui restait,... partie ! Elle n'avait plus qu'un pas à faire ! La guerre achève l'œuvre de la nature... Vous imaginez ce que la guerre ajoute d'exaltation maladive au cœur de notre nationaliste... Moi, Juste Fertendre, n'ai jamais pu convaincre ma fille depuis l'Affaire !... Ursule ne quitte plus sa chambre de la tour. Nous l'installons là. Jean, son frère, est au-dessous. Il n'entend pas les plaintes de sa sœur... Jean s'affaiblit tout doucement. Il reste au lit la plupart du temps... Les sourds sont plus tristes, dit-on, que les aveugles ; je ne l'aurais pas cru, puisqu'ils peuvent lire et n'entendent pas les bêtises des autres.

*
* *

Jean et Ursule sont ceux des enfants de M. Fertendre, auxquels je n'aurais pas fait allusion. Pourquoi

leur père, ce jour-là, commença-t-il par m'entretenir d'eux? Je suis venu cinquante fois à Montcarme sans qu'il en fût jamais question. Il y a vingt ans que Jean travaille à sa traduction de Dante, l'été en Suisse chez son beau-frère Wanting, le mari de Flora, et l'hiver à Menton. Je ne me rappelle plus son visage!

Mlle Ursule se retire toujours quand il vient des visiteurs. Nous déchiffrions, jadis, de la musique ensemble. Ursule paraissait, alors, une jeune fille remarquable. Jadis! Depuis 1890, je crois l'avoir vue au bout de la table, à des repas pendant lesquels M. le professeur Chambly, du haut de la tribune, faisait des lectures. On était rarement dans l'intimité, à Montcarme; dix-huit chambres d'amis ne désemplissaient guère : amis de Fertendre, mais surtout disciples, admirateurs de M. Chambly, venus pour recevoir « la parole de Vérité. »

Quand le professeur revint d'Australie, ayant perdu sa chaire au Collège de France, il s'établit au manoir pour y poursuivre ses études sur le socialisme. A cette époque, M. et Mme Fertendre organisaient l'exploitation qui servit un peu de modèle à François-Xavier Germancin de la Taille. Montcarme est une sorte de bourg indépendant; il produit assez, à lui seul, pour les besoins de ses soixante-dix feux. M. Fertendre venait de bâtir les ateliers, les logements d'ouvriers, une chapelle, même, par condescendance pour les femmes.

Du fauteuil où j'étais assis dans la bibliothèque, j'apercevais cette vaste pièce, pareille à ce qu'elle était, quand encore bruyante des conversations de la famille

Fertendre et des disciples du professeur. Combien d'idées s'entre-choquèrent, sous ce lustre de cuivre qui pend d'un plafond à poutres de chêne noires ! Proche de la bibliothèque, un salon de musique ; par la porte entrebâillée, je revis l'orgue, le piano, le violoncelle, les pupitres, le fameux lutrin de l'Abbaye des Prémontrés.

Que sont devenus les enfants et les jeunes gens qui chantaient des chœurs de Palestrina autour de leur père, l'organiste de cette maîtrise ? On se perd dans les aventures de cette famille ! Trois filles, Thérèse, Edwige, Aline, ont pris le voile ; Thérèse et Edwige sont mortes ; Aline est supérieure d'un couvent en Belgique. Alban, le Jésuite, est revenu de Jaffa pour la guerre, il sert comme officier dans un régiment de dragons. David, vicaire à l'église de Montrouge, fut tué en relevant des morts sur le champ de bataille de la Marne ; et Jean est là-haut, dans son beffroi, avec Ursule la folle.

Qu'est devenue Denise, depuis comtesse Esténezzi ? et Mrs. Wanting, la blonde et espiègle Flora qui, comme Denise, s'échappa, dès qu'elle le put, aussi loin que possible du manoir de Montcarme ? Le « Silentium ! » inscrit dans la chambre de Denise et de Flora Fertendre avait pesé sur leur saine adolescence d'hamadryades...

Denise et Flora se marièrent hors de France. Les trois filles de Denise Esténezzi sont hongroises, et ses fils soldats de l'empereur François-Joseph ; John, le fils de Flora Wanting, est ôtage en Allemagne, et les deux autres, Aslhey et Stanford, engagés dans l'armée bri-

tannique. On n'a jamais vu une salade pareille, dit-on dans mon pays.

Ces trois générations issues d'une pure souche française m'apparaissaient encore, ici, dans la paix...

*
* *

M. Fertendre s'était saisi d'un coupe-papier d'ivoire; il en frappait ses molletières de cuir, dans le rythme de l'andante de la Symphonie en *la* de Beethoven, et ne paraissait plus conscient que je fusse en visite chez lui. J'aurais voulu deviner ses pensées. Il regardait dans le vide.

M. Fertendre est toujours robuste d'aspect, quoique un peu voûté; quelques poils blancs parsèment ses cheveux bruns, en brosse et encore drus, sa moustache se relève comme celle d'un capitan. Svelte, il monte à cheval et marche loin. Il se lève à quatre heures, prend une tasse de café, sans lait ni sucre, et deux rôties sans beurre, après avoir reçu chez le régisseur, à la ferme principale, tous ses chefs de service. Autrefois, il entendait la messe; depuis la transformation de ses sentiments, il part, le matin, sans ce viatique. D'ailleurs le curé du village ne vient plus qu'irrégulièrement : grande douleur de Mme Fertendre.

A midi, le maître mange quelques légumes cuits à l'eau, du fromage et des fruits; le thé est son meilleur repas — habitude que lui donnèrent ses enfants Wanting — et, à huit heures du soir, de la viande rôtie, une salade et de la compote sont tout le menu du patron de Montcarme.

Sans la guerre, me disais-je, Fertendre nous aurait tous enterrés, il est de la pâte dont on fait les centenaires. Le féliciterais-je de sa bonne mine? Serait-ce à propos? Les morts, les absents, des revenants s'interposent entre nous. M. Fertendre me lance : — Ah! pardon! J'étais en train de compter le nombre de vaches qui paissent dans mes herbages... Il me faut six têtes pour Lyon... Je vous demande bien, bien le pardon... C'est que nous sommes en ce moment très en retard... C'est une engeance pour le charroi, les chevaux, les voitures! J'ai passé un contrat avantageux, oh oui! avantageux — avec les Anglais. Mais les trains, les communications avec la gare sont le diable, et il me manque plus de cent ouvriers!... Il faut avoir l'esprit constamment tendu. Ma femme, qui pourrait m'aider, s'absente souvent. Tantôt elle va en Suisse voir son gendre Wanting; quand elle est ici, elle perd des heures à la chapelle, à l'ouvroir, elle s'occupe du catéchisme, de l'école. C'est curieux, les *affaires* ne l'intéressent plus!

— Mme Fertendre a des préoccupations, répondis-je, et des chagrins ; la mort de l'abbé David a dû être pour elle un grand coup.

Fertendre jugea :

— Ma femme n'est plus forte comme elle l'était. Sa foi aussi vive que jadis, devrait pourtant la soutenir, comme elle soutient Mme Germancin de la Taille et ses filles... Non! l'énergie de ma femme se dépense auprès des familles d'ouvriers, et à combiner les repas pour nous deux et pour les gens. Nous ne sommes pourtant plus des masses!

La fenêtre que M. Fertendre avait ouverte se referma sous la poussée du vent. C'était un court ouragan d'automne, la pluie fouettait les vitres. Les gémissements d'Ursule devinrent des cris rauques.

*
* *

— Ah !... Il y a quelqu'un ? fit une voix de v femme effrayée.

— Entrez, ma bonne amie, répondit M. Fertendre. C'est notre voisin de X. qui nous fait sa visite d'adieu ; venez ; vous lui tiendrez compagnie quelques instants, pendant que je téléphone des ordres aux étables... Car voici l'orage.

La voix grêle de Mme Fertendre se rapprocha.

— Je viens voir si la pluie ne chasse pas, de ce côté-ci...

Et, après avoir épongé avec une serviette le rebord de la fenêtre, elle s'avança vers moi. Son mari était déjà dehors. Les affaires sont les affaires !

Mme Fertendre était toute en noir, ratatinée, pâle, et tremblante. Ses yeux de souris clignotaient ; son corps porte les stigmates de ses trop nombreuses couches. C'est une effrayante momie, avec une haute coiffure de nattes, des bandeaux plats, des boucles d'oreilles d'améthyste en forme de croix, qu'elle garde, malgré son deuil, comme scellées dans sa peau.

— Excusez mon mari, monsieur, dit-elle. Juste est toujours le même ; ni la guerre, ni les douleurs ne ralentissent son activité. Montcarme, l'avenir de Montcarme, comptent surtout pour lui. Depuis que les

terres Rügli sont sous séquestre, notre vente s'est accrue considérablement, et le nombre des bras diminuant, Juste est sur la brèche, je puis dire nuit et jour. Mon gendre Wanting est en Suisse, il se tient en contact avec l'Allemagne où sont tous ses intérêts ; Juste désirerait le faire venir ; ici M. Wanting eût été un auxiliaire précieux, mais je sens qu'il est retenu là-bas. Je vais parfois le voir, ainsi que ma fille. C'est bien loin, la Suisse, en temps de guerre !

*
* *

On commente, dans le pays, l'internationalisme du gendre américain de M. Fertendre.

Curieux de la science allemande, Wanting, un an après son mariage, emmena sa femme en Westphalie. Flora s'est faite, comme lui, Protestante. Mme Fertendre en conçut un amer chagrin ; elle voulut rompre avec le jeune ménage. Bientôt « on ne se vit plus » ; puis Juste, sollicité par l'intelligence pratique, moderne, de son gendre, exigea un rapprochement avec les Wanting qui réapparurent à Montcarme. On prétend que si Fertendre avait un faible pour l'un de ses enfants, c'était à sa fille Flora et à l'époux de celle-ci, qu'il réservait ses préférences, Wanting le seul homme de la famille qui ait le sens et le goût des *affaires*. Le gendre et le beau-père entretiennent une correspondance sur des questions d'élevage et sur la fabrication d'une sorte de margarine économique qu'ils appellent « Tuff ».

Wanting, d'une vieille famille de Washington, retourna peu aux Etats-Unis. Les siens avaient mis des

obstacles à son mariage avec Flora, rencontrée à Salzbourg, pendant un cycle Mozart.

Ce mariage marque une date dans l'existence de M. et Mme Fertendre.

Jusque là, M. Fertendre a suivi la religion de ses ancêtres dont il a toutes les traditions. Elevé loin de Paris, il n'y a jamais fait que de brefs séjours, et il garde les préjugés, les habitudes des vieux gentilshommes campagnards, les manières de ses oncles maternels, ces Messieurs de Boisobliaux. Il ne se rappelle pas son père, mort jeune, trésorier-payeur général à Nîmes, mais il lui ressemble, dit-on. Du côté paternel, il a des cousines dans l'aristocratie locale dont la marquise de Bellamare, et les autres mariées à de moindres seigneurs. Il les écoute, les admire.

Il épouse Mlle de Béveron ; l'union de M. et Mme Fertendre est parfaite. Un enfant naît chaque année. La piété de Mme Fertendre plaît à son mari, comme la plus nécessaire parure d'une épouse. Mais le tempérament excessif de M. Fertendre se réserve une indépendance dont il ne se prévaut pas, tant qu'il ne fréquente que des chasseurs, des hobereaux-agriculteurs et les braves curés du pays.

Il avait fait de fortes études. Licencié ès lettres, docteur en droit, musicien, latiniste et helléniste, son esprit turbulent était guetté par *le Malin*. Orgueilleux, sûr de lui-même, sociable du reste, s'il ne désirait pas quitter Montcarme, ni aller vers le monde vivant des capitales, il entendait bien que le monde vînt à lui. Habile au négoce, il augmentait sa fortune.

Le précepteur qu'il donna à ses fils aînés, Alban et

David, futurs ecclésiastiques, était un homme distingué. Ce jeune M. Lelièvre — que j'ai connu — renouvela la bibliothèque. Les auteurs allemands, de Hegel à Nietzsche, furent mis en honneur. On joua au manoir des pièces d'Ibsen. M. Fertendre s'abonna à des revues surtout étrangères. On appellerait aujourd'hui ce M. Lelièvre « un intellectuel », alors, on l'appela « un esprit très distingué ». C'était un normalien. Bientôt il déplut à Mme Fertendre, auprès de laquelle il prenait un plaisir indiscret.

Elle était encore fort belle et n'en savait rien.

On remplaça M. Lelièvre par un abbé, *trop distingué* aussi, qui chargea encore les rayons de la bibliothèque de livres mis à l'index par Rome. M. Fertendre lut trop de ces ouvrages.

M. Fertendre voyagea un peu sans sa femme, qui attendait toujours une nouvelle naissance.

Cependant l'exploitation devint une véritable entreprise commerciale, on y ajouta une chocolaterie, genre suisse ; la richesse du patron s'en accrut d'autant.

C'est alors qu'arriva le professeur Chambly et son socialisme scientifique, qui éblouit M. Fertendre. L'affaire Dreyfus troublait la raison des Français, quand parut M. Wanting, peu après que le comte Esténezzi, allié aux Bellamare, eût emmené en Hongrie Mlle Denise. Les fils et les filles Fertendre étaient devenus des personnes indépendantes comme leur père.

Wanting ne resta qu'un an à Montcarme, mais ces douze mois devaient avoir sur la carrière du beau-père, sur l'avenir du domaine, une influence qu'on appréciera après la guerre.

Je sais à peu près ce qu'était M. Fertendre aux yeux de sa femme, de ses enfants, de ses parents et de ses amis ; mais moins comment ses employés, cette petite population dépendante de lui, le considèrent.

Pour les siens, Juste Fertendre est le « surhomme » ; une Puissance sur terre, un Titan. D'un simple faire-valoir de hobereau, Montcarme est devenu une exploitation célèbre en Europe. La vie d'intérieur y a perdu de son charme et elle n'est plus celle des châtelains, avec les loisirs et les distractions de la campagne, comme jadis. Les enfants aînés furent élevés comme si les garçons devaient choisir une profession, chacun selon ses goûts, et les filles se marier avec d'autres châtelains. Quand je venais à Montcarme, il y a trente ans, je rencontrais ces demoiselles, les cheveux dans les yeux, en tabliers déchirés, une gaule à la main, conduisant les vaches à la mare ; leurs frères montaient les chevaux de ferme, poussaient la charrue les jours de vacances. Les goûts intellectuels de leur père étaient étrangers à ces gamins, qui esquivaient les leçons de musique et les lectures. Leur mère leur donnait une éducation religieuse dont M. Fertendre, encore pratiquant par décence, laissait toute la charge à sa femme. Il ne condescendait pas lui-même à ce qui serait une perte sèche de temps et d'énergie : il préparait pour ses fils une tâche lointaine... Mais si ses ambitions étaient illimitées et ses desseins grandioses, il ne s'en ouvrit à personne, jusqu'au jour où les précepteurs et le professeur Chambly vinrent à Montcarme.

— Ces messieurs tournent la tête de Juste, pensa Mme Fertendre.

En vérité, Lelièvre et Chambly lui furent dans l'ordre de la sociologie, de la philosophie, de la science, ce qu'est à un fidèle époux confiné dans sa province et qui demeure vertueux, manque d'occasion de ne plus l'être, un viveur parisien qui lui dit : — Imbécile! On peut s'amuser sans faire de mal; viens donc, ce n'est pas dangereux!

M. Fertendre connut l'enivrement des sensations nouvelles et le plaisir nonpareil de se croire supérieur aux gens qui l'entourent. « Me libérer »; se libérer! M. Fertendre voulut se libérer! Quel orgueil!

D'aucuns auraient pu le railler. Mais « ses affaires » magnifiques, ses succès dans l'exploitation maintinrent l'assentiment universel.

Les deux précepteurs ne servirent qu'au père.

Quant aux fils, Alban et David, il était trop tard! Ils avaient, comme trois de leurs sœurs, la vocation religieuse. Et M. Fertendre dut se dire alors (sans le penser) : — Tant mieux, je serai plus libre, qu'ils me laissent seul!

Tout était pour lui comme une escapade, un fruit défendu qu'il saisissait d'une main de héros. Il y a souvent de l'ingéniosité chez les « surhommes ».

M. Fertendre — m'a-t-on dit dans le pays — fut habile avec ses ouvriers et ses ouvrières. Dès qu'il éprouva des résistances, des jalousies, il intéressa à son exploitation tous ceux qui y travaillaient; le professeur Chambly lui fournit les principes scientifiques d'une coopérative. D'abord, les fermiers du canton apportèrent chacun le lait de leurs vaches, des

beurreries se fondèrent sur le domaine, avec participation des ouvriers aux bénéfices.

Petit à petit, M. Fertendre engloba tout dans son entreprise, en gardant, et même en augmentant, le bénéfice de chaque individu... assuré d'ailleurs de ne pas y perdre. Le plus difficile fut de s'adresser à la main-d'œuvre « étrangère », de faire venir des paysans d'autres départements. Cette politique était en train de réussir à la veille de la guerre. Mais grand fut l'étonnement de M. Fertendre, quand, après les élections de 1914, il fut accusé de n'avoir envoyé aux urnes que des socialistes. La petite population de Montcarme était « foyer d'anarchie », de révolution. Mme Fertendre en fut horrifiée — mais elle n'en dit mot à son mari : elle avait, pour elle, la majorité des femmes, restées pieuses, pour qui l'école, le dispensaire, l'ouvroir, sous la direction de religieuses, la chapelle, les catéchismes, étaient si près de leurs demeures, dans cette cité-modèle.

En d'autres circonstances, j'eusse demandé à M. Fertendre qu'il me développât ses théories. Aujourd'hui, c'était une visite de condoléances et de sympathie, que je venais lui faire.

*
* *

Les différentes fois que je suis venu à Montcarme sont très nettes dans mes souvenirs. J'ai connu Mme Fertendre encore jeune ; je l'ai vu vieillissante, de plus en plus fruste Nous n'avions pas causé ensemble depuis longtemps. Mais, aujourd'hui, je l'avais prise

au dépourvu, contraint à faire acte de maîtresse de maison.

Son mari s'éternisa au téléphone. Il me crie, du poste où il se tenait :

— Ma femme va vous servir la collation... Ne m'attendez pas, je dois courir au moteur électrique, sans quoi nous n'aurions pas de lumière et les jours sont déjà courts.

Madame sonna : une grosse paysanne reçut des ordres pour le thé, et nous fûmes, de nouveau, tête à tête, la Madame et moi. Elle taquinait ses nattes, me regardait, puis le plafond ; enfin, elle émit quelques lieux communs sur la guerre. Je ne voulais pas la questionner sur son fils Alban, ni sur la mort de l'abbé David. Elle ne put se retenir de prononcer le nom du héros, dont elle me raconta la fin, comme s'il se fût agi d'une histoire très ancienne.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-elle en terminant d'une voix blanche et sur le ton d'une sœur tourière.

Je lui parlai des lettres des dames de la Taille, au sujet du lieutenant Charlie Durbeck.

— Je tâche de m'inspirer de nos amies. Elles ont, il est vrai, le bonheur et la consolation d'être toutes trois ensemble, unies par les mêmes sentiments, la même foi chrétienne. Les familles aussi nombreuses que la nôtre sont forcément dispersées. La nôtre est un peu plus *tiraillée* qu'aucune que je sache, « mais telle est la volonté du Très-Haut : qu'elle soit faite ! » m'écrivent mes amies Germancin. Je ne peux plus correspondre avec mes petites-filles Esténezzi. Jusqu'au

printemps dernier, nous recevions quelques lettres par l'ambassade d'Espagne. Denise, leur mère, vous savez, monsieur, est veuve; elle s'est réfugiée en pays neutre; elle est en Hollande. Je voudrais qu'elle rejoignît sa sœur Flora et M. Wanting. A-t-elle quelque raison de rester à La Haye?... Je ne sais lesquelles! Ses fils sont officiers... dans l'armée autrichienne; mais Dieu nous a épargnés, ils ne se battent pas sur notre front! Ils sont en Russie... Mes petits-fils Wanting, vous le savez aussi, sont naturalisés Anglais; ils sont soldats; quant à Grant, leur petit frère, il doit être dans un camp de concentration près de Posen, où la guerre l'a surpris chez un professeur d'agriculture. Celui-là, je ne le connais plus que par sa photographie. Nous sommes si loin les uns des autres!...

Et comme honteuse d'avoir parlé si longtemps, elle ajouta :

— Mon mari s'attarde... je regrette, c'est lui que vous venez voir... je vais au téléphone.

La jeune servante vint annoncer la collation; je restai seul pendant quelques minutes. Et toujours les gémissements venaient du beffroi, rompant le silence de cette sinistre maison.

Il ne pleuvait plus, le vent avait cédé.

J'étais déjà depuis près d'une heure à Montcarme où j'avais eu tant d'appréhensions à me rendre, comme auprès des gens de France les plus atteints par la guerre, dans leur cœur, sinon dans leurs intérêts. Que de drames dans ces trois générations! Je revenais, cet automne, dans ce manoir jadis bruissant comme une ruche d'abeilles, aujourd'hui tout à deux vieillards,

un sourd-muet et une démente, les seuls présents des neuf enfants et des sept petits-enfants de M. Fertendre. Je m'inquiétais : comment les deux aïeuls supportaient-ils leur isolement, de quelle façon pourraient-ils réagir? On m'eût appris leur mort, que je n'eusse pas été surpris, quoique M. Fertendre, chaque samedi, dit-on, descende encore gaillardement de son tape-cul sur la Place du Marché, avec cette allure conquérante, cet air d'assurance qui le rendent redoutable aux braves gens de la région : — Avec lui, disent-ils, on a toujours affaire à plus fort que soi, dame!

*
* *

Juste Fertendre m'a toujours intéressé par les contradictions dont abonde son caractère. Influençable, comme certains esprits curieux et ouverts, il est chimérique, mais il a « une volonté de fer » dans l'action. Et ses idées! Il y tient, surtout si elles servent au développement de son « négoce ». Il semble qu'il en ait de deux sortes : celles qui sont la parure de sa vie, et celles qui en sont le procédé. Il en changea selon ses besoins, *logiquement,* dit-il. Il n'admet pas qu'on l'entrave. Tout est voulu, organisé dans son existence. Si ses appétits d'homme sanguin rugissent, alors il devient furieux. Dans une autre société, dans quelque pays du Far-West, on imagine un Juste Fertendre tout différent du patron de Montcarme, mais il a si peu quitté cette terre où il naquit, où des intérêts le retiennent par des chaînes qu'il eut parfois envie de briser!

Je le vis un jour flanquer à terre un coffre où il garde des autographes, parce que la serrure résistait : il voulait me lire des lettres de Proudhon. Une colère de Fertendre, c'est un cyclone qui ébranle la maison. J'ai donc vu Juste en colère, mais jamais triste. S'il était chagrin, ce serait de ce qu'aucun de ses fils ne voulût continuer son œuvre après lui. Il se retrouve, plutôt, dans ses filles mariées et dans leurs enfants. Il ne souffrira que le jour où il « s'arrêtera ».

*
* *

Nous étions dans le « réfectoire », la dame Fertendre en face de moi, de l'autre côté de la longue table sans nappe, chacun assis sur les durs bancs d'église qui en font le tour. Au fond de la salle un tronc d'arbre se consumait sans donner de flamme, sur des chenêts de cuisine, hauts comme un homme; à l'autre bout, c'était l'estrade où jadis le professeur faisait ses lectures. Les fenêtres ogivales, avec leurs vitraux monochromes, laissaient filtrer les dernières lueurs du jour. La lampe électrique s'éclaira, des pas résonnèrent sur les carreaux du vestibule.

— L'électricité fonctionne? Ah! c'est bien! — dit M. Fertendre en rentrant — j'ai failli croire que nous n'en viendrions jamais à bout!

Il versa dans un bol, du lait et quelques gouttes de café, découpa dans une miche des tartines, remplit une assiette de « porridge » et mangea le tout en rendant compte à sa femme de ce qu'il avait vu et ordonné, puis, se tournant vers moi :

— Vous rappelez-vous ma ribambelle d'enfants dans cette salle, quand vous nous faisiez le plaisir d'être des nôtres? Le professeur Chambly mit une sourdine à ce caquetage, il fit construire cette petite estrade; si le choix des lectures n'était pas au goût de tous, au moins obtenait-on du silence, et ensuite je pouvais diriger la conversation. Le professeur était un délicat. Nos menus plantureux, mais modestes, n'étaient pas pour lui. Ma femme lui faisait servir dans ses appartements, avant nous, les plats fins qui lui étaient prescrits. Il savait se faire obéir. Il y eut longtemps deux volontés sous ce toit...

— Pardon, mon bon ami — interrompit Mme Fertendre — vous exagérez... Il n'était, selon moi, qu'un peu trop irréligieux.

— Vous voilà bien, Bathilde! Motus! C'est précisément le génie de M. Chambly qui m'a fait patienter, alors que son caractère, ses exigences... Mais je lui ai de la gratitude; le professeur a étendu les limites de mes connaissances... Je lui dois beaucoup, de même qu'à François-Xavier Germancin et à quelques autres savants...

Madame Fertendre craignant, peut-être, que le nom de M. Lelièvre fût prononcé, eut un mouvement involontaire, l'eau de la bouilloire se renversa sur la table; on sonna, la servante parut.

Nous retournâmes dans la bibliothèque; je voulais prendre congé avant la nuit. Mon hôte alla voir si le mécanicien s'apprêtait.

Que se passa-t-il? J'attendis encore un bon quart d'heure, pendant lequel, seul de nouveau avec la mère

Fertendre, je m'enhardis jusqu'à m'informer du sort des demoiselles Esténezzi. Je savais qu'elles s'étaient trouvées en Pologne, en pleine bataille, chez leur cousin, le comte Rzsemoriçki, dont les propriétés sont détruites. Le plus tranquillement du monde, la douce Fertendre me raconta ce qu'elle savait.

— Les enfants furent surprises par la guerre, en Pologne. Leur mère leur écrivit de Vienne, où elle réglait la succession de son mari, pour les engager à rester chez le comte Rzsemoriçki. Denise comptait elle-même aller à Lausanne, par l'Italie. Elle y alla contre vents et marées, monsieur! Denise, comme son père, ne doute jamais que les choses ne tournent selon ses désirs. Elle ne s'inquiéta pas du sort de ses jumelles, Marizika et Olympe. Peu après, le château du comte Rzsemoriçki fut incendié. Mes petites-filles vécurent un mois dans la cave; elles doivent leur salut à un paysan. On croit deviner qu'Olympe fut asphyxiée, mais elle en réchappa. M. Fertendre s'est enquis; il assure que tout est pour le mieux. Que Dieu soit loué!

— Quelles angoisses pour Denise Esténezzi! risquai-je.

— Ma fille tient de son père, comme je vous le disais... Et puis elle n'a appris le sort des petites que plus tard. Elle priait le Bon Dieu pour ses enfants. Ses fils se battaient là-bas... Des gamins encore...

— Cependant, madame, si le hasard avait conduit les garçons sur les terres du comte Rzsemoriçki?...

— C'est vrai! Vous avez raison! Nous n'avions pas songé à cela! On est si occupé ici! L'exploitation...

Même sans la chocolaterie, ça donne du fil à retordre! Je consacre le temps que je peux à mon mari... Et puis ce fut la mort de l'abbé David... Et puis la fuite de ma fille Aline, quand son couvent fut occupé militairement; on dit des horreurs, de ces guerriers... C'est beaucoup de correspondance, tout cela! Le facteur apporte et remporte des lettres chaque jour. Le courrier prend du temps dans une famille dispersée comme la nôtre! Vous ai-je dit que ma petite-fille May Wanting est infirmière à l'hôpital de X.? Elle vient ici quelquefois, le dimanche. Je ne peux pas trop m'absenter à cause d'Ursule; elle a tenté deux fois de s'enfuir... une idée fixe... elle veut se battre, comme un homme!

Bathilde Fertendre conserve-t-elle ses lettres de guerre? Elles doivent contenir des détails que j'aurais voulu connaître; mais il devenait certain que, dussè-je passer un an avec cette philosophe, je n'obtiendrais rien de plus que ce sommaire.

La pluie se remit à tomber et le vent soufflait de la mer; il faisait presque nuit quand M. Fertendre vint me prévenir que l'automobile allait avancer; une nouvelle entrave dans le service de camionnage obligerait mon hôte à aller ce soir à la gare de X. Pourrais-je faire un détour, pour lui? Il reviendrait dans une de ses charrettes, partie depuis le matin avec un chargement. Je le conduisis à la gare, content de l'avoir tout à moi dans la voiture. Sur le seuil j'entendis mieux les cris de la folle.

On distinguait encore la route; les fermes, les ateliers étaient éclairés, autour du manoir; Fertendre insista sur le fait que son exploitation avait doublé

d'importance, en dépit de la guerre, et que les hommes jeunes fussent partis :

— Voici le hangar à fumier. J'ai fait construire un toit — le seul de ce genre qui existe en France. Est-ce compris !! Les grandes meules sont mises à l'abri, d'un bout à l'autre du domaine. Si vous étiez venu de meilleure heure, je vous aurais fait visiter les différents services, les magasins, les moteurs, les rails à wagonnets, les machines américaines qui réduisent la main-d'œuvre, inventions étrangères *nec plus ultra,* certaines venues d'Allemagne, naturellement ! Mon gendre Wanting me les procurait. Wanting est du premier ordre ! Ah ! si je l'avais avec moi ! Mais il a, lui aussi, ses intérêts, et ils sont là-bas, en Allemagne ! Entre nous, je crois qu'il y va de temps en temps, étant neutre ; il a même eu des ennuis, depuis qu'on sait ses fils dans l'armée anglaise. Mais il *s'arrange ;* il faut savoir s'arranger, que diable ! Tant que les hommes n'auront pas compris que les nationalités, les frontières sont des conventions à abolir...

Je demandai à Fertendre si la guerre lui indiquait une tendance nouvelle dans ce sens. Que pensait-il de la guerre ? Où en étions-nous ?

— Où nous en sommes ? — s'exclama-t-il avec véhémence. — Cette guerre donne une grande preuve : on n'aboutit à rien par les armes. Cette guerre est le dernier concert de canons ; c'est pour cela qu'il faut la subir avec sérénité, ou l'ignorer, pour ne pas interrompre le *travail* — la seule chose sainte sur terre — et préparer la paix universelle, l'union éternelle dans le labeur. Nos soldats mettraient la crosse en l'air, s'il

ne s'agissait pas de détruire, oh! non la Germanie, mais le militarisme. C'est déjà un fait plus qu'à moitié accompli, *scientifiquement*. Je ne lis pas les journaux, mais je sais que cela va bien. Mon optimisme est *total!* Qu'il y ait des retards, des défaillances, enfin les mille et un déboires d'une telle entreprise, rien de plus naturel! On ne sape pas en un tour de main, jusque dans ses fondements, le criminel nationalisme du guerrier teuton. Que chacun se mette à la besogne, courageusement, pour faciliter un vaste industrialisme de l'avenir. Les Allemands sont trop bons financiers et trop « matter of fact » pour ne pas savoir bientôt que les armes ne peuvent plus rien. C'est mathématique!... Et alors, vous subirez leur génie pratique, si vous vous endormez... J'aime, ah! oui, j'aime la vie, voyez-vous! J'ai fait le tour des idées; je me suis bâti une politique au-dessus de la cohue sanglante, si mes pieds sont rivés à cette bonne terre si riche, si pleine de trésors! C'est l'indolence ou la bêtise des hommes, qui gaspillent au lieu d'exploiter pour leur bien tant de richesses. J'ai eu autant d'enfants que j'ai pu... ceux que je connais et d'autres aussi! Si mes fils m'avaient obéi, ils seraient mes collaborateurs à Montcarme. Mon tort — je veux bien m'en reconnaître un — c'est d'avoir eu jadis des prêtres autour de nous. Influence de Mme Fertendre? Moi-même, autrefois, j'ai perdu du temps à me débattre avec la théologie. Si je n'avais pas rencontré les quelques esprits indépendants qui m'ont affranchi, où en serais-je aujourd'hui?...

M. Fertendre réfléchissait; il reprit :

— Bah! je serais sans doute là où j'en suis! Les

hommes comme moi, tôt ou tard, s'affirment. Je respecte la liberté des autres, comme j'exige d'eux qu'ils n'empiètent pas sur la mienne. Mes enfants sont dispersés ? Si je n'ai pas la joie de les avoir autour de moi, j'ai celle de les savoir libres. Ils avaient envie de partir ? Ils sont partis. J'ai des petits-fils autrichiens, j'en ai d'américains, devenus anglais, pourquoi diable ! Tout cela se coordonnera : s'ils ne tombent pas, ils se retrouveront plus tard dans la grande communion des peuples. Le tout est qu'ils vivent ! Je laisse dire, je laisse faire, j'écoute distraitement : les uns critiquent Denise d'être en Hollande, quand ses enfants sont en Pologne, en Hongrie, je ne sais où ! Je ne me demande pas ce que j'aurais fait à sa place. Je suis devenu comme les pères de famille anglais : une fois grands et éduqués, leurs enfants s'envolent. Il y a toujours place à la table paternelle pour celui qui revient. Je laisserai entre les mains des survivants de la guerre un outil bien affûté, de quoi faire de l'argent. L'argent n'est pas seulement le nerf de la guerre, mais le nerf de la vie !

Le léger accent de chez nous, de M. Fertendre, reprend toute sa saveur de terroir dans le mot *argent*. Il voudrait, dit-il, vivre encore vingt ans, pour voir la reprise des affaires d'abord, puis la réalisation complète de ses espérances, de ses théories.

Nous approchions de X. ; la voix tonitruante de mon ami couvrait le bruit du moteur ; j'avais conscience d'avoir à côté de moi une force de la nature ; je fis craquer une allumette, sous le prétexte de chercher mon› arapluie, en vérité pour voir de près le

visage de ce vieillard effrayant. Il était rouge, il essuyait son front où perlait la sueur. Tantôt il frappait ma cuisse droite, à la rompre, tantôt il donnait, dans mon bras, de son coude osseux. Il me faisait mal. Nous quittions le manoir à la tour ruineuse, où gémit une folle, où languit un sourd-muet, les enfants de ce colosse que soixante-quinze ans ont à peine fatigué, dont le cœur bat comme un métronome toujours au même cran. A-t-il jamais eu une affection, une amitié, un amour? Il aime *la vie,* il aime l'argent! A soixante-quinze ans, il croit à cela plus que jamais.

L'automobile stoppa devant la gare. Le chef de station s'approcha avec une lanterne : — C'est-y vous, M'sieur Fertendre? Y a une demoiselle qui vous cherche, Mademoiselle Vantingue qui attend grand-papa. Elle est venue de là-bas, par le train, en congé de son hôpital.

— May? — s'écria M. Fertendre. Une grande fille brune, l'image de son aïeul, l'embrassa.

— Vous êtes en auto, grand-daddy? Vous me remmenez? J'ai mon « week end », deux jours sans « invalides ». Je ne vous ai pas télégraphié, Granny doit savoir, j'ai écrit que, peut-être, je viendrais pour les fêtes. J'espère qu'il y aura beaucoup à dîner : *I'm awfully hungry*..... un pudding? J'apporte un lobster cuite... Vous savez un des frères est blessé? A l'hôpital en Angleterre... je crois que c'est Harry; la note mentionne seulement : Wanting, j'attends un autre télégramme. Rien de sévère, une balle dans la tête et une dans la jambe...

Et Miss Wanting avait déjà sauté dans ma voiture, sur les genoux de grand-papa, sans s'être aperçue que j'étais là, heureuse, bruyante, insoucieuse d'une réponse, n'ayant évidemment, pas plus que son grand-père, l'habitude d'écouter. Dans la troisième génération, M. Fertendre « se retrouvait » en effet.

Le chef de gare revint avec sa lanterne : Dites-donc, M'sieur Fertendre, on vous a bien ramené Mademoiselle Ursule, pas? C'est qu'elle était cachée dans un fourgon à bestiaux, la mâtine!... Faut pas lui en vouloir, elle sait pas c'quelle fait...

— Bon, bon, merci, mon brave ! Elle est sous les verrous, elle ne nous échappera plus,..

Je dus, à cause de l'heure, refouler mon désir de faire plus ample connaissance avec cette autre optimiste. M. Fertendre et Miss May seraient remmenés par la charrette à bâche.

La route me sembla plus longue que jamais, jusque chez moi.

31 octobre.

Dimanche matin. Pluie, vent, rafales. Je crois entendre les plaintes de la pauvre Ursule dans le beffroi de Montcarme. Je n'ai pas dormi, cette nuit, l'histoire de G. me hante. Ce manoir, ces vieillards que la guerre touche moins que le changement d'horaire des trains ! Les ouvriers continuent de travailler et Juste Fertendre les surveille avec l'âpreté d'un homne qui aurait encore un demi-siècle à vivre !... Est-ce cela de l'optimisme ?

Faut-il se tenir au-dessus des événements? M. Fertendre sait-il que le « Grand Ministère » Briand nous alarme depuis vingt-quatre heures? Que les Serbes et les Bulgares sont en guerre? Peut-être Fertendre regretterait-il, comme Hervé, dans son article de *la Guerre Sociale*, que Caillaux ne fût pas du Cabinet ou que le père Combes n'en fît pas au moins partie. Mon député m'écrit que les déclarations des nouveaux ministres sont là pour préparer la paix. Que veut dire mon député? Car ces ministres, dans leurs déclarations, affirment leur volonté d'aller jusqu'au bout et de resserrer les liens de l'Entente.

La situation diplomatique dans les Balkans, créée par les ministres démissionnaires, est peinte au plus noir par les journaux d'Extrême-Gauche, peut-être pour ménager un plus bel honneur aux succès qu'obtiendraient les nouveaux venus?...

Ce matin, les dépêches de Bucarest et d'Athènes étaient décourageantes. Venizelos en exil. Ministère germanophile, en Roumanie. Mouvements populaires contre les deux monarques, Constantin et Ferdinand, liés par traités secrets avec leur cousin de Berlin. Les Allemands dégarnissent le front russe, se massent contre la Serbie, et le Kaiser vient prendre le commandement en chef de son armée de France, prononçant qu'il ne peut y avoir de décision que sur notre front.

Contradictions, incertitude, le trouble augmente. Est-ce le bluff au poker, du côté allemand? On lance des bruits de paix.

Promenade à pied jusqu'à la vue de Sauqueville. Discussions tout le long du chemin. Le jeune semeur

de quatorze ans, avec sa voix de puceau, chantait encore ses cantiques; mais c'était le :

... Sauvez, sauvez la France
Au nom du Sacré-Cœur.

*
* *

J'attendais une lettre de Paris, de Duquesne-Brouchet, ou de sa femme à la mienne. Quand reviendra-t-il ? Point de courrier, ce soir.

Toussaint, 1er novembre.

Un télégramme de Mme Duquesne-Brouchet à Madeleine, lui donne rendez-vous demain, à Offranville : « Affaire urgente »...

Les merveilleuses cloches de l'église d'Offranville lancent depuis hier soir des bénédictions à travers l'espace; le vent tombe, le carillon des grandes fêtes les déverse sur nous, d'heure en heure. Que ne pouvons-nous attendre ici les cloches de Noël ! Dans quelques jours ce sera encore la politique, vue de plus près; non plus les articles seulement, mais les ceux qui les écrivent... N'y a-t-il donc plus de censure? La presse semble se mettre en devoir de dire tout ce qu'elle cachait auparavant. Dans les prudents *Débats*, je lis : « On escomptait avec un optimisme trop peu clairvoyant, l'impossibilité, que l'on considérait comme très prochaine pour nos ennemis, de trouver les

ressources financières indispensables à la continuation d'une guerre où l'on dépense l'argent par milliards... Quelques-uns de nos confrères, prenant à la lettre ces nouvelles tendancieuses, prédisaient déjà au commencement des hostilités, l'épuisement de l'Allemagne à bref délai... »

Dans un autre article, on signale le danger des *promesses*, des *engagements*, des *grandes déclarations* du *Gouvernement*. Au public on a fait tout croire de ce qu'il ne devait pas espérer. Et voici les résultats sous nos yeux.

Qu'est-ce donc que l'optimisme? Est-ce de ne rien voir?

Que nomment-ils pessimisme? Est-ce donc de regarder en face de soi?

Ne sommes-nous pas dans un cataclysme? Ils veulent danser!

Dimanche prochain, réouverture des concerts des orchestres Colonne et Chevillard. Il y aura aujourd'hui des matinées dans les théâtres de Paris...

Quel hiver devant nous!

3 novembre.

A huit heures, j'ai reçu ce mot de Wilfrid Duquesne-Brouchet, écriture presque illisible :

« Mon cher ami,

« Vous verrez ma femme à Offranville. Je ne puis retourner à la campagne, je suis chez une parente, malade, très malade. C'est fini. Mon cœur n'a plus de

force. Je tiens seulement à vous dire *que je ne savais pas mon fils marié*. Il aurait dû ne pas me laisser ignorer sa belle action.

« Pendant que je vous confiais dans le kiosque, à Longueil, que je n'étais pas pas honteux de savoir Jean-Paul à l'abri, mon enfant recevait, dans le front, le volant d'une automobile qui a défoncé sa voiture. Mme Duquesne croit encore que j'avais embusqué mon fils; si j'avais pu le faire, je ne l'aurais pas fait. La mort, tout de même, a pris Jean-Paul. La mienne suivra de près.

« Tout est en règle pour les enfants. Mon notaire maître X. vous mettra au courant. Je vous supplie de bien vouloir vous occuper des deux. Ma femme ne les verra *jamais*. J'ai auprès de moi, pour garde, notre cousine Henriette qui se considère comme la veuve de Jean-Paul.

« Je vous embrasse.

« Vous reverrai-je? Dès votre retour, venez. Serai-je encore conscient ?

« Votre ami,

« W. D.-B. »

* * *

5 novembre. Paris.

Mme Duquesne-Brouchet n'est pas revenue à Longueil, vu l'état de Wilfrid. Nous sommes rentrés hier. Nous allâmes tout de suite rue Cassini. Paris jouit d'un bel été de la Saint-Martin; le Luxembourg était

plein d'enfants en congé du jeudi, qui jouaient sous les quinconces encore feuillus, il y avait de la paix dans le ciel sans aéroplanes, la guerre se transporte en Orient, ici l'on ne se sent plus opprimé, chacun reprend ses anciennes coutumes. Les magasins rouvrent; la circulation est presque normale.

L'hôtel des parents qui ont recueilli M. Duquesne donne sur le jardin de l'Observatoire et sur cette rue Cassini où quelques artistes logent, à cause de la lumière que leur assurent des terrains non bâtis, et le préau de l'hôpital de la Maternité; c'est un quartier de studieux.

Mme Duquesne attendait Madeleine, au rez-de-chaussée. Madeleine s'est jetée à son cou; elle n'a pu voir le visage de Solange, qui ne releva pas son voile. La voix de Solange n'était pas altérée; elle présenta Mlle Henriette comme une bru, elle traite Henriette comme une veuve. Solange Duquesne a dit : — Mon plus profond chagrin, c'est que je ne conserverai pas, d'un fils unique et chéri, l'image qu'une mère s'en était faite dans sa fierté.

Madeleine a parlé de la lettre de M. Duquesne; j'avais sur moi la preuve que Wilfrid n'avait fait aucune démarche pour l'état-major; je la montrerai plus tard.

Il n'a pas été question des orphelins. Solange sait que je dois être leur tuteur.

*
* *

Je me rendis auprès du malade. Son lit est en face d'une bay-window, du côté de l'Observatoire; un

vasistas était ouvert sur le parc qui longe la rue Saint-Jacques, et dont les pelouses pelées, les marronniers, avec les quelques pousses vertes parmi les feuilles roussies, rappellent ce Longueil où mon ami aurait voulu s'éteindre.

Le malade reposait ; sa respiration était irrégulière. Un médecin me pria d'attendre que Wilfrid se réveillât, de rester quelques minutes seulement dans la chambre. Mais Wilfrid m'entendit ; le docteur se retira.

Le repos avait redonné à M. Duquesne-Brouchet assez de force pour qu'à condition de ne remuer pas, il pût, un bon quart d'heure, causer avec moi.

Comme j'allais partir :

— Ils sont là ! — me dit-il ; la mère et les petits sont dans le cabinet de toilette. Solange ne peut pas me refuser cette dernière consolation, allez les chercher...

Une jeune femme, couverte de crêpe, poussa vers nous deux enfants qui ne semblaient pas avoir peur ; leur mère les fit taire, et les retint, comme ils allaient se précipiter en riant vers le lit. M. Duquesne leur dit :

— Regardez ce monsieur... Vous lui obéirez comme à papa ; embrassez-le.

Le petit garçon devint rouge ; sa sœur me donna une vigoureuse poignée de main, me tendit son front :

— C'est à vous, l'auto cannée avec les roues jaunes, monsieur ? On vous connaît bien sur la route de Varengeville, vous aviez un caniche frisé, avant, est-ce qu'il est mort ? Vous en avez un autre ? Vous m'emmènerez dans votre auto, dites, quand on sera à Pourville ? Je voudrais avoir un caniche ; c'est si

drôle, ça a l'air d'un homme !... Papa m'en aurait donné un, s'il n'avait pas eu son accident.

Le garçon courut à moi :

— Oui, on vous connaît bien, vous ! Moi, c'est un chien de chasse que je voudrais ! Je n'aime pas les caniches ; c'est comme des joujoux ; il y a chez nous les fusils à papa, je chasserai : puisque papa a eu son accident, on pourra prendre les fusils, dis grand-père ?

La maman sanglota ; elle me pressa la main, baisa celle de M. Duquesne-Brouchet, et me fit signe qu'elle m'attendrait dehors.

Le docteur reparut, désigna le cadran de sa montre. M. Duquesne murmura :

— *Accident !* Je passerai toujours, dans ma famille, pour avoir été responsable de ce stupide *accident !*... Cette lettre que je vous ai écrite, que jamais ma femme ne la lise ! Dites-lui que *c'est moi* qui ai marié Jean-Paul, dites-lui que c'est moi qui ai contraint mon fils à passer dans l'état-major. Je veux que ma femme respecte la mémoire du père de ses petits-enfants dont vous serez le tuteur. Moi ?... qu'on dise que j'avais perdu la raison. Il ne faut pas la moindre tache sur le nom Duquesne-Brouchet... Vous jurez, mon ami, de garder ce secret?

J'ai juré.

Novembre 1915.

378

379

IMPRIMÉ

PAR JULIEN CRÉMIEU

13 ET 15, RUE PIERRE-DUPONT

SURESNES, SEINE

D
640
B6
1916
sér.3

Blanche, Jacques Émile
Cahiers d'un artiste
4. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY